LE

SPECTATEUR

OU

LE SOCRATE MODERNE.

SPECTATEUR

OU

LE SOCRATE MODERNE.

Anne Mr. G. de Mes Rivières

LE
SPECTATEUR
OU
LE SOCRATE MODERNE,

Où l'on voit un portrait naïf des Mœurs de ce Siécle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée d'un nouveau Volume.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez MERIGOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins, près la rue Giſt-le-Cœur.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

E. H. LAFLAMME & CIE
Universitas
BIBLIOTHECA

CSP

PR
1365
.S73A7
1754
v. 4

L E

SPECTATEUR,

O U

LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

Malo Venusinam, quàm te, Cornelia, mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, & numeras in dote triomphos.
Tolle tuum, precor, Annibalem, victumque Syphacem
In castris, & cum totâ Carthagine migra.

JUV. Sat. VI. 167.

Je préfére une bonne Bourgeoise à Cornelie *même : Oui, incomparable Mere des* Gracques, *si, avec toutes vos rares qualités, vous me regardez d'un œil mépriſant : ſi pour*

*dot, vous ne me payez que du récit ennuyeux des beaux faits d'armes & des triomphes de vos Ancêtres ; Allez, je vous prie, conter ailleurs l'hiſtoire de la défaite d'*Annibal *& de* Syphax *forcé dans ſon camp : allez vous promener, vous & toute votre* Carthage.

SI l'on remarque d'un côté que l'hiſtoire d'une perſonne ſage & vertueuſe eſt plus utile à ceux qui la liſent que les plus beaux préceptes de Morale, on peut dire de l'autre, que le récit des malheurs & des embarras auſquels un homme s'expoſe pour avoir pris de fauſſes meſures dans la conduite de ſa vie, fait plus d'impreſſion ſur nous, & nous engage plutôt à éviter les mêmes inconvéniens, que les maximes & les inſtructions les plus relevées. C'eſt pour cela que je vais inſérer ici la Lettre ſuivante, & que je laiſſe à mes Lecteurs le ſoin d'en faire leur profit, ſans y ajoûter aucune réflexion de ma part.

M. le Spectateur,

Lettre d'un Marchand de baſſe ex-

» Après avoir lû avec attention (*a*) la

(*a*) Voyez Tom. III. pag. 438. &c.

» Lettre que M. *Dupé* vous a écrite & » le *Discours* que vous y avez joint sur » les *épingles* que les maris donnent à » leurs épouses, je me hazarde à vous » représenter mon état, qui n'est guére » moins déplorable que celui de ce Gen- » tilhomme. Né de la lie du peuple, je » commençai à m'établir dans le monde » par le trafic de quelque vieille ferrail- » le, & c'est pour cela que je ne fus » connu les premieres années que sous » le nom de *Janot* (*b*) *Anvil*. J'ai tou- » jours eu beaucoup d'industrie pour » gagner de l'argent, en sorte qu'à l'âge » de vingt-cinq ans j'avois amassé quatre » mille deux cens piéces, cinq chelins » & quelques sols. Alors j'entrepris des » grandes affaires, & j'eus tant de suc- » cès dans mon négoce par mer & par » terre, qu'en peu d'années je devins » fort riche. En état de rendre service à » la Cour & à la Nation, j'eus le titre » de Chevalier à l'âge de trente-cinq » ans, & je vivois en grande réputation » au milieu de mes Concitoyens, sous » le nom du Chevalier *Jean Anvil*. Avec » tout cela, d'un naturel ambitieux, je » ne songeai qu'à former une puissante

traction sur les grands airs de son Epouse de qualité.

(*b*) Ce mot *Anglois* signifie *Enclume*.

» maison, & je voulus que mes descen-
» dans eussent quelques gouttes de beau
» sang dans les veines. Pour cet effet,
» je m'adressai à une jeune Demoiselle
» de qualité, qui n'avoit pas de bien &
» qui s'appelloit *Marie Letrange*. Afin
» même de conclure au plutôt, je lui
» donnai carte blanche, pour me servir
» du terme de nos Gazettes, avec plein
» pouvoir de me prescrire les conditions
» qu'elle voudroit. Ses demandes se ré-
» duisirent à très-peu d'article, elle
» n'insista que sur l'entiere disposition
» de mon bien, & de tout ce qui regar-
» deroit la famille. Son pere & ses fre-
» res témoignerent d'abord une grande
» répugnance pour ce Mariage, & ils
» ne voulurent pas me voir de quelque
» tems; mais nous sommes devenus si
» bons amis, qu'ils dînent presque tous
» les jours chez moi, & qu'ils m'ont fait
» la grace de m'emprunter une bonne
» partie de mon argent, ce que Madame
» mon Epouse ne manque pas de faire
» valoir, quand elle veut me donner des
» preuves de l'amitié que ses parens ont
» pour moi. Je vous ai déja dit ou insi-
» nué qu'elle n'avoit point de dot, mais
» elle supplée à ce défaut par un surcroît
» de fierté. Elle changea d'abord mon

» nom en celui du Chevalier *Jean En-*
» *vil*, & elle signe aujourd'hui *Ma-*
» *rie Enville*. Nous avons eu quelques
» enfans ensemble, à qui elle a fait
» imposer au baptême les surnoms de sa
» famille, dans la vûe, à ce qu'elle
» me dit, qu'on oublie la bassesse de
» leur extraction du côté de leur pere.
» Notre fils aîné est M. *Letrange Envil-*
» *le*, Ecuyer, & notre fille aînée est
» Mademoiselle *Henriette Enville*. Dès
» qu'elle fut dans mon logis, elle en
» bannit tous mes fidels domestiques
» qui me servoient depuis long tems, &
» mit à leur place deux Mores, avec
» trois gentils Valets de pié fort propres
» en habits galonnés, sans parler de sa
» Demoiselle *Françoise*, qui babille tou-
» te la journée dans sa langue mater-
» nelle, qui n'est entendue que de Ma-
» dame mon Epouse. Elle vint ensuite à
» réformer toutes les chambres de la
» maison, orna toutes les cheminées de
» glace de miroir, & garnit tous les
» coins d'une si grande quantité de por-
» celaine, que je ne saurois presque me
» remuer, sans craindre d'en casser
» quelque piéce. Une fois la semaine,
» elle illumine, avec des bougies, la
» plus belle chambre de la maison, pour

» y recevoir compagnie, à ce qu'elle
» dit, & alors elle ne manque jamais de
» m'avertir que je dois m'absenter, ou
» me retirer au galetas, afin de ne lui
» faire aucun deshonneur auprès de ses
» visites de qualité. Ses Valets sont de si
» beaux Messieurs que je n'ose leur rien
» demander; & si quelquefois je trouve
» à redire à ce qu'ils ont fait, ils me ré-
» pondent, d'un air effronté & en re-
» chignant, qu'ils ont obéi aux ordres
» de Madame. Sur ce qu'elle s'est ap-
» perçue en dernier lieu que les Valets
» de trois ou quatre personnes de quali-
» té, perchés derriere leurs carrosses,
» avoient des épées qui leur pendilloient
» au côté, elle a résolu que les siens en
» auront avec leur premiere livrée. D'a-
» bord que nous eûmes passé le premier
» mois du Mariage, qui est d'ordinaire
» tout miel & tout sucre, je lui insinuai
» doucement que les innovations qu'el-
» le faisoit tous les jours dans mon do-
» mestique, n'étoient pas fort raisonna-
» bles; mais elle me dit que je ne de-
» vois plus me regarder comme le Che-
» valier *Anvil*, mais comme son époux,
» & ajoûta, en fronçant le sourcil, que
» je semblois ignorer qui elle étoit. Je
» fus bien surpris de me voir relevé de

» cette maniere, après toutes les fami-
» liarités qu'il y avoit eues entre nous
» deux. Mais elle m'a fait sentir depuis
» que malgré toutes les libertés qu'el-
» le peut m'accorder quelquefois, elle
» attend en général que je lui rende
» le respect qui est dû à sa naissance &
» à sa qualité. Nos enfans ont eu, dès
» le berceau, les oreilles si rebattues de
» tout ce qui regarde la famille de leur
» mere, qu'ils savent, sur le bout du
» doigt, l'histoire de tous les grands
» Hommes & de toutes les illustres Fem-
» mes qu'elle a produit. Leur mere leur
» a raconté plus d'un million de fois
» qu'un tel de ses Ancêtres commandoit
» la Flotte dans un tel combat naval;
» que leur bisayeul eut un cheval tué
» sous lui à la Bataille d'*Edgehill*; que
» leur oncle étoit au Siége de *Bude*; que
» sa mere avoit dansé avec le Duc de
» *Monmouth* dans un Bal qui s'étoit don-
» né à la Cour, & quantité d'autres
» bagatelles de cette nature. Je me vis
» l'autre jour un peu déconcerté à l'ouïe
» d'une question que ma petite fille
» *Henriette* me fit, quoiqu'avec beau-
» coup d'innocence, sur ce que je ne lui
» parlois jamais des Généraux d'Armée,
» ni des Amiraux qu'il y avoit eus dans

» ma famille. Pour mon fils aîné *Le-*
» *trange*, il est si bouffi d'orgueil par les
» belles instructions de sa mere, que s'il
» ne change pas de conduite, je pour-
» rois bien le déshériter. Il n'avoit pas
» neuf ans qu'il tira l'épée contre moi,
» & me dit qu'il vouloit qu'on le traitât
» en Gentilhomme : je me disposois à le
» punir de son insolence, lorsque Ma-
» dame mon Epouse survint, & me pria
» de me souvenir qu'il y avoit quelque
» différence entre sa mere & la mienne.
» Il n'y a pas un seul de mes enfans,
» dont elle ne soit toujours occupée à
» chercher les traits dans quelqu'un des
» membres de sa famille, quoique,
» pour le dire en passant, j'aye un petit
» garçon joufflu, qui me ressemble com-
» me deux gouttes d'eau, s'il m'étoit
» permis de le faire remarquer. Ce n'est
» pas tout, lorsqu'elle m'a vû badiner
» avec eux & les mettre sur mes ge-
» noux, elle m'a prié plus d'une fois de
» les caresser le moins qu'il me seroit pos-
» sible, afin qu'ils ne contractent aucun
» de mes airs impolis ; & c'est-là ce qui
» m'irrite au dernier point.

» Vous saurez même, puisque j'ai
» commencé à vous ouvrir mon cœur,
» qu'elle croit l'emporter autant sur moi

» à l'égard de l'esprit, que pour la qua-
» lité, & qu'ainsi elle me traite sur le
» pié d'un bon homme sans façon, qui
» ne connoît point les belles manieres
» du monde. Elle veut me diriger dans
» mes propres affaires, elle me contrôle
» sur mon négoce, & s'étonne que je
» ne veuille pas être de son avis à l'é-
» gard des Vaisseaux que je dois expé-
» dier, puisqu'il m'est bien connu que
» son bisayeul étoit Amiral.

» Pour comble de mes chagrins, il y
» a trois mois qu'elle me sollicite d'aller
» demeurer de l'autre côté de la Ville
» dans une Place quarrée, avec promes-
» se que j'y aurai un aussi bon galetas
» qu'aucun Gentilhomme du quartier y
» puisse avoir ; à quoi mon fils aîné,
» M. *Letrange Enville* Ecuyer, ne man-
» que pas de donner sa voix, & d'ajoû-
» ter en véritable fat qu'il est, qu'il es-
» pere que cette maison sera fort près
» de la Cour.

» En un mot, M. le *Spectateur*, je
» me trouve si desorienté, que, pour
» reprendre mon ancien train de vie, je
» me soumettrois volontiers à commen-
» cer un nouvel établissement & à être
» encore *Janot Anvil* ; mais hélas ! il
» m'est impossible de me dégager, & il

» faut que je me dise dans l'amertume
» de mon cœur, &c.

L.

JEAN ENVILLE, Chev.

II. DISCOURS.

Est huic diversum vitio vitium prope majus.
HOR. Epist. Lib. I. Ep. XVIII. 5.

Il est un défaut opposé à la flatterie, & qui est encore moins supportable.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les défauts de quelques personnes mariées.

» LOrsque vous parlez de l'Amour,
» & des liaisons que cette passion
» forme, il me semble que vous devriez
» prendre connoissance de tous les dé-
» fauts qui regardent l'état du Mariage.
» Ce qui m'en choque le plus, est de
» voir que les deux Parties intéressées
» manquent d'occasions, à ce qu'on
» croiroit, d'être souvent tête à tête, &
» qu'elles sont réduites à se gronder ou
» à se faire des amitiés en bonne com-

» pagnie. M. *Feu-Ardent* & ſon épouſe
» ont toujours quelque dureté à ſe dire
» en préſence de leurs Amis ; & cela va
» même ſi loin, que tout le monde eſt
» dans l'inquiétude & dans la crainte
» qu'ils n'en viennent à quelque extrê-
» mité fâcheuſe, dont aucun d'eux ne
» voudroit être le témoin. D'un autre
» côté, M. *Mignard* & ſa jolie femme
» s'entrebaiſent par-tout où ils ſe trou-
» vent, & ils s'imaginent ſans doute
» qu'il en revient quelque plaiſir à ceux
» qui le voyent. Ne ſauriez-vous propo-
» ſer un milieu entre imiter les guêpes
» ou les pigeons en public ? Il me ſem-
» ble qu'il ſeroit beaucoup mieux ſi vous
» exhortiez les gens mariés à ſe haïr ou
» à s'aimer de bonne foi ; puiſqu'en ce
» cas leur haine ſeroit trop violente,
» pour en venir à toute heure à ſe cri-
» tiquer ſur des bagatelles ; & que leur
» amitié ſeroit trop douce & trop bien
» réglée, pour s'évaporer en excès con-
» traires à la bienſéance. Alors ils ſau-
» veroient du moins les apparences ;
» mais comme ceux qui péchent du côté
» de la tendreſſe ſont infiniment le plus
» petit nombre, je ſouhaiterois qu'il vous
» plût de les attaquer les premiers, & de
» relever ſur-tout les manieres licentieu-

» ſes de certaines femmes, qui, non
» contentes de careſſer leurs époux en
» public, font des alluſions malhonnêtes
» à leurs plus grandes familiarités, & à
» d'autres choſes de cette nature. *Lucine*
» paſſe pour une Dame des plus diſcrétes
» que nous ayions, & qui d'ailleurs en-
» tend la Médecine. En vertu de ces deux
» beaux talens, il n'y a rien qu'elle ne
» diſe en préſence de nous autres filles;
» & tous les jours elle parle, d'un air
» fort grave, de certaines matieres,
» qu'on ne devroit jamais inſinuer que
» dans un beſoin extrême. Ceux qu'on
» appelle de drôles de corps, gens de
» bonne humeur, ſociables & de la meil-
» leure compagnie du monde, ſont le
» plus ſujets à ce défaut. Je vous ouvre
» ici un vaſte champ à une honnête plai-
» ſanterie, & je me flatte que vous prou-
» verez à tous ces diſeurs de groſſiere-
» tés, que du moins ils ne ſont pas ſpi-
» rituels; ce qui épargnera bien des oc-
» caſions de rougir à celle qui s'y voit
» expoſée tous les jours, & qui eſt ſin-
» cérement, *&c.*

SUS. (*c*) PHILOCALIE.

(*c*) Ce mot *Grec* ſignifie, *Qui aime les choſes honnêtes.*

M. le Spectateur,

» Dans (*d*) un de vos derniers *Dis-* *Lettre sur*
» *cours*, vous & votre Correſpondant *les Hom-*
» traitez bien mal ceux que vous appel- *mes qui flat-*
» lez Coquets : mais il me ſemble que *tent les Da-*
» vous ne taxez les Hommes d'un vice *mes.*
» imaginaire, que pour complimenter
» les Dames, & leur inſinuer qu'elles
» ne ſont pas les plus coupables, quoi-
» que vous ſuppoſiez en même tems
» qu'il y en a de ſi foibles, qu'elles ſe
» laiſſent prendre à de belles paroles &
» à de fauſſes proteſtations. Je ne crois
» pas que vous ayez en vûe d'empêcher
» les deux ſexes de ſe voir pour leur
» avantage mutuel, s'ils obſervent du
» moins toutes les régles de la bienſéan-
» ce & de l'honneur. Je ne crois pas
» non plus que vous prétendiez les en-
» courager à s'entretenir de bagatelles
» ou de politique, en bûvant le thé ou le
» caffé enſemble : mais ſi de pareils diſ-
» cours leur ſont défendus, tant qu'il y
» aura des femmes au monde qui aime-
» ront les éloges, & qui pourront ſouf-

(*d*) Je ne l'ai pas traduit pour la même raiſon qui m'en a fait négliger pluſieurs autres.

» frir la vûe d'un homme abattu à leurs
» piés, je ne m'étonnerai pas qu'il y aît
» des hommes capables de leur rendre
» cette impertinente adoration. Il y au-
» roit peu de gens assez fous pour met-
» tre en vogue la flatterie, si la plûpart
» étoient assez sages pour la mépriser.
» J'avoue que vous feriez une œuvre
» méritoire, si vous pouviez prévenir
» qu'on en imposât à la simplicité des
» jeunes filles; mais, s'il m'est permis
» de le dire, je ne trouve pas que vous
» ayez accusé juste à l'égard de la per-
» sonne criminelle dans ce cas, & je me
» flatte même que vous me pardonne-
» rez, si je vous découvre ma pensée là-
» dessus. Les novices & les innocentes
» du beau sexe, qui sont les plus expo-
» sées à ces attaques, ont toujours, ou
» doivent avoir quelque personne dis-
» crette pour veiller sur leur conduite, &
» leurs parens eux-mêmes y doivent pren-
» dre garde, s'ils ne veulent encourir
» le blâme du mal qui peut résulter de
» leur négligence; mais si ceux qui de-
» vroient empêcher ces indignes basses-
» ses, les favorisent les premiers, on a
» lieu de les soupçonner de quelque se-
» cret motif qui les anime; & alors je
» vous laisse à juger de quel côté se trou-

» ve la faute. Il y a quelques Demoiſel-
» les qui ont atteint l'âge de diſcrétion,
» je veux dire qui ne ſont plus ſous la
» férule de leurs parens ou de leurs gou-
» vernantes, qui ſont maîtreſſes d'elles-
» mêmes, & qui avec tout cela ſe voyent
» en butte à de pareils aſſauts; mais ſi
» elles y ſuccombent, vous m'excuſerez
» bien ſi je les blâme de ce que leur ſa-
» geſſe n'a pas crû à proportion de leurs
» années. Quoi qu'il en ſoit, M. *Stre-*
» *phon*, que vous avez ſommé de ſe dé-
» clarer au plutôt, vous remercie de
» votre avis, & vous demande en grace
» de lui donner encore une ſemaine de
» tems, ou juſques à l'entrée des Vaca-
» tions à la fin de ce quartier, & alors
» il comparoîtra *gratis*, ſans demander
» un jour au-delà. Je ſuis, *&c.*

(*p*) PHILANTHROPE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre ſur une Dame qui étoit d'une humeur fort changeante.

» Je rendis viſite hier au ſoir à une
» Dame que j'eſtime beaucoup, & que
» j'ai toujours priſe pour ma bonne

(*e*) Ce mot *Grec* ſignifie *celui qui aime les hommes*. C'eſt l'oppoſé de *Miſanthrope*.

» amie ; mais elle me fit une réception
» si différente de celle que j'attendois de
» sa part, que je ne saurois m'empê-
» cher de vous en adresser mes plaintes.
» Au lieu de ces manieres civiles & fa-
» milieres qu'elle avoit accoutumé de
» prendre avec moi, son air hautain &
» son froid glaçant m'annoncerent à
» haute voix que je n'étois pas bien-
» venu, quoique la tendresse, qu'elle
» m'a souvent témoignée, m'insinuât
» que je devois l'être. C'est-là sans dou-
» te, Monsieur, un grand défaut, & il
» est devenu si commun, qu'il mérite que
» vous le releviez dans quelqu'un de vos
» *Discours*. Ayez la bonté de nous ap-
» prendre l'art de cultiver cette amitié
» valétudinaire, qui est sujette à tant de
» révolutions de chaud & de froid, &
» vous obligerez celle qui est, *&c.*

T. MIRANDE.

III. DISCOURS.

Possent ut juvenes visere fervidi,
Multò non sine risu,
Dilapsam in cineres facem.
HOR. L. IV. Ode XIII. 26.

Spectacle fort divertissant pour nos jeunes gens de voir ce flambeau, qui avoit causé tant d'embrasemens, s'éteindre & s'évanouir en fumée.

SI les moindres talens du corps ou de l'esprit nous ont quelquefois attiré des éloges, nous en sommes si charmés que nous nous flattons de les posséder toujours, & qu'il ne sera pas au pouvoir de la vieillesse de nous les ravir. Nous n'abandonnons jamais la route qui nous a fait obtenir les applaudissemens des autres. De-là vient qu'un Auteur continue d'écrire quoiqu'il radote déja, que sa mémoire soit affoiblie, & qu'il n'ait plus ce feu & cette vivacité qui l'animoit autrefois. La même sottise empêche un homme d'observer les bienséances de son âge, & fait que *Clodius*, qui étoit un beau Danseur à l'âge de vingt-cinq ans, aime encore à danser

Des *Hommes* & des *Femmes.*

un Menuet, quoiqu'il chancelle & qu'il ait soixante ans passés. En un mot, c'est ce qui remplit la Ville de vieux Damoiseaux & de Coquettes surannées.

Canidie, qui est une Dame de cet ordre, passa hier auprès de moi en carrosse. C'étoit une fiere beauté du dernier siécle, suivie d'une foule d'adorateurs, qu'elle n'entretenoit que pour avoir le plaisir de les tyranniser. Ce fut alors qu'elle contracta ce coup d'œil impérieux & ce sourcil menaçant, dont elle n'a pu se défaire jusques-ici; en sorte qu'elle a toute l'insolence d'une grande beauté, sans aucun de ses charmes. Si elle attire aujourd'hui les yeux de quelques passagers, ce n'est que par son ridicule extraordinaire; les Dames rient de son affectation, & les Hommes, qui prennent toujours un plaisir malin à voir une beauté impérieuse humble & négligée, la regardent du même œil qu'un peuple libre voit la disgrace d'un tyran.

M. *Honeycomb*, grand admirateur des galanteries qui étoient à la mode sous le régne de *Charles II.* me communiqua l'autre jour une Lettre, qu'un bel esprit de ce tems-là écrivoit à sa Maîtresse, qui me paroît avoir été de l'humeur de *Canidie*; & quoique je ne sois pas tou-

jours du goût de cet ami, je trouvai cette Lettre si bien tournée, que j'en fis d'abord une copie, que je vais donner ici au Public.

MADAME,

Lettre à Cloé sur la beauté qui se flétrit.

» Puisque les discours, que je vous » ai adressés tout éveillé, n'ont pu rien » obtenir de vous en ma faveur, j'ai » résolu d'essayer si mes rêves auront » un meilleur effet. Dans cette vûe, je » vous rendrai compte d'un rêve fort » étrange que j'eus la nuit derniere, » peu d'heures après vous avoir quitté.

» Il me sembla donc que j'étois transporté dans une grande Vallée, qu'une » riviere de la plus belle eau du monde » partageoit en deux, & qu'on ne pouvoit rien voir de si charmant que cette » aimable solitude. Le terrain s'élevoit » insensiblement de l'un & de l'autre » côté, & paroissoit couvert d'une infinie variété de fleurs, dont les images » renvoyées par l'eau redoubloient les » charmes de ce lieu, ou plutôt formoient une autre décoration aussi vive » que la réelle. Sur l'un & l'autre bord » de la riviere, il y avoit une file d'ar-

» bres de haute futaye, dont les bran-
» ches étoient presque aussi chargées
» d'oiseaux que de feuilles ; c'est-à-dire,
» qu'on entendoit de toutes parts une
» symphonie mélodieuse.

» Je n'avois fait que peu de chemin
» dans cet agréable séjour, lorsque je
» m'apperçus qu'il étoit borné par un
» Temple d'une architecture antique,
» mais avec tout cela fort régulier, &
» d'une grande magnificence. On voyoit
» sur le haut du frontispice la figure de
» *Saturne*, dans le même équipage que
» les Poëtes ont accoutumé de nous dé-
» peindre le *Tems*.

» A mesure que j'avançois pour l'ob-
» server de plus près, & satisfaire ma
» curiosité, je fus retenu par un objet
» infiniment plus beau qu'aucun de ceux
» qui m'avoient frappé jusques-là. Je ne
» doute pas, Madame, que vous ne
» conjecturiez d'abord que ce ne pou-
» voit être que vous-même. En effet,
» c'étoit vous que je vis endormie sur les
» fleurs qui bordoient la riviere, en sor-
» te que vos bras étendus avec négli-
» gence touchoient presque l'eau. Si le
» sommeil, qui vous fermoit les yeux,
» me priva du plaisir de les voir, il me
» fournit l'occasion de remarquer plu-

» fleurs de vos charmes, qui disparoiſ-
» ſent lorſque vous êtes éveillée. Je ne
» pus qu'admirer la tranquillité du re-
» pos dont vous jouiſſiez, eu égard ſur-
» tout à l'inquiétude que vous cauſez a
» tant d'autres.

» Pendant que ces réfléxions m'occu-
» poient tout entier, les portes du Tem-
» ple s'ouvrirent avec grand bruit; &
» tournant les yeux de ce côté-là, je vis
» deux perſonnages, ſous la figure hu-
» maine, qui entroient dans la Vallée.
» Après les avoir un peu conſidérés, je
» trouvai que c'étoient la *Jeuneſſe* & l'*A-*
» *mour*. La premiere environnée d'un
» cercle lumineux, dont la couleur étoit
» d'une eſpéce de pourpre, remplit tout
» ce lieu de ſon éclat, & l'autre tenoit
» un flambeau à la main. Ils s'avance-
» rent vers nous, & j'obſervai qu'à leur
» approche les fleurs paroiſſoient d'une
» couleur plus vive, que les arbres ſe
» revêtoient de nouvelles fleurs, que les
» mâles & les femelles des oiſeaux ſe joi-
» gnoient enſemble, & qu'ils les réga-
» loient de leurs ſons harmonieux: en
» un mot, toute la face de la nature
» brilloit d'un nouvel éclat. Ces deux
» perſonnes ne furent pas plutôt arrivés
» à l'endroit où nous étions, qu'ils s'aſ-

» firent auprès de vous, l'un à droite & » l'autre à gauche. Il me sembla pour » lors que votre teint devenoit plus fleu- » ri, & que de nouveaux charmes se ré- » pandoient sur toute votre personne. » Vous me parûtes même quelque chose » de plus qu'une créature humaine ; » mais je fus bien surpris de voir que, » malgré les doux efforts que ces deux » Divinités faisoient pour vous éveiller, » vous demeurâtes toujours profondé- » ment assoupie.

» Bien-tôt après la *Jeunesse* déploya » deux aîles, dont je ne m'étois pas ap- » perçu, & s'envola d'abord. *L'Amour*, » qui resta seul, ne discontinua pas de » vous tenir son flambeau devant le visa- » ge, & vous me parûtes toujours aussi » belle que jamais. L'éclat de la lumie- » re, qui donnoit sur vos yeux, vous » éveilla enfin ; mais, au lieu de recon- » noître la faveur de la Divinité, je vis » avec étonnement que vous fronçâtes » le sourcil contre elle, & qu'après lui » avoir arraché le flambeau de la main, » vous le plongeâtes dans la riviere. » Dès que ce petit Dieu vous eut regar- » dée d'un œil mêlé de compassion & de » chagrin, il prit l'essor. Aussi-tôt un air » sombre & mélancolique se répandit

» de tous côtés. Je vis ensuite un spectre
» affreux, qui entroit par un des bouts
» de la Vallée. Il avoit les yeux enfon-
» cés dans la tête, le visage pâle & flé-
» tri, & la peau couverte de rides. A
» mesure qu'il marchoit le long de la
» riviere, l'eau se glaçoit, les fleurs se
» fanoient, les arbres perdoient leur
» verdure, & les oiseaux perchés sur
» leurs branches tomboient morts à ses
» piés. Je reconnus à ces marques lugu-
» bres que c'étoit la *Vieillesse*. A son ap-
» proche vous fûtes saisie d'horreur &
» d'effroi. Vous eûtes beau lui vouloir
» échapper, le phantôme vous prit en-
» tre ses bras, & je vous laisse à deviner
» le changement qu'il causa dans toute
» votre personne. Pour ce qui me regar-
» de, quoique je ne sois que trop plein
» de sa terrible idée, je n'oserois vous
» le dépeindre au naturel, de crainte de
» vous choquer; mais je me sentis si ému
» à la vûe de ce funeste objet, que le
» sommeil m'abandonna tout d'un coup,
» & que j'eus le loisir d'examiner ce rê-
» ve, qui me paroît trop extraordi-
» naire pour n'avoir pas quelque signi-
» fication. Je suis avec toute l'ardeur
» possible, *&c.*

X.

IV. DISCOURS.

Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior & pulchro veniens in pectore virtus.
VIRG. Æneid. V. 343.

La faveur dont Euryalus *jouissoit, accompagnée de ses larmes, de la beauté de sa personne & sur-tout de la vertu, qui le rendoit agréable à tout le monde, le protégent contre l'injustice.*

J'Ai lû avec un plaisir extrême, la Piéce que je destine aujourd'hui à l'entretien de mes Lecteurs. Je la donne telle qu'on me l'a envoyée, & je souhaite de tout mon cœur qu'on prenne bien de nos Dames pour l'*Emilie* qui y est décrite.

M. le SPECTATEUR,

» Si la Piéce qui suit a le bonheur » d'être admise à la queue de vos *Dis-* » *cours*, j'en serai d'autant plus aise que » le portrait d'*Emilie* n'est point chimé- » rique, mais tiré d'après nature. Je l'ai » chargé d'un ou deux traits de mon invention

» invention, afin que l'original coure
» moins risque d'être connu. Je ne veux
» pas non plus qu'on me puisse soupçon-
» ner le moins du monde d'en être l'Au-
» teur, & c'est pour cela même, & pour
» quelque autre raison, que je n'ai pas
» rédigé ce que j'ai à dire en forme de
» Lettre. D'ailleurs, si, outre les fautes
» de style, vous y trouvez quelque cho-
» se qui ne sente pas le génie du *Specta-*
» *teur*, je le soumets à votre décision,
» & vous pouvez le changer de la ma-
» niere qu'il vous plaira. Je suis, *&c.*

Portrait d'Emilie belle & vertueuse, & de l'Honorte jolie & coquette.

Il n'y a rien qui donne une si agréable idée de la nature humaine, que la contemplation de la vertu & de la beauté. La derniere est le partage du sexe, auquel on donne, à cause de cela même, l'épithéte de beau; mais l'heureuse union de ces deux qualités dans la même personne forme un caractere si divin, qu'il est rare de les trouver ensemble. La beauté est d'ordinaire si prévenue en sa faveur, qu'elle ne croit avoir besoin d'aucun autre secours. Que dis-je? elle a si peu d'égard à son propre intérêt, qu'elle se ruine souvent par la perte de l'innocence, qui en reléve le prix & qui la rend aimable. Comme donc la vertu

fait paroître une belle femme beaucoup plus belle, ainsi la beauté rend au pié de la lettre plus vertueuse une femme qui a de la vertu. Occupé de cette maniere à envisager ces deux perfections glorieusement réunies dans une personne, je ne saurois que me rappeller ici l'idée de l'illustre *Emilie*.

Qui est-ce qui a jamais vû la charmante *Emilie*, sans avoir le cœur pénétré tout à la fois d'un amour violent & d'une amitié tendre & respectueuse? Les graces naturelles qui accompagnent toutes ses démarches, & les doux accens de sa voix, vous engagent insensiblement à souhaiter d'en venir à une jouissance plus intime; mais il n'y a pas jusques aux souris de sa bouche qui ne répriment les désirs trop licentieux. S'il est presque impossible de résister à ses attraits, la bienséance & non pas la sévérité de sa vertu en corrige l'impression, ou les suites. La douceur & la bonté, qui paroissent sur son visage, se communiquent à toutes ses paroles & à ses actions. Il faudroit qu'un homme fût une bête brute, si, à la vûe d'*Emilie*, il n'étoit plus disposé à lui rendre service qu'à se satisfaire lui-même. Son corps ainsi embelli par les soins de la nature &

plein de graces *innées*, est un domicile propre pour un esprit si charmant & si beau ; c'est-là qu'habitent une piété solide, une espérance modeste, & une résignation volontaire.

Il y a bien des passions criminelles qu'on honore du nom de piété ; c'est-à-dire, qu'on fait dépendre la piété du tempérament, & que si l'on en jugeoit sur les apparences, on croiroit que dans quelques-uns la piété n'est autre chose qu'une humeur chagrine, en plusieurs une crainte servile, en d'autres une véritable mélancolie, en divers l'observance de certaines formalités ridicules ou indifférentes de leur nature, dans les uns une sévérité mal entendue, & dans les autres une ostentation insultante. Dans *Emilie*, c'est un principe fondé sur la raison & animé de l'espérance d'un heureux avenir ; qui n'éclate pas par des accès irréguliers ou de violentes saillies ; mais qui est toujours uniforme & constant. Sa dévotion est exacte sans trop de sévérité, pleine de compassion sans foiblesse. On peut dire qu'elle sert à perfectionner cette bonne humeur qui vient de sa bonne conscience, & qui n'est pas le seul effet d'un heureux tempérament.

Par une généreuse sympathie que la nature a mise dans nos cœurs, nous sommes disposés à plaindre ceux qui sont affligés ; mais on ne sauroit exprimer l'émotion que l'innocence opprimée & la beauté en deuil excitent dans nos ames. C'est un objet qui attendrit les hommes les plus durs, & qui leur fait verser ces larmes.

Si je rapportois cet endroit des infortunes d'*Emilie*, qui lui a donné l'occasion d'exercer son héroïsme en fait de vertu Chrétienne, l'histoire en seroit trop affligeante. Mais lorsque je la vois toute seule au milieu de ses disgraces, l'esprit élevé au-dessus de cette vallée de larmes, uniquement occupé des joies célestes & de l'immortalité bienheureuse ; lorsque je la vois agir & parler d'une maniere aisée, comme si elle étoit la plus heureuse créature qu'il y ait au monde, je me sens ravi en admiration. A coup sûr jamais une ame si philosophe n'a logé dans un si beau corps. Du moins la beauté s'attribue souvent le privilége de ne point réfléchir, se moque de la sagesse, & ne peut endurer l'air grave de ses leçons.

Si je pouvois représenter au naturel les vertus d'*Emilie* avec toutes leurs jus-

tes proportions, on ne manqueroit pas de soupçonner que l'amour ou la flatterie a guidé mon pinceau ; mais je n'en donne ici qu'un foible crayon. D'ailleurs je n'ai & ne puis avoir aucune part dans ses bonnes graces ; il n'y a que la force de la vérité & d'un caractere si brillant qui m'arrache ces éloges. Il me semble qu'on ne doit pas tenir caché un si beau modéle, & qu'on doit plutôt l'exposer à la vûe & à l'imitation de tout le monde. La vertu n'est jamais si aimable, ni si efficace, que lorsqu'elle est en quelque maniere rendue visible dans la conduite d'une belle personne.

La disposition de l'*Honorée* est bien différente : elle ne pense qu'à faire des conquêtes, & à dominer avec un pouvoir absolu. On ne peut nier qu'elle n'ait quelque esprit & de la beauté ; & c'est aussi pour cela que ses amies la trouvent une jolie femme & d'un agréable commerce ; mais, quelque idée que son époux en ait, cela ne suffit pas à l'*Honorée*. Elle ne se borne pas à l'estime qu'on lui témoigne, elle exige l'adoration en qualité d'*Idole*. De-là vient que le désir qu'elle a de vivre long-tems, est réprimé par la crainte inutile des rides qui accompagnent la vieillesse.

Emilie semble ignorer qu'elle a des charmes, quoiqu'on ne doive pas supposer qu'ils lui sont inconnus ; mais elle n'en fait aucun cas, & ne met son bonheur qu'à cultiver les beaux talens de son esprit, qui sont d'une nature plus relevée & plus durable. Lorsqu'on l'a vûe, dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, environnée d'une foule d'adorateurs, elle ne se plaisoit point à les tyranniser, ni à les repaître de vaines espérances, pour augmenter leur tourment ; mais après avoir observé toutes les régles de la modestie, & pesé le mérite de chacun, elle se déclara en faveur de *Bromius*. Ce Gentilhomme avoit alors de très-bonnes qualités, & une médiocre fortune, qu'un héritage, auquel il ne s'attendoit pas, rendit bientôt considérable. Jeune & sans expérience, il fréquenta d'abord de mauvaises compagnies, & se plongea dans la débauche ; où il n'auroit pas manqué de croupir long-tems, si la prudente *Emilie* ne l'en eût retiré par son adresse. Elle employa tout son esprit à humaniser ses passions, & à lui donner du goût pour les plaisirs solides. Elle lui fit voir, par son exemple, que la vertu s'accorde avec une honnête liberté & la bonne humeur, ou

plutôt qu'elle en est inséparable. Elle sentit bien que l'exemple seul & une conduite aisée sont toujours plus efficaces que les réprimandes les plus sévéres ; & qu'il y a tant d'orgueil dans le cœur humain, que pour ramener un obstiné, il suffit de lui insinuer adroitement son devoir, & de l'abandonner ensuite à ses réfléxions. C'est ainsi qu'après l'avoir engagé peu à peu à ne pas désaprouver & à goûter enfin ce qu'on n'auroit osé lui dire en termes clairs, elle sut profiter de cet avantage, le rendre sensible à son mauvais état, & ne paroître que seconder le dessein qu'il formoit lui-même d'en revenir. C'est par-là qu'elle a obtenu quelque empire sur ses passions dominantes, & qu'elle a trouvé le secret de les employer à sa conversion.

Emilie s'est distinguée par un autre endroit, que je ne saurois m'empêcher de rapporter ici. Peut-être que, du premier coup d'œil, certaines gens le trouveront de peu de conséquence ; mais je ne suis pas de leur avis ; il me paroît fort digne de remarque, & mériter l'attention du beau sexe. J'ai toujours cru qu'une robe de chambre crasseuse, avec du linge sale & toute cette épargne mal entendue de ces femmes, qu'on appelle

communément des salopes, est le vrai poison de l'amitié conjugale, & le plus sûr moyen qu'il y ait pour aliéner le cœur d'un époux qui a de la tendresse. J'ai vû quelques Dames, surprises dans un pareil deshabillé, s'excuser de cette maniere : *En vérité, j'ai honte que vous m'ayez surprise dans ce désordre ; mais j'étois seule avec mon mari, & je ne m'attendois pas à voir si bonne compagnie.* ——— N'est-ce pas-là un joli compliment pour le bon homme, qui se fâche quelquefois là-dessus, & dit même des brusqueries, sans démêler lui-même la cause de sa mauvaise humeur ?

Quoi qu'il en soit, *Emilie* n'ignore pas que de petites négligences font souvent tort à un mérite distingué, & que celle des habits, même entre les personnes les plus intimes, affoiblit peu à peu les égards qu'elles se doivent les unes aux autres, par la trop grande familiarité qu'elle cause & qui les rend mépriſables. Elle connoît l'importance de ces choses que la plûpart des gens prennent pour des bagatelles ; & tout ce qui peut aider le moins du monde à lui conserver ou à lui ravir l'amitié de son époux, lui paroît digne de ses soins ; elle se croit d'autant plus obligée à mettre

tout en œuvre pour lui plaire, qu'ils doivent rester ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare.

Avec ces petits artifices ; & un million d'autres sans nom, qu'il lui est plus aisé de faire valoir qu'à d'autres de les exprimer, par une bonté inépuisable & une soumission à toute épreuve, malgré tous ses chagrins & le mauvais traitement qu'elle a essuyé, *Emilie* s'est rendue heureuse, & *Bromius* est devenu fort raisonnable & un bon mari.

Je leur souhaite, de tout mon cœur, une longue vie à l'un & à l'autre, afin que leur exemple puisse être d'une plus grande utilité dans le monde.

T.

V. DISCOURS.

Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget.

VIRG. Æneid. II. 521.

On n'a pas besoin à présent d'un tel secours ni de pareils défenseurs.

DEpuis quelque tems nos Gazettes ne sont remplies que du nouveau projet, qu'on vient de former à la Cour *Sur l'Académie des Politiques.*

qu'on a résolu d'établir à *Paris.*

de *France*, pour l'établissement d'une Académie de Politique. Il y a même plusieurs de mes Correspondans étrangers, spirituels & habiles qui m'ont écrit là-dessus, & qui m'apprennent certaines particularités à cet égard, qui serviront de matiere à la *Spéculation* suivante. On peut voir ce projet en général dans notre *Gazette journaliere* du Vendredi 15. ou 26. *Février* 1712. traduit de la Gazette d'*Amsterdam*, & qui est conçu en ces termes :

De *Paris* le 12. *Février* 1712. » On » confirme que le Roi a résolu d'établir » une nouvelle Académie de Politique, » dont M. le Marquis *de Torci*, Ministre » & Secretaire d'Etat, sera le Protecteur. » On doit nommer six Académiciens, » doués des talens nécessaires, pour » commencer à former cette Académie, » où l'on n'admettra personne au-dessous de l'âge de vinqt-cinq ans. Il faut » d'ailleurs que chacun des Membres » ait un revenu annuel de deux mille » livres tournois, dont il soit actuellement en possession, ou dont il doive » hériter dans la suite. Le Roi fera une » pension de mille livres à chacun d'eux. » Ils auront aussi d'habiles Maîtres pour » leur apprendre toutes les Sciences re-

» quiſes en pareil cas, & pour les inſ-
» truire dans tous les Traités d'Allian-
» ce, de Paix ou de Commerce, conclus
» depuis pluſieurs ſiécles. Ils s'aſſemble-
» ront deux fois la ſemaine au *Louvre*.
» On tirera de cette Académie les Se-
» cretaires d'Ambaſſade, qui pourront
» s'élever peu à peu à de grands Em-
» plois.

La politique du Cardinal de *Richelieu* rendit la *France* la terreur de toute l'*Europe*. Les Miniſtres d'Etat, que cette Nation a fournis depuis quelques années, l'ont rendue au contraire l'objet du mépris & de la raillerie de ſes voiſins. Le Cardinal établit cette fameuſe *Académie Françoiſe*, qui a porté juſques au plus haut point de perfection tout ce qui regarde la belle Littérature. Son principal but étoit d'empêcher par-là que les bons Eſprits & les grands Génies ne ſe tournaſſent du côté de la Politique, qu'il réſervoit pour lui ſeul, & dont il ne vouloit pas que les autres ſe mêlaſſent. Tout au contraire, il ſemble que M. le Marquis *de Torci* ait en vûe de rendre quantité de jeunes *François* auſſi habiles que lui-même, & c'eſt pour cela qu'il s'occupe à élever une pepiniere de Miniſtres d'Etat.

Quelques Lettres ajoûtent en particulier, qu'on doit fonder un Séminaire pour les Politiques en jupe, qui seront élevés aux piés de Madame *de Maintenon*, & qu'on dépêchera dans les autres Pays, en cas d'une urgente nécessité, ou que les besoins du Royaume le demandent ; mais comme la nouvelle de ce dernier projet ne se confirme pas, je n'insisterai pas davantage là-dessus.

Il y aura bien de mes Lecteurs qui se souviendront sans doute qu'à la fin de la Guerre précédente (*f*), que l'Ennemi avoit poussé si heureusement, on vit plusieurs de ses Généraux se transformer en Ambassadeurs ; mais les démarches de ceux qui commandent aujourd'hui ses Armées ont fait si peu d'honneur & procuré si peu d'avantage à leur grand Monarque, qu'il semble n'avoir pas trop envie de leur confier la négociation.

Les réglemens de cette nouvelle Académie méritent d'être bien pesés. Les Eleves doivent posséder, ou attendre d'avoir un jour en héritage, un revenu de deux mille livres tournois, qui, sur le pié où est à présent le Change, font du

(*f*) Celle de 1688, terminée en 1697. par la Paix de *Ryswyck*.

moins cent vingt-six livres de notre monnoie. Cela joint aux mille livres de la pension du Roi, les pourra mettre en état de se fournir de caffé & de tabac en poudre, aussi-bien que de Gazettes, de papier, d'encre, de plumes, de cire, d'oublies, & de tout le petit attirail qui est nécessaire aux Politiques.

Il faut qu'un homme ait du moins vingt-cinq ans pour être initié dans les mystéres de cette Académie; mais il n'y a nul doute que bon nombre de personnes d'un âge plus avancé, qui s'occupent depuis long-tems à lire la Gazette de *Paris*, ne soient fort aises de commencer à nouveaux frais, & de s'enrôler avec ces Politiques.

La Société de ces jeunes Eleves doit être gouvernée par six Professeurs, Politiques de spéculation, qu'on prendra du Corps de l'Académie, & dont chacun aura sa tâche de la maniere suivante, s'il en faut croire les avis qu'on m'en a donnés.

Le premier doit instruire les Etudians à faire un bon usage de leurs mains pour le service de l'Etat, comme à lever l'empreinte d'un cachet, à partager une oublie en deux horizontalement, à ouvrir une Lettre & à la refermer sans qu'on

s'en apperçoive, avec plusieurs autres tours ingénieux de la même nature. Devenus habiles dans tout ce petit manége, ils seront mis sous la discipline du second Professeur, qui est une espéce de *Maître Grimacier*.

Celui-ci leur apprendra comment ils doivent faire un signe de tête à propos, hausser les épaules dans un cas douteux, fermer l'un ou l'autre œil avec discrétion ; en un mot, le véritable usage de toutes les *Grimaces politiques*.

Le troisiéme est une sorte de *Maître de Langage*, qui doit leur enseigner le style propre à un Ministre dans les Cours étrangeres. Afin même qu'ils possédent à fond le style politique, ils doivent s'en servir tous les jours entre eux, avant qu'ils soient employés aux affaires du dedans ou du dehors. Par exemple, si l'un demande quelle heure il est, l'autre lui doit répondre indirectement, ou détourner la question, s'il est possible. Si on le prie de changer un louis d'or, il faut qu'il demande du tems pour y réfléchir. Supposé qu'on veuille savoir de sa bouche, si le Roi est à *Versailles* ou à *Marli*, il ne doit en informer que tout bas & à l'oreille. Si on lui demande ce qu'il y avoit de nouveau dans la derniere Ga-

zette, ou le sujet d'une Déclaration qui vient d'être publié, il doit répondre qu'il ne l'a pas encore lûe : ou s'il ne veut pas s'expliquer si nettement, il doit froncer le sourcil, ou hausser l'épaule gauche.

Le quatriéme Professeur leur doit enseigner tout l'art des caracteres politiques hiéroglyhiques ; & afin de s'y rendre experts, ils ne doivent pas s'envoyer un seul petit billet, quand ce ne seroit que pour emprunter un *Tacite*, ou un *Machiavel*, qui ne soit écrit en chiffres.

On croit que le cinquiéme Professeur, qui doit être bien rompu dans toutes les Controverses sur le Dogme de la Probabilité, des Réservations mentales, & sur les Droits des Souverains, sera pris de la Société des bons Peres *Jésuites*. Cet habile Homme doit apprendre à ses Eleves la Grammaire, la Syntaxe & la construction d'une partie du *Latin*, qui est en usage pour les Traités d'Alliance, de Paix, ou de Commerce, à y savoir distinguer l'esprit de la lettre, & à prouver invinciblement que les mêmes termes, qui sont obligatoires pour tous les Princes de l'*Europe*, ne le sont pas à l'égard de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il

leur doit enseigner aussi l'art de trouver des fautes, des évasions & des échappatoires dans les Contrats les plus solemnels, & sur-tout un admirable secret *Cabalistique*, renouvellé depuis quelques années par les Révérends Peres de la Société, qui tend à faire voir que deux explications du même article peuvent être justes & valides tout à la fois, quoiqu'elles se contredisent.

Lorsque nos jeunes Politiques auront été suffisamment instruits par tous ces habiles Directeurs, ils doivent être perfectionnés sous le sixiéme, qui leur servira de *Maître des Cérémonies*. Celui-ci leur donnera des leçons sur les points importans du *fauteuil*, & du *haut* ou du *bas de l'escalier*; il les instruira sur les différentes situations de la main droite, & leur apprendra les révérences de toutes les tailles, mesures & proportions requises. Ce n'est pas tout, il leur communiquera cet *air empesé*, qui est si beau dans un Ministre d'Etat, qui les rendra capables de paroître à un lever, à des conférences ou à des visites, & qui les fera briller dans tout ce que le vulgaire traite de bagatelles.

Je n'ai rien appris jusques-ici des autres Statuts qui se pourront observer dans

la Société de ces Ministres d'Etat en herbe ; mais si j'avois un fils âgé de vingt-cinq ans, qui se mît en tête de faire le politique, il ne s'en faudroit guéres que je ne le déshéritasse comme un sot & un écervelé. D'ailleurs, je craindrois qu'il n'employât, avec les autres, les mêmes artifices qu'il mettroit en usage en négociant avec les Princes étrangers, & que sa politique ne vînt à corrompre ses mœurs. Il n'y a nul doute que ces jeunes *Machiavellistes* ne bouleversent bientôt leur Seminaire par leurs intrigues & leurs stratagêmes, & qu'ils ne forment autant de projets pour se duper les uns les autres à l'égard d'une fricassée de grenouilles ou d'une salade, qu'ils en trameroient pour filouter un Prince ou un Etat voisin.

L'Histoire nous dit que les *Lacédémoniens* punissoient le vol lorsqu'il venoit à être découvert, mais qu'ils le regardoient comme une chose honorable lorsqu'il avoit un heureux succès. Pourvû qu'un jeune homme fût adroit à cacher son vol & que personne ne l'en soupçonnât, il pouvoit s'en vanter impunément dans la suite. Cela se pratiquoit, si nous en croyons les Historiens, pour tenir les

gens alertes, & empêcher qu'on ne les trompât dans leurs négociations, soit à l'égard de leurs propres affaires ou de celles du Public. Ne pourroit-on pas accorder ces maximes relâchées & ces petits jeux d'esprit à nos Etudians en politique? J'en laisse la décision à la prudence de leur Fondateur.

Cependant cet illustre Corps de nouveaux Politiques nous donne un bel exemple à imiter; & comme *Sylla* voyoit plusieurs *Marius* dans la seule personne de *Cesar*, il me semble que nous voyions déja plusieurs *Torcis* dans ce Collége d'Académiciens. Quelque idée avantageuse que nous ayons de nous-mêmes, il est fort à craindre que nos assemblées du Caffé de *Smyrne* ou de celui de *S. James*, n'en approcheront pas. Il est vrai que nos Caffés sont de très-bonnes Ecoles de Politique; mais nous aurons de la peine à croire qu'elles puissent fournir d'aussi habiles Secretaires ou Envoyés, qu'une Académie fondée dans cette seule vûe; sur-tout si nous nous souvenons d'un côté que notre Isle est plus fameuse par la production de gens intégres que par celle des Ministres d'Etat; & de l'autre, que la bonne foi des *François* & la poli-

tique des *Anglois* font une belle figure dans cet admirable Poëme, que le Comte de *Rocheſter* a écrit ſur le *Néant*.

L.

VI. DISCOURS.

———— Quæ forma, ut ſe tibi ſemper Imputet ?

Juv. Sat. VI. 178.

Dans le fond, quand une femme vous reproche inceſſamment qu'elle eſt belle, quelle eſtime faire de ſa beauté ?

M. le Spectateur,

» JE vous écris pour vous entretenir » d'un malheur qui eſt aſſez ordinaire, & qui mérite ainſi quelque conſolation de votre part. Il n'y a pas plus de ſix mois que j'avois autant de beauté & d'Amans qu'aucune jeune Demoiſelle de la *Grande Bretagne*. Mais tous ceux qui m'admiroient autrefois m'ont abandonnée, & je ne ſaurois me plaindre de leur retraite. J'ai eu la

Lettre d'une jeune Demoiſelle qui ſe plaint d'avoir perdu ſa beauté par un effet de la petite verole.

» petite verole, & mon visage, qui étoit
» le séjour des graces & des ris, com-
» me ils s'exprimoient eux-mêmes dans
» leurs Lettres amoureuses, est aujour-
» d'hui tout défiguré & fait presque hor-
» reur. J'en ai une tristesse qui m'acca-
» cable jusques au fond de l'ame; &
» quoique je n'eusse pas, à ce qu'il me
» semble, une trop haute opinion de ma
» beauté lorsque je la possédois, je l'es-
» time davantage après l'avoir perdue.
» Il y a une circonstance fort singuliere
» à mon égard; le plus laid de tous mes
» Prétendans est celui que j'ai favorisé
» & que j'aime le plus, quoiqu'il me
» traite aujourd'hui d'une maniere indi-
» gne. Si vous pouviez l'engager à ai-
» mer une personne qui n'est plus aima-
» ble, & à reconnoître ainsi qu'il m'a
» quelque obligation. — Mais je crains
» qu'il ne soit impossible d'amener la
» passion à suivre les loix de la raison
» & de la reconnoissance. D'ailleurs
» consolez de votre mieux celle qui a
» survécu, pour ainsi dire, à elle-mê-
» me, & qui ne sait point comment elle
» doit agir dans son nouvel état. Mes
» anciens Amans sont aux piés de mes
» Rivales, qui me plaignent tous les
» jours; & je ne saurois goûter aucun

» plaisir à me voir ce que je suis, par » le souvenir cuisant de ce que j'ai été. » Considérez que je ne suis pas morte de » vieillesse, mais que j'ai été enlevée à » moi-même à la fleur de mon âge, & » que, suivant le cours de la nature, » je puis bien vivre quarante années de » plus. Il n'y a rien de tout ce qui me » reste qui me puisse faire quelque plai- » sir que l'honneur d'être, &c.

(g) PARTHENISSE.

Après que *Louis XIV.* eut perdu la bataille de *Ramelies*, tous les discours qu'on lui adressoit rouloient sur la force de son esprit, & trouvoient sa gloire dans ses propres malheurs, en ce qu'au milieu de la prospérité il n'auroit jamais pu donner des marques de sa constance héroïque dans les disgraces, & qu'ainsi nous aurions ignoré les plus beaux traits de son caractere. L'état où *Partheniſſe* est réduite lui fournit la même occasion, & il n'est pas moins difficile à une beauté de résigner ses conquêtes, qu'à un Héros d'abandonner les siennes. Pour commencer donc un nouveau genre de

(g) Ce nom est formé d'un mot *Grec*, qui signifie une *Vierge*.

vie, tout différent du premier, il faut qu'elle brûle toutes les Lettres de ses Amans; ou, puisqu'elle est assez généreuse pour ne pas les taxer d'infidélité, elle devroit leur renvoyer ces Lettres, avec cette honnête Inscription sur le paquet de chacun, *Articles d'un Traité de Mariage que la petite vérole a rompu.* Je n'ai vû qu'un seul exemple du contraire en pareil cas : la Dame, qui étoit spirituelle, n'écrivit à son Amant que ces deux lignes :

MONSIEUR,

» Si vous me flattiez avant que cette » cruelle maladie m'eût attaquée, je » vous prie de me venir voir : mais si » votre amour étoit sincere, n'approchez pas de moi, je ne suis plus la » même.

CORINNE.

L'Amant trouva quelque chose de si vif & de si noble dans cette démarche, qu'il lui répondit en ces termes :

MADAME,

» Puisque vous n'êtes plus la même

» perſonne, je ne ſuis pas obligé de vous
» dire ſi je vous flattois ou non ; mais à
» coup ſûr je ne vous flatterai point en
» vous diſant que je vous eſtime aujour-
» d'hui plus qu'aucune autre de votre
» ſexe. Je crois même que vous compa-
» tirez à tout ce qui pourra m'arriver
» dans la ſuite, lorſque nous deux ne
» ſerons qu'un, auſſi-bien que vous
» avez ſoutenu votre derniere diſgrace.
» Je ſuis donc prêt à m'unir avec un eſ-
» prit tel que le vôtre auſſitôt qu'il vous
» plaira.

Amilcar.

Si *Partheniſſe* peut gouverner aujourd'hui ſes paſſions, & avoir ſa beauté auſſi peu en tête qu'elle auroit dû l'avoir lorſqu'elle en jouiſſoit, ſes charmes n'auront pas fort diminué ; & ſi elle étoit cidevant trop prévenue en leur faveur, une conduite plus aiſée à l'avenir la dédommagera avec uſure de leur perte. Examinez en gros tout le ſexe, & vous trouverez que celles qui ont le plus d'empire ſur l'eſprit des hommes, ne ſont pas les plus remarquables pour leur beauté ; il arrive même ſouvent que celles qui s'en font le plus aimer, paroiſſent à ceux qui ne les connoiſſent pas les moins pro-

pres à gagner les cœurs. Le plus tendre des Amans qui me soit connu, me dit un jour, dans une assemblée de Dames qui étoient à un Concert de musique, *Vous m'avez souvent entendu parler de ma chere Maîtresse : cette Demoiselle*, ajoûta-t-il en souriant, après qu'il eut fixé ses yeux sur une de la troupe, *est son véritable portrait*. J'ose dire avec tout cela qu'elle me parut la moins belle de toute la compagnie ; mais sur ce qu'il avoit mis ma curiosité en jeu, il me fut impossible d'en détourner la vûe. Ses yeux rencontrerent enfin les miens, & surprise d'abord de se voir engagée, elle chercha, dans tout son voisinage, la beauté qui pouvoit fixer mes regards. Ce petit mouvement servit à m'expliquer l'énigme : elle ne se croyoit pas un objet propre à donner de l'amour, & c'étoit pour cela même qu'elle en inspiroit. L'Amant, dont je parle, est un très-honnête homme sans façon ; & ce qui le charmoit dans sa Maîtresse, devenue aujourd'hui son Epouse, vient de cette humeur égale & obligeante qui la fait partager avec lui tous les soins & les plaisirs de la vie ; de ce qu'elle n'est pas occupée de son mérite, & qu'elle ne pense qu'à chercher les occasions de lui plaire.

Je

Je puis dire à *Partheniſſe*, pour ſa conſolation, que les beautés en général ſont les plus impertinentes & les plus deſagréables de toutes les femmes. L'envie de ſe faire admirer, l'entêtement de leur mérite & des airs précieux ne les abandonnent preſque jamais. Tout ce que vous en pouvez obtenir, n'eſt dû qu'à vos inſtances réitérées; mais après l'avoir goûté, vous le trouvez indigne de vos ſoins, & vous en revenez comme d'un ſonge. Vous avez honte d'avoir été ſéduit par les égaremens d'une imagination échauffée; & vous ſentez bien, pour peu que vous y réfléchiſſiez, que la beauté ſeule ne mérite pas une grande admiration.

Les filles d'une humeur enjouée, qui n'ont jamais cru pouvoir rendre un homme malheureux, ſont les plus propres à faire notre bonheur. Je connois la jeune *Lydie*, qui peut danſer une gigue & feuilleter de la pâte, qui écrit joliment, qui ſait tenir un Livres de Comptes, donner une réponſe raiſonnable & obéir aux ordres qui lui viennent de bon lieu; pendant que Mademoiſelle *Marthe*, ſa ſœur aînée, eſt toujours plaintive, ſujette au mal de rate, & qu'à l'exemple des Dames de la plus haute qualité, elle eſt

industrieuse à trouver de nouvelles manieres de se tourmenter & de chagriner les autres. Cette différence vient sans doute de ce que la pauvre *Lydie* est persuadée qu'elle n'a pas cet *air négligé qui sied si bien ; ce je ne sai quoi qu'on trouve si agréable ;* & que si elle dit une sottise, il n'y aura personne qui s'écrie, *Voilà qui est beau ! Je ne sai ce que c'est ; mais tout ce qu'elle dit a des charmes.*

Interrogez les maris qui ont de ces grandes beautés en partage, & ils vous diront qu'ils haïssent leurs femmes neuf heures du jour qu'ils demeurent ensemble. Leur conduite est si précieuse, qu'on les croiroit embarrassées de leurs charmes dans tout ce qu'elles disent ou qu'elles font. Elles prient Dieu en public avec ces mêmes airs de beauté, qu'elles se donnent en particulier. Demandez à *Bellinde*, une de ces grandes beautés, quelle heure il est, & vous la verrez en doute si elle doit vous répondre. En un mot, au lieu de consoler *Partheniſſe*, il me semble que je devrois plutôt la féliciter de sa métamorphose ; & quoiqu'elle s'imagine n'avoir jamais été fort énorgueillie de ses charmes, le regret, qu'elle témoigne de leur perte, insinue le contraire. Plus on se croit indigne de la

faveur de quelqu'un, plus on tâche de lui être agréable, & plus on se flatte de l'obtenir, plus on manque de succès. La bonté du cœur suppléera toujours à l'absence de la beauté ; mais la beauté ne suppléera pas long-tems au défaut du bon naturel.

T.

VII. DISCOURS.

——— Versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. ——— ———

HOR. A. P. 39.

Essayez long-tems ce que vos épaules peuvent ou ne peuvent pas porter.

J'Ai lû, avec tant de plaisir, la Lettre suivante, qu'elle ne sera pas désagréable au Public, à ce que je crois.

MONSIEUR,

» Quoiqu'il n'y ait aucun de vos Lec- *Lettre sur l'éducation de la jeunesse.*
» teurs, si je ne me trompe, qui admire
» plus que moi le relief que vous savez
» donner aux moindres bagatelles que
» vous maniez, avec tout cela, puisque

» vos *Discours* forment déja des Volu-
» mes, & que, selon toutes les appa-
» rences, ils passeront jusques à la pos-
» térité la plus éloignée, il me semble
» que tous les sujets, dont ils traitent,
» où le bonheur du genre humain est
» intéressé, devroient être approfondis
» & avoir une juste étendue.

» (*h*) Il y a long-tems que vous aviez
» promis d'examiner les défauts qui se
» trouvent d'ordinaire dans l'éducation
» de nos garçons; mais après avoir at-
» tendu en vain jusques-ici, je me suis
» impatienté & je me hazarde à vous
» envoyer mes pensées là-dessus.

» Je me souviens que *Periclès*, dans
» le fameux Discours qu'il prononça aux
» funérailles de cette jeunesse *Athénien-*
» *ne*, qui avoit resté dans la malheureu-
» se expédition contre les *Samiens*, a
» une pensée fort remarquable, & que
» plusieurs des anciens Critiques ont ad-
» mirée: Il y dit que la perte de la Répu-
» blique dans cette occasion ressembloit
» à celle que feroit l'année, si elle ve-
» noit à perdre le Printems. Le préjudice
» que le Public souffre, par la mauvaise
» éducation des enfans, est un mal de
» la même nature, en ce qu'elle appau-

(*h*) Voyez Tom. I. *Discours* LIII. p. 410.

» vrit, en quelque maniere, la posté-
» rité, & fraude la patrie du service
» qu'elle retireroit de ces personnes, si
» elles étoient bien élevées. Il y en a
» plusieurs sans doute qu'une bonne édu-
» cation rendroit capables de se distin-
» guer dans les divers emplois de la
» vie.

» J'ai vû un Livre écrit par *Jean*
» *Huarte*, Médecin *Espagnol*, & qui est
» intitulé *Examen des Esprits pour les*
» *Sciences*. (*i*) Il y pose comme un de
» ses principes fondamentaux, qu'il n'y
» a que la nature seule qui puisse don-
» ner les qualités propres à réussir dans
» les sciences ou dans les arts ; & que,
» sans cette heureuse disposition pour un
» certain art ou une certaine science,
» un homme a beau s'y appliquer de
» toutes ses forces, & avoir les plus ha-
» biles Maîtres, il n'en viendra jamais
» à bout. L'exemple qu'il en allégue,
» est celui de *Marc*, fils de l'Orateur
» *Romain*.

» Afin qu'il se perfectionnât dans la
» science à laquelle il le destinoit, *Cice-*
» *ron* l'envoya étudier à *Athénes*, la plus

(*i*) Il a été traduit en François par *de Ch. Vion de Dalibrai*, & imprimé à *Paris* en 1659.

» célébre Académie qu'il y eût alors au » monde, & où les meilleurs esprits des » Nations les plus polies, qui s'y ren- » doient en foule, ne pouvoient que » fournir à ce jeune homme quantité de » beaux exemples, & des secours capa- » bles d'avancer peu à peu ses études. Il » le mit sous la conduite de *Cratippe*, » un des plus grands Philosophes de son » tems ; & , comme si les Livres qui » étoient alors écrits, n'eussent pas suffi » pour son usage, il en écrivit lui-mê- » me quelques-uns en sa faveur : mal- » gré tout cela l'Histoire nous dit que » *Marc* fut un vrai sot, & que ni les ré- » gles de l'Eloquence, ni les préceptes » de la Philosophie, ni ses propres ef- » forts, ni la conversation la plus rafi- » née d'*Athénes*, ne purent jamais vain- » cre la nature, qui avoit été prodigue » envers son pere, mais chiche à son » égard. C'est pourquoi mon Auteur *Es-* » *pagnol* voudroit qu'il y eût des Juges » habiles nommés par l'Etat, qui, après » avoir examiné le génie de chaque gar- » çon, le destinassent à l'emploi qui » s'accorderoit le mieux avec ses talens » naturels.

» *Platon*, dans un de ses Dialogues, » nous dit que *Socrate*, qui étoit fils

» d'une Sage-Femme, disoit à ses amis, » que comme sa mere, quoique très- » habile dans son métier, ne pouvoit » pas accoucher une femme à moins » qu'elle ne fût enceinte ; il ne sauroit » aussi lui-même tirer d'un esprit la con- » noissance, que la nature n'y avoit pas » semée. C'est pour cela que sa maniere » de philosopher & d'instruire ses Eco- » liers se bornoit à leur faire diverses » demandes, & à les aider par ce moyen » à mettre au jour les pensées qu'ils » avoient dans l'esprit, dont il se disoit » l'accoucheur.

» Pour revenir à mon Docteur *Espa-* » *gnol*, à mesure qu'il approfondit son » sujet, & qu'il porte ses spéculations » plus loin, il pose en fait que chaque » Génie a une science qui lui est pro- » portionnée, & dans laquelle seule il » peut se rendre habile. A l'égard de ces » Génies, qui semblent être formés pour » toutes les sciences, il les traite d'ou- » vrages simplement ébauchés, que la » nature a produits à la hâte.

» On voit peu d'esprits sans doute qui » ne soient capables de quelque Art ou » de quelque Science. Ils ont tous un » certain désir d'apprendre & d'augmen- » ter leurs lumieres, qui se peut forti-

» fier par une bonne méthode.

» Tout le monde sait l'histoire de *Cla-*
» *vius*. Après qu'il fut entré dans un
» Collége de *Jésuites*, on essaya de quoi
» il seroit capable, & l'on étoit sur le
» point de le renvoyer comme un esprit
» pesant, lorsqu'un des Peres s'avisa de
» l'éprouver sur la Géométrie, pour la-
» quelle il parut avoir de si beaux ta-
» lens, qu'il devint un des plus habiles
» Mathématiciens de son siécle. On croit
» d'ailleurs que la sagacité de ces Peres
» à découvrir les différentes inclinations
» de leurs jeunes Ecoliers, n'a pas peu
» contribué à la figure qu'ils font aujour-
» d'hui dans le monde.

» Quelle différence n'y a-t-il pas en-
» tre cette maniere d'élever la jeunesse
» & celle qui régne dans notre Isle, où
» l'on voit souvent quarante ou cinquan-
» te jeunes garçons rangés dans la même
» classe, occupés à lire les mêmes Au-
» teurs, & à fournir les mêmes tâches,
» quoiqu'ils différent pour l'âge, l'hu-
» meur & l'esprit ? Quelque sorte de
» génie que la nature leur ait donné, il
» faut qu'ils deviennent tous également
» Poëtes, Historiens & Orateurs. Ils
» sont tous obligés d'avoir la même ca-
» pacité, de produire le même nombre

» de vers, & de fournir le même dis-
» cours en prose. Chaque Ecoliet doit
» avoir la mémoire aussi bonne que le
» premier de la classe. En un mot, au
» lieu d'accommoder les études à la por-
» tée de chacun, on voudroit qu'un jeu-
» ne garçon accommodât son génie à ses
» études. Il est vrai que la faute ne vient
» pas toujours du Précepteur, mais plu-
» tôt du pere de l'étudiant, qui ne sau-
» roit s'imaginer que son fils n'est pas
» capable des mêmes choses que ceux
» de ses voisins, & qu'il n'est pas en
» son pouvoir d'en faire tout ce qu'il lui
» plaît.

» Si notre siécle mérite en quelque
» chose de plus grands éloges que les
» autres, on peut dire que c'est à l'égard
» du généreux soin que diverses person-
» nes charitables ont pris pour l'éduca-
» tion des pauvres enfans; mais puisque
» la tendresse mal réglée d'un pere ne
» sauroit avoir lieu dans ces Ecoles de
» Charité, ceux qui en sont les Direc-
» teurs les rendroient plus avantageuses
» au Public, s'ils y observoient la mé-
» thode que j'ai insinuée jusques-ici. Par
» un examen sérieux de la différence de
» leurs talens, ils pourroient les distin-
» guer en certaines classes, & donner

» à chacun le métier ou la profession qui » conviendroit à son génie.

» Quel besoin n'auroit-on pas de ce » réglement pour les trois grandes Pro- » fessions destinées aux Gens de Let- » tres !

» Le Docteur (*k*) *South* se plaint, » dans quelqu'un de ses Ouvrages, de ce » qu'il y a des personnes qui se destinent » au Ministere de l'Evangile, sans avoir » aucune des qualités requises pour cette » sacrée fonction ; & il dit qu'on y voit » échouer bien des gens qui auroient pu » rendre de très-bons services à leur » patrie, s'ils s'étoient bornés à mener » la charrue.

» Il y a bien des Avocats, qu'on ne » voit pas souvent au Barreau, & qu'on » ne consulte guéres chez eux, qui au- » roient pu devenir d'excellens Bateliers » & se distinguer à (*l*) l'Escalier du *Tem- » ple.*

» J'ai connu un Coupeur de cors, qui » auroit pu réussir dans la Médecine, &

(*k*) Il étoit Chanoine dans l'Abbaye de *Westminster*, & il est mort depuis quelques années.

(*l*) C'est un des endroits de *Londres*, où se tiennent les petits Bateaux qui vont & viennent sur la *Tamise*.

» même s'y rendre fort habile, si on » l'eût instruit de bonne heure dans cet- » te science.

» Mais pour venir à des exemples » d'un ordre inférieur, ne voit-on pas » tous les jours nos rues pleines de Char- » retiers doués d'une grande sagacité & » de politiques en livrée ? Nous avons » bien des Tailleurs hauts de six piés, & » nous rencontrons plusieurs Barbiers » à larges épaules, pendant que nous » voyons peut-être en même tems chan- » celer, sous le poids d'un fardeau, un » Crocheteur d'une coudée, qui auroit » pu manier une aiguille ou un rasoir » avec beaucoup d'adresse, fort à son » aise à l'avantage du Public.

Quoique les *Lacédémoniens* obsérvas- » sent à peu près, dans l'éducation de » leurs enfans, la méthode que je vou- » drois inculquer, il me semble qu'ils la » poussoient au-delà des justes bornes ; » puisqu'ils ne souffroient pas qu'un pe- » re élevât ses enfans de la maniere qu'il » l'entendoit. Dès l'âge de sept ans, on » les enrôloit dans certaines compa- » gnies, où ils étoient exercés aux dé- » pens du Public. Les vieillards jugeoient » de leur capacité : on semoit de la ja- » lousie entre eux, & on les engageoit à

» se défier les uns les autres, pour dé-
» couvrir leurs différentes inclinations,
» & en disposer ainsi pour le service de
» la République, sans avoir aucun égard
» à leur naissance. A la faveur de cet
» usage, *Lacédémone* eut bientôt l'em-
» pire de toute la *Gréce*, & se rendit
» célébre dans tout le monde pour son
» gouvernement civil & sa discipline
» militaire.

» Si cette Lettre ne vous paroît pas
» indigne de tenir une place au rang de
» vos *Discours*, peut-être que je me ha-
» zarderai à vous fatiguer de quelques
» autres de mes pensées sur le même su-
» jet. Je suis, *&c.*

VIII. DISCOURS.

Nec veneris pharetris macer est, aut lampade fervet:
Inde faces ardent, veniunt à dote sagittæ.
Juv. Sat. VI. 138.

Ce n'est ni Venus, *ni* Cupidon, *qui allument la passion qu'il a pour elle; il en a reçu une grosse dot; ce sont-là les beaux feux qui le consument; voilà les fléches qui le blessent.*

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les Quêteurs & les Ravisseurs de nos riches Héritieres.

» JE m'étonne qu'entre tous les différens caracteres dont vous avez embelli vos *Discours*, vous ne nous ayez pas donné jusques-ici le portrait de ces jeunes audacieux qui fourmillent dans cette Ville, & qu'on nomme d'ordinaire *Voleurs de bons Partis*. Il faut que vous sachiez, Monsieur, que je suis du nombre de ceux qui vivent dans une crainte continuelle à cause de cette sorte de gens, qui sont jour & nuit aux aguets pour surprendre nos jeunes filles, & qu'on peut regarder comme une espéce de ces voleurs, qui enlé-

» vent les enfans pour les envoyer aux
» *Indes*, & que nos loix condamnent.
» J'ai une fille unique, qui doit hériter
» de tout mon bien : elle me paroît déja
» nubile, & il y a plus de six ans qu'elle
» se trouve en état de penser à un mari,
» quoiqu'elle ne soit que dans la dix-hui-
» tiéme année de son âge. Nos *Quêteurs*
» *de bons Partis* ont si bien jetté les yeux
» sur elle, qu'ils cherchent à se camper
» vis-à-vis de sa place, dans toutes les
» assemblées publiques où elle se trou-
» ve. J'y ai surpris moi-même un jeune
» fat, qui se donne des airs avec des
» gants à frange d'argent. Aussi l'ai-je
» tenue enfermée comme une Prisonnie-
» re d'Etat depuis l'âge de treize ans. Les
» fenêtres de sa chambre sont garnies
» de grosses barres de fer; elle ne peut
» sortir de la maison qu'avec sa garde,
» qui est une de mes parentes d'un sens
» fort rassis; il y a d'ailleurs une année
» entiere que je lui ai défendu tout usa-
» ge d'encre ou de plume, & qu'on ne
» doit porter dans sa chambre aucune
» boëte de carton, qu'après qu'on l'a
» bien visitée. Malgré toutes ces précau-
» tions, je ne sai plus que devenir, de
» peur qu'on ne me joue tout d'un coup

» quelque mauvais tour. Il y a deux
» ou trois nuits qu'on entendit, dans la
» rue, quelques violons, qui semblent
» ne me présager rien de bon, pour ne
» rien dire d'un grand *Irlandois*, qui s'est
» promené, plus d'une fois, cet hiver
» dernier, devant mon logis. D'un au-
» tre côté, ma parente m'avertit que ma
» fille lui a parlé deux ou trois fois d'un
» Gentilhomme à perruque blonde, &
» qu'elle est plus en train que jamais
» d'aller à l'Eglise. Il y a une semaine
» ou environ qu'elle nous échappa; ce
» qui nous mit tous en allarme. Je la fis
» d'abord poursuivre à corps & à cri;
» j'envoyai à la (*m*) Bourse, chez sa
» Tailleuse, & chez les jeunes Demoi-
» selles qui la visitent; mais on l'avoit
» cherchée inutilement plus d'une heu-
» re, lorsqu'elle revint d'elle-même,
» après avoir fait une promenade le long
» du (*n*) Vivier de *Rosamond*, à ce
» qu'elle me dit. J'ai congédié là-dessus
» sa femme de chambre, doublé ses
» gardes, & donné de nouvelles inst-
» tructions à ma parente, qui, pour lui

(*m*) Il y a plusieurs boutiques, où l'on vend des galanteries, comme au Palais Royal à *Paris*.

(*n*) Il est dans le Parc de S. *James*.

» rendre juſtice, obſerve de près tous
» ſes mouvemens. Cela me cauſe une in-
» quiétude qui ne m'abandonne jamais,
» & qui me tient ſouvent éveillé lorſque
» ma fille dort; quoique je craigne qu'à
» ſon tour elle ne ſoit à deux de jeu
» avec moi. Enfin, Monſieur, je ſou-
» haiterois qu'il vous plût de repréſen-
» ter à ces jeunes *Quêteurs*, qui cher-
» chent ainſi à faire fortune par des voies
» indirectes, que l'enlévement d'une
» fille, à cauſe de ſon bien, n'eſt qu'une
» eſpéce de vol toléré; & que c'eſt aſſez
» mal dédommager le pere, que de s'al-
» ler mettre au lit avec elle. Ne tardez
» pas, s'il vous plaît, à me donner vos
» avis là-deſſus, afin qu'ils paroiſſent,
» s'il eſt poſſible, avant qu'on congédie
» les troupes. Je ſuis, *&c.*

TIM. BELLEGARDE.

Themiſtocle, ce fameux Général *Athénien*, interrogé lequel des deux il aimeroit le mieux, ou de donner ſa fille à un homme de mérite qui n'auroit pas de bien, ou de la donner à un homme riche qui n'auroit point de mérite, répondit, qu'il préféroit un homme ſans bien à un bien ſans homme. Le pis eſt que

nos *Quêteurs de bons Partis* tournent leurs vûes de ce côté-là, parce qu'ils sont incapables de toute autre chose. Si un jeune Etudiant en Droit n'y fait aucun progrès, & qu'il soit rebuté de (*o*) *Kook* & de *Litteleton*, il se munit d'une échelle de corde, & par ce moyen, de concert avec sa Maîtresse, il fait souvent ses approches de nuit à l'insu de tout le monde.

Le même art d'escalader les Places a été pratiqué, avec beaucoup de succès, par divers Ingénieurs. Les stratagêmes de cette nature rendent le savoir & les plus beaux talens superflus, & abrégent le chemin qui conduit aux richesses.

L'orgueil n'a pas moins de part que l'oisiveté à cette recherche mercenaire. Un fat, qui se contemple dans un miroir, est charmé de sa personne; là-dessus il prend la résolution de s'en servir à faire sa fortune, & il ne doute pas que toutes les Dames, qu'il trouvera dans son chemin, ne lui rendent aussi bonne justice qui se l'est rendue lui-même. Lorsqu'une héritiere voit un homme qui accompagne son coup d'œil de graces

(*o*) Voyez la Note qui est au bas de la page 15. Tome I.

artificielle, & qui parle si haut qu'elle peut l'entendre, elle doit être bien sur ses gardes ; mais si elle remarque qu'il ait des talons rouges aux souliers, une mouche sur le visage, ou quelque autre singularité dans la maniere dont il est mis, elle ne sauroit trop redoubler ses précautions. Ce sont là des amorces, dont on ne doit pas se jouer, des charmes qui ont fait de terribles exécutions, & qui ont gagné des cœurs qu'on croyoit imprenables. Le pouvoir d'un homme doué de ces beaux talens est si bien connu, qu'il y a plusieurs Entrepreneuses autour de la Bourse, à ce que j'ai ouï dire de bonne part, qui, à l'arrivée d'un homme assez bien tourné, sorti d'un Royaume voisin, lui fourniront un habit propre à leurs frais & dépens, à condition qu'il leur en payera le double de ce qu'il vaut le jour de son mariage.

Cependant il y a quelque différence entre les *Quêteurs* & les *Raviſſeurs de bons Partis*. Les premiers sont des Galans assidus, qui employent toute leur vie à courir après le gibier, & qui ne l'attrapent jamais (*p*). *Suffenus*, pour

(*p*) C'est le nom d'un méchant Poëte, grand parleur qui vivoit du tems de *Catule*.

tâcher de plaire aux Dames, s'amuse, depuis trente ans à bien peigner & poudrer sa perruque, & se poste vis-à-vis d'elles dans une Loge à la Comédie, jusqu'à ce que les rides soient venues le défigurer sous leurs yeux. Il tend aujourd'hui les mêmes piéges à nos beautés, qu'il mettoit autrefois en usage à l'égard de leurs meres. *Cottilus*, après avoir fait sa cour à plus de Maîtresses qu'il n'en paroît dans la Balade de (*q*) M. *Cowley*, se déclara enfin pour une de nos Citoyennes, riche de vingt mille livres sterlin; mais il mourut de vieillesse, avant qu'il pût en venir à une conclusion. Je ne dois pas oublier ici mon illustre ami *Honeycomb*, qui nous a dit bien des fois en pleine Cotterie, que, durant vingt années de suite, d'abord qu'un Gentilhomme de sa Province étoit mort sans enfans, à l'ouïe de cette nouvelle, il avoit pris ses bottes, & étoit monté à cheval pour aller offrir ses services à la Veuve. Lorsqu'on le raille sur les mauvais succès qu'il y eut, il répond avec sa gayeté ordinaire, qu'il n'y en trouva pas une seule qui ne fût engagée d'avance.

Il est certain que les Veuves sont le

(*q*) Voyez Tome I. pag. 218, &c.

véritable gibier de nos *Quêteurs de bons Partis*. A peine y a-t-il, dans la Ville, un jeune homme haut de six piés, qui n'ait passé en revûe devant l'une ou l'autre de nos riches Veuves. Le *Cupidon* de (r) *Hudibras*, qui

> Planta le piquet sur la terre
> Qu'une Veuve avoit pour Douaire.

s'occupe tous les jours à lancer des dards & à blesser des cœurs. Mais on doit avouer que les Veuves ont tant de subtilité, qu'on peut les abandonner à leur propre conduite; & si elles s'engagent dans quelque fausse démarche, elles n'en sont responsables qu'à elles-mêmes. Les jeunes créatures innocentes, qui n'ont aucune expérience du monde, sont celles sur-tout que je voudrois mettre à l'abri du danger. La surprise d'une de celle-ci mériteroit, selon moi, d'être punie comme un rapt. Lorsque le jugement n'est pas formé, il n'y a point de choix; & je ne saurois concevoir pourquoi l'acte de séduire une fille qui n'a pas

(r) Voyez ce qui est dit de ce Poëme dans le *Journal Litteral* de la *Haye* Tom. IX. Part. I. pag. 185.

atteint l'âge de discrétion, seroit moins criminel que celui de la duper avant qu'elle ait dix ans.

L.

IX. DISCOURS.

Quod huic officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipisci cum dolore corporis velit, qui dolorem summum malum sibi esse persuaserit? Quam porrò quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, si id summum malum esse decreverit?

CIC. Tuscul. Quæst. L. II. c. 6.

Si un homme est persuadé que la douleur est le souverain mal; quel devoir, quelle vertu, quel acte honorable voudra-t'il pratiquer, s'il ne peut en venir à bout sans s'exposer à la douleur? D'un autre côté, quelle honte, quelle infamie n'endurera-t'il pas, pour éviter un si grand mal?

LEs hommes sont ordinairement si foibles qu'ils ont besoin d'être affligés pour conserver leur bon sens & ne pas extravaguer. Triste & accablante réfléxion! Il n'y en a point d'heureux, *Des effets que la Prospérité & l'Adversité* ont d'ordi-

naire sur les hommes.

& ceux qui vivent dans la prospérité, éblouis de l'éclat qui les environne, ne pensent jamais à l'inconstance de la fortune, ou plutôt à la main invisible du souverain Dispensateur de toutes choses. Mais une ame noble & généreuse, qui s'occupe des idées de l'avenir, trouve petits les maux qui lui arrivent ; au lieu qu'elle est pénétrée des accidens qui affligent les autres. Si le plus criminel de tous les hommes subit la mort avec courage, il excite la pitié de tous les assistans, non pas à cause que son état est déplorable, mais parce qu'il ne le déplore pas lui-même. Nous souffrons pour celui qui est moins sensible à sa misere, & nous avons du panchant à mépriser celui qui succombe sous le poids de ses disgraces. D'un autre côté, un esprit calme & en bonne assiéte regarde du haut en bas ceux qui sont enflés de la prospérité : il ne leur porte aucune envie ; mais il a quelque honte de leur foiblesse, & de voir qu'ils oublient si bien l'état où la nature les a mis, que la tête leur tourne d'abord que les afflictions, qui sont le partage de tous les hommes, leur donnent quelque répit. Celui-là donc qui ne veut pas jetter la vûe sur un malheureux, quoiqu'humi-

ble & modéré dans sa disgrace, & qui craint l'affliction comme la peste, n'est qu'une victime qui s'engraisse pour le jour du sacrifice, & qui est d'autant plus digne de sentir la misere qu'il cherche à l'éviter.

Un de mes amis, chez qui je me trouvai la nuit passée, entâma un discours qui marquoit, selon moi, qu'il a beaucoup de discernement. Il observa que toutes les fois que nous rentrons en nous-mêmes, pour examiner quelle est la véritable grandeur de la nature humaine, nous voyons qu'elle consiste à souffrir de bonne grace pour une juste cause. On nous dépeint toujours les Héros au milieu des embarras, du trouble & de l'adversité : on diroit qu'ils aiment les périls, & qu'ils les recherchent avec ardeur pour le service du genre humain. Nous sommes si convaincus, ajoûta mon ami, qu'il faut un mérite extraordinaire pour souffrir en patience les grandes calamités, que les Auteurs des Romans, lorsqu'ils veulent tracer les caracteres les plus sublimes, les relévent par ce qu'il y a de plus terrible dans la nature. Ils forment de nouveaux monstres, des dragons & des géans, afin que leurs Héros les combattent. Où le danger finit,

le Héros disparoît ; d'abord qu'il a gagné un empire, ou obtenu sa Maîtresse, tout ce qui vient ensuite est indigne d'attention & ne mérite pas d'être lû. Mon ami poussa jusqu'à dire, qu'il n'appartient qu'à des Etres supérieurs à l'homme de jouir du bonheur sans aucun mêlange, & que, dans l'état où nous sommes, on ne voit point d'héroïsme qui ne soit accompagné de quelque infortune.

Il est certain que nous avons tout sujet de nous préparer à soutenir les revers & les accidens auxquels cette vie est exposée. Mais, au lieu de nous affermir à cet égard, nous ne songeons qu'aux plaisirs & à la joie, qui nous amolliſſent le courage, & qui énervent toute la force de nos ames, seule capable de nous protéger aux heures de la tentation. La recherche constante des plaisirs des sens ne quadre point du tout, & a même quelque répugnance avec la nature de l'homme. Il y a une vivacité assez modeste dans (*f*) l'Ode qu'*Horace* écrit à *Dellius*, & où il lui dit : » Que la pen» sée de la mort le doit faire souvenir » de conserver, en tout, une grande

(*f*) C'est la III. du Liv. II. Voyez le commencement.

égalité

» égalité d'ame, dans l'adverſité de mê-
» mê que dans la proſpérité ; qu'une
» joie modérée doit toujours balancer
» en lui tout ce que l'une & l'autre for-
» tune peuvent avoir d'extraordinaire ».
Cette modération n'eſt que pour les hommes d'un eſprit ſublime, qui jouiſſent de toutes les douceurs de la ſanté & de tous les autres avantages de la vie, comme s'ils devoient les perdre à tout moment ; & qui les réſignent avec cette grandeur d'ame, qui prouve qu'ils en connoiſſoient bien la valeur & la durée.

L'indifférence pour le plaiſir nous aide à ſupporter la douleur : ſans un tel ſecours, l'eſprit ſe trouve accablé par un accident imprévu : mais celui qui n'a jamais abuſé de la proſperité, a toujours la conſolation de ſentir, au milieu des plus cruels deſaſtres, que leur poids n'eſt pas aggravé par le ſouvenir de ſa vie paſſée. (*t*) *Ciceron* nous raconte un trait d'hiſtoire, qu'il avoit appris de *Pompée*, & qui nous donne un échantillon de la maniere agréable dont les gens d'eſprit & les Philoſophes de l'Antiquité adouciſſoient les maux de la vie par la force de la raiſon. » *Pompée*, arrivé à

(*t*) *Tuſcul. Queſt.* Liv. II. c. 25.

» *Rhodes* & curieux de voir le célébre » Philosophe *Posidonius*, lui rendit visi- » te ; mais sur ce qu'il le trouva détenu » au lit par la goûte, il lui marqua du » chagrin de ce qu'il ne l'entendroit pas » discourir. A quoi le Philosophe répon- » dit, *Vous pouvez m'entendre, & je ne* » *souffrirai pas que la douleur soit la cau-* » *se qu'un aussi grand Homme m'ait visité* » *inutilement.* Là-dessus il se mit à rai- » sonner fort au long sur le Dogme fa- » vori des *Stoïciens*, qui disent que la » douleur n'est pas un mal ; & il s'écria » souvent, au milieu de son discours, » lorsque la goûte le tourmentoit, *O* » *douleur ? douleur ! tu as beau faire, tu* » *n'avances rien ; quelque rude que tu pa-* » *roisses, je n'avouerai jamais que tu sois* » *un mal.*

M. le Spectateur,

Lettre sur certains petits défauts où tombent quelques Ecclésiastiques.

» Après avoir lû plusieurs de vos *Dis-* » *cours*, où vous témoignez vous inté- » resser à tout ce qui regarde l'honneur » des Ecclésiastiques, au soin qu'ils doi- » vent prendre d'observer toutes les » bienséances que leur caractere deman- » de, & sur-tout de faire le Service pu- » blic avec zéle & dévotion ; je suis

» d'autant plus encouragé à leur adreſ-
» ſer ici mes plaintes à l'égard de cer-
» taines phraſes qu'un petit nombre de
» Prédicateurs employent dans leur Prie-
» re avant le Sermon, & qui ne ſont
» pas de mon goût. Par exemple, ils y
» donnent à quelques grands Seigneurs
» des titres honorables qui leur ſont dûs
» à la vérité, ſuivant le rang qu'ils tien-
» nent dans le monde, mais que je ne
» crois pas bien placés dans nos prieres.
» N'eſt-ce pas une contradiction de di-
» re, (u) *Illuſtres, très-révérends &*
» *très-honorables pauvres & indignes pé-*
» *cheurs?* Ces épithétes, qui ſervent à
» diſtinguer les hommes, ne convien-
» nent qu'à l'état où nous ſommes ici-
» bas, & n'auront aucun lieu dans le
» Ciel. Auſſi ne les voit-on pas dans la
» Liturgie, qui devroit ſervir de modé-
» le aux prieres de nos Eccléſiaſtiques. Il
» y a une autre expreſſion, dont je ne
» dirois mot, ſi je ne l'avois entendue
» employer bien des fois, devant une
» aſſemblée très-judicieuſe, pour ſervir
» d'introduction à la derniere demande
» d'une priere, & qui eſt conçûe en ces
» termes: (x) *O! que le Seigneur ne ſe*

(u) Voyez Tom. III. pag. 138.
(x) *Gen.* Ch. XVIII. 32.

» *mette point en colere, & je ne parlerai*
» *que cette seule fois.* Vous diriez là-des-
» sus qu'il n'y a point de différence en-
» tre l'acte d'*Abraham*, qui n'avoit pas
» ordre, du moins que nous sachions,
» d'intercéder pour *Sodome*, & le nô-
» tre, lorsque nous demandons à Dieu
» tout ce qui nous est nécessaire appuyés
» de son autorité. Ainsi ces Prédicateurs
» auroient plutôt sujet de craindre sa co-
» lere, s'ils ne lui adressoient pas de pa-
» reilles demandes. Une autre imagina-
» tion, qui me paroît assez grotesque,
» est lorsqu'un jeune homme veut nous
» faire connoître la personne qui l'a ho-
» noré de (*y*) l'écharpe dont sa robe est
» ornée, qu'il s'adresse à Dieu, & qu'il
» lui dit, dans une espéce de parenthé-
» se, *Bénie, Seigneur, la très-honorable*
» *Comtesse de ****, puisque mon devoir*
» *m'oblige à te prier pour elle.* N'est-ce

(*y*) C'est une bande de Tafetas, ou de Crêpe, lorsque celui qui la porte est en deuil, large d'une aune ou environ, & à laquelle on fait quelques plis, qu'on attache par le milieu autour du cou de la robe, dont les bouts pendent de l'un & de l'autre côté, sur le devant presque aussi bas que la soutane. Elle sert à distinguer les Docteurs en Théologie, & les Chapelains ou les Aumoniers des autres Ecclésiastiques.

» pas la même chose que s'il disoit à
» Dieu ? *Béni-la, Seigneur, car tu sais*
» *que j'ai l'honneur d'être son Chapelain.*
» Je suis, &c.

T.

J. O.

X. DISCOURS.

Exigite, ut mores teneros ceu pollice ducat,
Ut si quis cera vultum facit. ——— ———

Juv. Sat. VII. 237.

Dites-lui bien : rendez mon fils docile & traitable, qu'il soit comme la cire molle entre nos mains.

MONSIEUR,

» POur m'acquitter de la promesse que (z) je vous fis en dernier lieu, vous trouverez ici quelques nouvelles pensées sur l'éducation de la jeunesse, & j'examinerai d'abord cette fameuse question, savoir, *Laquelle des deux est préférable, ou celle qu'on reçoit dans une Ecole publique, ou celle*

Lettre sur l'Education de la Jeunesse.

(z) Voyez ci-dessus *Discours* VII. p. 60.

» *qu'un Précepteur donne en particulier.*

» Les plus grands Hommes de pres-
» que tous les siécles ont été d'un avis si
» différent à cet égard, qu'après avoir
» allégué les principales raisons de part
» & d'autre, je laisserai à chacun le soin
» de se déterminer là-dessus de la ma-
» niere qu'il l'entendra.

» Les *Romains*, comme nous l'appre-
» nons de *Suetone*, croyoient que les pe-
» res devoient élever eux-mêmes leurs
» enfans, & *Plutarque* nous dit, dans
» la Vie de *Marc Caton*, qu'aussi-tôt que
» son fils fut d'un âge à raisonner un
» peu, *Caton* ne voulut jamais permet-
» tre qu'un autre que lui-même l'ensei-
» gnât, quoiqu'il eût alors chez lui un
» domestique nommé *Chilon*, qui étoit
» habile Grammairien, & qui avoit inf-
» truit quantité de jeunes gens.

» Les *Grecs* au contraire sembloient
» avoir plus de panchant pour les Ecoles
» publiques & les Seminaires.

» L'instruction donnée en particulier
» promet la vertu & une bonne éduca-
» tion : une Ecole publique inspire de la
» hardiesse, & fait bientôt connoître les
» manieres du monde.

M. *Locke*, dans son fameux Traité
» sur l'*Education des Enfans*, avoue qu'il

» y a des inconvéniens à craindre de » part & d'autre : (*a*) *Si je garde*, dit- » il, *mon enfant à la maison, il court* » *risque de s'y donner des airs* (b) *d'un* » *jeune Maître ; & si je l'envoye hors de* » *chez moi, il est presque impossible de le* » *garantir de la contagion du vice & de* » *l'impolitesse qui régnent par-tout. Peut-* » *être qu'il conservera mieux son innocence* » *au logis, mais il sera plus ignorant dans* » *les affaires de la vie, & plus niais lorf-* » *qu'il paroîtra dans le monde.* Avec tout » cela cet habile Ecrivain se détermine » pour l'éducation domestique, parce

(*a*) Voyez pag. 101. de la belle Traduction que M. *Coste* a faite de cet Ouvrage, & qui a été imprimée à *Amsterdam*, chez *H. Schelte*, en 1708. Il en a paru en 1733. une quatriéme Edition, revûë & corrigée par M. *Coste*, à *Amsterdam* chez *H. Uytwerf*. Du reste j'ai suivi mot pour mot l'*Anglois* que mon Auteur cite, & qui me paroît un peu différent de la Traduction de M. *Coste*.

(*b*) M. *Locke* fait sans doute allusion ici à la coutume reçue en *Angleterre*, où les Domestiques donnent le titre flatteur de *young Master*, ou de *jeune Maître*, aux garçons de bonne famille, pendant qu'ils sont encore en bas-âge. Coutume, que M. *Locke* n'approuvoit pas selon toutes les apparences, & dont il semble, par ce seul mot, vouloir insinuer le ridicule.

» qu'il eſt plus difficile d'acquérir la ver-
» tu que la connoiſſance du monde, &
» que le vice eſt plus opiniâtre & plus
» dangereux que la ſimplicité : outre
» qu'il ne voit pas pour quelle raiſon
» un enfant conduit avec prudence ne
» pourroit pas ſe munir de la même har-
» dieſſe chez ſon pere, que dans une
» Ecole publique. Il donne ainſi avis
» aux peres d'accoutumer leur fils à voir
» les Etrangers qui vont chez eux, de
» les produire dans les viſites qu'ils ren-
» dent à leurs voiſins, & de les faire
» cauſer avec des gens d'eſprit & polis.

» On objectera peut-être là-deſſus,
» que ce n'eſt pas la ſeule choſe néceſ-
» ſaire, & qu'à moins que les enfans ne
» s'entretiennent avec leur égaux, ſoit
» pour l'âge ou les talens naturels, il ne
» ſauroit y avoir aucun lieu à l'émula-
» tion, ni aux autres paſſions les plus
» vives de l'eſprit, qui pourroit devenir
» inſenſible & ſtupide, s'il n'étoit quel-
» quefois agité par leur mouvement.

» Un des plus célébres Ecrivains que
» notre Nation ait produit, obſerve
» qu'un jeune garçon, qui forme des
» partis & ſe rend populaire dans une
» Ecole ou dans un Collége, ne man-
» queroit pas de jouer le même rôle dans

» un Sénat ou dans un Conseil privé. » D'ailleurs M. *Osburn*, qui parle en » homme versé dans les affaires du » monde, soutient que le projet de voler du fruit dans un verger, bien » trâmé & bien exécuté, éleve insensiblement un jeune garçon à la prudence & au secret, & le rend capable de » choses plus importantes.

» En un mot, l'éducation domestique » semble être la voie la plus naturelle » pour former un jeune homme à la vertu, & celle du Collége pour le rendre » propres aux affaires. La premiere pourroit fournir un bon sujet à la République de *Platon*, & l'autre un digne » membre pour une société abandonnée aux artifices & à la corruption.

» Cependant il faut avouer que le » Maître d'une Ecole publique, ou le » Régent d'une Classe, a quelquefois » tant de jeunes garçons à instruire, qu'il » ne sauroit donner à chacun tous les » soins requis. Avec tout cela, c'est » l'erreur dominante de notre siécle, où » l'on voit que la plûpart des peres, qui » voudroient tous que leurs fils devinssent habiles, ne jugent pas à propos » d'encourager un honnête homme à » prendre soin de leur éducation.

» Il est vrai que, depuis quelques an-
» nées, on a remédié à ce défaut dans
» nos grandes Ecoles; en sorte que nous
» voyons aujourd'hui à leur tête non
» seulement des Gens d'esprit & capa-
» bles, mais aussi des Sou-maîtres ha-
» biles & experts. D'ailleurs, manque
» d'établir le même ordre dans ces pe-
» tits Seminaires à la Campagne, on
» voit quantité de bons Esprits se per-
» dre.

» Je panche d'autant plus à le croire,
» que je l'ai éprouvé moi-même sous
» deux Maîtres campagnards, l'un &
» l'autre fort indignes de l'emploi qu'ils
» avoient pris. Le premier m'imposoit
» des tâches bien au-dessus de mes for-
» ces, quoique je ne fusse pas un des
» moindre, s'il m'est permis de le dire,
» & il me traitoit cruellement pour n'a-
» voir pas fait l'impossible. L'autre étoit
» d'une humeur bien différente; & un
» Ecolier, qui vouloit s'acquitter de ses
» messages, laver sa cafetiere, ou son-
» ner la cloche, pouvoit se dispenser,
» tant qu'il le jugeoit à propos, de lire
» ses Auteurs Classiques. J'y ai connu un
» jeune drôle, qui souvent ne rendoit
» pas sa tâche, sous prétexte qu'il avoit
» aidé à la Cuisiniere, & c'étoit une

» excuse légitime. Il y avoit aussi le fils » d'un Gentilhomme du voisinage, qui y » demeura cinq ans, dont il passa la plus » grande partie à promener ou aller » abreuver la haquenée grise de notre » Maître. Pour moi, qui ne daignois » pas m'attirer ses bonnes graces par des » services de cette nature, je devins le » plus habile, & je fus le plus maltraité » de tous les Ecoliers.

» Pour finir ce *Discours*, je relèverai » un avantage qui se trouve dans les » Ecoles publiques, & dont *Quintilien* » a parlé, je veux dire que nous y con- » tractons souvent des amitiés qui nous » sont fort utiles dans la suite. Je vous » en donnerai un exemple connu de bien » des personnes, & que vous ne devez » point du tout révoquer en doute.

» Tous ceux qui ont fréquenté l'Eco- » le de *Westminster* savent qu'il y a un » rideau, qui traverse par le milieu la » grande chambre où elle se tient, & » qui sépare l'Ecole haute de la basse. Il » arriva un jour, par malheur, qu'un » Etudiant déchira ce rideau. La sévé- » rité du (*c*) Maître étoit si bien connue,

(*c*) Il s'appelloit *Busby* : il étoit Docteur en Théologie, & il mourut fort âgé sous le Roi *Guillaume*.

» que ce jeune garçon, d'un naturel
» doux & timide, desespéroit d'en ob-
» tenir le pardon, & qu'il trembloit,
» depuis la tête jusqu'aux piés, dans la
» crainte du châtiment qui lui seroit in-
» fligé. Alors un ami qu'il avoit à son
» côté, lui dit de ne s'allarmer pas, &
» qu'il prendroit sa faute sur lui-même.
» En effet, il lui tint parole. Ces deux
» amis devenus hommes, lorsque la
» Guerre civile éclata, embrasserent dif-
» férens Partis; l'un suivit celui du Par-
» lement, & l'autre celui du Roi.

» L'Etudiant qui avoit déchiré le ri-
» deau tâcha de s'avancer dans les Em-
» plois civils, & l'autre, qui en avoit
» subi la peine, dans les Emplois mili-
» taires. Le premier eut un si heureux
» succès, qu'il devint bientôt un des Ju-
» ges sous *Cromwel*. L'autre s'engagea
» dans la fatale expédition de *Penruddok*
» & de *Groves* à l'Oueſt de l'*Angleterre*.
» Il seroit sans doute inutile de vous
» rapporter ici en détail le succès de cet-
» te entreprise. Tout le monde sait que
» le Parti du Roi y fut mis en déroute,
» & que tous leurs Chefs, entre lesquels
» étoit le généreux Ecolier, furent em-
» prisonnés à *Exeter*. Il arriva que son
» ami fut alors envoyé à l'Oueſt pour y

» tenir les Assises & y administrer la Jus-
» tice. Le procès des Rebelles, comme
» on les appelloit en ce tems-là, fut bien-
» tôt instruit, & il ne restoit plus qu'à
» prononcer la Sentence, lorsque le Ju-
» ge, à l'ouïe du nom de son ami, qu'il
» n'avoit pas vû depuis bien des années,
» & après l'avoir considéré avec plus
» d'attention, lui demanda s'il n'avoit
» pas étudié dans l'Ecole de *Westmin-*
» *ster* ? Par sa réponse, il vit d'abord que
» c'étoit le même bon ami, qui s'étoit
» chargé de sa faute. Là-dessus il ne té-
» moigna rien, mais il se rendit au plus
» vîte à *Londres*, où il employa si heu-
» reusement son crédit auprès de *Crom-*
» *wel*, qu'il sauva son ami du triste sort
» qu'eurent ses infortunés complices.

» Le Gentilhomme qui fut sauvé de
» cette maniere par la reconnoissance de
» son ancien camarade d'école, fut en-
» suite pere d'un fils, qu'il vit élevé aux
» Charges de l'Eglise, & qui en possède
» aujourd'hui avec honneur une des plus
» hautes dignités.

X.

XI. DISCOURS.

Libertas : quæ ſera, tamen reſpexit inertam.
VIRG. Eclog. I. 28.

L'amour de la liberté, qui malgré ma négligence paſſée, m'eſt venu à la fin, quoiqu'un peu tard.

M. le SPECTATEUR,

Lettre ſur l'inaction & la perte du tems.

» SI vous trouvez plus de goût à la
» lecture d'une Lettre qui contient
» de véritables griefs, j'ai quelque rai-
» ſon d'eſpérer que celle-ci ſera bien ve-
» nue auprès de vous ; & ſi la perte du
» tems eſt la plus irréparable de toutes,
» il faut avouer que les regrets qu'on en
» témoigne, ſont des plus légitimes. Le
» bonheur d'avoir ſecoué le joug d'une
» longue indolence, & l'envie que j'ai
» de réſiſter à toutes les ſéductions de la
» pareſſe, m'obligent de vous appeller à
» mon aide. Le trouble avec lequel je
» réfléchis ſur le tems paſſé, & la crain-
» te de l'avenir m'ont d'abord déterminé
» à prendre ce parti.

» La pareſſe eſt une maladie ſi géné-

» rale, qu'un de vos *Discours* là-dessus » ne peut être que d'une grande utilité » au Public. A peine y a-t-il une seule » personne qui n'en ait quelque atteinte, » & il s'en trouve des milliers sans par- » ler de moi, qui perdent plus de tems à » balancer laquelle de deux affaires ils » expédieront la premiere, qu'il n'en » faudroit pour les expédier toutes deux. » Il semble que cela vient de ce qu'ils » n'ont pas quelque occupation d'une » absolue nécessité, qui serve à mettre » les esprits en mouvement, & à les re- » tirer de leur léthargie. Si j'avois moins » de loisir, j'en aurois davantage; parce » qu'alors mon tems seroit distingué en » certains espaces, les uns destinés aux » affaires & les autres aux plaisirs. Mais » à présent l'indolence l'occupe tout, & » je n'ai point de borne qui me guide. » Si le tems de quelqu'un étoit renfermé, » pour ainsi dire, dans les affaires, com- » me un ruisseau l'est entre ses bords, » il auroit un cours déterminé; mais à » moins qu'il ne roule ainsi dans quelque » Canal; c'est un abîme d'eau bourbeu- » se & dormante qui devient inutile.

» Après la mort de *Scanderbeg* Roi » d'*Albanie*, les Turcs, qui avoient sou- » vent ressenti la force de son bras dans

» les batailles qu'il avoit gagnées sur
» eux, s'imaginerent que s'ils portoient
» un morceau de ses os proche de leur
» cœur, ils auroient le même courage
» qui l'animoit lorsqu'il étoit en vie. Il y
» a si peu d'apparence que je sois utile
» au monde durant mon séjour ici-bas,
» que j'ai résolu de faire tout le bien qui
» me sera possible après ma mort. Dans
» cette vûe j'ai ordonné qu'on distribue
» ainsi mes os par esquilles à ceux de
» mes Compatriotes qui ont trop de feu
» ou de vivacité. Si tous ceux qui vont
» à la chasse au Renard en avoient quel-
» que petit morceau autour de leur cou,
» ils seroient bientôt amenés à demeurer
» tranquillement au lit, & peut-être mê-
» me à n'en sortir qu'avec regret à dix
» heures du matin. Au lieu de se lever
» à la hâte dès la pointe du jour, pour
» harceler un pauvre animal, ils trou-
» veroient qu'une chaise à porteurs, ou
» un carrosse fournit la voie la plus dési-
» rable qu'il y ait de passer d'un endroit
» à l'autre. Mes os pulvérisés & pris com-
» me du Quinquina guériroient d'abord
» M. *Duzaut* de l'envie extravagante
» qu'il a pour la danse, & seroient un
» spécifique merveilleux pour fixer l'hu-
» meur inquiéte de Mademoiselle *Du*

» *Torrent*, qui ne se trouve jamais bien
» nulle part. En un mot, il n'y a point
» de Mumie d'*Egypte* qui fût la moitié si
» utile dans la Médecine, que le seroit
» cette poudre, soit qu'on voulût corri-
» ger les tempéramens fiévreux, ou ré-
» primer les violentes saillies de la jeu-
» nesse, ou donner à chaque action le
» poids qu'elle demande.

» Il n'y a point de panchant, quelque
» fort qu'il soit, point d'accès de cole-
» re, ni aucun désir de vengeance, que
» je ne puisse étouffer. Mais quoique
» l'indolence agisse avec beaucoup de
» lenteur, elle ruine le fondement de
» toutes les vertus. Il vaudroit mieux
» subir le joug d'un vice plus actif, que
» de s'exposer à cette rouille de l'esprit,
» qui donne quelque mauvaise teinture à
» tout ce que l'on fait. Il n'y a pas plus
» de risque dans un orage, que dans un
» calme continuel : Et c'est en vain que
» nos ames ont les semences de plusieurs
» bonnes qualités, si nous n'avons pas
» la force & la résolution de les mettre
» au jour. La mort égale tout le monde ;
» & l'indolence, qui en est l'image, ce
» sommeil de l'ame, ne laisse aucune
» différence entre le plus grand génie
» & le plus petit. On a beau posséder

» les plus riches talens, si on les cache
» & qu'on les tienne enfouis, ils ne sont
» pas plus utiles au propriétaire, que l'est
» un monceau d'or à un avare qui n'ose
» y toucher.

» Demain, demain est toujours le
» terme fatal auquel je dois remédier à
» tout; il vient, il passe, & je continue
» à me payer de l'ombre, au lieu de la
» réalité; sans observer que le seul pré-
» sent est à nous, que l'avenir n'est pas
» encore, & que le passé n'est plus, &
» qu'il ne peut revivre qu'à la maniere
» des peres dans leurs enfans, je veux
» dire dans les actions que nous y avons
» produites.

» Le tems de la vie ne doit pas se
» compter par le nombre des années,
» mais par l'usage que nous en avons
» fait; de même que l'étendue du terroir
» n'est pas ce qui donne la valeur à un
» bien-fonds, mais plutôt son revenu
» annuel. Misérables & insensées créa-
» tures que nous sommes! nous deve-
» nons prodigues dans la seule chose où
» l'avarice seroit une vertu. Il n'y a rien
» au monde, dont nous soyons plus em-
» barrassés que du tems, & jamais on
» n'a cherché tant d'inventions pour quoi
» que ce soit, comme pour le perdre

» d'une maniere imperceptible, & sans
» qu'il nous en revienne aucun profit.
» On accumule sou sur sou avec beau-
» coup d'ardeur, pendant qu'on dissi-
» pe, avec dédain & sans le moindre
» égard, ce qu'il y a de plus estimable
» ici-bas. — Aujourd'hui l'on doit avoir
» un soin extrême de ne paroître pas
» scrupuleux dans l'emploi de son tems,
» sur-tout si l'on veut passer pour bel
» Esprit, & si l'on craint la scandaleu-
» se épithéte d'homme pensif & rêveur.
» Mais les plus grands Génies de tous les
» siécles en ont eu une toute autre idée.
» En effet, qui croiroit que *Socrate* &
» *Demosthene* se perdirent de réputation,
» parce qu'ils travailloient assidûment à
» se corriger de leurs défauts & à culti-
» ver leurs bonnes qualités ? Tout le
» monde sait quelle peine il en coûta à
» *Ciceron* pour acquérir son éloquence.
» *Seneque*, dans ses Lettres à *Lucelius*,
» l'assure qu'il ne s'écouloit pas un jour,
» sans qu'il écrivît quelque chose, qu'il
» lût & qu'il abrégeât quelque bon Au-
» teur. Je me souviens aussi que *Pline*
» le jeune, dans une Lettre où il rend
» compte de la maniere dont il em-
» ployoit son tems, après y avoir mar-
» qué plusieurs de ses occupations, s'é-

» nonce en ces termes : *Quelquefois je* » *vais à la chasse, & pendant que mes* » *domestiques s'exercent à tendre les toi-* » *les, & à préparer tout ce qu'il faut, je* « *sors mes Tablettes, afin de m'occuper à* » *quelque chose d'utile pour mes études,* » *& que, si je n'attrape aucun gibier, je* » *rapporte du moins au logis quelques nou-* » *velles pensées, & que je n'aye pas la* » *mortification de n'avoir rien pris de tout* » *le jour.*

» Vous voyez par-là, Monsieur, que » je me rappelle bien des exemples, & » que je mets en œuvre plus d'un argu- » ment pour me délivrer de l'esclava- » ge ; mais dans la crainte que tout cela » ne soit inutile, j'attendrai là-dessus un » de vos *Discours* avec d'autant plus d'im- » patience, que je ne suis pas le seul » qui en ait besoin. Les hommes se cor- » rigeront-ils d'un défaut où ils se plai- » sent, & qu'ils regardent comme quel- » que chose de louable ; soit qu'ils ai- » ment l'état d'indolence en lui-même, » ou qu'ils s'imaginent en recevoir un » nouveau lustre lorsqu'ils s'évertuent, » & qu'ils paroissent faire sans aucune » peine ce qui coûte aux autres une » grande application ? Je suis, *&c.*

Z.

SAM. DU RELACHE.

XII. DISCOURS.

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.
Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoïque,
In cute curandâ plus æquo operata Juventus.
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.

HOR. L. I. Epist. II. 27.

A quoi sommes-nous bons nous autres, sinon à boire & à manger ? Semblables aux Amans de Penelope *ou aux Courtisans d'*Alcinous, *tous vrais debauchés, qui n'avoient d'autre occupation que celle de leurs plaisirs, & qui faisoient consister tout leur bonheur à dormir jusqu'à midi, & à rappeller le sommeil fugitif au bruit des Instrumens de Musique.*

Du mauvais usage que la plûpart des hommes font de leur *tems.*

AUguste, peu d'heures avant sa mort, demanda à ses amis qui étoient auprès de lui, s'ils croyoient qu'il eût bien joué son rôle dans ce monde; & sur ce qu'ils lui donnerent une réponse digne de son mérite extraordinaire, il ajoûta, *Permettez donc que je me retire avec vos applaudissemens :* Expression usitée par les Acteurs *Romains*, lorsqu'ils se retiroient à la fin d'une Piéce, qu'ils

venoient de jouer sur le Théatre. Je souhaiterois que chacun, pendant qu'il est en pleine santé, voulût réfléchir sur la nature du rôle où il se trouve engagé, & sur l'idée qu'il laissera de sa conduite à ceux qui viendront après lui. Je voudrois qu'il examinât si ce rôle méritoit qu'il vînt dans le monde pour s'en acquitter, s'il est conforme à la dignité d'un être raisonnable ; en un mot, s'il est approuvé dans cette vie, & s'il lui sera avantageux dans le siécle à venir. Que le parasite, ou le goguenard, le satyrique, ou le bon vivant, considére lui-même quel bien il lui reviendra, si l'on dit de lui, après que son corps sera mis dans le tombeau & que son ame jouira d'un nouvel état, que jamais homme de la *Grande Bretagne* n'a été plus friand, qu'il avoit un talent merveilleux pour tourner ses amis en ridicule, qu'aucun ne le surpassoit à lâcher un trait malin, ou qu'il ne se couchoit jamais sans avoir expédié sa troisiéme bouteille. C'est à quoi se terminent, avec tout cela, nos Oraisons funébres les plus communes, & les éloges qu'on donne à ceux qui ont eu de la réputation & qui ont fait quelque figure dans le monde.

Mais si l'on jette les yeux sur le gros de notre espéce, on verra que la plûpart ne méritent pas qu'on se souvienne d'eux un moment après leur mort. Ils ne laissent aucune trace de leur existence, on les oublie comme s'ils n'avoient jamais été. Ils ne sont regrettés ni des pauvres ni des riches, & les Savans ne s'amusent pas à célébrer leur mémoire. La société n'en avoit pas besoin, & les particuliers pouvoient s'en passer facilement. Leurs actions ne sont d'aucun usage pour le genre humain, & des créatures d'un ordre très-inférieur auroient pu s'en acquitter tout de même. (*d*) Un habile Ecrivain *François* s'exprime quelque part de cette maniere : » J'ai vû souvent,

(*d*) Je ne sai si mon Auteur *Anglois* veut parler de M. *De la Bruyere* ; mais dans *les Caracteres, ou Mœurs de ce siécle*, p. 451. de l'Edition de *Bruxelles* en 1693. il y a un trait, qui approche beaucoup de celui-ci, & qui est conçu en ces termes : *Il y a des Créatures de Dieu qu'on appelle des Hommes, qui ont une ame qui est Esprit dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre ; cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entiérement inutiles, & qui passent le jour à ne rien faire ; c'est encore moins que de scier du marbre.*

» *dit-il*, de la fenêtre de ma chambre, » deux nobles créatures, l'une & l'au- » tre capables de tourner les yeux vers » le Ciel, & douées de raison : J'ai vû » ces deux êtres intelligens occupés, de- » puis le matin jusqu'au soir, à faire » gliſſer deux pierres l'une ſur l'autre, » c'eſt-à-dire, pour me ſervir de la phra- » ſe commune, à polir du marbre.

Mon ami le Chevalier *Freeport* nous entretint, hier au ſoir, à la Cotterie, d'un brave Citoyen, mort depuis peu de jours. Cet honnête homme, qui ſe croyoit de plus grande conſéquence, qu'il ne le paroiſſoit aux yeux des autres, avoit tenu, depuis quelques années, un journal de ſa vie. M. le Chevalier nous en fit voir une ſemaine, où il y a divers articles, qui ont tant de rapport avec les actions machinales ou inutiles dont je viens de parler, que j'en donnerai ici une copie exacte à mes Lecteurs, après les avoir inſtruits que le défunt, élevé dès ſa jeuneſſe au négoce, & ne ſe trouvant pas propre pour les affaires, y renonça dans la ſuite, & vivoit, depuis bien des années, ſur un petit revenu.

Lundi, à 8. heures du matin, je me ſuis

suis habillé, & j'ai fait un tour dans la salle à manger.

A 9. heures *d°*. J'ai attaché mes jarretieres, & me suis lavé les mains.

A 10, à 11. heures & à midi. J'ai fumé trois pipes de tabac de *Virginie*. J'ai lû le *Supplément* & la *Gazette journaliere*. Les affaires vont mal dans le Nord. L'opinion de M. *Nisby* là-dessus.

A 1. heure après-midi. J'ai grondé *Rodolphe* pour avoir égaré ma Tabatiere.

A 2. heures, je me suis mis à table pour dîner. NB. Trop de raisins secs au boudin, & point de sain-doux.

Depuis 3. heures jusques à 4. J'ai fait la méridienne.

Depuis 4. jusqu'à 6. Je me suis promené hors de la Ville dans les Prairies. Le Vent Sud-Sud-Est.

Depuis 6. jusqu'à 10. J'ai été à la Cotterie. L'opinion de M. *Nisby* sur la Paix.

A 10. heures. Je me suis couché & j'ai dormi profondément.

Mardi, jour de Fête, à 8. heures. Je me suis levé à mon ordinaire.

A 9. heures. Je me suis lavé les mains & le visage, fait la barbe, & j'ai pris mes souliers à double semelle.

A 10, 11. & à midi. J'ai fait un tour de promenade à *Islington*.

A 1. heure. Bû chopine de bierre exquise chez la bonne femme *Cob*.

Entre 2. & 3. revenu de ma promenade, j'ai mangé à dîner d'un cuissot de veau & du lard. NB. Les Broccoli y manquoient.

A 3. heures. J'ai fait la méridienne, à mon ordinaire.

Depuis 4. jusqu'à 6. J'ai été au Caffé, lû les Nouvelles, & bû une tasse de caffé mêlé avec du thé. Le Grand Vizir étranglé.

Depuis 6. jusqu'à 10. J'ai été à la Cotterie. Discours de M. *Nisby* sur le *Grand Turc*.

A 10. heures. Rêvé sur le Grand Vizir. Sommeil fort interrompu.

Mercredi, à 8. heures du matin. L'ardillon d'une boucle de mes souliers s'est cassé. Je me suis lavé les mains & pas le visage.

A 9. heures. Payé le compte du Boucher. NB. Qu'il doit faire bon pour la derniere éclanche.

A 10. & 11. au Caffé. Les brouilleries augmentent dans le Nord. Un Etranger coëffé d'une perruque noire

m'a demandé comment alloient les fonds publics.

Depuis midi jusqu'à 1. heure. Promené hors de la Ville. Le vent au Sud.

Depuis 1. heure jusqu'à 2. Fumé une pipe & demie.

A 2. heures. Dîné selon ma coutume. J'ai eu bon appétit.

A 3. Mon sommeil interrompu par la chûte d'un plat d'étain. NB. La Cuisiniere devenue amoureuse néglige beaucoup son devoir.

Depuis 4. Jusqu'à 6. au Caffé. Les avis de *Smyrne* portent que le Grand Vizir fut d'abord étranglé & ensuite décapité.

A 6. heures du soir. J'ai été demi-heure à la Cotterie, avant que personne s'y rendît. M. *Nisby* croit que le Grand Vizir ne fut pas étranglé le 6. de ce mois.

A 10. heures, au lit. Dormir sans m'éveiller jusqu'à 9. heures du matin.

Jeudi, à 9. heures. Resté à la maison jusqu'à 2. heures après-midi, pour y attendre le Chevalier *Timothée* ***. Il ne m'a point apporté les intérêts de mon fonds perdu, comme il me l'avoit promis.

A 2. heures après-midi. Je me suis mis

Universitas BIBLIOTHECA ttaviensis

à table pour dîner. Fort peu d'appétit. La bierre s'eſt aigrie. Bœuf trop ſalé.

A 3. Je n'ai pu repoſer à mon ordinaire.

A 4. & à 5. Donné un ſoufflet à *Rodolphe*. Chaſſé ma Cuiſiniere. Envoyé un meſſage au Chevalier *Timothée* *** NB. Je n'ai pas été ce ſoir-là à la Cotterie. Je me ſuis couché à 9. heures.

Vendredi. Paſſé la matinée à méditer ſur la négligence du Chevalier *Timothée* ***, qui s'eſt rendu au logis un quart-d'heure avant midi

A midi. Achetté une pomme toute neuve pour ma canne, & un ardillon pour ma boucle. Bû un verre de bierre d'abſynthe pour recouvrer mon appétit.

A 2. & à 3. Dîné & bien repoſé.

Depuis 4. juſqu'à 6. J'ai été au Caffé. J'y ai trouvé M. *Niſby*. Fumé pluſieurs pipes. M. *Niſby* croit que le Caffé avec du ſucre ne vaut rien pour la tête.

A 6. heures. Je me rendis à la Cotterie en qualité de Bourſier. J'y demeurai fort tard.

A minuit. Après que je fus au lit, il me ſembla, dans mes rêves, que je bûvois de la petite bierre avec le Grand Vizir.

Samedi. Eveillé à onze heures, j'allai faire un tour de promenade dans les Prez. Le vent au Nord-Est.

A midi. Je fus surpris par une grosse pluye.

A 1. heure après-midi. Revenu à la maison, je fis secher mes habits.

A 2. heures. M. *Nisby* dîna avec moi. Le premier service fut un plat d'os de bœuf pleins de moelle, & le second un groin de cochon, avec une bouteille de vin de chez *Brooks* & *Hellier*.

A 3. heures. Je fis une trop longue méridienne.

A 6. Je me rendis à la Cotterie. Peu s'en fallut que je ne tombasse dans un égoût. Le Grand Vizir est mort à coup sûr.

Je ne doute pas que mes Lecteurs ne soient fort surpris de voir que notre Journaliste eût tant de soin d'une vie chargée de si petits incidens, & qu'il eût fait si peu de progrès dans la vertu; avec tout cela, s'ils examinent la conduite de ceux qu'ils voyent tous les jours, ils trouveront que la plus grande partie de leur tems se passe à manger, à boire & à dormir. Je ne crois pas qu'un homme

perde son tems, s'il n'est employé dans les affaires publiques, ou engagé dans une suite continuelle d'actions glorieuses. Bien loin de-là, je trouve qu'il est souvent plus utile de pratiquer la vertu en secret & à petit bruit, que de faire des actions d'éclat, & de s'attirer les regards de tout le monde. On peut se rendre plus sage & plus habile par différentes manieres de s'exercer, à l'insu du public; on peut aussi mériter des éloges, sans fracas & sans ostentation. Je voudrois enfin que chacun de mes Lecteurs se donnât la peine de tenir un Journal exact de sa vie durant l'espace d'une semaine. Ce regiſtre leur apprendroit le véritable état où ils se trouvent, & leur serviroit de guide pour l'avenir. Ils rectifieroient un jour ce qu'ils auroient omis un autre, & ils peseroient mieux toutes ces actions qui leur paroissent indifférentes, qu'ils oublient d'abord, & dont malgré tout cela ils seront obligés de rendre compte.

L.

XIII. DISCOURS.

Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit.

HOR. A. P. v. 110.

La Nature nous abbat par une triſteſſe accablante.

LOrſqu'on a entendu le récit de quelque choſe de ſurprenant & de merveilleux, on dit preſque toujours que *cela eſt fort beau, pourvû qu'il ſoit vrai:* mais je ſouhaiterois de tout mon cœur que la relation que je vais donner, ſe trouvât fauſſe, quoiqu'elle ſoit accompagnée d'une ſi grande ſimplicité, & qu'il y ait des traits ſi vifs & ſi naturels d'une douleur profonde, qu'elle ne paroît que trop véritable.

M. le SPECTATEUR,

» Il y a quelques années que je me » trouvai logée en même maiſon avec un » jeune Gentilhomme de mérite : char- » mée de ſes bonnes qualités, je mis tout » en œuvre pour en acquérir moi-même » autant qu'il me fut poſſible. La facilité

» que nous avions de conſerver l'un avec
» l'autre, nous entraîna bientôt d'une
» civilité générale à une paſſion parti-
» culiere. Il chercha l'occaſion de me
» déclarer la ſienne ; & moi, qui ne
» pouvois prétendre à un homme auſſi
» riche que lui, j'y répondis en des ter-
» mes, qui lui faiſoient connoître que
» ſa déclaration ne me déplaiſoit pas,
» ſans lui en marquer aucun excès de
» joie, ni rien qui ne s'accordât avec les
» régles de la bienſéance. Son pere étoit
» un homme du monde, avare & or-
» gueilleux ; de ſorte qu'il n'auroit pas
» été facile de lui perſuader qu'il peut y
» avoir quelque choſe, dans la perſonne
» ou le caractere d'une femme, capable
» de balancer l'inégalité des richeſſes.
» Cependant le fils m'entretenoit tou-
» jours de ſon amour, & il ne perdoit
» aucune occaſion de me témoigner ſon
» déſintéreſſement : il m'offrit même de
» m'épouſer en ſecret, & de n'en dire
» mot juſqu'à ce qu'il eût obtenu l'ap-
» probation de ſon pere, ou qu'il fût
» maître de ſon bien. Je l'aimois avec
» tendreſſe, & vous pouvez bien croire
» que je ne lui refuſai pas ce que mon
» intérêt m'obligeoit de lui accorder.
» Mais je n'étois pas ſi neuve, que je ne

» priſſe avec moi, pour aſſiſter à la céré-
» monie, une fidéle ſervante, que ma
» mere m'avoit donnée. Lorſque le Mi-
» niſtre nous eut épouſés, je lui en de-
» mandai un Certificat, ſigné de ſa main,
» de celle de mon époux, & de ma ſer-
» vante. Après cela, nous vécûmes plus
» familiérement que jamais ſous le mê-
» me toît; quoique la contrainte où
» nous y étions en général, & le ſoin
» qu'il falloit prendre pour cacher nos
» entrevûes, donnaſſent à nos démar-
» ches un air, qui ſembloit plûtôt venir
» de la tendreſſe impatiente de jeunes
» Amans, que de la paſſion réguliere &
» ſatisfaite de perſonnes mariées.

» Le pere de mon époux, informé
» ſans doute de nos amours, craignit
» dès-lors que ſon fils ne s'engageât avec
» moi: de ſorte qu'il le preſſa de ſe dé-
» clarer en faveur d'un parti, ſur lequel
» il avoit jetté les yeux. Pour nous déli-
» vrer l'un & l'autre de ces embarras,
» & prévenir l'éclat de notre mariage,
» qui ne pouvoit guére ſe cacher plus
» long-tems, il fut réſolu que j'irois à la
» campagne dans quelque endroit recu-
» lé, & que nous nous écririons ſous
» des noms ſuppoſés. Cela s'éxécuta, &
» notre commerce épiſtolaire ne dura

» que trop. Quoi qu'il en soit, avec
» mon aiguille, un petit nombre de Li-
» vres, & les Lettres de mon Epoux,
» que je relisois à tout moment, j'y pas-
» sai la vie dans l'attente de voir enfin
» des jours plus heureux. Vous saurez
» d'ailleurs qu'au bout de quatre mois
» après notre séparation, j'accouchai
» d'une fille, qui ne vécut que peu d'heu-
» res. Cet accident, joint à la vie retirée
» que je menois, donna des espérances
» criminelles à un Gentilhomme du voi-
» sinage, dont la brutalité fut la source
» de tous mes chagrins. Ce Gentilhom-
» me est un de ces riches campagnards
» grossiers, qui croyent être d'autant
» plus polis qu'ils négligent toutes les ré-
» gles de la politesse, & qui, en ver-
» tu d'une voix éclatante, d'un fort pe-
» tit génie, & d'un grand bien, se mê-
» lent à tort & à travers avec toutes sor-
» tes de personnes & d'affaires, sans
» avoir aucun égard au tems ou aux
» lieux. Les bonnes gens, chez qui je
» demeurois cachée, & qui me pre-
» noient pour une veuve, s'étonnoient
» de ce que j'avois tant de froideur &
» d'aversion pour ce Gentilhomme, qui
» les avoit engagés par ses présens à l'ad-
» mettre toutes les fois qu'il vouloit. Un

» jour que j'étois assise dans une petite
» salle à manger, qui étoit de mon ap-
» partement, & que je lisois une des
» plus tendres Lettres de mon Epoux,
» dans laquelle je pliois toujours le Cer-
» tificat de mon mariage, ce rustre y sur-
» vint tout d'un coup, & avec cette fa-
» miliarité dégoûtante, qui est assez or-
» dinaire à de pareils brutaux, il m'arra-
» cha ces papiers de la main. Je fus d'a-
» bord si consternée, qu'abbatue à ses
» piés, je le suppliai de me les rendre.
» Là-dessus, avec les mêmes airs im-
» pertinens & haissables, il jura qu'il les
» liroit. Plus je redoublois mes instan-
» ces, plus sa curiosité augmentoit, jus-
» qu'à ce qu'enfin, pénétré d'un dépit,
» qui venoit sans doute de la passion qu'il
» avoit pour moi, & dont je ne m'étois
» pas encore apperçûe, il jetta les pa-
» piers au feu avec serment que, puis-
» qu'il ne devoit pas les lire, celui qui
» les avoit écrits n'auroit pas le bonheur
» de les faire servir à mon entretien. Il
» est presque inutile de vous avertir que
» mes larmes & mes sanglans reproches,
» obligerent cet indigne brutal à sortir
» de la chambre couvert de honte & de
» confusion, & que ce desastre me cau-
» sa des inquiétudes mortelles. Cepen-

» dant j'avois alors une si grande con-
» fiance en mon Epoux, que je lui écri-
» vis le malheur qui m'étoit arrivé, &
» que je le priai de m'envoyer un autre
» Certificat en bonne & dûe forme. Après
» avoir manqué deux ou trois Postes, il
» me répondit en général, qu'il ne pou-
» voit pas m'envoyer alors ce que je lui
» demandois, mais qu'aussi-tôt qu'il trou-
» veroit une occasion pour me le faire
» tenir en sûreté, je devois être persua-
» dée qu'il en profiteroit. Depuis cette
» époque, ses Lettres devinrent plus
» froides de jour en jour, & à mesure
» que son indifférence croissoit, mes
» soupçons prenoient de nouvelles for-
» ces. Enfin, c'est ce qui m'a amenée en
» Ville, où je trouve que les deux per-
» sonnes, qui avoient servi de témoins à
» notre mariage, sont mortes, & que
» mon Epoux est veuf d'une jeune Da-
» me, qu'il avoit prise, il n'y a que trois
» mois, pour obéir à son pere. En un
» mot, il me fuit & me desavoue. Si
» j'allois chez lui pour le convaincre de
» sa perfidie, son pere ne manqueroit
» pas de le soutenir contre mes préten-
» tions, quoiqu'il ajoûtât foi à mes pa-
» roles. Si je le divulguois dans le mon-
» de, quelle réparation pourrois-je at-

» tendre d'une injustice que je ne saurois
» prouver ? Il s'imagine sans doute de
» me réduire par la nécessité à lui céder
» mes droits pour une pension viagere ;
» mais je mourrois plutôt que d'en venir
» là. Faites-le souvenir, je vous prie, de
» ce qu'il me disoit, & du plaisir char-
» mant qu'il prenoit à rire, lorsque je
» venois à me découvrir par mégarde ;
» faites-le souvenir de mon air sot &
» ridicule, lorsque je voulois paroître
» indifférente pour lui devant la compa-
» gnie : demandez-lui, s'il est possible,
» que moi, qui ne pouvois, à sa requi-
» sition, cacher mon amitié pour lui,
» puisse à présent renoncer pour toujours
» à la sienne ? Ah ! M. le *Spectateur*, les
» cœurs sensibles ne connoissent point
» d'indifférence dans le mariage ; vous
» pouvez ainsi juger de l'état déplorable
» où je me vois réduite. —— Vous
» l'exprimerez de la maniere qu'il vous
» plaira ; mais ne tardez pas d'en aver-
» tir le Public, si vous avez quelque com-
» passion de l'innocence exposée à l'infa-
» mie. Je suis, *&c.*

XIV. DISCOURS.

—— (*e*) Modò Vir, modò Fœmina ——
VIRG.

Tantôt elle avoit la vigueur d'un Homme, & tantôt la foibleſſe d'une Femme.

(*f*) LE Journal, dont j'ai régalé depuis peu mes Lecteurs, m'a procuré diverſes Lettres avec un détail de la vie, que bien des perſonnes ménent, tracé ſur le même plan. J'ai le *Journal du Débauché*, le *Journal du Sot*, le *Journal du Fornicateur*, &, entre pluſieurs Piéces de la même nature, qu'on m'a communiquées, il y en a une fort curieuſe, qui eſt intitulée, (*g*) *Le Journal d'un Cannibale.* Je vois par-là que bien des gens ont mal pris le but de mon dernier *Diſcours.* Je n'en voulois pas tant

(*e*) Je n'ai pu trouver ces mots dans *Virgile.* Je ne ſai ſi mon Auteur ne les auroit pas cités de mémoire, au lieu de ceux-ci, *& juvenis quondam, nunc fœmina*, qui ſe trouvent *Eneide.* VI. 448.

(*f*) Voyez ci-deſſus p. 97.

(*g*) Voyez le *diſcours* ſuivant.

au vice qu'à l'oisiveté, & j'avois plutôt en vûe les personnes qui s'amusent à des impertinences, que celles qui vivent dans le crime & le désordre. On ne doit pas se jouer de ces derniers défauts, ni les traiter d'une maniere si badine. En un mot, je n'ai publié mon Journal que pour tourner la sottise des hommes en ridicule, & montrer que les actions, qui sont indifférentes de leur nature, ne deviennent desagréables & ne méritent d'être blâmées, que par cela seul qu'elles doivent leur origine à des créatures douées de raison.

La Correspondante qui m'a écrit la Lettre que je vais inférer ici, & qui s'appelle *Clarinde*, m'a envoyé un Journal tel qu'il me le falloit. Elle semble, par ce qu'elle dit, être placée dans un état d'indifférence à la mode, qui n'est ni vice ni vertu, & qu'elle est susceptible de l'un ou de l'autre, si l'on se donnoit quelque soin pour l'y amener. Supposé qu'elle eût rempli son Journal de galanteries, ou de traits qui eussent marqué la perte de son innocence naturelle, quoiqu'il eût été plus divertissant pour le gros de mes Lecteurs, je ne l'aurois pas publié; mais comme ce n'est que le tableau d'une vie remplie de vains amusemens,

& d'une certaine paresse à la mode, j'en rapporterai cinq jours, tels que je les ai reçus de ma belle Correspondante.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Dame sur l'usage, ou plutôt l'abus qu'elle fait de son tems.

» Suivant la tâche que vous avez pres-
» crite à vos Lecteurs, (*h*) dans un de
» vos derniers *Discours*, je me suis ac-
» quittée de la mienne, que vous trou-
» verez ici au bout de quelque lignes.
» J'ai un bien assez considérable, sans
» être mariée ; mais depuis une dixaine
» d'années, l'on m'a offert divers par-
» tis, & il y a un fort joli jeune homme
» qui me sollicite beaucoup à me déter-
» miner en sa faveur. Maîtresse de moi-
» même, je viens tous les hivers en Vil-
» le, où je passe mon tems de la maniere
» marquée dans mon Journal, que j'en-
» trepris dès le jour même que le vôtre
» parut.

Mardi la nuit. Occupée du projet de mon Journal, je n'ai pu me coucher qu'à une heure du matin.

Mercredi matin, depuis 8. heures jusqu'à 10. J'ai bû deux tasses de chocolat dans le lit, & je me suis rendormi ensuite.

(*h*) C'est le XII. Voyez ci-dessus p. 102.

Depuis 10. *jusqu'à* 11. J'ai mangé une beurrée, bû une tasse de thé *Boe*, & lû le *Spectateur*.

Depuis 11. *jusqu'à* 1. *heure après-midi.* J'ai été à ma toilette, j'ai essayé une nouvelle coëffure. Ordonné qu'on eût soin de laver & de peigner (*i*) *Lisette*. NB. Le bleu me sied mieux que toute autre couleur.

Depuis 1. *heure jusqu'à* 2. *& demie.* J'ai été à le Bourse en carrosse, où j'ai marchandé une couple d'éventails.

Depuis 2. *heures & demi jusques à* 4. J'ai employé ce tems à dîner. NB. M. *Fadon* est passé devant la porte, avec ses valets habillés de neuf.

Depuis 4. *jusqu'à* 6. Je me suis habillée. J'ai rendu visite à la vieille Madame *Gaillard* & à sa sœur, après avoir ouï dire qu'elles étoient allées ce jour même à la campagne.

Depuis 6. *jusqu'à* 7. Joué à la baſſette. NB. Il ne faut plus coucher sur l'as de carreau.

Jeudi. Depuis hier au soir à 11. *heures jusqu'à* 8. *ce matin.* Rêvé que je pontois contre M. *Fadon*.

Depuis 8. *jusqu'à* 10. Bû du chocolat,

(*i*) C'est le nom d'une Babiche.

& lû deux Actes (*k*) d'*Aureng-Zeb* dans le lit.

Depuis 10. *jusqu'à* 11. Autour de la table à thé. Envoyé emprunter le *Cupidon* de Madame *Château-Fadaise* pour *Lisette*. Lû les billets de la Comédie. Reçu une Lettre de M. *Fadon*. NB. Je l'ai enfermée dans mon coffre fort.

Le reste de la matinée. La Coëffeuse *Fontange ;* ce qu'elle m'a dit de l'eau que Madame *Château-Fadaise* employe pour se conserver le teint. Rompu une dent de mon petit peigne d'écaille. Envoyé *François* pour s'informer si Madame *Maigret* avoit bien reposé la nuit derniere, après avoir vû sauter sa Guenon hors d'une fenêtre. Il me sembla que j'étois pâle. *Fontange* me dit que mon miroir me faisoit tort. Habillée à 3. heures.

Depuis 3. *jusqu'à* 4. Le dîner étoit froid avant que je me misse à table.

Depuis 4. *jusqu'à* 11. J'ai vû compagnie. Le sentiment de M. *Fadon* sur *Milton*. Sa relation des *Cannibales*. La fantaisie qu'il a pour une Pelotte miniature qui est au couvercle de sa tabatiere. Madame *Château-Fadaise* la vieille m'a pro-

(*k*) Tragédie écrite par M. *Dryden*.

mis sa Femme de chambre pour me couper les cheveux. Perdu cinq guinées au crimp (*l*).

A minuit. Je me suis couchée.

Vendredi, à 8. heures du matin. Encore au lit. Relu toutes les Lettres de M. *Fadon. Cupidon* & *Lisette.*

A 10. heures. Résolue de passer toute la journée à la maison, & de n'admettre aucune visite.

Depuis 10. jusqu'à midi. En conférence avec ma Tailleuse. Assorti une garniture de rubans. Cassé ma tasse de porcelaine bleue.

Depuis midi jusqu'à une heure. Je me suis enfermée dans ma chambre, pour m'exercer à prendre les airs de la jeune Lady *Modet.*

A 1. heure après-midi. J'ai demandé mon ouvrage. Fait une demi-feuille de violette au mouchoir que je brode. Les yeux me faisoient mal, & ma tête s'est trouvée appesantie. Jetté mon ouvrage à quartier, & achevé de lire ce qui me restoit d'*Aureng-Zeb.*

Depuis 3. jusques à 4. J'ai dîné.

Depuis 4. jusqu'à minuit. Changé de résolution. Je me suis habillée pour sor-

(*l*) Sorte de Jeu de Cartes.

tir. Joué au crimp jusques à minuit. J'ai trouvé Mademoiselle de *Maligni* chez elle. Conversation. Les pierres du colier de Mademoiselle *Brillant* sont fausses. La vieille Lady *Beaujour* se marie avec un jeune Estafier qui n'a pas un sou. Mademoiselle *Prudence* est allée à la campagne. *Tho. Villeneuve* a les cheveux rouges. N B. Mademoiselle de *Maligni* m'a dit à l'oreille qu'elle avoit quelque chose à me communiquer sur le chapitre de M. *Fadon*. Je suis sûre que cela n'est pas vrai.

Entre minuit & 1. heure. J'ai songé que M. *Fadon* étoit à genoux devant moi, & qu'il m'appelloit *Indamore*.

Samedi. Je me suis levée à 8. heures du matin. Assise à ma toilette.

Depuis 8. jusqu'à 9. Mis & ôté une mouche demi-heure de suite, avant que de la pouvoir fixer. Placée enfin au-dessus de mon sourcil gauche.

Depuis 9. jusqu'à midi. Bû mon thé & me suis habillée.

Depuis midi jusqu'à 2. heures. J'ai été à la Chapelle. Nombreuse & belle compagnie. N B. Le troisiéme air du nouvel Opéra. Madame *Château-Fadaise* mise d'une maniere effroyable.

Depuis 3. jusques à 4. Dîné. Mademoi-

selle *Cato* m'eſt venue prendre pour aller à l'Opéra, avant que je fuſſe levée de table.

Depuis 4. juſqu'à 6. Bû du thé. Chaſſé un Valet, pour avoir maltraité *Liſette*.

A 6. heures. Je me ſuis rendue à l'Opéra. Je n'y ai vû M. *Fadon* qu'au commencement du ſecond Acte. Il a parlé avec un Gentilhomme coëffé d'une perruque noire. Il a ſalué une Dame, qui étoit placée dans une loge vis-à-vis de la ſienne. Lui & ſon ami ont applaudi à *Nicolini* dans le troiſiéme Acte. M. *Fadon* a crié *Ancora*. Il me conduiſit juſqu'à ma chaiſe à Porteurs. Il me ſemble qu'il me ſerra la main.

A 11. heures. Au lit. Triſtes rêves. Il me ſembloit que *Nicolini* prétendoit être M. *Fadon*.

Dimanche. Indiſpoſée.

Lundi, à 8. heures du matin. Eveillée par Mademoiſelle *Cato*. *Aureng-Zeb* étoit ſur une chaiſe tout auprès de mon lit. *Cato* récita par cœur les huit plus beaux vers qu'il y ait dans toute la Piéce. Nous allâmes en deshabillé chez le Devin, ſuivant la réſolution que nous en avions priſe. Il me dit que le nom de mon Amant commençoit par un G. NB.

Il ne s'en eſt guére éloigné ; puiſque s'il eût nommé la Lettre qui précéde, dans l'ordre alphabétique, il auroit deviné tout juſte, *&c.*

» Après avoir relu tous ces articles, » je ne ſaurois déterminer ſi je paſſe mon » tems bien ou mal ; & je vous avoue » que cette curioſité ne m'étoit jamais » venue dans l'eſprit que depuis la lec- » ture de votre *Diſcours* là-deſſus. Entre » toutes les actions des cinq jours que » je viens de vous marquer, à peine y » en a-t-il une ſeule que je puiſſe ap- » prouver à tous égards, ſi vous excep- » tez la feuille d'une Violette commen- » cée à mon Ouvrage, & que je ſuis » réſolue d'achever le premier jour que » j'aurai du loiſir. Pour ce qui eſt de M. » *Fadon* & de *Liſette*, je n'aurois pas cru » qu'ils m'euſſent occupée tant de fois, » comme je le trouve dans mon Journal. » Je chaſſerai la derniere, ſi vous l'exi- » gez abſolument ; & ſi le Monſieur n'en » vient pas au plutôt à une déciſion, je » ne ſouffrirai pas que ma vie ſe paſſe » dans un ſonge continuel. Je ſuis, *&c.*

CLARINDE.

Pour reprendre un trait de Morale,

(*m*) que j'ai touché dans le *Discours* que *Clarinde* a cité plus d'une fois, & la confirmer dans sa bonne résolution, je la prie de penser à l'idée que la postérité auroit d'elle, si l'histoire de toute sa vie étoit publiée de même que celle des cinq jours. Je conclurai par une Epitaphe, qu'un Anonyme a composée sur une Dame d'un tout autre caractere que celui de *Clarinde*, & qui étoit sœur du Chevalier *Philippe Sidney*. La derniere pensée en est si noble, que mes Lecteurs voudront bien me pardonner la citation.

Sur la Comtesse Douairiere de Pembroke.

Sous ce monument de Marbre gît le Sujet des plus grands éloges, la sœur de Sidney *& la mere de* Pembroke. *O mort! tu tomberas toi-même sous la faulx du tems avant de percer de ton dard quelque autre qui l'égale en douceur, en connoissances & en beautés.*

L.

(*m*) Voyez ci-dessus p. 94.

XV. DISCOURS.

O curvæ in terras animæ, cœlestium inanes?
PERS. Sat. II. 61.

Ames basses, Ames terrestres, que vous êtes éloignées des sentimens des Dieux!

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les Mohocks ou les Cannibales Anglois.

» LEs matériaux que vous avez recueillis, pour composer une Hiſ-
» toire générale des Cotteries, font une
» ſi agréable figure dans vos *Diſcours*,
» que nous ſommes tous obligés, ſi nous
» voulons être juſtes envers la Républi-
» que des Lettres, de vous fournir tout
» ce qui peut contribuer à l'avancement
» de cet Ouvrage. C'eſt pour cela que je
» ne ſaurois m'empêcher de vous don-
» ner quelques légeres informations de
» certains hommes, ſi tant eſt qu'on les
» doive ranger avec ceux de notre eſpè-
» ce, qui ſe ſont aſſociés en dernier lieu,
» ſous le titre de la *Cotterie des Mohocks*;
» nom, qu'ils ſemblent avoir emprunté
» de ces *Cannibales* des *Indes*, qui ne
» vivent que de rapine, & qui dévorent
tous

» tous leurs voisins. Le Président de cet-
» te Assemblée nocturne se dit *Empereur*
» *des Mohocks*. & ses armes sont un
» Croissant, à la maniere des *Turcs*, que
» Sa Majesté Impériale, par une singu-
» larité bien étrange, porte gravé sur le
» front. Ils n'ont autre chose en vûe que
» de faire du mal, & c'est là-dessus que
» roulent tous les ordres qu'ils donnent,
» ou toutes les régles qu'ils suivent. Une
» envie enragée de causer à leur prochain
» tout le mal qu'ils peuvent, est le plus
» fort lien de leur Société, & l'unique
» talent requis dans les membres qui la
» composent. Pour suivre toute l'éten-
» due de ce principe, ils se soulent à
» un tel point, qu'ils deviennent insensi-
» bles aux plus éclatantes lumieres de la
» raison, & qu'il ne leur reste plus la
» moindre étincelle d'humanité; alors
» ils font une sortie générale, & ils at-
» taquent tous ceux qui ont le malheur
» de se trouver dans les rues où ils font
» la patrouille. Quelques-uns de ces mal-
» heureux ont la tête cassée, les autres
» sont tailladés, poignardés, ou hachés
» en morceaux. Lorsqu'ils peuvent met-
» tre le Guet en déroute, & mortifier
» quelques-uns des paisibles Bourgeois
» de la Milice, ils croyent avoir fait un

» exploit merveilleux. Les talens parti-
» culiers qui distinguent ces misanthro-
» pes les uns des autres, consistent dans
» les différentes espéces des cruautés bar-
» bares qu'ils exercent sur leurs Prison-
» niers. Les uns sont devenus célébres
» pour avoir *lâché le Lion* sur eux, com-
» me ils s'expriment, c'est-à-dire, leur
» avoir applati le nez jusqu'à ce qu'il
» fût à niveau des joues, & pour leur
» avoir percé les yeux avec les doigts. Il
» y en a d'autres, qu'ils appellent *Maî-*
» *tres de Danse*, & qui obligent leurs
» Ecoliers à faire des cabrioles à la poin-
» te de l'épée, qu'ils leur fichent dans
» les jambes; supplice de nouvelle inven-
» tion, & qui leur est peut-être venu d'un
» Royaume voisin. Une troisiéme sorte
» est celle des *Sauteurs*, qui s'occupent
» à renverser les femmes sur la tête, & à
» commettre alors les indécences les plus
» barbares. Mais je m'abstiens de les
» nommer, parce qu'elles choqueroient
» également la modestie du Public, &
» la vôtre. C'est ainsi qu'ils font toujours
» la guerre au genre humain, & que,
» par une maxime constante de leur po-
» litique, ils n'entrent dans aucune al-
» liance avec qui que ce soit, si vous en
» exceptez les maisons de joie, avec les-

» quelles ils ont une alliance offensive
» & défensive, & dont ils se déclarent
» les piliers & les protecteurs.

» Ce ne sont-là, Monsieur, que des
» mémoires imparfaits de cette étran-
» ge Société, quoique les meilleurs que
» j'ai pu obtenir ; mais outre qu'elle
» n'est que de fraîche datte, & que ses
» progrès ne sont pas jusques-ici assez
» considérables pour demander une his-
» toire dans les formes ; à vous parler
» sérieusement, mon unique but, dans
» ce léger crayon que je vous en donne,
» est de les prévenir, s'il est possible.
» Animé de zéle pour le bien & l'intérêt
» de vos Compatriotes, vous agissez au-
» près d'eux, non pas en qualité de sim-
» ple *Spectateur*, mais en véritable In-
» specteur qui régle & dirige leurs ac-
» tions. Aussi d'abord que de pareilles
» énormités infestent la Ville, nous im-
» plorons votre secours, afin qu'il y soit
» remédié au plutôt. J'ai quelque sujet
» de croire qu'il y a de jeunes étourdis,
» qui, prévenus par une fausse idée qu'ils
» ont de la bravoure, & pleins d'une en-
» vie demesurée de se distinguer, sont
» entraînés par cet infâme exemple. Il
» me semble que vos mercuriales peu-
» vent ramener ceux-ci, sur-tout si vous

» leur représentez que ce n'est pas une
» marque de courage dans une douzaine
» d'Estafiers, que le vin & la débauche
» enflamment, d'attaquer deux ou trois
» hommes sobres qui ne pensent point
» en mal; & que les mœurs des Sauva-
» ges *Indiens* ne conviennent pas à un
» Gentilhomme *Anglois* qui se pique de
» politesse. A l'égard de ceux qui font le
» métier de supports & de batteurs de
» pavé depuis une longue suite d'années,
» & qui sont déja vétérans dans le ser-
» vice, il est à craindre qu'ils ne soient
» trop endurcis pour écouter vos leçons.
» Mais je vous prie de leur recomman-
» der la lecture de votre *VIII. Discours;*
» (*n*) puisque la Cotterie des *Duellistes*,
» dont vous y parlez, peut leur être de
» quelque usage, & les faire souvenir
» que la plûpart de ces honnêtes gens
» eurent le malheur d'être pendus. Je
» suis, *&c.*

(*o*) PHILANTHROPE.

La Lettre suivante est d'une toute autre nature, & je ne la mets ici qu'afin que mes Lecteurs puissent voir, d'un

(*n*), Tome I. pag. 64.
(*o*) Voyez ci-dessus pag. 15.

coup d'œil, que l'ignorance peut être aimable dans sa simplicité naturelle, & que jointe à l'inhumanité elle fait horreur. Il y a long-tems que cette Lettre, qu'un bon Villageois écrivoit à sa Maîtresse, fut donnée, dans une boutique, avec quelques écheveaux de fil qu'elle enveloppoit, à une Dame de très-bon sens, qui l'a toujours gardée depuis comme une Piéce curieuse & un portrait naïf d'un amour sans fard. La voici mot pour mot.

A Mademoiselle Marguerite Clark
que j'honore beaucoup.

» Aimable, oh! que ne puis-je dire » Amante, Mademoiselle *Marguerite* » *Clark*, souffrez que la passion excuse » ma témérité. Ayant eu le bonheur de » voir quelquefois votre agréable per- » sonne & joli corsage, lorsque j'allois » achetter de la thériaque ou de la, ré- » gliſſe dans la boutique de l'Apoticaire, » je suis devenu si amoureux de vous, » qu'il m'est impossible de cacher l'envie » ardente que j'ai d'être votre serviteur. » Je vous écris avec d'autant plus de har- » diesse, que je ne dépens de person- » ne, & que je puis me marier quand » il me plaira: mon pere est mort, & je

Lettre d'un Villageois à sa Maîtresse.

» suis maître de mon bien, qui consiste
» en dix verges de terre & une maison.
» D'ailleurs il n'y a pas une seule verge
» de ce champ, qui ne vaille dix piéces
» de revenu annuel, aussi-bien qu'un
» voleur mérite la corde; & tous mes
» freres & toutes mes sœurs ont eu déja
» leur portion. D'un autre côté, s'il m'est
» permis de le dire, j'ai de fort bons
» meubles, une bonne batterie de cui-
» sine, soit en étain ou en cuivre, quan-
» tité de linge & de bonnes couvertures
» de laine; & quoique ma maison soit
» couverte de chaume, si vous & moi
» nous nous marions ensemble, il y au-
» roit bien du malheur, où je ferai cou-
» vrir la moitié du toît avec de l'ardoise.
» Si cette proposition est de votre goût,
» je vous rendrai mes devoirs d'abord
» que mon habit neuf sera prêt, & que
» le foin sera dans le grenier. J'aurois
» pu, sans vanité, ——

Le reste de la Lettre étoit déchiré; ainsi la postérité se contentera, s'il lui plaît, de savoir que Mademoiselle *Marguerite Clark* étoit une fort jolie fille, & d'ignorer le nom de son Amant.

T.

XVI. DISCOURS.

Incluſam Danaën turris ahenea,
Robuſtæque fores, & vigilum canum
Triſtes excubiæ, munierant ſatis
Nocturnis ab adulteris :

Si non Acriſium, virginis abditæ
Cuſtodem pavidum, Jupiter & Venus
Riſiſſent; fore enim tutum iter & patens
Converſo in pretium Deo.

HOR. L. III. Ode XVI. 1.

Une tour forte comme le bronze, des portes du chêne le plus dur, & une troupe de dogues vigilans, étoient ſans doute plus que ſuffiſans pour garder Danaé *contre les entrepriſes de ſes Amans. Mais* Jupiter *&* Venus *ſe moquérent de la timide prévoyance d'*Acriſe. *Ils ſavoient que rien n'étoit inacceſſible à un Dieu Métamorphoſé en or.*

M. le SPECTATEUR,

„ LA (c) Lettre de votre Correſpon- *Lettre d'un*
„ dant ſur les Quêteurs des riches *pere ſur*
„ héritieres, & le diſcours que vous y *l'embarras*
„ avez joint, m'ont encouragé à vous *où il eſt*
pour gar-
der ſa fille.

(c) Voyez ci-deſſus pag. 61.

» exposer la situation où je me trouve, &
» vous verrez par-là que c'est un grief
» dont tout le monde se plaint, en Ville
» & à la Campagne.

» Je suis un Gentilhomme campa-
» gnard, qui ai cinq ou six mille piéces
» de revenu annuel. Mon malheur est
» avec tout cela d'avoir un très-beau
» parc & une fille unique ; ce qui m'ex-
» pose d'une telle maniere aux voleurs
» de bêtes fauves, & aux attaques des
» fats, que, depuis quatre années con-
» sécutives, je n'ai presque pas joui d'un
» moment de relâche. Forcé à faire le
» guet chez moi, avec la même exacti-
» tude que le Gouverneur d'une Place
» frontiere, je me vois dans un état de
» guerre continuel. Il est vrai que j'ai
» assez bien pourvu à la sûreté de mon
» parc, où j'ai mis quatre gardes-chasse,
» qui sont gauchers, & qui savent jouer
» du bâton à deux bouts, mieux qu'au-
» cun autre homme de la campagne.
» Pour garantir ma maison de toute in-
» sulte, outre une (q) bande de Matro-
» nes-pensionnaires & une vieille fille de

(q) L'Auteur fait ici allusion à une Compagnie de 40 Gentilshomnes, qui servent à la Cour du Roi d'*Angleterre* & qu'on appelle la *Bande des Gentilshommes Pensionnaires*.

» mes parentes, qui sont toujours en
» faction, j'ai plusieurs mousquetons
» bien chargés, & de bonnes trapes fixées
» en divers endroits de mon jardin, dont
» je ne manque pas d'avertir souvent
» tout le voisinage; avec tout cela, mal-
» gré cette vigilance, il m'arrive de tems
» en tems de voir quelque insolent fa-
» quin passer à cheval sous mes fenêtres,
» aussi-bien mis que s'il alloit à un bal,
» pour venir sans doute reconnoître la
» place, comme il me semble que vous
» l'exprimez. D'ailleurs, informé que
» c'est la maniere des Cavaliers *Espa-*
» *gnols* d'attaquer ainsi leurs Maîtresses
» à cheval, je me tiens en garde de ce
» côté-là; & c'est ce qui m'a obligé de
» donner à ma fille un appartement sur
» le derriére de la maison, au lieu de
» celui qu'elle avoit sur le grand chemin.
» Pour couper court, à quoi peut-on se
» résoudre après tout? Dans la derniere
» élection des Membres du Parlement,
» je n'osai me faire élire, de crainte qu'il
» ne m'arrivât quelque malheur, si je
» venois à quitter mon poste. Je souhai-
» terois donc que vous encourageassiez
» un projet que j'ai formé, & dont j'ai
» écrit à quelques-uns de mes amis;
» c'est-à-dire, qu'on devroit passer un

» acte pour mettre nos filles en sûreté ;
» comme il y en a déja pour empêcher
» le vol de nos bêtes fauves ; & qu'un
» honnête homme, zélé pour le bien du
» Public, devroit proposer un Bil, qui
» tendît à *mieux conserver le gibier fémi-*
» *nin.* Je suis, *&c.*

Mon cher MONSIEUR,

Lettre sur les *envies* des femmes grosses.

» Je vous conjure de publier incessamment cette Lettre, & de nous apprendre au plutôt quelles sont les causes naturelles des envies qu'on voit dans les femmes grosses ; ou bien délivrez-moi de la crainte où je suis que la mienne n'accouche tôt ou tard de quelque monstre aussi affreux qu'aucun qui ait paru dans le monde ; puisqu'on dit que les enfans portent les marques de ce que les meres ont souhaité avec ardeur, & qu'ils en ont quelque ressemblance. Il y a plus de six ans que je suis marié, j'ai eu quatre enfans, & ma femme est enceinte du cinquiéme. La dépense où elle m'a engagé pour satisfaire ses envies dans le tems qu'elle étoit grosse d'eux, n'auroit pas seulement suffi à payer au large tous les frais de ses couches, mais aussi ceux

» de leur éducation ; du moins, pour les
» deux premieres années, ſes envies é-
» toient ſi extravagantes, qu'elles ne ſe
» bornoient pas à tout ce qui ſe mange
» ou ſe boit, mais rouloient ſur les équi-
» pages, les ameublemens & autres va-
» nités de cette nature. Pour ne pas vous
» fatiguer de tout cet ennuyeux détail,
» je ne vous en donnerai qu'un petit
» échantillon. Lorſqu'elle étoit enceinte
» de mon fils aîné *Thomas*, elle revint
» un jour à la maiſon, prête à tomber
» en défaillance, ſur ce qu'elle avoit
» rendu viſite à une de ſes parentes,
» dont le mari venoit de lui faire préſent
» d'un carroſſe coupé & de deux chevaux
» joliment enharnachés ; elle m'aſſura
» d'ailleurs qu'il lui étoit impoſſible de
» reſpirer au-delà d'une ſemaine, à moins
» qu'au bout de ce terme elle ne prît l'air
» dans un carroſſe tout pareil. Plutôt que
» de perdre un héritier, je ne balançai
» pas à lui accorder ſa demande. Enſuite
» elle eut envie de changer tous les meu-
» bles de ſa plus belle chambre, ſous
» prétexte que l'enfant riſqueroit d'être
» marqué de quelqu'une des horribles
» figures qu'il y avoit dans la vieille ten-
» ture. Il fallut donc mander le Tapiſ-
» ſier, & pour le coup on ſatisfit à ſon

» envie. Lorsqu'elle portoit *Marion* dans
» le sein, elle eut en tête un nouveau
» service de vaisselle d'argent, & autant
» de porcelaine qu'il en faudroit pour
» garnir la boutique d'un vendeur de
» cette marchandise. Je la satisfit encore
» à ces deux égards, pour éviter d'être
» le pere de quelque *Pagode* à l'*Indienne*.
» Jusques ici je trouvai que ses deman-
» des croissoient à mesure qu'elle obte-
» noit les précédentes; & si elle eût con-
» tinué sur le même pié, ma ruine étoit
» infaillible. Mais par bonheur, dans sa
» troisiéme grossesse, qui nous donna
» *Margoton*, l'essor de sa fantaisie se ra-
» battit sur un coin de pâté de venaison,
» & la fit mettre une fois à genoux, pour
» arracher avec les dents les oreilles d'un
» cochon de lait qui tournoit à la bro-
» che. J'aimois bien mieux satisfaire les
» envies de son palais que celles de sa
» vanité; & on lui servoit de bon cœur
» tantôt une alouette, une perdrix, une
» caille, ou un ortolan: je ne me plain-
» drois pas même s'il falloit qu'elle se
» nourrit de pois verds dans le mois
» d'*Avril*, ou de cerises dans celui de
» *Mai*. Le bon est que dans sa grosses-
» se, elle est redevenue enfant, & qu'el-
» le s'amuse à manger de la craie, sous

» prétexte que la peau de son fruit en
» sera plus blanche. Ce n'est pas tout,
» elle veut, à quelque prix que ce soit,
» que j'en mange avec elle, afin qu'il
» n'ait aucune ombre de mon teint brun;
» mais je n'ai pu lui complaire en ceci.
» D'un autre côté, hier matin, lorsque
» nous revenions de la campagne, elle
» vit une troupe de corneilles, qui dé-
» jeûnoient de si bon appétit sur une cha-
» rogne, qu'elle eut une envie insur-
» montable d'en avoir sa part, & qu'elle
» pria le cocher d'en aller couper un
» morceau, comme si c'étoit pour lui-
» même; ce qu'il fit; & d'abord qu'elle
» fut arrivée au logis, elle donna dessus
» avec tant d'ardeur, qu'elle sembloit
» plutôt le dévorer que le manger. Je
» ne saurois deviner à quoi sa premiere
» saillie aboutira, mais s'il y a moyen de
» bannir, par la raison, l'extravagance
» bizarre de ses fantaisies musquées, ne
» tardez pas, s'il vous plaît, à nous ac-
» corder votre secours. C'est un grief
» plus rude à supporter que celui des
» *épingles* pour les Dames; & il me sem-
» ble que dans tout Contrat de maria-
» ge on devroit insérer une clause, qui
» rendît le pere garant pour les envies
» de sa fille. J'attendrai avec impatience

» vos bons avis là-dessus. Marquez-moi » d'ailleurs, si vous croyez que l'enfant, qui nous doit naître, aime autant un jour les chevaux, que *Marion* » est ardente après la porcelaine. Je suis, » *&c.*

T.

T. B.

XVII. DISCOURS.

Nullum à labore me reclinat otium.

Hor. Epod. XVII. 24.

J'ai un chagrin secret qui me dévore, & qui ne me laisse pas un seul moment de repos.

M. le Spectateur,

Lettre d'un mari sur la dépense excessive, & les occupations peu convenables de sa femme.

» Comme je crois que c'est la premiere plainte de cette nature » qu'on ait jamais faite, vous êtes aussi » le premier à qui j'aye pu gagner sur » moi de l'adresser. Lorsque vous saurez » que je possède une santé ferme & vigoureuse, avec un bien considérable; » que je n'ai aucune passion violente, & » que j'ai une femme aimable & pleine

» de vertu, qui ne manque ni d'esprit ni
» de naturel, & dont j'ai plusieurs en-
» fans, qui semblent promettre de per-
» pétuer mon nom jusqu'à la postérité la
» plus reculée, vous en conclurrez d'a-
» bord que je suis l'homme du monde le
» plus heureux. Mais, malgré toutes ces
» belles apparences, il s'en faut tant que
» j'aye lieu d'être content de mon sort,
» que la crainte de me voir ruiné, par
» une sorte d'excès qui s'est introduit,
» depuis quelques années, dans toutes
» les bonnes familles qui suivent la mo-
» de, me prive de toutes les douceurs de
» la vie, & me rend le plus misérable de
» tous les hommes qu'il y ait sur la terre.
» Ma femme, qui étoit l'unique enfant
» & l'objet de tous les soins d'une mere
» indulgente, apprit, dès son bas âge,
» tous les exercices qui dépendent de ce
» qu'on appelle d'ordinaire une bonne
» & belle éducation. Elle chante, dan-
» se, joue du luth & du claveſſin, &
» peint fort joliment; elle entend le
» *François* comme sa Langue naturelle,
» & a fait des progrès considérables dans
» l'*Italien*. Elle est d'ailleurs très-habile
» dans toutes les sciences domestiques,
» à confire des fruits, soit au sucre ou
» au sel & au vinaigre, dans tout ce qui

» regarde la pâtisserie, à faire du vin
» avec les fruits de notre crû, à broder,
» & dans toutes sortes d'ouvrages à l'ai-
» guille.

» Vous trouverez sans doute qu'il n'y
» a pas-là de quoi se plaindre; mais sus-
» pendez votre décision jusqu'à ce que je
» me sois un peu plus étendu sur tous ces
» articles, & je suis persuadé que vous
» serez alors de mon avis. Vous ne devez
» pas vous imaginer que je la blâme de
» ce qu'elle possède toutes les belles qua-
» lités dont je viens de vous parler, ni de
» ce qu'elle se fait un plaisir de les met-
» tre en œuvre; il n'y a que l'abus que
» je condamne, lorsque ce qui n'étoit des-
» tiné qu'à un honnête amusement, est
» devenu l'essentiel & l'unique occupa-
» tion de sa vie. Durant les six mois que
» nous sommes en ville, depuis la poin-
» te du jour, ou peu s'en faut, jusques à
» midi, elle employe toute la matinée à
» s'exercer avec ses différens Maîtres,
» qu'elle engage à venir tous les jours de
» la semaine, afin de réparer les pertes
» que son absence a causées, durant les
» autres six mois que nous passions à la
» campagne; & comme ils sont des plus
» habiles qu'il y ait, leur tems doit être
» payé à proportion: ainsi vous pouvez

» juger que les frais de tous ces articles
» vont assez loin. Il semble que sa pein-
» ture ne devroit pas coûter grand' cho-
» se ; mais de la maniere dont elle s'y
» prend, c'est un bon surcroît à sa dépen-
» se ; vous en conviendrez vous-même,
» lorsque vous saurez qu'elle peint des
» éventails pour toutes ses amies, & qu'el-
» le fait les portraits en miniature de tous
» ses parens ; que les premiers ne doivent
» être montés que par *Colmar*, & les au-
» tres par *Charles Mather*. Ce qui suit est
» encore pis ; je vous ai déja dit qu'elle
» est fort experte dans tous les ouvrages
» à l'aiguille, & la somme, qu'elle em-
» ploye toutes les années en broderie, est
» presque incroyable : outre ce qu'elle
» destine à son usage particulier, man-
» teaux, jupes, devans de corps, mou-
» choirs, bourses, pelottes ou tabliers ;
» elle nourrit quatre *Françoises* réfugiées,
» qui s'occupe à broder quantité de meu-
» bles inutiles ou superflus ; tels que sont
» des courtepointes, des toilettes, des
» tentures pour des cabinets, des rideaux
» de lit & de fenêtres, des fauteuils &
» des tabourets. Elle s'imagine que c'est
» un bon ménage, parce que tout cela se
» fait au logis, & qu'elle y met quelque-
» fois la main ; elle est même si entêtée

» là-dessus, que je n'ai aucune espéran-
» ce de la ramener.

» Ma Lettre ne finiroit pas, si j'en
» venois à la dépense qu'elle fait tous les
» ans pour des provisions inutiles. Non
» contente d'avoir de tout, il faut qu'elle
» en ait de toutes les manieres, & dans
» cette vûe elle consulte un Livre de re-
» cette, qui est héréditaire dans sa famil-
» le : car ses ayeules, afin que vous le
» sachiez, ont été fort célébres pour le
» bon ménage, & il y en a une qui s'est
» rendue immortelle pour avoir donné
» son nom à un excellent collyre, & à
» deux sortes de boudins. Je n'oserois
» vous entretenir de tous ses préparatifs
» en Médecine ou en Pharmacie, de ses
» onguens, de ses emplâtres, de ses con-
» fections, de ses poudres, de ses cor-
» diaux, de son ratafia, de son persico,
» de son eau de vie aux cerises, de son
» eau de fleur d'orange, ni d'une infi-
» nité d'autres distillations. Mais il n'y a
» rien que je prenne tant à cœur, que
» cet abominable catalogue de vins fa-
» briqués, qui tirent leurs noms des
» fruits, des plantes ou des arbres, dont
» les sucs sont les principaux ingrédiens
» qui les composent : ils ont un déboire
» affreux, & ruinent la santé. Outre qu'ils

» ne se conservent guéres plus d'une an-
» née, & qu'on est obligé d'y renoncer
» tôt ou tard, sous le faux prétexte de
» mener une vie plus frugale, je suis
» persuadé qu'il m'en coûte plus cher
» pour ces maudits poisons, que si je ré-
» galois tous ceux qui nous visitent avec
» le meilleur vin de *Bourgogne* ou de
» *Champagne*. Le caffé, le chocolat &
» le thé, soit verd, boë, impérial ou
» péco, semblent être des bagatelles ;
» mais si l'on y joint les dépendances de
» la table à thé, ils servent à grossir le
» compte plus qu'on ne s'imagine.

» Avec tout cela, je ne saurois finir
» sans lui rendre justice sur un article ; là
» où son épargne est remarquable, je ne
» dois pas lui en ôter l'honneur, je veux
» dire à l'égard de ses enfans, qui sont
» tous confinés, garçons & filles, dans
» une grande chambre à l'endroit le plus
» reculé de la maison, avec de bons ver-
» roux aux portes & des barres aux fenê-
» tres, sous les yeux d'une vieille fem-
» me, qui a été la garde de sa grand'-
» mere. C'est-là où ils font leur résidence
» d'un bout de l'année à l'autre ; & com-
» me il ne leur est jamais permis de voir
» la compagnie, mon épouse croit sage-
» ment qu'il est inutile de faire aucune

» dépense pour leurs habits ou leur édu-
» cation. Sa fille aînée ne sauroit lire ni
» écrire jusques à ce jour, si le Som-
» melier, qui est fils d'un Procureur
» de Village, ne lui eût appris cette
» sorte d'écriture, qu'on employe dans
» la Chancellerie pour grossoyer les
» Actes.

» Je vous ai sans doute bien fatigué
» par le récit de mes griefs domestiques;
» mais vous m'avouerez qu'il étoit diffi-
» cile d'être plus court, si vous pensez au
» paradoxe que j'avois entrepris de sou-
» tenir dès le commencement de mon
» Epître, & qui n'est devenu que trop
» une vérité manifeste. Je voudrois de
» tout mon cœur que le Public en profi-
» tât, & que cet exemple servît à garan-
» tir les femmes vertueuses de tous les
» défauts où la mienne est tombée; &
» qui se réduisent visiblement à ces trois.
» Le premier est de s'être méprise à l'é-
» gard des objets de son estime, & de
» l'avoir toute donnée à des choses qui
» ne sont que l'ornement extérieur de son
» sexe. Le deuxiéme est venu de ce qu'el-
» le n'a pas distingué ce qui convient aux
» différens états de la vie. Enfin le troi-
» siéme est l'abus de quelques excellentes
» qualités, qui renfermées dans leurs

» justes bornes, auroient fait le bonheur
» & l'avantage de sa famille, mais qui,
» par un excès vicieux, en sont aujour-
» d'hui le poison, & la menacent d'une
» ruine totale. Je suis, &c.

T.

XVIII. DISCOURS.

Maxima debetur pueris reverentia. ——
JUV. Sat. XIV. 47.

Il faut avoir beaucoup de respect pour les Enfans.

LEs deux Lettres que je vais donner ici, & que deux jeunes Messieurs fort sensés, l'un & l'autre au-dessous de l'âge de vingt ans, m'ont écrites, sont une bonne preuve de la nécessité qu'il y a de prendre garde à tout ce qui peut faire quelque tort à l'éducation de la jeunesse.

MONSIEUR,

» Je me flattois que, dans le cours de *Lettre d'un*
» vos *Spéculations* sur les différens états *Etudiant*

sur la nécessité qu'il y a d'avoir quelque *Directeur* dans sa jeunesse.

» de la vie humaine, vous parleriez
» quelque jour d'un sujet qui me tient
» fort à cœur; mais puisque vous ne l'a-
» vez pas entamé jusques ici, permettez
» que je le recommande à votre plume.
» Je souhaiterois donc que les jeunes
» gens, sages & modestes, eussent quel-
» que Directeur qui les encourageât, &
» qui servît à les introduire dans le mon-
» de. Faute d'un tel secours un jeune
» homme de mérite languit dans l'obscu-
» rité ou dans la misere, si les biens de
» la fortune lui manquent; & se plonge
» dans l'excès & la débauche, s'il vit au
» milieu de l'abondance. Je ne saurois
» mieux expliquer ma pensée qu'en vous
» donnant l'histoire de ma vie, que je
» vous prie de vouloir insérer dans quel-
» qu'un de vos *Discours*, puisque c'est la
» seule voye qui me reste pour marquer
» ma reconnoissance à une personne, à
» qui j'ai la plus grande de toutes les
» obligations.

» Je suis fils d'un Marchand de *Lon-*
» *dres*, qui, après avoir vû fleurir son
» commerce & son crédit, essuya de
» terribles pertes & se trouva fort à l'é-
» troit, eu égard du moins à la prospé-
» rité dont il avoit joui. Ce revers lui
» abatit si bien le courage, qu'il crut sa

» fortune désespérée, qu'il ne pensa plus
» à la rétablir dans la suite, & qu'il mou-
» rut sans faire son testament, après
» avoir eu le chagrin de perdre ma mere
» au milieu de toutes ses disgraces. Je
» n'avois alors que seize ans, & je me vis
» par-là en possession de 200 livres ster-
» lin de revenu, sans ami ou tuteur, qui
» s'intéressât à régler ma dépense. Plein
» de feu & de vivacité, j'eus bientôt des
» camarades, qui m'entraînerent dans
» toutes sortes d'excès, & qui m'oblige-
» rent de passer les bornes de mon reve-
» nu. Endetté jusqu'aux oreilles, je fus
» un jour conduit, sous une bonne escor-
» te, capable de faire tête au plus hardi
» assassin, à la maison d'un sergent, où
» je demeurai quatre jours, environné
» d'une troupe d'estafiers, qui ne respi-
» roient que la joie, mais dont la com-
» pagnie ne m'étoit pas fort agréable.
» D'abord que je fus délivré de ce hon-
» teux arrêt, je sentis une si vive douleur
» de ma vie passée, que j'abandonnai
» tous mes anciens amis, & que je me
» retirai dans un de nos Colléges en
» Droit, résolu d'y étudier la Jurispru-
» dence avec toute l'application possible.
» Mais j'y perdis une année entiere à
» examiner mille questions épineuses,

» ſans avoir perſonne à qui j'oſaſſe dé-
» couvrir mes doutes ; c'eſt-à-dire, que
» j'étois-là entre des hommes, à peu
» près comme les petits enfans qui ſont
» envoyés à l'Ecole, avant qu'ils ſoient
» en état de profiter des leçons qu'on y
» donne, & dans la ſeule vûe de les ga-
» rantir de quelque fâcheux accident à la
» la maiſon ou à la rue.

» Au milieu de tout cet embarras, &
» lorſque je ne ſavois à quoi me deſtiner,
» un de mes parens eut la bonté de me
» venir voir. Sur ce qu'il apperçut en moi
» d'aſſez bonnes inclinations, il me trai-
» ta familiérement, & me prit avec lui
» à ſa maiſon de campagne. Je n'y fus
» pas plutôt arrivé, qu'il m'introduiſit
» dans toutes les bonnes compagnies de
» la Province : de ſorte que la généro-
» ſité qu'il eut d'abord de me rechercher
» d'une maniere ſi obligeante, & qu'il
» a eue depuis de m'entretenir toujours
» chez lui, m'a pénétré d'une ſi vive re-
» connoiſſance, qu'il a ſur moi l'autorité
» d'un pere, fondée ſur une amitié fra-
» ternelle. J'ai une jolie bibliothéque,
» avec de bons chevaux à l'écurie lorſ-
» qu'il me plaît de m'en ſervir ; & quoi-
» que je ſois encore dans ma dix-huitié-
» me année, la familiarité dont il en uſe

» à

» à mon égard, jointe à l'envie que j'ai
» de me rendre agréable, a produit un
» si heureux effet, que je suis le bien
» venu par-tout où je me trouve.

» C'est ainsi, M. le *Spectateur*, que,
» par la bienveillance & la protection
» de ce galant Homme, ce sera ma pro-
» pre faute si je ne deviens pas tous les
» jours plus sage & plus habile. Je fais
» cette remarque, & je me signerai au
» bas de cette Lettre, du moins en abré-
» gé, non seulement pour lui en témoi-
» gner ma reconnoissance, mais aussi
» pour en exciter d'autres à suivre son
» exemple. Il y auroit de quoi composer
» un Ouvrage digne de la curiosité du
» Public, si l'on entreprenoit de mon-
» trer qu'on peut faire des grandes chari-
» tés sans qu'il en coûte un sou, & qu'il
» y a bien de nobles actions négligées,
» par l'inadvertance de ceux qui en se-
» roient capables, si quelqu'un se don-
» noit la peine de les en avertir. Supposé
» qu'un Gentilhomme, qui fait quelque
» figure dans une Province, voulût ren-
» dre sa famille un modéle de bon sens,
» de politesse & de vertu, & tâcher, par
» des voies honnêtes & civiles, d'influer
» sur l'éducation de toute la jeunesse de
» son voisinage, il n'y a presqu'aucun

» doute qu'il n'épargnât quantité de bier-
» re forte dans une occasion publique, &
» qu'au lieu d'être l'esclave de toutes les
» débauches, & des assemblées tumul-
» tueuses qui se font pour élire un Mem-
» bre du Parlement, il ne devînt, sans
» aucune brigue, le Chef & le Député
» de tous ceux qu'il auroit animés d'un
» principe de gratitude envers lui. On
» peut recommander la même chose à
» tous ceux qui excellent dans quelque
» science, ou quelque art. En un mot,
» d'autres peuvent attendre des emplois
» & des richesses de leurs Patrons; pour
» moi, je me flatte d'avoir reçu du mien
» la vertu & de bonnes habitudes. En-
» fin, Monsieur, je vous le répéte de
» nouveau, ayez la bonté de publier ce-
» ci, à cause de tout le mal qu'un or-
» phelin peut éviter, & de tout le bien
» qu'il peut recevoir dans ce monde. Je
» dois l'un & l'autre à l'honnête hom-
» me dont je vous ai parlé, & je suis à
» toute épreuve, &c.

S. P.

M. le Spectateur,

Lettre d'un jeune Eco-

» J'ai environ quatorze ans, & j'aime
» beaucoup l'étude. J'ai été quatre an-

» nées à l'Ecole *Latine*, & je ne sache
» pas m'en être jamais absenté pour aller
» courir ou foulâtrer, ni d'avoir négligé,
» une seule fois en ma vie, la tâche que
» le Maître m'avoit donnée. Je rumine
» sur ce que j'ai lû dans l'Ecole, à midi
» & le soir, lorsque je m'en retourne au
» logis, & mon esprit y fait une si gran-
» de attention, qu'il m'est arrivé sou-
» vent de m'écarter d'un mille de mon
» chemin, sans penser où j'allois. Notre
» servante me dit qu'elle m'entend bien
» des fois jargonner, dans mon som-
» meil, une Langue qui lui est incon-
» nue. Je rêve deux ou trois nuits de la
» semaine que je m'occupe à lire *Juve-*
» *nal* & *Homere*. Le Maître paroit aussi
» satisfait de moi que d'aucun autre
» Ecolier de la même Classe. Il me sem-
» ble, s'il m'est permis de juger de mon
» cœur, que j'aimerois mieux être un
» Particulier avec quelque savoir, qu'un
» Prince ignorant. J'ai un très-bon pere
» qui m'affectionne; mais, quoiqu'il soit
» fort riche, il est avec tout cela si éco-
» nome, qu'il regrette la dépense qu'il
» fait pour mon éducation. Il me dit sou-
» vent qu'il est à craindre que les frais
» de mon Ecole ne le ruinent, & qu'il
» lui en coûte déja une bonne somme

lier, sur la répugnance qu'a son Pere pour lui acheter des Livres.

» pour des Livres. Je n'ose pas lui dire
» qu'il m'en faudroit un, dont j'ai grand
» besoin. Je suis même obligé d'en ache-
» ter, de tems en tems, quelqu'un, sans
» qu'il le sache, & d'y employer mon
» argent mignon. Il a donné ordre à mon
» Maître de n'en plus acheter pour moi,
» sous prétexte qu'il les achettera lui-mê-
» me. Je lui demandai l'autre jour un
» *Horace*, & il me répondit tout en co-
» lere qu'il ne me croyoit pas capable de
» lire cet Auteur ; mais que c'étoit une
» ruse de mon Maître, qui vouloit lui
» persuader que j'étois fort avancé dans
» mes études. Je n'ai quelquefois les Li-
» vres, que le Maître ordonne aux Eco-
» liers d'avoir, qu'un mois après les au-
» tres. Ils ont tous, par exemple, à la
» réserve de moi seul, les Auteurs Clas-
» siques *à l'usage du Dauphin*, dorés sur
» tranche & avec le titre au dos. Mon
» pere calcule sans cesse le tems que j'ai
» été à l'Ecole, & il craint toujours, à
» ce qu'il me dit, que je n'y profite gué-
» res. Je vous avoue que cela me décou-
» rage à un tel point, que je suis devenu
» triste & mélancolique. Mon Maître
» s'étonne de me voir dans cet état, &
» je n'ose pas lui en dire la cause, de
» peur qu'en homme qui aime à exciter

» la jeuneſſe à l'étude, il ne gronde là,
» deſſus mon pere, dont il ne connoît
» pas l'humeur, & qu'il ne le rende en-
» core plus difficile à cet égard. Je vous
» ſupplie, mon cher Monſieur, ſi vous
» avez quelque amour pour les Scien-
» ces, de me donner vos avis dans cette
» occaſion, & d'exhorter les peres qui
» ont des enfans diſpoſés à réuſſir dans
» leurs études, à les y encourager par
» toutes ſortes de voies. J'ai entendu
» quelques peres ſe vanter, qu'ils fe-
» roient tout au monde pour leurs en-
» fans, s'ils vouloient s'appliquer à ſe
» rendre habiles. Que ne ſuis-je du nom-
» bre de ces derniers ! Excuſez, Mon-
» ſieur, la liberté que j'ai priſe. Mais
» daignez compâtir à mon triſte ſort, &
» je prierai Dieu toute ma vie pour la
» conſervation de votre perſonne, &
» l'heureux ſuccès de tous vos louables
» deſſeins en qualité de &c.

(r) PHILOMATHÉS.

(r) C'eſt un mot *Grec* qui ſignifie *celui qui deſire d'apprendre.*

XIX. DISCOURS.

——— Stolidam præbet tibi vellere barbam.
PERS. Sat. II. 28.

Il vous permet de lui arracher sa plaisante barbe.

Sur les *Barbes* longues & la *Moustache.*

LA derniere fois que j'ai été à l'Abbaye de *Westminster* avec mon ami le Chevalier *de Coverly*, je pris garde qu'il s'arrêtoit plus long-tems qu'à l'ordinaire devant le buste d'un vénérable vieillard. Je ne savois qu'en penser, lorsque tout d'un coup il me fit signe de regarder cette figure, & me demanda si je ne trouvois pas que nos Ancêtres paroissoient plus sages avec leurs barbes que nous sans un poil un menton. » Pour » moi, *ajoûta-t-il*, lorsque je me pro- » méne dans ma galerie à la campagne, » & que j'y vois mes ancêtres, dont la » plûpart moururent avant qu'ils eussent » atteints un âge aussi avancé que le » mien, je ne saurois m'empêcher de » les regarder comme autant de vieux » Patriarches, & de me trouver moi- » même un jeune Damoiseau évaporé.

» J'aime à voir vos *Abrahams*, vos » *Isaacs* & vos *Jacobs*, tels qu'on les re- » présente dans nos anciennes Tapisse- » ries, avec des barbes qui leur pendent » plus bas que la ceinture, & qui font » la moitié de tout l'ouvrage. Il me dit d'ailleurs, que si je voulois recommander les barbes dans un de mes *Discours*, & rétablir nos visages dans leur ancienne dignité, il ne manqueroit pas d'en donner lui-même l'exemple, & de porter une grosse moustache, pourvû que je l'avertisse un mois d'avance.

Je souris à l'ouïe de sa proposition; mais quand nous nous fûmes séparés, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur les métamorphoses que nos visages ont essuyées à cet égard.

La barbe, suivant l'idée de mon ami le Chevalier, fut, durant bien des siécles, le type ou la marque de la sagesse. *Lucien* raille, en divers endroits, les Philosophes de son tems qui tâchoient de se surpasser les uns les autres par la longueur de leurs barbes; & il nous représente un Savant, qui aspiroit à une Chaire de Professeur en Philosophie, comme incapable de la remplir, parce qu'il avoit la barbe trop courte.

Elien, dans ce qu'il rapporte de *Zoï-*

le, qui prétendoit relever les fautes d'*Homere* & de *Platon*, & qui se croyoit plus habile que tous ceux qui l'avoient précédé, nous dit que ce fameux Critique portoit une longue barbe qui lui pendoit sur la poitrine, mais qu'il avoit toujours la tête rasé. Il craignoit sans doute que ses cheveux ne fussent comme autant de rejettons, qui auroient pu s'attirer, s'il les avoit laissé croître, tout le suc de sa barbe, & la dégarnir par ce moyen.

J'ai lû quelque part qu'un Pape avoit refusé d'accepter un exemplaire des Ouvrages d'un Saint, qu'on lui présentoit, parce que la Taille-douce du Saint, mise à la tête du Livre, étoit sans barbe.

Nous voyons par tous ces exemples qu'on avoit autrefois une grande vénération pour les barbes; & qu'un Barbier n'avoit pas alors la permission, qu'on lui a donnée depuis environ un demi siécle, de faire les plus terribles dégâts sur les visages des Savans.

Il est certain aussi qu'il y a eu divers Peuples d'une prudence reconnue, si jaloux de la moindre insulte faite à leurs barbes, qu'ils semblent y avoir mis leur point d'honneur le plus capital. Les *Es-*

pagnols, entre autres, étoient fort chatouilleux sur cet article. *Don Quevedo*, dans sa troisiéme vision sur le Jugement dernier, pousse bien le ridicule de cette délicatesse, lorsqu'il nous dit qu'un de ses orgueilleux Compatriotes, après avoir reçu sa condamnation, fut mis sous la garde d'une couple de malins esprits; mais qu'il ne voulut pas marcher, ni les suivre, jusqu'à ce qu'avec un fer destiné à cet usage, ils lui eussent retroussé la moustache, qu'ils lui avoient dérangée.

Si nous examinons l'histoire de notre Isle, nous verrons que la barbe y fleurissoit sous (*f*) l'Heptarchie *Saxonne*; mais qu'elle fut presque détruite sous la race *Normande*. Il y eut avec tout cela plusieurs régnes, où elle repoussa de tems en tems sous diverses figures. Il semble qu'elle fit son dernier effort sous celui de *Marie*, comme les Curieux peuvent le remarquer, s'il leur plaît de jetter les yeux sur les Estampes ou les Portraits du Cardinal *Poole* & de l'Evêque *Gardiner*; quoique nos Peintres Protes-

(*f*) C'est un mot *Grec*, qui signifie *sept Royaumes*, *Principautés* ou *Gouvernemens*; & c'est le nom qu'on donnoit au partage que les Rois *Saxons* ayoient fait de toute l'*Angleterre*.

tans, animés de zéle contre le *Papisme*; pourroient bien avoir étendu les barbes de ces deux perſécuteurs au-delà de leurs juſtes dimenſions, afin de les rendre plus terribles à la vûe.

Je ne trouve que peu de barbes dignes de remarque ſous le régne de *Jacques I.*

Durant nos Guerres civiles, il en parut une, qui fait une trop belle figure dans l'hiſtoire, pour la paſſer ſous ſilence, je veux dire celle du redoutable (*t*) *Hudibras*, dont *Butler* nous a laiſſé la deſcription en ces termes :

Sa barbe brune en étalage
Servoit de grace à ſon viſage;
Et relevoit en même tems
L'éclat de tous ſes beaux talens:
La figure en étoit quarrée,
Et la couleur fort bigarrée;
Le haut d'un blanc de petit lait.
Le bas d'orange & gris parfait.

La mouſtache continua quelque tems parmi nous après l'extirpation des barbes; mais je n'entamerai pas ici un ſi

(*t*) Voyez la Note, qui eſt au bas de la pag. 21. du II. Tome, & de la 68. du IV.

noble sujet, parce que je l'ai discuté au long dans un Traité particulier, que je garde par devers moi en Manuscrit.

Si le projet de mon Ami le Chevalier, pour l'introduction des barbes pouvoit réussir, il seroit à craindre que la vanité du siécle n'en rendît la mode fort onéreuse. Il n'y a nul doute que nos Damoiseaux n'en missent d'abord de postiches de la couleur la plus blonde, & d'une longueur excessive. Une belle barbe, de la taille de celles qu'on voit dans nos anciennes tapisseries, & que M. de *Coverly* semble approuver, ne coûteroit pas moins de vingt guinées. La fameuse barbe d'or, qui pendoit au menton d'*Esculape*, coûteroit à peine davantage, qu'une de nos barbes portée jusqu'à l'excès de la mode.

D'ailleurs il est incertain si nos Dames ne voudroient pas suivre la mode, lorsqu'elles vont se promener à cheval. Elles y paroissent déja avec le chapeau & le plumet, le juste-au-corps & la perruque; & je ne vois aucune raison qui les empêchât de vouloir se munir en même tems d'une barbe *à la Cavaliere*.

Peut-être que je donnerai une autre fois la morale de ce *Discours*.

XX. DISCOURS.

——— Clament periisse pudorem
Cuncti penè Patres, ea cùm reprehendere coner,
Quæ gravis Æsopus; quæ doctus Roscius egit:
Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt:
Vel quia turpe putant parêre minoribus; & quæ
Imberbes didicêre, senes perdenda fateri.
HOR. L. II. Epist. I. 80.

Tous nos vieux Sénateurs s'écrieront aussi-tôt qu'il faut être de la derniere impudence pour ôser critiquer des piéces, qui ont été jouées par les Esopes *&* les Roscius. *D'où vient cela? C'est que ce qui nous a plû autrefois a comme acquis le droit de nous plaire toujours; c'est que l'on croiroit se dégrader, si l'on réformoit son jugement sur celui des jeunes gens; c'est que l'on a honte de reconnoître sur ses vieux jours, que ce qu'on a appris dans sa cunesse, ne mérite que d'être oublié.*

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur l'autorité mal fondée

» COnvaincu que vous travaillez
» sans relâche à l'avancement du
» savoir & du bon goût, je me crois

» obligé d'offrir à votre examen tout ce
» qui peut les favoriser, ou leur porter
» quelque préjudice. Il y a un mal qui,
» depuis une longue suite de généra-
» tions, régne à l'abri des cheveux gris
» & d'une coutume tyrannique. J'espére
» qu'avec l'autorité d'un Censeur pu-
» blic, dont vous êtes muni, vous en
» préviendrez au plutôt le venin, & que
» vous ne souffrirez pas que les vieillards
» l'emportent sur les raisonnemens les
» plus solides de ceux qui sont moins
» âgés qu'eux, par la seule force ou la
» supériorité de leur âge. Pourquoi re-
» garde-t-on comme une insolence im-
» pardonnable & un renversement de
» la nature, si un homme, qui est à la
» fleur de son âge, & dans toute la
» vigueur de son esprit, ose contredire
» un vieillard, & n'être pas du même
» avis ? Je suis jeune, il est vrai ; mais
» j'honore les cheveux gris autant que
» qui que ce soit au monde. Cela n'em-
» pêche pas que je n'entende parler des
» vieillards obscurément, ou raisonner
» tout de travers ; ce qui arrive quelque-
» fois aux plus habiles, soit à cause de
» leurs préjugés, de l'orgueil ou de l'in-
» térêt qui les anime. Je ne croi pas qu'il
» y ait du mal à les relever là-dessus, à

que les Vieillards s'attribuent.

» moins que la conſcience n'abandon-
» ne ſes droits au cérémonial, & que
» la vérité ne doive être immolée à la
» complaiſance. Les plus forts argumens
» ſont énervés, & la démonſtration la
» plus évidente diſparoît, lorſqu'un vieil-
» lard prononce ſes vénérables déci-
» ſions, & qu'il vous dit d'un ton de
» Maître : *Vous êtes de jeunes étourdis, &*
» *vous ne connoiſſez pas bien le monde.*
» C'eſt ainſi qu'on met des obſtacles à
» l'ardeur des jeunes gens, & qu'on en-
» tretient leur pareſſe, puiſqu'on leur
» ôte preſque les moyens de ſe faire va-
» loir à cet âge, & d'acquérir de nou-
» velles lumieres ; puiſque, ſur le re-
» tour, la foibleſſe de la nature doit
» paſſer pour force d'eſprit, & que les
» cheveux gris les mettent au-deſſus des
» attaques de la contradiction. Je n'igno-
» re pas, Monſieur, que vous ne penſez
» qu'à favoriſer notre activité dans la
» recherche du vrai & du faux ; prenez
» donc notre cauſe en main, commen-
» tez les paroles du brave *Elihu*, ſou-
» tenez les droits de la jeuneſſe, & ne
» ſouffrez pas que les vieillards nous en
» dépouillent. Les nobles idées de cet
» illuſtre jeune homme ne peuvent qu'or-
» ner vos *Diſcours* ; & perſuadé que les

» plus ſenſés de vos Lecteurs les trouve-
» ront à leur goût, je vous prie d'y vou-
» loir inſérer le XXXII. Chapitre du
» Livre de *Job*.

» *Alors ces trois hommes-là ceſſerent de*
» *répondre à Job, parce qu'il continuoit à*
» *ſe croire juſte. Là-deſſus Elihu, fils de*
» *Barakéel Buzite, de la famille de Ram,*
» *ſe mit en grande colere, & ſe fâcha con-*
» *tre Job, de ce qu'il aſſuroit qu'il étoit*
» *juſte devant Dieu. Il s'irrita auſſi contre*
» *ſes trois amis, de ce qu'ils n'avoient*
» *trouvé rien de raiſonnable pour répondre*
» *à Job, quoiqu'ils l'euſſent condamné.*
» *Elihu attendit donc que Job eût ceſſé de*
» *parler, parce qu'il étoit moins âgé que*
» *ceux qui lui avoient répondu. Mais*
» *voyant qu'ils n'avoient pu tous trois rien*
» *répondre à Job, il fut tranſporté de co-*
» *lere. Et voici la maniere dont Elihu, fils*
» *de Barakéel Buzite, leur parla : Je ſuis*
» *le plus jeune & vous êtes fort âgés ; c'eſt*
» *pourquoi j'ai baiſſé la tête, ſans oſer vous*
» *dire mon avis. Car je m'attendois qu'un*
» *âge ſi avancé vous fourniroit de* bonnes
» *réponſes, & que le grand nombre de vos*
» *années* vous *inſtruiroit de la ſageſſe.*
» *Mais, à ce que je vois, quoique l'eſprit*
» *ſoit dans tous les hommes, c'eſt l'inſpi-*
» *ration du Tout-puiſſant qui donne l'intel-*

» ligence. Ce ne sont pas toujours ceux qui
» ont vécu long-tems qui sont les plus sa-
» ges, & la lumiere de la justice n'est pas
» toujours le partage de la vieillesse. C'est
» pourquoi je dirai mon avis : écoutez-moi,
» & je vous ferai voir quelle est ma sages-
» se. J'ai attendu que vous eussiez achevé
» de parler ; j'ai voulu voir tant que vous
» avez disputé contre Job, qu'elle pouvoit
» être votre sagesse. Je me suis contenté de
» vous regarder, tant que j'ai cru que vous
» diriez quelque chose ; mais, à ce que je
» vois, nul d'entre vous ne peut convain-
» cre Job, ni répondre à ce qu'il a dit. Ce
» seroit en vain que vous diriez peut-être :
» Nous avons trouvé le secret de la vraie
» sagesse : c'est Dieu qui l'a rejetté, &
» non l'homme. Ce n'est point à moi que
» Job a adressé la parole ; & ce ne sera
» point selon vos raisonnemens que je lui
» répondrai. Les voilà intimidés, ils n'ont
» plus rien à répondre, ils se sont eux-mê-
» mes fermé la bouche. Puis donc que j'ai
» attendu sans qu'ils ayent parlé, & qu'ils
» sont demeurés muets & sans réponse, je
» parlerai aussi à mon tour, & je ferai
» voir quelle est ma science Car je suis plein
» des choses que j'ai à dire, & mon esprit
» est comme en travail, pour enfanter tou-
» tes les pensées qu'il a conçûes. Mon ima-

» *gination ressemble à du vin nouveau qui*
» *n'a point d'air, & qui rompt les vais-*
» *seaux neufs où on le renferme. Je parle-*
» *rai donc pour respirer un peu, j'ouvrirai*
» *mes lévres & je répondrai. Je n'aurai*
» *d'égard pour personne, & je n'égalerai*
» *point l'homme à Dieu. Car je ne sai com-*
» *bien de tems je subsisterai sur la terre,*
» & j'ignore *si celui qui m'a créé ne m'ôte-*
» *ra point bientôt du monde.*

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les Dames faineantes, qui embarrassent les Boutiques des Marchands.

» J'ai lû, avec une grande satisfac-
» tion, vos (*u*) *Discours* sur les idoles,
» & sur la conduite de leurs adorateurs
» dans les Caffés où elles dominent. J'es-
» pérois que vous en viendriez à la fin à
» nos boutiques, où l'on vend des mar-
» chandises & de la porcelaine des *Indes*
» & de la *Chine* : mais puisque vous nous
» avez négligé jusqu'ici, soit que vous
» nous ayez crû indignes de vos soins,
» où que nos griefs ayent échappé à la
» pénétration de vos yeux, il faut que
» je vous en porte mes plaintes. J'y suis
» d'autant plus encouragée, que vous
» semblez avoir un peu plus de loisir

(*u*) Voyez Tom. I. pag. 444. 521. 524, &c.

» qu'à l'ordinaire. Je tiens une des prin-
» cipales boutiques de la Ville, où l'on
» trouve d'aussi bonne Marchandise des
» *Indes* & de la *Chine*, & où j'ai l'hon-
» neur de recevoir, s'il m'est permis de
» le dire, aussi belle compagnie, qu'au-
» cune autre qu'il y ait dans ce quartier.
» En un mot, je pourrois vivre à mon
» aise, n'étoit une troupe de Dames, que
» je nommerai de *Petites-Maîtresses*, qui
» sous prétexte de faire leurs innocentes
» tournées, & de s'épanouïr la rate, ne
» manquent presque jamais de me har-
» celer deux ou trois fois le jour, soit
» pour marchander du thé, ou acheter
» un écran; puisqu'elles ne sauroient
» avoir aucun autre dessein, s'il les en
» faut croire sur leur parole. Ces *Petites-*
» *Maîtresses* sont vos fainéantes de qua-
» lité & à la mode; qui n'ayant rien à
» faire, s'occupent à bouleverser toutes
» mes marchandises. Une de ces belles
» chalandes, qui, pour vous le dire en
» passant, n'achette que très-peu de
» chose, & souvent même rien, me
» demande un assortiment de tasses à
» thé, une autre un bassin, une troisié-
» me de mon meilleur thé verd: enfin,
» il n'y a pas une seule piéce de porce-
» laine dans toute ma boutique, depuis

» le moindre pot jusques à la plus grande jatte où l'on fait le (x) *Punch*, qui ne » doive être déplacée, & tout y est mis » sens dessus dessous ; en sorte que je ne » puis les comparer qu'à ces esprits fo- » lets qui se divertissent à déranger toute » l'économie des plats & des assiettes » dans les cuisines de nos bonnes ména- » geres. Après tout ce tracas & ce chari- » vari, *cela est trop cher ; ceci leur déplaît ; » cette piéce est d'une grande beauté, mais » elles n'en ont pas besoin.* Au bout du » compte, ces Dames se guérissent du » mal de rate, & je n'ai pas un chelin » de plus dans ma bourse. Hélas ! que » signifie la vente d'un misérable pot à » thé, eu égard à l'embarras qu'elles me » donnent ? Les vapeurs, M. le *Spécula- » tif*, sont une terrible chose ; car, » quoique je n'en sois pas attaquée moi- » même, j'en souffre plus que si j'y étois » sujette. Pour conclusion, je vous de- » mande en grace d'avertir tous ces es- » prits folets, qui tracassent le jour, de » moins hanter les boutiques, ou d'être » moins incommodes lorsqu'ils les ho- » norent de leur présence ; & de leur in- » sinuer que nous autres bonnes gens,

(x) C'est uue Liqueur forte, composée d'Eau de vie, de Jus de Citron & de Sucre.

» qui vendons en détail, avons quelque
» chose de meilleur à faire que de nous
» amuser à guérir les Dames de leurs
» vapeurs *gratis*. Mon jeune fils, qui n'est
» qu'un petit Ecolier, m'a servi de Secre-
» taire. En cas donc qu'il y ait quelque
» faute dans ce que vous venez de lire,
» vous aurez la bonté, s'il vous plaît de
» l'excuser, & de me croire, *&c.*

T.

REBECCA *affligée.*

XXI. DISCOURS.

Fingit equum tenerâ docilem cervice Magister
Ire viam, quam monstrat eques : —— ——
HOR. Lib. I. Epist. II. 64.

Un Ecuyer dresse un jeune cheval à obéir à la main qui le guide.

L'Auteur (*y*), dont j'ai publié deux Lettres sur l'éducation des enfans, vient de m'en écrire une troisiéme sur le même sujet. Ses idées à cet égard me

(*y*) Voyez Tom. III. *Discours XIX.* pag. 85. & ci-dessus pag. 77.

paroissent si justes & si nouvelles, que je ne saurois m'empêcher de les communiquer ici au Public.

MONSIEUR,

Lettre sur l'éducation de la jeunesse.

» Si je n'avois été détourné par quelques affaires indispensables, vous auriez eu plutôt ce qui me reste à vous dire sur le chapitre de l'éducation.

» Vous pouvez vous souvenir que, dans ma derniere Lettre, je tâchai d'exposer les raisons les plus fortes qu'on puisse alléguer en faveur de l'éducation domestique, & de celle des Ecoles ou du Collége. On croira peut-être que je marquois plus de panchant pour la derniere, quoique j'avouasse d'ailleurs que la vertu, qu'on doit préférer à tout, s'acquiert plus facilement dans le particulier.

» Je vais donc proposer ici une méthode, par laquelle il me semble que les jeunes garçons peuvent se former à la vertu, à mesure qu'ils avancent dans leurs études.

» Je sai que, dans la plûpart de nos Ecoles publiques, on décourage le vice; & qu'il y est même puni, lorsqu'on vient à l'appercevoir; mais cela

» ne suffit pas, à moins que la jeunesse
» n'y apprenne à juger sainement des
» choses, & à connoître en quoi consiste
» la vertu.

» Pour cet effet, lorsque nos jeunes
» gens lisent les vies & les actions des
» Hommes illustres ou fameux dans le
» monde, on ne devroit pas se borner
» à leur apprendre le *Grec* ou le *Latin*;
» mais il faudroit leur demander ce qu'ils
» pensent d'une telle action ou d'un tel
» discours, & les obliger à dire les rai-
» sons pourquoi ils condamnent l'une &
» approuvent l'autre. De cette maniere
» ils se formeroient insensiblement de
» justes idées du courage, de la tem-
» pérance, de l'honneur & de l'équité.

» Lorsqu'il s'agit de leur proposer un
» exemple, on doit bien prendre garde
» à ne pas le recommander en général,
» mais en ce qui est digne de louange,
» puisque les plus grands Hommes ont
» leurs défauts. Sans cette précaution, il
» arrive souvent qu'un jeune garçon est
» si charmé par l'éclat d'un caractere
» éblouissant, qu'il en confond les ver-
» tus & les vices, & qu'il admire ce qui
» mérite un souverain mépris.

» Je me suis étonné bien des fois de
» voir qu'*Alexandre*, qui étoit d'un na-

» turel bon, généreux & compâtissant,
» se rendît coupable d'une action aussi
» barbare que fut celle de traîner le
» Gouverneur d'une Ville après son cha-
» riot. Je sai qu'on attribue d'ordinaire
» cette action à la grande estime qu'il
» avoit pour *Homere ;* mais j'ai trouvé,
» en dernier lieu, un passage dans *Plu-*
» *tarque*, qui nous en découvre mieux
» le motif, si je ne me trompe. Cet His-
» torien nous dit qu'*Alexandre* avoit
» dans sa jeunesse un Précepteur nom-
» mé *Lysimaque*, qui malgré son impo-
» litesse naturelle gagna les bonnes gra-
» ces de *Philippe* & de son Eleve, &
» devint la seconde Personne de l'Etat,
» pour avoir donné le nom de *Pelée* au
» Roi, celui d'*Achille* au Prince, &
» avoir adopté lui-même celui de *Phœ-*
» *nix*. Il ne faut donc pas s'étonner si
» *Alexandre*, accoutumé non seulement
» à admirer *Achille*, mais aussi à jouer
» le même personnage, crut qu'il y al-
» loit de sa gloire à l'imiter dans cet acte
» de cruauté & d'extravagance.

» Pour ajoûter quelque chose de plus
» à cette idée, je vous laisse à juger, si
» au lieu d'appliquer un jeune Etudiant
» à faire un thême, ou à composer quel-
» ques vers, qui sont les exercices ordi-

» naires du Collége, il ne vaudroit pas
» mieux l'occuper, une ou deux fois la
» semaine, à mettre par écrit l'opinion
» qu'il a des personnes & des choses qu'il
» trouve dans sa lecture; à raisonner,
» par exemple, sur les actions de *Tur-*
» *nus* ou d'*Enée*, à montrer en quoi el-
» les étoient héroïques ou défectueuses,
» à blâmer ou à louer une certaine dé-
» marche, à observer comment elle au-
» roit pu recevoir un plus haut dégré de
» perfection, & à quel égard elle en sur-
» passoit une autre ou n'en approchoit
» pas. Il pourroit aussi remarquer en
» même tems ce qu'il y a de moral dans
» une Harangue, & jusques à quel point
» elle s'accorde avec le caractere de ce-
» lui qui la fait. Cet exercice lui forti-
» fieroit bientôt le jugement sur ce qui
» est digne de blâme ou de louange, &
» lui inculqueroit de bonne heure les
» principes de la Morale.

» Outre les exemples qu'on peut trou-
» ver dans les Livres, j'approuve fort
» la maxime d'*Horace*, qui veut qu'on
» mette devant les yeux de la jeunesse
» les caracteres dignes de louange ou de
» blâme de leurs Contemporains. C'étoit
» la méthode, à ce qu'il nous dit, que
» son pere observoit, pour l'engager a

acquérir

» acquérir quelque vertu, ou à se pré-
» server de quelque vice. (z) *Quand il*
» *m'exhortoit*, ajoûte-t-il, *à la tempé-*
» *rance & à la frugalité, Contente-toi,*
» *disoit-il, mon fils, du peu que je t'ai*
» *amassé. Vois-tu le fils d'*Albius, *com-*
» *me il a de la peine à subsister ?* Barrus
» *n'a pas de pain, il a tout mangé. Leur*
» *misere te doit servir de bonne leçon, &*
» *t'apprendre à ménager ton bien. S'il*
» *vouloit m'inspirer de l'horreur pour la*
» *débauche des femmes, Souviens-toi, me*
» *disoit-il, de ne pas ressembler à* Secta-
» nus. *S'il vouloit m'empêcher de souiller*
» *la couche d'un autre, Ne t'est-il pas per-*
» *mis, me disoit-il, de te marier en hon-*
» *nête homme, & ne vois-tu pas quelle*
» *est la mauvaise réputation de* Trebo-
» nius, *qui a été surpris en adultére ?* Pour
» insinuer jusqu'où va l'efficace d'une si
» bonne méthode, le Poëte conclud (a)
» qu'*elle fait autant d'impression sur l'es-*
» *prit de la jeunesse, qu'une mort arri-*
» *vée dans le voisinage en fait sur l'esprit*
» *de ceux qui sont malades, & qui, dans*
» *la crainte de mourir se condamnent à la*
» *diéte, quelque appétit qu'ils ayent d'ail-*
» *leurs.*

(z) Lib. I. Sat. IV. 107. 115.
(a) *Ibid.* v. 126-129.

» Les Ecoles de Justice, dont *Xeno-*
» *phon* parle dans l'*Histoire de Cyrus*, sont
» assez connues. (*b*) Il nous dit que les
» Enfans des *Perses* y alloient tous les
» jours pour apprendre la Justice, de
» même que ceux des *Grecs* fréquen-
» toient leurs Ecoles ordinaires pour ap-
» prendre les Lettres. *Leurs Gouverneurs*,
» ajoûte-t-il, *s'occupent la plus grande*
» *partie de la journée à juger de leurs dif-*
» *férends ; car il s'en émeut entre eux*
» *aussi-bien qu'entre les personnes plus*
» *âgées, & ils s'accusent quelquefois de*
» *larcin, de rapine, de violence, de trom-*
» *perie & d'injures. Si quelqu'un est con-*
» *vaincu de ces crimes, il en est puni ; &*
» *ils ne manquent pas de châtier* avec la
» même rigueur *celui qui auroit accusé un*
» *innocent.* J'omets (*c*) la décision sur
» les deux Robes, l'une trop longue &
» l'autre trop courte, pour laquelle *Cy-*
» *rus* lui-même fut châtié ; puisqu'elle
» est aussi connue qu'aucun des cas rap-
» portés dans *Littleton.*

» La méthode, que les *Gymnosophis-*

(*b*) Voyez la Traduction *Françoise* de cette Histoire par M. *Charpentier*, Liv. I. pag. 7. Edit. de *Paris in*-12. Ann. 1661.

(*c*) *Ibid.* pag. 21.

» *tes* des *Indes* suivoient pour élever leurs » disciples, est encore plus curieuse & » plus digne de remarque. Voici de quel- » le maniere *Apulée* nous la décrit. *Lors- » que le dîner est prêt*, dit-il, *avant qu'on » le serve, les Maîtres demandent à cha- » cun des Ecoliers ce qu'il a fait depuis le » lever du Soleil. Les uns répondent que, » choisis pour Juges entre deux personnes » qui avoient eu quelque démêlé, ils ont » vuidé la dispute & les ont remis bien en- » semble; les autres prouvent qu'ils ont » exécuté les ordres qu'ils avoient reçus de » leurs parens; & d'autres, qu'ils ont trou- » vé quelque chose de nouveau par leur » application à l'étude, ou qu'ils l'ont » appris de leurs camarades. Mais s'il y » en a quelqu'un qui ne puisse pas faire » voir qu'il a employé la matinée à quel- » que chose d'utile, il est mis à l'écart & » obligé de travailler pendant que les au- » tres dînent.*

» De ces différentes méthodes qu'on » a suivies pour inspirer la vertu aux en- » fans, il n'est pas impossible d'en for- » mer une générale. Tout ce que je veux » dire par-là est, qu'on ne sauroit com- » mencer trop tôt à inculquer la vertu, » à notre jeunesse, puisque les premie- » res impressions sont toujours plus vi-

» ves & de plus longue durée, que cel-
» les qu'on voudroit faire ensuite.

» L'Archevêque de *Cambrai* fait dire
» à *Telemaque* (*d*), que, tout jeune qu'il
» étoit, il avoit déja vieilli dans l'habitu-
» de de garder son secret, & de ne tra-
» hir jamais le secret d'autrui. Lorsque
» mon pere, ajoûte ce Prince, partit
» pour aller au siége de *Troie*, environ-
» né de tous les Seigneurs d'*Ithaque*, il me
» prit sur ses genoux, & après m'avoir
» baisé tendrement, il leur dit, *O! mes*
» *amis, je vous laisse ce fils qui m'est si*
» *cher, ayez soin de son enfance. Si vous*
» *m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse*
» *flatterie, enseignez-lui à se vaincre. Sur-*
» *tout n'oubliez rien pour le rendre juste,*
» *bienfaisant, sincere & fidéle à garder*
» *un secret. Ces paroles*, continue Tele-
» maque, *qu'on a eu soin de me répéter*
» *souvent, ont pénétré jusqu'au fond de*
» *mon cœur: je me les redis souvent à moi-*
» *même. Les amis de mon pere eurent soin*
» *de m'exercer de bonne heure au secret.*
» *J'étois encore dans la plus tendre enfan-*
» *ce, & ils me confioient déja toutes les*
» *peines qu'ils ressentoient, voyant ma*

(*d*) Voyez *les Avantures de Telemaque*, Liv. III. p. 43. & 44. Edit. de *Rotterdam* en 1717.

» *mere exposée à un grand nombre de té-*
» *méraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on*
» *me traitoit dès-lors comme une homme*
» *raisonnable & sûr ; on m'entretenoit*
» *souvent des plus grandes affaires ; on*
» *m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour*
» *écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on*
» *eût en moi cette confiance. Par-là je me*
» *croyois déja un homme fait. Jamais je*
» *n'en ai abusé ; jamais il ne m'est échappé*
» *une seule parole qui pût découvrir le*
» *moindre secret. Souvent les prétendans*
» *tâchoient de me faire parler, espérant*
» *qu'un enfant qui auroit vu ou entendu*
» *quelque chose d'important, ne sauroit*
» *pas se retenir : mais je savois bien leur*
» *répondre sans mentir, & sans leur ap-*
» *prendre ce que je ne devois point leur*
» *dire.*

» A peine y a-t-il une seule vertu, à
» laquelle un jeune garçon ne pût se
» former ainsi par l'exemple & par l'u-
» sage.

» J'ai entendu parler d'un habile Maî-
» tre, fort honnête homme, qui donnoit
» quelquefois une piéce de six sous à
» chacun de ses Ecoliers, pour lui dire
» le lendemain à quoi ils l'avoient em-
» ployée. Le tiers en devoit toujours être
» destiné à des aumônes, & chacun

» d'eux étoit loué ou blâmé à propor-
» tion du mérite ou de l'indignité de
» l'objet qu'il avoit choisi.

» En un mot, dans nos Ecoles publi-
» ques, il n'y manque rien tant que des
» Maîtres disposés à régler les mœurs
» de leurs disciples, avec le même soin
» qu'ils prennent pour les instruire des
» Langues savantes. Par-tout où l'on
» n'enseigne pas la vertu, je ne saurois
» m'empêcher d'être de l'avis de M. *Loc-*
» *ke* (*e*), qui croit qu'un homme doit
» avoir une grande opinion des mots, s'il
» préfére le langage des anciens *Grecs*
» & *Romains* à ce qui a produit de si
» grands Hommes parmi eux, & s'il ha-
» zarde l'innocence & la vertu de son
» fils pour un peu de *Grec* & de *Latin*.

» Comme le sujet que je viens de trai-
» ter est de la derniere importance, &
» que je ne sache pas qu'aucun Auteur
» en ait écrit dans la même vûe, je
» vous envoye les pensées que la médi-
» tation & la lecture m'ont fournies là-
» dessus, avec plein pouvoir de les sup-
» primer ou de les publier suivant que
» vous le jugerez à propos. Je suis,
» *&c.*

(*e*) Voyez pag. 102. de son *Education des Enfans*, traduite par M. *Coste*, & imprimée à *Amsterdam* en 1708.

XXII. DISCOURS.

Justitiæ partes sunt non violare homines : Verecundiæ non offendere.

CIC. de Offic. L. I. 28.

Il est de la Justice de ne pas maltraiter les hommes, & de la pudeur ou de la bienséance de ne pas les choquer.

Du devoir des Femmes envers leurs Maris.

LA bienséance est d'une si grande utilité dans la vie civile, & mérite tant de respect de la part du beau sexe, que je ne saurois m'empêcher d'insérer ici la Lettre suivante, où l'Auteur se plaint d'une femme, qui en a violé toutes les régles d'une maniere indigne.

M. le SPECTATEUR,

» Occupé aujourd'hui à lire celui de » vos *Discours*, où vous parlez de la » douleur d'*Asterie* affligée de l'absence » de son Epoux, j'ai fait des réfléxions » bien sérieuses. Elles viennent sans dou- » te de l'état où je me trouve, en qua- » lité d'homme de guerre, qui attend » de jour en jour les ordres pour aller

» en campagne ; ce qui m'obligera de
» quitter une femme que je chéris avec
» beaucoup de raison. Je suis persuadé
» qu'elle ne le céde pas aujourd'hui à
» votre *Asterie* en fait d'amour conju-
» gal : mais la manœuvre de quelques
» femmes, qui se trouvent dans la mê-
» me situation où mon Epouse & moi
» serons bientôt, y a si peu de rapport,
» que je n'ai jamais eu tant de répu-
» gnance à suivre mon devoir. Ce qui
» cause mon embarras est l'exemple
» d'une jeune Dame, dont je vous dé-
» taillerai l'histoire le mieux qu'il me
» sera possible. *Hortense*, Officier d'un
» rang assez distingué à l'Armée, se
» trouva dans un certain quartier d'*An-*
» *gleterre*, où conduit chez un Gentil-
» homme de la campagne, il y fut re-
» çu avec ces égards tout extraordinai-
» res, que les personnes d'une vie pri-
» vée ne manquent jamais d'avoir pour
» ce petit nombre de soldats, que la vie
» militaire & les avantures qui la sui-
» vent rendent civils, honnêtes & agréa-
» bles, plutôt que fiers & impérieux.
» *Hortense*, qui demeura quelque tems
» dans cet endroit, fut si bien venu à la
» maison de ce Gentilhomme, qu'il pou-
» voit y aller à toutes les heures du jour,

» & il étoit impossible qu'il ne s'entretînt
» quelque fois avec la fille du logis la
» belle *Sylvane*. Les gens habitués dans
» les grandes Villes sont charmés de tou-
» tes les petites Maisons qu'ils voyent
» à la campagne lorsqu'ils y vont pren-
» dre l'air ; & ils s'imaginent qu'ils vi-
» vroient, dans la moindre cabane qui
» tombe sous leurs yeux, avec beaucoup
» plus de douceur, qu'ils n'en goûtent
» dans la situation où ils se trouvent. La
» vie pleine d'embarras & de tumulte,
» que menoit *Hortense*, le fit penser à
» tous les avantages d'une douce retrai-
» te ; & vous pouvez bien croire qu'il lui
» vint dans l'esprit qu'une femme de la
» tournure de *Sylvane* mettroit le com-
» ble à son bonheur. Le monde est si cor-
» rompu & si attaché à un intérêt sordi-
» de, qu'*Hortense* ne douta pas qu'il n'ob-
» tînt cette Demoiselle, & qu'on ne re-
» gardât même sa démarche comme un
» acte de générosité, s'il la demandoit
» au pere, qui n'avoit aucune dot à join-
» dre au grand mérite de sa fille. En un
» mot, le mariage fut célébré dans la
» maison paternelle, & le généreux
» Epoux, sans avoir égard à la médio-
» cre fortune de sa chere moitié, en fit
» son cœur, son tout, sa gloire & ses

» délices. Il crut même qu'un homme
» de bon sens pouvoit être excusable, s'il
» tiroit vanité d'un tel choix, & s'il pas-
» soit en sa faveur les bornes de la mo-
» dération ; de sorte qu'il lui donna des
» habits magnifiques & des pierreries
» d'un grand prix. Il ne manqua pas de
» lui dire avec tout cela, qu'il faisoit les
» derniers efforts dans cette occasion ;
» mais qu'il ne pouvoit s'en dispenser à
» l'égard d'une femme qui lui étoit si
» chere, & qu'elle voulût bien en avoir
» cette idée. Il la pria d'ailleurs de se
» souvenir que ces joyaux, ces dentelles
» & ces habits lui siéroient infiniment
» mieux, si son air & sa conduite pu-
» blioient à tout le monde qu'elle s'en
» ornoit dans la vûe de complaire à son
» mari, plutôt que par aucune estime
» qu'elle eût pour ces bagatelles. A cette
» leçon, trop difficile à pratiquer pour
» une femme, *Hortense* ajoûta qu'elle ne
» devoit pas au moins quitter la campa-
» gne, ni s'éloigner de ses parens, jus-
» qu'à ce qu'il fût de retour. Après son
» départ, *Sylvane* occupée à se mirer,
» crut que l'amour qu'il avoit conçu
» pour elle, venoit du seul bonheur qu'il
» avoit eu de la voir ; que si d'autres
» avoient joui du même avantage, les

» perſonnes du plus haut rang & du mé-
» rite le plus diſtingué auroient mis tout
» en œuvre pour obtenir une ſi jolie Da-
» me, quoiqu'élevée dans l'obſcurité,
» & ſi pleine d'eſprit, quoiqu'elle n'eût
» jamais fréquenté la Cour ni la Ville.
» Réſolue donc à ne cacher plus au mon-
» de tant de beautés, ſans aucun égard
» à l'abſence du plus généreux de tous
» les hommes, elle eſt aujourd'hui une
» des Dames les plus gayes que nous
» ayons à *Londres*; elle a banni de ſon
» eſprit toute idée de ſon Epoux, &
» courtiſée par de jeunes Damoiſeaux,
» les plus grands fats que notre ſiécle ait
» produits; elle diſſipe avec eux tous les
» moyens qu'*Hortenſe* peut lui fournir,
» quoiqu'il ne les obtienne lui-même
» qu'au péril de ſa vie.

» Après tout ce que je viens de vous
» dire, M. le *Spectateur*, ne ſeroit-il pas
» de votre devoir de traiter cette crimi-
» nelle avec toute l'indignation qu'elle
» mérite? Vous ne devez pas lui épar-
» gner vos cenſures les plus fortes, &
» vous devriez avertir les femmes qu'el-
» les ſont plus reſponſables de leur con-
» duite pendant l'abſence de leurs ma-
» ris, qu'après leur mort. Ceux qui ſont
» au tombeau ne ſouffrent aucun des-

» honneur de leurs manieres volages &
» libertines ; mais ceux qui ſont abſens
» peuvent revenir & ſe voir inſulter par
» de jeunes étourdis, qui ne manqueront
» pas de turlupiner le bon homme, de
» ce qu'il s'aviſe d'être encore en vie, &
» de venir troubler la fête ſi mal-à pro-
» pos. Je ſuis, *&c.*

Dans le ſiécle où nous vivons, une régularité trop ſcrupuleuſe eſt ſi ridicule, que l'extrêmité oppoſée, quoiqu'infiniment plus criminelle, eſt beaucoup plus à la mode. Mais je voudrois qu'une femme ſe demandât, lequel de ces deux défauts un mari pardonneroit plutôt, ou celui d'être moins agréable en compagnie qu'elle ne pourroit, ou celui d'exciter les déſirs de tous ceux qui la voyent au préjudice de ſon époux; & je ne doute pas qu'elle ne ſoit alors en état de bien régler ſa conduite. Il eſt certain que nous avons engagé les femmes à ſe produire trop en public, & que vous les voyez aujourd'hui affecter de vouloir faire du bruit dans le monde. Elles en diront tout ce qui leur plaira, mais, au hazard d'encourir leur indignation pour leur rendre ſervice, je les avertirai que le plus grand honneur où une femme doive aſpirer, ſe trouve dans les bornes de la vie domeſ-

tique ; elle mérite des éloges ou du blâme, à proportion que sa conduite fait du bien ou du mal à la maison de son pere ou à celle de son mari. Tous ses devoirs dans ce monde se terminent à ceux d'une fille, d'une sœur, d'une femme, & d'une mere ; & il n'y a nul doute qu'elle ne s'en puisse acquitter, quand elle ne seroit pas la plus magnifique de toutes celles qui se trouvent avec elle à un Opéra ou dans une Assemblée. Ils ne sont pas moins pratiquables, quand elle n'auroit qu'un esprit médiocre, un habit simple, & un air modeste. Lorsque les femmes ont le cerveau renversé, & qu'elles mettent leur ambition à se distinguer les unes des autres en des choses de néant, où peut aboutir cette humeur ? Elle n'ajoûte rien au vrai mérite, & les expose à ne goûter leurs plaisirs chimériques, comme il est assez ordinaire, qu'aussi long-tems que la jeunesse & la bonne fortune dureront. Le moindre mal qui leur en puisse revenir, à mesure qu'elles avancent en âge, est d'avoir du rebut pour la vie, & de se mépriser elles-mêmes, ou de servir de jouet aux autres. Mais si elles se regardent comme une partie de notre espéce destinées à se rendre heureuses avec nous, l'envie qu'elles ont de

se distinguer sera toujours conforme à ce but ; & l'on peut dire qu'elles ne manqueront jamais d'occasions pour servir d'ornement à leurs peres, à leurs maris, à leurs freres & à leurs enfans.

T.

XXIII. DISCOURS.

Et quibus in solo vivendi causa palato est.
Juv. Sat. XI. 11.

Ces gens-là semblent n'être au monde que pour boire & pour manger.

M. le Spectateur,

Des Hommes qui se piquent d'être de grands mangeurs, ou d'autres choses pareilles.

» Je ne croi pas que vous ayez raisonné jusques-ici sur une infinité de caprices & une sotte ambition, où les » hommes tombent, pour se distinguer » entre ceux de leur connoissance. Des » observations de cette nature, bien soutenues & poussées jusqu'au bout, feroient une histoire divertissante de la » vie animale. J'ai acquis moi-même une » grande réputation par un simple acci-

» dent, qui est presque toujours la cause
» de ce qui arrive d'extraordinaire aux
» hommes. Il y a quelques jours que je
» fus engagé par malheur avec une trou-
» pe de Messieurs, qui estiment un hom-
» me à proportion de la quantité de vian-
» de qu'il peut engloutir dans un repas.
» Toujours prêt à me vouloir distinguer
» dans tout ce que la pluralité de mes
» camarades trouvent digne de leur
» choix, je mangeai à un tel excès, que,
» pour obtenir leurs éloges, peu s'en
» fallut qu'il ne m'en coûtât la vie. Il est
» vrai que j'ai d'ordinaire un grand ap-
» pétit, & que j'avois mené depuis quel-
» que tems une vie fort sobre; de sorte
» que mon corps étoit aussi-bien disposé
» qu'il le pouvoit être pour un tel défi,
» quand même je m'y serois préparé
» d'avance. J'eus bientôt vaincu les plus
» avides mangeurs de la compagnie, à
» la réserve d'un seul, qui étoit un véri-
» table prodige à cet égard, & avec tout
» cela de si bonne humeur, qu'il m'en-
» traîna insensiblement à lui faire tête;
» mais après l'avoir réduit, pour insul-
» ter à son desastre, je mangeai beau-
» coup au-delà de tout ce que l'honneur
» pouvoit exiger de moi, de l'aveu mê-
» me de tous nos amis. Cependant je ré-

» ſolus dès-lors de ne manger plus à l'a-
» venir pour la gloire, & je me ſuis ac-
» commodé pour trois gageures que j'a-
» vois faites de l'emporter ſur quelques
» autre goulus ; ce qui eſt arrivé bien à
» propos, puiſque nos conditions étoient
» qu'il falloit manger ou payer. On aura
» de la peine à concevoir, qu'un hom-
» me qui a le ſens commun ait pu s'en-
» gager dans un tel défi ; mais je ne vous
» en écris que pour vous prier d'avertir
» quelques Gourmands de ma connoiſ-
» ſance, qui me regardent d'un œil d'en-
» vie, qu'ils feroient mieux de modérer
» au plutôt leur ambition ſur cet article,
» de peur que l'infamie ou la mort ne
» ſuive de près leur triomphe. J'oublois
» de vous dire, mon cher Monſieur,
» que je goûtois un plaiſir incroyable à
» recevoir les applaudiſſemens de toute
» la bande joyeuſe, lorſqu'à force de
» manger mon antagoniſte étoit ſur le
» point d'avoir des convulſions : ce fut
» alors que je lui retorquai ſes railleries
» avec tant de ſuccès, qu'il ne pouvoit
» preſque plus avaler un morceau, quoi-
» qu'animé du déſir de la gloire, &
» d'une ardente paſſion de ſe diſtinguer :
» mais je n'en ſerois pas venu ſi loin, ſi
» toute la compagnie ne m'eût prodigué

» ſes éloges. D'ailleurs, je ne doute pas
» que la même ſoif pour la gloire n'ait
» ſouvent engagé un homme à gober
» d'un ſeul trait des pintes de vin, ou à
» tenter des choſes auſſi difficiles, &
» qu'elle ne pût lui être fort avantageu-
» ſe, s'il la tournoit d'un bon côté. J'a-
» voue que la mienne ſur le chapitre de
» la gourmandiſe alloit juſqu'à l'extra-
» vagance : mais vous ne verrez preſque
» jamais louer un homme pour ſon grand
» appétit, qu'il ne ſe remette à manger
» tout de nouveau, quoiqu'il eût ache-
» vé ſon repas; ſoit pour confirmer celui
» qui le loue dans la bonne opinion
» qu'il a de lui, ou pour en convaincre
» tout autre de ceux qui ſont à table,
» qui pourroit ne l'avoir pas obſervé, &
» n'avoir pas rendu juſtice à ſon mérite.
» Je ſuis, &c.

EPICURE MAMMON.

M. le SPECTATEUR,

» Je vous ai écrit trois ou quatre fois
» pour vous prier de vouloir réfléchir
» ſur l'impertinente coutume, qui s'eſt
» introduite en dernier lieu parmi nos
» femmes du bel air, qui s'amuſent à

Sur les Dames qui prennent du Tabac en poudre.

» prendre du tabac en poudre. Les unes
» font ce ridicule manége d'un air si co-
» quet, & les autres d'un air si mâle,
» que je ne sai point lesquelles méritent
» d'être le plus blâmées ; mais elles me
» paroissent toutes également desagréa-
» bles. Mademoiselle *Trotin* ne sauroit
» vivre sans tabac ; elle en prend aussi
» souvent que du sel à ses repas ; & com-
» me elle affecte une grande négligence
» dans toutes ses manieres, une lévre
» supérieure barbouillée de tabac & de
» sauce est l'objet qu'elle offre aux yeux
» de tous ceux qui ont l'honneur de man-
» ger avec elle. Cette jolie créature, sa
» niéce, fait tout ce qu'elle peut pour se
» rendre aussi desagréable que sa tante ;
» si elle ne choque pas autant la vûe, elle
» ne choque pas moins l'oreille : & si elle
» ne peut atteindre à son air de confian-
» ce, elle s'en dédommage par le sifle-
» ment enroué de son nez, lorsqu'elle
» y fourre du tabac, & que ses doigts
» jouent des orgues sous ses narines.
» Peut-être qu'on ne trouvera pas cet-
» te description fort civile à l'égard des
» Dames ; je l'avoue ; mais à qui en
» doit-on attribuer la faute ? est-ce à
» celles qui la commettent, ou à ceux
» qui la remarquent ? Pour moi, j'ai senti

» un tel dégoût à la vûe de cette vilaine
» drogue répandue sur la lévre, que la
» conversation la plus agréable, ou la
» personne la plus charmante n'a pu
» m'en dédommager. A l'égard de celles
» qui n'en prennent que pour se donner
» de petits airs, ou pour remplir les vui-
» des de la conversation, je puis bien les
» supporter ; mais elles doivent y renon-
» cer en public, & ne pas faire courir
» leur tabatiere d'une main à l'autre,
» pendant qu'on doit écouter avec res-
» pect celui qui leur parle. Malgré tout
» cela, *Fulvie* est si charmée de sa bon-
» ne grace en pareil cas, qu'au milieu
» du Sermon elle tire sa tabatiere, plei-
» ne d'excellent tabac de *Bresil*, &
» qu'elle en offre à tous ceux qui l'en-
» vironnent, hommes & femmes, pour
» les convaincre qu'elle a toutes les ma-
» nieres libres d'une Dame de qualité.
» Mais puisque tout le monde sait déja
» qu'elle a la main belle, j'espére qu'à
» l'avenir elle ne se donnera plus la mê-
» me peine. Dimanche dernier il y eut
» huit jours, qu'à l'approche du Diacre
» ou de l'Ancien qui recevoit les aumô-
» nes dans l'Eglise, elle donna la sienne
» de très-bon air, & lui offrit en même
» tems une prise de son tabac. Je vous prie

» de nouveau, mon cher Monsieur, de » vouloir remédier à cet abus, & vous » obligerez beaucoup, &c.

T.

XXIV. DISCOURS.

Hanc ergo consuetudinem benignitatis largitioni munerum longè antepono. Hæc est gravium hominum atque magnorum; illa quasi assentatorum populi multitudinis levitatem voluptate quasi titillantium.

Cic. de Offic. L. II. c. 18.

Je préfére beaucoup cette humeur bienfaisante envers tout le monde, à l'ostentation des largesses publiques. L'une est le propre de grandes ames & des honnêtes-gens; au lieu que l'autre semble être le partage des flatteurs, & de ceux qui cherchent à gagner la populace par des dehors éblouissans.

Sur la vraie & la fausse générosité.

LOrsqu'on examine de près les devoirs de la vie civile, il me semble qu'il y a quelque chose, dans ce qu'on appelle communément générosité, qui vient plutôt d'un naturel facile qui n'écoute pas la raison, que d'un cœur hon-

nête & libéral. C'eſt pour cela même que la vraye libéralité me paroît toujours fondée ſur la tempérance, & qu'un eſprit bienfaiſant ſe gouverne plus par la raiſon, que par l'inſtinct. Celui qu'on appelle d'ordinaire généreux, quoiqu'il n'ait aucun égard à ce qu'il doit à ſa famille, quand il aura bien examiné la choſe, trouvera qu'il a ſacrifié à des ſots, à des fripons, à des flatteurs, ou à des malheureux volontaires, tous les moyens d'aſſiſter à l'avenir ſes plus proches. Mais s'il eſt honorable de donner, quel ſoin ne doit-on pas avoir pour ſe conſerver en état de faire des actes de généroſité toute ſa vie ? D'un autre côté, y a-t-il une raillerie plus cruelle, que de dire d'un homme qui s'eſt mis dans l'impuiſſance de ſuivre ſon naturel à cet égard, *qu'il a été fort généreux ?* Auſſi, mon Auteur bien-aimé, dans les paroles que j'ai miſes à la tête de ce *Diſcours*, regardoit avec un certain mépris la baſſeſſe de ceux qui cherchoient à s'attirer la faveur du peuple par des feſtins & des jeux publics : Dépenſe, qu'il croyoit preſque toujours mal entendue, & qui doit être proportionnée aux circonſtances du tems & aux moyens de celui qui la fait. Une bienveillance univerſelle, dans le com-

merce de la vie, est d'une plus grande utilité pour celui que l'on oblige, & a moins d'ostentation dans celui qui la pratique. Suivant les idées que *Ciceron* en avoit, » un Négociant, qui aime à ren-» dre service & qui n'est point rigide » envers ses débiteurs, qui est juste & » facile, soit qu'il achette, qu'il vende; » qu'il prête, ou qu'il exerce la charité, » qui est ennemi de toute dispute, & qui » céde quelque chose de son droit plu-» tôt que d'entrer en procès; » un tel homme dis-je, a l'ame plus noble & fait plus de bien à la société civile, que tout autre qui ne s'adonne pas au négoce. Il est vrai que le Marchand a plus d'occasions de s'élever à une haute fortune, & d'en recueillir le plus doux fruit, je veux dire celui d'être libéral, sans qu'il en coûte presque rien à son fonds. J'avoue d'ailleurs, qu'il y a du risque dans l'exercice de la libéralité; mais ce qui doit y engager le plus, c'est qu'entre les Marchands, celui qui rend un bon office n'est pas moins intéressé à le taire, que celui qui le reçoit.

Du reste, les cruelles divisions, qui régnent dans notre Isle, vont si loin, que publier les services mutuels qu'on y voit rendre tous les jours, c'est atti-

rer aux personnes vertueuses une foule d'ennemis du parti opposé. Je n'ignore pas que M. *Bonhomme* prête de l'argent à un intérêt fort modique, afin que ses débiteurs en puissent recevoir quelque avantage ; que, malgré son air froid & même un peu brusque, il est compâtissant au dernier point, & qu'il a le cœur aussi tendre qu'une femmelette ; qu'il est d'ailleurs très-circonspect, & qu'il ne fournit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'industrie & qui ne sont coupables d'aucun excès. Je sai tout cela de M. *Bonhomme ;* mais qui oseroit le divulguer d'un *Tory* si connu ? Il y a quelque tems que je fus réduit au même silence politique, en parlant des œuvres charitables d'un autre, dont je ne dis que la moitié, parce qu'il étoit *Whig*. Celui qui a l'ame bienfaisante est populaire, sans être sujet à l'envie ; puisque les pauvres en reçoivent du secours de la maniere qu'ils s'y attendent, & que si les riches en deviennent jaloux, ils ne peuvent que l'imiter ; ce qui tourne à l'avantage du Public, & cause un vrai plaisir à tous les honnêtes gens. La plus haute idée que je puisse me former de la vie humaine, doit sa naissance à la conduite de quelques riches que je pourrois nom-

mer, qui ne font aucun progrès dans leurs acquisitions, qu'ils n'avancent en même tems la fortune de plusieurs autres, qui languiroient dans la misere sans un pareil soutien. Dans une Nation comme la nôtre, où il y a tant de fonds publics à maintenir, je ne sai pas si l'on peut dire qu'un homme est un bon sujet, qui n'y place pas une partie de son capital pour la défense & le crédit d'un gouvernement, à la vigilance duquel il doit la sûreté de tout ce qu'il possede. Il n'y a nul doute que ce ne soit la voie la plus courte d'obliger un grand nombre de personnes tout à la fois, & d'étendre votre humeur bienfaisante aussi loin qu'elle peut aller, si vous n'êtes pas engagé dans le commerce. Mais celui qui négocie, outre qu'il doit à l'état une portion de ce même crédit qu'il donne à un Banquier, peut avoir toujours en vûe d'éloigner la pauvreté de la maison de l'industrieux, & de prévenir la faillite de l'honnête homme qui a du malheur. Sans cette bienveillance, l'orgueil, ou un esprit vindicatif portera un homme à exiger la moitié de ce qui lui est dû de la part de celui qu'il a ruiné, plutôt que la somme entiere d'un autre qu'il a soutenu. Cette bien-

bienveillance est essentielle au caractere d'un honnête Négociant, & de tout homme qui veut jouir de son bien avec honneur & satisfaction. Il ne seroit pas même difficile de montrer que l'appui de ceux qui ont de la vertu & de l'industrie tourneroit plus à l'avantage de leur protecteur, que l'envie qu'il auroit de servir & d'obliger les fortunés.

Ciceron, pour exciter la bienveillance des riches en faveur de ceux qui en ont le plus de besoin, raisonne à peu près de cette maniere : (*f*) » Nous devons tou-» jours avoir égard, *dit-il*, à la nature » des choses, & régler notre conduite » là-dessus. Lorsque le riche vous a payé » ce qu'il vous devoit, il ne vous a pas » la moindre obligation ; mais le pau-» vre, qui est honnête homme, se croit » votre redevable après vous avoir payé » sa dette. Les riches & les puissans, » bien loin de vous être obligés pour » vos bons offices, croyent vous faire » honneur de les accepter ; outre qu'ils » leur paroissent toujours suspects, & » que c'est la même chose pour eux d'at-» tendre quelque grace de leur part, ou » de la recevoir. L'homme d'une mé-» diocre fortune, convaincu que dans

(*f*) *Lib. II. de Offic. c. 20.*

» le bien que vous lui avez fait, vous
» avez eu plus d'égard à sa personne
» qu'à son état, en use non seulement
» avec vous comme une personne qui
» vous est obligée ; mais il se conduit de
» la même maniere envers tous ceux qui
» peuvent lui donner quelque secours. Il
» est d'ailleurs si éloigné de grossir les
» petits services qu'il peut vous rendre,
» soit dans son idée, ou dans celle des
» autres, qu'il les diminue autant qu'il
» lui est possible. A l'égard de ce que
» vous faites pour un homme en crédit
» ou fort élevé au-dessus de vous, à
» peine en prend-il connoissance lui-mê-
» me, ou tout au plus sa famille ; mais
» les services que vous rendez à un hon-
» nête homme qui vit dans la bassesse,
» vous attirent la vénération de tous
» ceux qui se trouvent dans le même
» état, & qui sont toujours en assez
» grand nombre.

T.

XXV. DISCOURS.

Invidiam placare paras virtute relicta ?
HOR. L. II. Sat. III. 13.

Voulez-vous appaiſer l'envie, en renonçant à la vertu.

M. le SPECTATEUR,

» IL y a quelque tems qu'on ne vous a point vu dans les Aſſemblées que » je fréquente ; ce qui me fait craindre » que vous n'ignoriez ce qui ſe paſſe » dans cette partie du beau monde, » qu'on croit à juſte titre, s'il m'eſt per- » mis de le dire, formée par les gens » les plus polis de la Ville. Sachez d'ail- » leurs que les rapports injurieux me » ſcandaliſent, que je ſuis l'ennemie dé- » clarée de tout ce qui s'appelle médi- » ſance, & que je regarde ce défaut » comme la plus indigne lâcheté, dont » les perſonnes diſtinguées ſe puiſſent » rendre coupables. Malgré tout cela, il » n'y a preſque point de compagnie, où

Contre la *Médiſance.*

» la médisance ne déchire tous ceux
» qu'on s'avise de louer. Le mérite, soit
» à l'égard de l'esprit ou de la beauté,
» n'est autre chose aux yeux des médi-
» sans, que la faveur d'un petit nom-
» bre de gens de néant, qui ne donnent
» leurs éloges qu'à ceux qui ne posséd-
» dent ni l'un ni l'autre de ces avanta-
» ges. Ceux, dont je parle, voudroient
» s'ériger en arbitres de la réputation de
» tout le monde. Ils ternissent la réputa-
» tion des personnes les plus innocen-
» tes, dès qu'elles paroissent en Ville;
» & il suffit qu'une jeune Demoiselle
» mérite l'estime & l'admiration des
» honnêtes gens, pour être l'objet de
» l'envie & de la haine de ces malins
» esprits. Cette abominable coutume de
» supprimer ou d'affoiblir tout ce qui est
» digne de nos éloges, n'est pas moins
» ordinaire parmi les hommes, qu'en-
» tre les femmes. Si je puis me rappel-
» ler ce qui se passa hier au soir dans
» une visite, vous verrez que les deux
» sexes sont également portés à médire
» & à calomnier avec la même fureur.

» M. de *Jarnac* se rendit chez Mada-
» me de *S. Leger* vers les huit heures. Il
» seroit inutile de vous décrire le cercle
» qu'on y formoit, puisque vous savez

» de quelle maniere on y eſt aſſis ; mais » je vous apprendrai que ce Gentilhom- » me, éclairé par un Valet de pié fort » leſte, qui portoit deux flambeaux, & » qui a toujours ſes cheveux ſous le bon- » net juſqu'à ce que toutes les bougies » ſoient allumées & que la cérémonie » commence, je vous apprendrai, dis- » je, que ce Gentilhomme, qui eſt d'une » humeur gaye, y entra en fredonnant » l'air, *Chaque trait, charmante beauté,* » &c. Il ajoûta d'abord, *C'eſt la choſe* » *du monde la plus déraiſonnable, que l'on* » *ne puiſſe pas aller voir ſes amis en ſûre-* » *té, & que ces meurtrieres ſoient toujours* » *en campagne. Quelle taille ! Quelle mi-* » *ne ! Quel coup d'œil ne m'a-t-elle pas* » *donné, lorſque ſon carroſſe a paſſé près* » *du mien !* .... Là-deſſus, Madame de » *S. Leger* l'interrompit en ces termes : » *Qui eſt donc cette belle, je vous prie ?* .... » *C'eſt ſans doute, Madame,* dit une au- » tre, *cette créature dont je vous parlois,* » *il n'y a qu'un moment. Celle dont vous* » *parliez !* reprit M. de Jarnac ; *je ſou-* » *haiterois être venu aſſez tôt, pour avoir* » *le bonheur de vous entendre, puiſque tou-* » *te mon éloquence ne ſauroit exprimer ce* » *qu'elle eſt ; mais ſi une taille avanta-* » *geuſe, un air modeſte, une pudeur in-*

» *nocente , & l'envie de s'attirer les re-*
» *gards de tout le monde , au milieu de*
» *l'éclat de cent mille charmes , ... Oh !*
» *M. de Jarnac* , s'écria toute l'Assem-
» blée ; à quoi Mademoiselle *Hotain* ,
» reconnue pour une véritable prude ,
» ajoûta d'abord qu'elle croyoit savoir
» de qui ce Gentilhomme vouloit par-
» ler , & qu'il avoit raison d'insinuer
» qu'elle cherchoit à s'attirer les yeux de
» tout le monde. Puis , s'adressant à sa
» voisine , *C'est* , continua-t-elle , *la plus*
» *mal élevée créature que vous ayez vûe de*
» *vos jours. Quelque mal élevée que vous la*
» *trouviez , Madame* , poursuivit une au-
» tre , *on lui fait grand tort de la croire*
» *aussi novice qu'elle paroît ; puisque , la*
» *semaine derniere , elle fut à un Bal jus-*
» *qu'à deux heures du matin. M. de* Jar-
» nac *eut le bonheur de l'accompagner chez*
» *elle ; mais* . . . . Chaque Dame de l'As-
» semblée fit alors quelque exception à
» toutes les graces & à tous les avanta-
» ges que M. de *Jarnac* lui attribuoit ; en
» sorte qu'il fut forcé à lâcher prise , &
» à leur abandonner la belle toute en-
» tiere. Enfin je m'apperçus , à la mine
» de ce Gentilhomme & à l'air malin
» dont il haussa les épaules , qu'il rouloit
» dans son esprit tous ces coups de lan-

» gue, & qu'il avoit envie de renouveler
» avec moi cette conversation ; mais
» je la laissai tomber, & je louai d'abord
» un certain Gentilhomme de ma con-
» noissance, qui est d'une société fort
» agréable, & qui joint à un air noble
» & gracieux, une modestie, une bra-
» voure & une candeur tout extraordi-
» res. M. de *Jarnac*, qui est de l'humeur
» des femmes, souffrit patiemment que
» je fisse l'éloge de son esprit & de son
» cœur ; mais lorsque j'en vins à sa bon-
» ne mine, il ne put se retenir. Il avoua
» que c'étoit un très-honnête homme,
» & qui n'étoit pas sot ; mais pour un
» Gentilhomme bien fait, que je l'excu-
» serois s'il n'étoit pas de mon avis. Sur
» cet unique fondement, il nous donna
» la généalogie de cet honnête homme,
» il nous apprit de quelle maniere il
» avoit acquis une partie de son bien ;
» qu'il en étoit redevable à un mariage ;
» & qu'après tout, il ne voyoit rien en
» lui que de commun, soit à l'égard de
» l'esprit ou de l'éducation.

» C'est ainsi, M. le *Spectateur*, que
» la médisance régne dans le monde.
» Pour moi, je crains tant les méchan-
» tes langues, que j'ai prié tous ceux qui
» me veulent du bien de ne me louer ja-

» mais ; puisque leurs éloges ne servi-
» roient qu'à faire éplucher mes défauts,
» & que j'aime mieux être inconnue, que
» de briller par des qualités qu'on me
» disputeroit. Je ne doute pas même
» qu'il n'y ait des milliers de jeunes gens,
» qui pourroient servir d'ornement à la
» société, & qui n'osent étudier les ma-
» nieres polies, dans la crainte de se voir
» en butte à la médisance. Ils passent
» leur vie dans une rusticité honteuse,
» malgré tous les avantages qu'ils possé-
» dent, soit à l'égard du corps, de l'es-
» prit, ou de la fortune. Ceux-ci, frap-
» pés d'une terreur panique, craignent
» d'être blâmés, & les médisans pren-
» nent un plaisir malin à les ravaler. Je
» recommande les uns & les autres à vos
» bonnes leçons ; & si vous pouvez les
» ramener, la Ville ne vous en aura pas
» seulement une obligation infinie, mais
» quantité de nos jeunes Dames & de
» nos beaux esprits, qui commencent à
» se mettent en vogue, vous feront rede-
» vables de leur beauté & de leur répu-
» tation. Je suis, *&c.*

T.

MARIE JUSTINE.

XXVI. DISCOURS.

——— ——— ——— Quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus : inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis. ——— ——— ——— ——— ———

LUCAN. Lib. I. 359.

Quoique la Mort soit le plus terrible de tous les objets, ils ne la craignent pas. De-là vient qu'ils l'affrontent d'un air intrepide, & qu'ils donnent tête baissée dans le péril.

Sur la gaieté ou le courage que certains grands-hommes ont fait paroître à l'heure de la mort.

J'Ai lû avec plaisir une Lettre de consolation que *Phalaris* écrivoit à un pere affligé, de ce qu'il venoit de perdre un fils d'un mérite extraordinaire. Sa pensée, autant que je puis m'en souvenir, se réduit à ceci : » Qu'il devoit » prendre garde que la mort avoit mis » une espéce de sceau au caractere de » son fils, & qu'elle l'avoit placé hors » de l'atteinte du vice & de l'infamie : » Que, pendant qu'il étoit en vie, il » risquoit toujours d'abandonner la ver- » tu, & de perdre la réputation qu'il » s'étoit acquise ». La mort fixe la répu-

» tation d'un homme, & décide si elle » est bonne ou mauvaise.

Delà vient peut-être, quoiqu'il y en ait quelques autres motifs, que nous avons une répugnance naturelle à faire l'éloge d'un homme, jusqu'à ce qu'il soit dans le tombeau. Pendant qu'il est sujet à changer, nous pouvons en avoir différentes idées. Il peut nous forcer à perdre l'estime que nous avions conçue pour lui, & nous paroître tôt ou tard dans un autre jour que celui où nous le voyons à présent. En un mot, si l'on ne doit pas décider qu'un homme est heureux ou malheureux avant sa mort, on ne sauroit non plus lui donner le titre de vicieux, ou de vertueux, avant ce terme.

Ce fut aussi pour cette raison qu'*Epaminondas*, interrogé lequel des trois, de lui-même, d'*Iphicrate*, ou de *Chabrias*, méritoit le plus d'estime, répondit qu'il falloit les voir mourir, avant qu'on pût le décider.

Si d'un côté il n'y a pas de plus triste idée pour un honnête homme, que celle de se voir exposé à un tel changement; de l'autre, on peut dire qu'il n'y a rien de plus glorieux que de mener une vie réglée, & de soutenir la beauté de son caractere jusques à la fin.

On compare souvent la fin de la vie d'un homme, à la conclusion d'une Piéce de Théatre, qui est bien écrite, & où les principaux personnages jouent le même rôle jusques au bout, quelque puisse être leur sort. A peine y a-t-il une personne illustre, dans l'Histoire *Grecque* ou *Romaine*, dont l'un ou l'autre Ecrivain n'ait rapporté la mort, & qui ne la blâme ou ne l'approuve suivant l'humeur ou les principes qu'il avoit. M. de S. *Evremond* loue jusqu'à l'excès le courage de *Petrone* dans les derniers momens de sa vie, & il croit y trouver plus de fermeté d'esprit que dans la mort de *Seneque*, de *Caton*, ou de *Socrate*. Il n'y a nul doute que l'envie de paroître singulier dans ses remarques, & de vouloir découvrir ce qui avoit échappé à l'observation des autres, n'ait engagé cet Auteur, aussi poli qu'ingénieux, à penser de cette maniere. Tout le mérite de *Petrone* se réduit à être mort avec la même gayeté qu'il avoit eue durant sa vie; mais comme il l'avoit passée dans la débauche & la dissolution, l'indifférence qu'il témoigna à la fin de ses jours, venoit plutôt de son naturel volage, que de la force de son esprit. Le courage de *Socrate* venoit d'un

tout autre motif, je veux dire du sentiment intérieur d'une vie réglée, & de l'espérance d'un bonheur éternel. Si la gayeté au lit de mort plaisoit tant à M. de S. *Evremond*, il en auroit pu trouver un exemple bien plus digne de nos éloges dans notre Compatriote, le Chevalier *Thomas Morus*.

Cet illustre Savant s'étoit rendu fameux par une conversation pleine d'esprit & de bons mots, & il parut toute sa vie jouer le rôle d'un autre *Democrite*, comme *Erasme* le remarque dans une Dédicace qu'il lui adresse.

Il mourut pour un article de sa Religion, & tous ceux du même parti l'honorent comme un véritable martyr. Cette innocente gayeté, qui lui avoit acquis une grande réputation durant sa vie, l'accompagna jusques à la fin (*g*). Il porta sur l'échaffaut le même enjouement, qu'il avoit d'ordinaire à sa table; & lorsqu'il mit sa tête sur le bloc, il donna des preuves de cette bonne humeur qu'il avoit toujours fait paroître à ses amis dans toutes les occasions de la vie. Sa mort répondit très-bien à la vie qu'il

(*g*) Voyez l'Histoire d'Angleterre par M. *de Rapin*, Tom. V. pag. 341.

avoit menée. Il n'y eut rien de nouveau, qui sentît la gêne ou l'affectation. Il ne crut pas que la maniere dont sa tête devoit être séparée du reste de son corps, fût une circonstance qui dût changer l'assiette de son esprit; & dans la ferme attente d'une immortalité glorieuse, il crut que le plus petit dégré d'une douleur excessive devoit être éloigné d'un accident qui n'avoit rien en lui-même de capable de l'abbattre ou de l'intimider.

Il n'est pas trop à craindre qu'on imite cet exemple. La frayeur naturelle que les hommes ont de la mort, suffit pour les garantir de ce danger. Je remarquerai seulement, que ce qui étoit Philosophie dans cet homme extraordinaire, seroit frénésie dans un autre qui, avec son humeur enjouée, n'auroit pas la même sainteté de mœurs.

Je finirai ce *Discours* par l'exemple d'un Prince, qui, dans les derniers momens de sa vie, fit paroître, selon moi, plus d'intrépidité & de grandeur d'ame, qu'aucun des *Grecs* ou des *Romains* les plus célébres à cette occasion, Le voici, tel qu'on le trouve dans (*h*) l'*Histoire des*

(*h*) Pag. 1721. Edition d'*Amsterdam* chez *Et. Roger.* 1712.

Révolutions de Portugal, écrite par M. l'Abbé de *Vertot*.

» Lorsque *Dom Sebastien*, Roi de » *Portugal*, envahit les terres de *Mulëi* » *Moluc*, Empereur de *Maroc*, dans le » dessein de le détrôner, *Moluc* étoit at- » taqué d'une maladie mortelle qui le » consumoit. Cependant il chercha l'oc- » casion d'en venir à une bataille décisi- » ve, & il la trouva. On peut dire qu'il » se voyoit mourir lui-même, & sa foi- » blesse étoit si grande, qu'il ne douta » point qu'il ne fût arrivé à son dernier » jour. Il n'oublia rien dans cette extrê- » mité pour le rendre le plus beau de sa » vie. Il rangea lui-même son Armée en » bataille, & donna tous les ordres » avec autant de netteté d'esprit & d'ap- » plication, que s'il eût été en parfaite » santé. Il étendit même sa prévoyance » jusqu'aux événemens qui pouvoient ar- » river par sa mort, & il ordonna aux » Officiers dont il étoit environné, que » s'il expiroit pendant la chaleur du » combat, on en cachât avec soin la » nouvelle, & que, pour entretenir la » confiance des soldats, on feignît de » venir prendre ses ordres, & que ses » Aides de Camp s'approchassent à l'or- » dinaire de sa litiere, comme s'il eût

» été encore en vie. Il se fit ensuite por-
» ter dans tous les rangs de l'Armée ; &
» autant par signes & par sa présence,
» que par des discours, il exhorta les
» *Maures* à combattre généreusement
» pour la défense de leur Religion & de
» leur Patrie.

» La bataille commença de part &
» d'autre par des décharges d'artillerie.
» Les deux Armées s'ébranlerent ensui-
» te, & se chargerent avec beaucoup
» de fureur ; tout se mêla bientôt. L'In-
» fanterie Chrétienne, soutenue des
» yeux de son Roi, fit plier sans peine
» celle des *Maures*. Le Duc d'*Aveiro*
» poussa même un corps de Cavalerie,
» qui lui étoit opposé, jusqu'au centre
» & à l'endroit qu'occupoit le Roi de
» *Maroc*. Ce Prince, voyant arriver ses
» soldats en desordre & fuir honteuse-
» ment devant un ennemi victorieux, se
» jetta à bas de sa litiere, & plein de
» colere & de fureur, il voulut, quoique
» mourant, les ramener lui-même à la
» charge. Ses Officiers s'opposerent en
» vain à son passage, il se fit faire jour
» à coups d'épée : mais ces efforts ache-
» vant de consumer ses forces, il tomba
» évanouï dans les bras de ses Ecuyers :
» on le remit dans sa litiere, & il n'y

» fut pas plutôt, qu'ayant mis ſon doigt
» ſur la bouche, comme pour leur re-
» commander le ſecret, il expira dans
» le moment, & avant même qu'on eût
» pu le conduire juſqu'à ſa tente.

L.

XXVII. DISCOURS.

Sed ea animi elatio, quæ cernitur in periculis & laboribus, ſi juſtitia vacat, pugnatque, non pro ſalute communi, ſed pro ſuis commodis, in vitio eſt.

Cic. de Offic. L. I. c. 19.

La bravoure, qui paroît dans les dangers & les travaux de la Guerre, eſt un vice & non pas une vertu, lorſque la juſtice en eſt bannie, & qu'elle cherche plutôt ſes intérêts particuliers, que le bien public.

De la véritable & de la fauſſe *bravoure*, à l'occaſion de l'inhumanité

Hier au ſoir le Capitaine *Sentry* ſe rendit à la Cotterie, où il nous lut une Lettre qu'il avoit reçûe d'*Ipſwich*, avec ordre de me la communiquer. On y fait le détail d'un combat qu'il y avoit eu entre un Armateur *François*, com-

mandé par un certain *Dominique Pottiere*, & un petit Vaisseau de cette même Ville chargé de grain, dont le Maître s'appelle *Goodwin*. Celui-ci se défendit avec une bravoure incroyable, & repoussa trois ou quatre fois les ennemis, qui étoient venus à l'abordage. Supérieurs en nombre, ils redoublerent leurs efforts dans l'espérance de l'enlever; jusqu'à ce qu'enfin l'*Anglois*, prêt à couler à fond, baissa le pavillon. Mais une défense si extraordinaire ne servit qu'à irriter le Capitaine de l'Armateur, & qu'à lui inspirer le désir inhumain de se venger de la perte qu'il avoit soutenue dans ses différentes attaques. A la faveur d'un portevoix, il dit au Maître du vaisseau Marchand qu'il ne vouloit pas le prendre sur son bord, & qu'il attendoit de le voir périr. Là-dessus *Goodwin* crut remarquer certain desordre sur l'Armateur, qui lui fit conjecturer avec raison, que l'équipage desapprouvoit la barbarie de son Capitaine: de sorte qu'il se mit dans sa chaloupe, & aborda l'ennemi. Les Matelots le reçurent en dépit de leur Commandant; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne le traitassent de la maniere qu'il lui plût. *Pottiere* le fit tenir par quelques-uns de ses hommes, & d'un Armateur *François*.

lui donna tant de coups de bâton, que le pauvre *Goodwin*, baigné dans son sang & le cœur plein de rage, s'évanouit : il le mit ensuite aux fers, où il n'eut d'autre nourriture, que celle qu'un ou deux Matelots lui donnoient en cachette, au péril de s'exposer à la bastonnade. Après l'avoir gardé plusieurs jours, au milieu de la puanteur, de la faim, & de la misere, il le descendit à *Calais*. Le Gouverneur de cette Place, instruit de ce qui venoit d'arriver, cassa *Pottiere* avec ignominie, & fournit à *Goodwin* tout le secours qu'un ennemi cruellement traité peut attendre d'un homme d'honneur, qui cherche à laver son Prince & sa Patrie d'une pareille tache.

Lorsque le Capitaine *Sentry* eut achevé de lire sa Lettre, où il y avoit plusieurs autres circonstances qui aggravoient la cruauté de l'Armateur *François*, il se mit à raisonner sur la grandeur d'ame & le courage : il nous dit que c'étoient deux qualités inséparables ; & que le courage, qui n'avoit aucun égard à la justice ni à l'humanité, n'étoit autre chose que la férocité d'une bête brute. » La véritable bravoure, » *continua-t-il*, est toujours animée par » la raison, & un sentiment d'honneur

» & d'équité ; au lieu que la fausse éclate dans un air effronté, une impudence outrée, & une disposition à choquer tout le monde. Celle-ci paroît dans » tous les petits-maîtres, qui infestent » cette grande Ville, qui parlent fort » haut dans les assemblées, que la présence des gens sages & vertueux n'intimide point, & qui sont, en un mot, » insensibles à toutes les bienséances de » la vie humaine. Un impudent s'éleve » au-dessus du mérite accompagné de » modestie & d'une véritable grandeur » d'ame ; il paroît même spirituel & » agréable aux yeux de la populace ; » pendant qu'on ne fait aucune attention à l'homme d'un courage mâle, ou » plutôt qu'on le mepriſe. Il y a une » certaine qualité propre à chaque chose ; & il me semble que ce que vous » autres Savans appellez juste & sublime dans le style, par opposition à » l'enflure du discours, peut vous donner une idée de ce que j'entends, lorsque je dis que la modestie est une marque certaine de la bravoure, & que » l'impudence en est le singe. Celui qui » écrit d'une maniere solide, & qui ne » s'échauffe jamais mal à propos, découvre la force d'un bon génie ; de

» même, celui qui est égal & tranquille
» dans toute sa conduite, est soutenu
» par ce que nous pouvons appeller un
» véritable courage. Oh, qu'il n'est pas
» si facile d'être un homme de cœur,
» que la plûpart du monde, qui ne ré-
» fléchit point, se l'imagine! Il ne suffit
» pas d'être hardi & entreprenant. L'Ar-
» mateur, dont nous venons de parler,
» avoit assez de hardiesse pour attaquer
» son ennemi; mais il manquoit de
» grandeur d'ame pour admirer cette
» même qualité dans la vigoureuse dé-
» fense de l'*Anglois*. Son esprit bas &
» rampant n'étoit occupé que de la prise
» du Vaisseau qui lui échappa, & de la
» perte qu'il avoit essuyée lui-même: de
» sorte qu'il traita un honnête homme,
» qui défendit le sien contre ses attaques
» le mieux qu'il lui fut possible, de la
» même maniere qu'il en pouvoit user
» avec un brigand qui l'auroit volé.

» D'ailleurs, également déchu de son
» espérance, il n'eut pas le sens de voir
» qu'en pareil cas, un certain procédé
» étoit louable, & que l'autre étoit cri-
» minel. Dans le combat, la malice, la
» rage, la haine & la vengeance déchi-
» chirent le cœur des petits esprits: mais
» la gloire, l'honneur & la clémence

» animent l'homme courageux ». Le Capitaine finit son discours par un échantillon de sa lecture, & il nous cita un Auteur *François*, qui traite de la valeur guerriere. » J'aime, *dit-il*, un Criti-» que, qui joint les régles de la vie ci-» vile avec les Remarques sur les Ecri-» vains. Mon Auteur, *continua-t-il*, dans » son (*i*) *Traité du Poëme Epique*, com-» pare la valeur de *Turnus* avec celle » d'*Enée*, & voici de quelle maniere il » s'exprime là-dessus. *La vaillance*, dit-» il, *est le plus bel ornement au caractere* » *de* Turnus; *& l'on peut dire que c'est* » *tout ce qu'il a de bon. Mais cette qua-*» *lité dans* Enée *le céde à plusieurs autres*, » *& principalement à sa piété. C'est donc* » *la piété qui doit éclater dans* Enée, *sa* » *valeur doit beaucoup moins paroître; &* » *la valeur, au contraire, doit être fort* » *illustre & fort éclatante dans la perso-*» *ne de* Turnus. *Aussi aime-t-il autant la* » *guerre, qu'*Enée *aime & recherche la* » *paix. Tout ce que fait* Turnus *dans les* » *combats, ou pour s'y disposer, est ordi-*» *nairement fait avec dessein, avec plai-*» *sir, & avec des discours magnifiques, &*

(*i*) Par le P. *Le Bossu*. Voyez l'Edition de la Haye en 1714. page 395.

» *beaucoup d'appareil & d'empreſſement.*
» Enée *agit ordinairement ſans bruit &*
» *ſans affectation ; il parle peu ; & s'il*
» *entre en colere, c'eſt moins pour combat-*
» *tre, que parce qu'il eſt forcé de combat-*
» *tre, & de ſe défendre ; c'eſt moins pour*
» *vaincre, que pour achever la guerre.*
» *Mais ſi l'éclat & les brillans font pa-*
» *roître la valeur de* Turnus *plus que cel-*
» *le d'*Enée, *les actions font voir qu'en*
» *effet & au fond la valeur d'*Enée *l'em-*
» *porte infiniment au-deſſus de celle de*
» Turnus.

T.

XXVIII. DISCOURS.

Si ad honestatem nati sumus, ea aut sola expetenda est, aut certè omni pondere gravior est habenda quàm reliqua omnia.

CICER.

Si nous sommes nés pour exercer la bonne-foi, nous devons la rechercher uniquement, & l'estimer d'un plus grand poids que toute autre chose.

Portrait naïf de la franchise & de la mauvaise foi.

MOnsieur *Honeycomb* me faisoit hier ses plaintes de ce que les mœurs de la Ville ont si fort changé depuis quelques années, qu'un homme poli n'est pas moins embarrassé à entamer la conversation, qu'à discourir sur les sujets qu'on y traite d'ordinaire. Il prétend qu'il y a un mal aujourd'hui sous le Soleil qui étoit inconnu aux siécles passés ; puisqu'aucun Poëte satyrique, ou Ecrivain de morale n'en a fait aucune mention. Depuis que le monde est créé, dit-il, jamais les hommes n'étoient devenus fourbes en si peu de tems. Si vous lisez les Tragédies du siécle dernier, vous trouvez que les hommes artificieux & les personnes d'intrigue sont d'un âge

fort avancé, à l'abri des plaisirs & des saillies de la jeunesse; mais aujourd'hui, à ce que mon ami observe, les jeunes gens arrivent tout d'un coup à l'expérience des vieillards; & vous verrez un homme de vingt-cinq ans rusé, perfide & plein d'intrigues, ne se faire aucun scrupule de leurrer, de surprendre, ou de trahir son prochain. Mon ami ajoûte que, jusques vers la fin du régne de *Charles II.* il n'y avoit aucun fourbe un peu distingué au-dessous de l'âge de quarante ans; & qu'aujourd'hui, dans tous les endroits où l'on converse, vous n'entendez parler que d'établir sa fortune, sans avoir égard à la nature des moyens qu'on y employe. Cette ambition déréglée est si à la mode, que les jeunes gens négligent tout ce qui approche de la candeur, de la franchise & de la vertu: ils affectent même de paroître pires qu'ils ne sont, & ils témoignent par leurs actions & leurs discours, qu'ils n'ont pas la moindre estime pour l'honneur & la bonne foi. Pourvû qu'ils viennent à bout de leurs desseins, ils ne se mettent pas en peine du reste. Ils se font une sotte vanité de leur finesse, quoiqu'elle soit de courte durée, & qu'il n'y ait que de petits esprits, des ames basses & rampantes qui

qui l'approuvent. Mais, sans examiner ici les tours que l'artifice met en usage pour en imposer aux sots, j'alléguerai une (*k*) autorité de grands poids, pour faire voir qu'il n'y a que la sincérité qui soit capable de soutenir jusques au bout les intérêts & la fortune d'un homme.

» La bonne foi a tous les avantages » de l'hypocrisie, & plusieurs autres au- » delà. Si l'apparence de quoi que ce soit » est bonne à quelque chose, je suis per- » suadé que la réalité vaut mieux : car » pourquoi est-ce qu'un homme dissimu- » leroit, ou qu'il voudroit paroître ce » qu'il n'est pas, s'il n'avoit bonne opi- » nion de la qualité qu'il s'attribue ? En » effet, être hypocrite ou dissimuler, » c'est revêtir l'extérieur de quelque cho- » se de réel & de louable. Mais la plus » sûre voie qu'il y ait de paroître doué » d'un talent, c'est de le posséder. Sou- » vent même il est aussi difficile de s'ac- » coutumer à l'hypocrisie, que d'acqué- » rir la vertu ; & si l'on n'a pas celle-ci, » il y a dix à parier contre un qu'on le

(*k*) Il semble que l'Auteur veuille parler de l'Archevêque *Tillotson*, & que le *Discours* suivant soit pris du même Sermon, dont on a vû quelques endroits dans le II. Tome, page 67, *&c.*

» découvrira, & alors tout le soin qu'on
» a pris pour en jouer le rôle est une pei-
» ne perdue. Il y a toujours quelque cho-
» se dans la peinture, qui la fait aisé-
» ment distinguer du naturel.

» On ne sauroit jouer long-tems un
» autre personnage que le sien propre;
» & quelque habile que l'on soit, tôt ou
» tard la nature s'échappe & nous tra-
» hit. S'il y a donc quelqu'un qui veuille
» paroître bon, qu'il le soit en effet;
» alors tout le monde sera convaincu de
» sa bonté: d'où il est clair que la sincé-
» rité est à tous égards la véritable pru-
» dence. Elle a de grands avantages,
» dans les affaires de la vie civile, sur
» tous les artifices & les rafinemens de
» la dissimulation & de la tromperie;
» c'est la voie la plus simple, la plus ai-
» sée & la plus sûre d'agir dans le mon-
» de; elle est accompagnée de moins
» d'embarras, de fatigue, de soucis &
» de péril; c'est le chemin le plus court
» pour arriver à notre but; il nous y
» conduit en droite ligne, & l'usage en
» sera toujours de plus longue durée.
» Les artifices de la ruse & de la fraude
» s'affoiblissent de jour en jour, & de-
» viennent moins utiles à ceux qui les
» pratiquent; au lieu que la candeur se

» fortifie avec le tems : plus un homme » l'exerce, plus il confirme sa bonne ré- » putation, & plus il engage ceux qui » le connoissent à se fier à lui ; ce qui est » d'un prix inestimable dans les affaires » de la vie civile.

» La vérité ne se dément jamais, & » n'a besoin d'aucune aide pour se dé- » couvrir ; elle est toujours sur les lé- » vres, & prête à s'échapper lorsqu'on » y pense le moins. Il n'en est pas ainsi » du mensonge ; il est incommode, il » met l'esprit à la torture, & il deman- » de plusieurs mauvais tours pour se sou- » tenir. Il en est comme d'un édifice bâti » sur un fondement ruineux, qui a tou- » jours besoin de nouveaux appuis, & » dont l'entretien coûte plus, que si on » l'avoit d'abord élevé sur un fondement » solide. Mais la sincérité est ferme & » durable ; il n'y a ni vuide, ni crevas- » ses, ni soûterrains ; & parce qu'elle » est franche & ouverte, elle ne craint » pas d'être exposée aux yeux de tout le » monde. Il n'en est pas de même de » l'hypocrite ; il est toujours en danger » d'être découvert, & lorsqu'il croit » marcher dans les ténébres, toutes ses » démarches sont si visibles qu'il n'y a » personne qui n'en apperçoive le but ;

» il est le dernier à remarquer qu'on l'a
» démasqué ; & pendant qu'il s'imagi-
» ne avoir dupé tous ceux qui l'environ-
» nent, il est seul la dupe de son pro-
» pre cœur & l'objet de la risée publi-
» que.

» Ajoûtez à ceci, que la franchise ai-
» de bien dans l'expédition des affaires :
» elle attire une grande confiance à ceux
» qui la possédent ; elle épargne de lon-
» gues recherches, & va droit au fait en
» peu de mots. Elle ressemble à un grand
» chemin uni & battu, qui conduit plu-
» tôt & plus sûrement au gîte, que des
» sentiers détournés, où l'on risque de
» s'égarer. D'ailleurs, quelque commo-
» dité que l'on trouve dans la dissimula-
» tion, elle n'est pas de longue durée :
» mais l'inconvénient qui en résulte ne
» finit jamais ; parce qu'elle rend un
» homme suspect toute sa vie, qu'on ne
» le croit pas même lorsqu'il dit vrai, &
» qu'on se défie de lui lorsqu'il n'a peut-
» être aucun mauvais dessein. Lorsqu'un
» homme est décrédité à l'égard de la
» bonne foi, il est perdu sans ressource ;
» il n'y a rien qui le puisse rétablir, ni la
» vérité ni le mensonge.

» Il m'est venu souvent dans l'esprit,
» que Dieu, par un trait de son infinie

» sageſſe, a caché aux fourbes & aux
» hypocrites les avantages qui nous re-
» viennent de la candeur & de la fran-
» chiſe, quand nous n'aurions en vûe
» que nos intérêts temporels. L'avarice
» & l'ambition les aveuglent à un tel
» point, qu'ils recherchent par toutes
» ſortes de voies leur intérêt préſent, &
» qu'ils n'ont aucun égard aux avantages
» éloignés, quoique certains, de la bon-
» ne foi. S'ils étoient capables de les dé-
» couvrir, ils ſeroient honnêtes gens,
» non pas tant par un principe de vertu,
» que de friponnerie, & dans l'eſpérance
» d'arriver plutôt à leur but. C'eſt ainſi
» que la juſtice divine leur a caché ce
» véritable trait de ſageſſe, afin qu'ils
» ne fuſſent pas à niveau des gens d'hon-
» neur, & qu'ils n'éxécutaſſent pas leurs
» iniques projets par des moyens légiti-
» mes.

» Il faut avouer que ſi un homme ne
» devoit être dans le monde qu'un jour,
» s'il n'avoit rien à démêler avec ceux
» de ſon eſpéce, & s'il n'avoit beſoin ni
» de leur eſtime ni de leurs bons offi-
» ces, il n'y auroit pas grand mal, eu
» égard aux intérêts de cette vie, s'il per-
» doit ſa réputation tout d'un coup, &
» s'il la hazardoit *gratis* : mais s'il doit

» faire quelque séjour ici-bas, & s'il veut » profiter du commerce des autres pendant qu'il y est, que la bonne foi & » la sincérité accompagnent toutes ses » paroles & ses actions ; puisqu'il n'y a » que cela seul capable de le soutenir » jusques au bout, malgré toutes les traverses de la vie ; & que tous les artifices, qu'il peut mettre en usage, lui » manqueront tôt ou tard.

T.

XXIX. DISCOURS.

In tenui labor : ——— ——— ———

Virg. Georg. L. IV. 6.

Il est difficile de bien manier un petit sujet.

CElui de mes Correspondans, qui a honoré le Public en général, & moi en particulier, de ses pensées sur l'éducation, vient de m'envoyer la Lettre suivante.

Monsieur,

Lettre sur » Je prends la liberté de vous écrire

» une quatriéme Lettre sur l'éducation
» de la jeunesse. Dans ma précédente, je
» vous ai parlé de quelques tâches, qu'il
» ne seroit pas inutile, selon moi, de
» joindre à leurs exercices ordinaires,
» pour les former de bonne heure à la
» vertu. Dans celle-ci, j'en proposerai
» quelques autres, qui pourroient con-
» tribuer, si je ne me trompe, à leur
» donner une bonne tournure pour le
» monde, & à les mettre en état de s'y
» avancer.

l'éducation de la jeunesse.

» Lorsqu'on fait étudier un jeune gar-
» çon, il me semble qu'on a pour but,
» ou de le rendre agréable à lui-même,
» & de lui enseigner à supporter la soli-
» tude avec plaisir; ou, s'il ne doit pas
» hériter d'un bon revenu, de lui four-
» nir les moyens de suppléer à ce dé-
» faut, & d'établir sa fortune. On peut
» dire d'un homme qui s'applique à l'é-
» tude dans la premiere de ces vûes,
» qu'il le fait pour l'ornement; & de ce-
» lui qui s'y attache dans l'autre, qu'il
» le fait pour l'utilité. L'un s'y adonne
» pour acquérir du bien, & l'autre pour
» servir de relief à celui qu'il posséde.
» Mais, quoique la plûpart de ceux qui
» étudient soient enfermés dans cette der-
» niere classe, je me bornerai ici à pro-

» poſer quelques méthodes qui peuvent » être utiles à ceux qui cherchent à s'a- » vancer dans le monde par leur ſavoir. » Pour cet effet, je remarquerai d'abord » que de petits talens ont plus contribué » à de hautes fortunes que des talens » extraordinaires, qui, malgré tout leur » éclat aux yeux du monde, ne ſont pas » toujours les plus utiles en eux-mêmes, » ni les plus avantageux à ceux qui les » poſſédent.

» Les émplois qui demandent un eſ- » prit ſublime ſont en ſi petit nombre, » qu'il y a bien de grands génies qui » ſont ſortis de ce monde ſans avoir » trouvé l'occaſion de ſe faire valoir; au » lieu que les perſonnes d'une capacité » médiocre trouvent tous les jours, dans » le cours ordinaire de la vie civile, des » occaſions proportionnées à leurs ta- » lens.

» Je connois deux Meſſieurs, qui » étoient autrefois camarades d'école, & » qui, depuis ce tems-là, ont toujours » été bons amis. L'un y paſſoit pour un » eſprit lourd, & il eut la même répu- » tation à l'Univerſité; l'autre faiſoit la » gloire de ſon Maître, & devint le plus » célébre Etudiant du Collége dont il » étoit membre. Ce beau génie eſt au-

» jourd'hui rencoigné à la campagne
» dans un Bénéfice de quatre-vingt livres
» ſterlin de revenu par an ; au lieu que
» l'autre, avec le ſimple talent d'un Maî-
» tre Ecrivain ordinaire, a gagné cent
» mille piéces.

» Par ce que je viens de dire, il me
» ſemble que pluſieurs de nos riches Ci-
» toyens ſeront en doute s'ils doivent
» ſouhaiter que leurs fils ſoient de grands
» génies ; mais il n'y a rien de plus ab-
» ſurde, que de vouloir donner à un
» jeune garçon, qui n'a pas le moindre
» talent, la même éducation qui eſt pro-
» pre à celui que la nature a comblé de
» ſes faveurs.

» Le mal donc que je trouve dans nos
» Ecoles *Latines*, eſt que tous les Eco-
» liers indifféremment y ſont occupés à
» des exercices qui demandent du génie ;
» au lieu qu'il tourneroit à l'avantage de
» la plûpart d'entre eux, ſi on leur en-
» ſeignoit certains petits arts à la mode,
» qu'on peut acquérir avec une capacité
» médiocre, & qui ne laiſſent pas d'être
» ſouvent mis en jeu durant le cours de
» la vie d'un homme.

» Telles ſont toutes les parties de la
» Géométrie pratique. J'ai connu un
» homme qui fit une grande liaiſon avec

» un Miniſtre d'Etat, pour avoir taillé » un Cadran ſur une de ſes vitres ; & je » me ſouviens d'un Eccléſiaſtique, qui » obtint un des meilleurs Bénéfices qu'il » y ait dans l'Oueſt de notre Iſle, pour » avoir mis en ordre les affaires d'un » Gentilhomme de la campagne, & lui » avoir donné un plan exact de ſes ter- » res.

» Je ne ſaurois m'empêcher de parler » ici d'un exercice, qui eſt d'uſage dans » toutes les profeſſions de la vie, & au- » quel tous les Maîtres devroient occu- » per leurs Ecoliers, je veux dire le ſoin » d'écrire des Lettres en *Anglois*. Pour » cet effet, au lieu de les gêner à faire » des épîtres, des thêmes & des vers en » *Latin*, on pourroit établir une correſ- » pondance réglée entre deux écoliers » ſur tel ſujet qu'on trouveroit à propos, » ou ſouffrir qu'ils donnaſſent quelque- » fois carriere à leur imagination, & » qu'ils ſe communiquaſſent l'un à l'au- » tre toutes les bagatelles qui leur vien- » droient dans l'eſprit, pourvû qu'au- » cun d'eux ne manquât jamais de répon- » dre au tems précis à la Lettre de ſon » camarade.

» J'oſe même ſoutenir, que la plûpart » des écoliers, devenus hommes, ſe

» trouveroient plus avancés par un tel
» exercice, que par tout le *Grec* & le
» *Latin* qu'ils peuvent apprendre au Col-
» lége dans l'espace de sept ou huit an-
» nées.

» Le défaut de cette pratique n'est que
» trop visible dans plusieurs Savans, qui,
» charmés du style de *Demosthene* ou de
» *Ciceron*, manquent de termes com-
» muns & de phrases ordinaires pour
» s'exprimer en leur propre Langue. J'ai
» vû une Lettre qu'un de nos Orateurs
» *Latins* avoit écrite en *Anglois*, & dont
» le moindre Procureur auroit eu sujet
» de se moquer.

» On ne doit pas oublier non plus
» l'Arithmétique, & la maniere d'écrire
» par abbréviations, qui se peuvent ap-
» prendre facilement, & qui sont du
» nombre de ces petits arts, que je viens
» de recommander.

» Vous aurez, sans doute, observé,
» Monsieur, que ce que vous venez de
» lire a sur-tout en vûe ces jeunes gar-
» çons qui ne paroissent pas avoir des ta-
» lens extraordinaires, & qui sont ainsi
» incapables des Sciences les plus rele-
» vées; mais je pourrois ajoûter à cela
» que les plus beaux génies ont quelque-
» fois besoin de ces qualités communes,

» pour faire valoir ensuite les principa-
» les, & s'introduire dans le monde.

» L'histoire nous fournit divers exem-
» ple de personnes d'un génie supérieur,
» réduites à s'insinuer dans la faveur des
» grands par quelqu'un de ces talens
» ordinaires. C'est ainsi que le Gentil-
» homme parfait, dans quelqu'une de
» nos Comédies modernes, s'introduit
» auprès de sa Maîtresse, sous le per-
» sonnage d'un Peintre ou d'un Maître
» de danse.

» Dans un jeune garçon qui a de l'es-
» prit, ces qualités ne sont que l'acces-
» soire, au lieu qu'elles font l'essentiel
» de celui qui en manque : elles servent
» de divertissement à l'un, & d'occupa-
» tion à l'autre. Il en est à peu près d'un
» beau génie qui est enrichi de ces peti-
» tes connoissances, comme du Grand
» Seigneur, à qui l'Alcoran ordonne
» d'apprendre & d'exercer quelque mé-
» tier. Il ne faudroit pas même aller si
» loin pour trouver des exemples de cet-
» te nature; puisque l'*Allemagne* a eu
» divers Empereurs, qui se sont attachés
» de leur bon gré à des Arts méchani-
» ques. Le dernier Empereur *Leopold*
» travailloit en bois, & l'on peut voir
» encore aujourd'hui plusieurs de ses ou-

» vrages à *Vienne*, si joliment faits, que » le plus habile Tourneur de l'*Europe* » n'auroit pas honte de les avouer pour » siens.

» Malgré tout ce que j'ai dit jusques » ici, je ne desapprouve pas qu'on mette tout en œuvre pour donner de l'étendue à l'esprit de la jeunesse, & le » conduire aussi loin qu'il peut aller. » Mon unique but est d'insinuer qu'en » fait d'instruction & d'étude, on peut » trouver une méthode qui seroit d'un » grand secours aux moindres génies. Je » suis, *&c.*

X.

XXX. DISCOURS.

——— ——— Cum magnis virtutibus adfers
Grande supercilium. ——— ——— ———

JUV. Sat. VI. 168.

Avec toutes vos rares qualités, vous avez un grand fond d'orgueil.

M. le SPECTATEUR,

» DAns quelques-uns de vos *Dis-* Portrait
» *cours*, vous avez décrit la plû- d'une *De-*
» part des femmes, & vous les avez ran- *vote.*

» gées en différentes classes. Vous avez
» dépeint la *Guenon*, la *Coquette*, &
» plusieurs autres ; mais il me semble
» que vous n'avez rien dit jusques-ici de
» la *Dévote*. Une femme de ce caractere
» parle de la vertu à tort & à travers :
» personne ne doit révoquer en doute
» qu'elle n'en soit ornée, puisqu'elle l'as-
» sure ; quoique son témoignage soit
» en quelque sorte démenti par la peine
» qu'elle se donne pour paroître ce qu'el-
» le devroit être facilement & avec un
» air de gayeté. Elle vit dans le monde,
» & ne se refuse aucun de ses divertisse-
» mens, quoiqu'ils soient toujours insi-
» pides à son goût, il faut l'en croire.
» Elle ne se possède jamais qu'à l'Eglise ;
» c'est-là où sa vertu se déploye, & où
» elle est si fervente dans ses dévotions,
» que je l'ai vûe souvent se mettre hors
» d'haleine à force de prier Dieu. Pen-
» dant qu'elle a de jeunes Demoiselles à
» son logis, qui s'amusent à danser, ou
» à faire de petits jeux, elle s'occupe à
» lire tout haut dans son cabinet. Il n'y
» a point d'amour, à ce qu'elle dit, qui
» ne soit ridicule, excepté l'Amour di-
» vin ; mais elle parle de cette passion
» qui régne entre les deux sexes, avec
» tant de fiel, qu'on la soupçonneroit

» de mêler quelque jalousie avec son
» mépris. Si elle voit quelquefois un
» homme témoigner de l'ardeur à sa
» Maîtresse, elle tourne les yeux vers le
» Ciel, & s'écrie, *Que veut dire ce fou*
» *avec son galimatias ? Est-ce que la clo-*
» *che ne sonne pas encore pour nous avertir*
» *d'aller aux Prières?*

» Nous avons, dans notre Province,
» une Dame de cette trempe, qui se
» fait des amusemens d'une nature bien
» opposée à ceux qui charment son sexe.
» Elle ne porte jamais sous le bras un
» petit chien de Boulogne avec un col-
» lier garni de grelots, ni un écureuil,
» ni une marmote dans la poche, mais
» elle y a toujours un Abrégé de Mora-
» le, qu'elle ne manque pas d'en tirer
» en cachette aussi-tôt qu'on la voit.
» Lorsqu'elle parut à ce divertissement
» grotesque, (*l*) dont vous avez touché
» un mot quelque part, je veux dire à
» cette fameuse course d'ânes, qui ne
» méritoit pas, si je ne me trompe, d'ê-
» tre encouragée par tant de personnes
» de qualité, elle n'y fut pas, de même
» que les autres Dames, pour entendre

(*l*) C'est dans un *Discours*, qu'on n'a pas jugé à propos de traduire, parce qu'il n'auroit eu aucune grace en *François*.

» braire ces pauvres animaux, ni pour
» voir des payſans courir tout nuds, ni
» pour entendre des Gentilshommes cam-
» pagnards, en perruques d'Abbé & en
» ceintures blanches, conter fleurettes à
» la portiere d'un carroſſe, & crier à
» haute voix, *Madame, il fait délicieux.*
» Non, ce n'étoit point-là ſes vûes, com-
» me elle s'en eſt expliquée elle-même
» dans les termes que je viens d'em-
» ployer; mais elle y aſſiſta, pour prier
» Dieu de tout ſon cœur qu'il n'y eût
» perſonne de bleſſé dans la foule, &
» pour voir s'il n'y auroit pas moyen de
» remettre le viſage diſloqué du pauvre
» Grimaceur dans ſa premiere aſſiette.
» Elle ne cauſe jamais lorſqu'elle boit
» ſon thé; mais elle ſe couvre les yeux,
» & pouſſe une éjaculation avant que
» d'en humer une ſeule goutte.

» Ces manieres choquent la véritable
» piété, & bien loin de la faire aimer,
» ne ſervent qu'à la tourner en ridicule.
» Auſſi l'Ecriture-Sainte eſt-elle pleine
» de traits vifs contre l'hypocriſie & les
» hypocrites, & ce n'eſt pas ſans raiſon;
» puiſque l'exemple d'une fauſſe dévo-
» tion, au lieu d'encourager la vertu,
» ne ſert qu'à en éloigner. L'orgueil,
» dans une Dame de ce caractere, pro-

» duit le même effet qu'une vie déréglée » dans un Ecclésiastique ; c'est-à-dire, » qu'elle ne l'abrutit pas seulement lui-» même, mais qu'elle prévient la plû-» part du monde contre la Religion. Je » suis, *&c.*

Feu-Ardent.

M. le Spectateur,

Lettre sur la modestie & sur l'impudence.

» Lorsque *Xenophon* parle des *Lacé-*» *démoniens* & de la conduite de leur jeu-» nesse dans les rues, il nous dit qu'ils » ne fixoient jamais leurs regards sur per-» sonne, qu'on pouvoit aussi-tôt se les » attirer que les yeux d'une statue de » marbre, & qu'ils étoient plus modestes » en toute occasion qu'une Fiancée qu'on » met au lit le soir de ses nôces. La mo-» destie, qui est toujours accompagnée » de grandeur d'ame, avoit tant d'in-» fluence sur leur courage, qu'un enne-» mi n'osoit les envisager dans une ba-» taille, & qu'ils s'estimoient heureux » de mourir pour leur patrie.

» Toutes les fois que je marche dans » les rues de *Londres* & de *Westminster*, » les regards des jeunes gens que je trou-» ve sur mes pas, me font souhaiter d'ê-» tre à *Lacédémone*. Je vois des airs si

» empressés, des yeux si hautains & une
» si grande effronterie, qu'un observa-
» teur superficiel leur attribueroit plus
» de courage que n'en avoient ces *Grecs*.
» Pour moi, je suis devenu si bon phy-
» sionomiste, que j'entends fort bien le
» langage des yeux, & que j'en serois
» même plus misérable, si je n'avois cor-
» rigé, par la philosophie, l'humeur
» chagrine & bizarre de la vieillesse. A
» peine y a-t-il un seul homme en juste-
» au-corps rouge, qui ne me regarde fixe-
» ment, & qui ne me dise par-là qu'il
» est intrépide. J'en vois plusieurs qui,
» choqués de mon étrange figure, pes-
» tent tout bas contre moi, sans que de
» ma vie je leur aye fait aucun mal. Je
» trouve le mépris dans toutes les rues,
» où il se manifeste en plusieurs manie-
» res, ou par un regard dédaigneux, ou
» par un sourcil élevé, ou par les nari-
» nes enflées du riche & de l'homme
» vain. L'apprenti marque son peu de
» respect par un doigt étendu, & le
» crocheteur en tirant sa langue. Si un
» Gentilhomme de la campagne a la
» curiosité d'observer les édifices, les en-
» seignes, les carrosses, les horloges &
» les cadrans, on ne sauroit concevoir
» jusqu'à quel point la canaille polie de

» cette Ville, à qui ces objets sont familiers, le tourne en ridicule. J'ai vû moi-» même un crocheteur, avec un fardeau » sur le dos, en détacher une main, pour » faire tourner le chapeau sur la tête d'un » Gentilhomme campagnard qui marchoit devant lui : pendant que cet honnête homme juroit, ou qu'on le voyoit » déconcerté, tous les goguenards, qui » se trouvoient en chemin, ricanoient » pour applaudir à l'action ingénieuse » du drôle qui avoit fait le coup, & se » moquer de la sottise de l'autre qui n'avoit pas des yeux autour de la tête afin » de le prévenir. Ces déréglemens viennent de ce qu'on affecte en général d'avoir de l'esprit, de la vivacité & du » courage. *Wicherly* badine là-dessus » dans quelqu'une de ses piéces, où il fait » dire à un de ses personnages, que des » culottes rouges sont une marque certaine de valeur; & *Otway* en introduit » un autre, qui, pour donner des preuves de son agilité, renverse un mendiant qui se traînoit sur des crosses.

» Je vous prie, Monsieur, de nous » régaler d'une spéculation étendue sur » ce que je viens d'insinuer ici. En attendant, malgré la foiblesse de mon âge » avancé, je n'oublierai rien pour me

» défendre ; & à l'exemple de *Diogene* ;
» qui cherchoit autrefois un honnête
» homme en plein midi, avec une lanter-
» ne à la main, je ne marcherai jamais
» dans nos rues, qu'avec une lanterne
» ſourde, munie d'un cryſtal convexe.
» D'ailleurs je déclare à tous ceux qui me
» regarderont fixement, que je leur por-
» terai tout droit les rayons de ma bou-
» gie dans les yeux, afin que, ſi je n'en
» trouve aucun modeſte, je me garan-
» tiſſe au moins de leur impudence. Je
» ſuis, *&c.*

T.

MODESTIN.

XXXI. DISCOURS.

Non ego mordaci diſtrinxi carmine quemquam.
OVID. Triſt. Lib. II. 563.

Je n'ai jamais écrit de vers ſatiryques contre perſonne.

Raiſons qui engagent le *Spectateur* à écrire des invectives contre ceux qui ont attaqué ſes Ouvrages, ou qui ont

J'Ai eu ſouvent la demangeaiſon d'é-

mal parlé de ma personne ; mais je regarde comme un bonheur singulier d'avoir étouffé mon ressentiment & de n'en être jamais venu à cette extrêmité. Après avoir écrit une fois la moitié d'une Satyre, j'eus tant de compassion pour la personne que j'avois maltraitée, que je condamnai mon Ecrit au feu, sans y avoir mis la derniere main. J'ai été assez indigné pour faire des Epigrammes & autres petites Piéces satyriques, & après les avoir admirées un ou deux jours, j'ai eu le courage de les condamner aux flammes. Ce sont autant de victimes que j'ai immolées à l'humanité, & j'ai reçu beaucoup plus de satisfaction de les avoir supprimées, qu'elles n'auroient pu m'attirer d'honneur, ou mortifier mes ennemis, si je les avois rendues publiques. Si un homme a quelque talent pour écrire, c'est la marque d'un bon esprit, de ne répondre pas aux injures & aux calomnies, avec la même aigreur qu'on les a débitées contre lui : mais lorsqu'un homme s'est donné la peine de rendre la pareille à son Antagoniste, & qu'il a en main de quoi se venger, s'il y renonce tout d'un coup, & qu'il étouffe son ressentiment, il y a là quelque chose de grand & d'héroïque. Plus l'injure, qu'on

teur à ne répondre pas à ses Critiques.

lui a faite, est atroce & mal-fondée, plus il a de mérite à la pardonner.

Je n'ai jamais trouvé une réflexion mieux poussée, ni qui m'ait plû davantage, que celle d'*Epictete*, qui considere un ennemi sous un nouveau jour, & qui nous en donne une idée toute différente de celle que nous en avons d'ordinaire. En voici le sens en peu de mots (*m*) : » Quelqu'un vous taxe-t-il d'être or-» gueilleux ou d'un méchant naturel, de » porter envie aux autres ou d'avoir trop » bonne opinion de vous-même, d'être » ignorant ou calomniateur ? Examinez-» vous bien là-dessus, & voyez si ses re-» proches sont légitimes ou non : s'ils ne » le sont pas, sachez que vous n'êtes pas » celui qu'il blâme, qu'il en veut à une » personne imaginaire, & qu'il aime » peut-être ce que vous êtes réellement, » quoiqu'il haïsse ce que vous paroissez » être à ses yeux. Mais si vous trouvez » que ses reproches soient bien fondés ; » si vous êtes ce qu'il vous croit, un en-

(*m*) Il semble que l'Auteur *Anglois* a voulu paraphraser ici quelques préceptes de cet ancien Philosophe, tels que sont la Sect. 48. & la 64. de l'*Enchiridion*, ou de l'*Abrégé de la Philosophie*, que M. *G. Boileau* a publié en *François*.

» vieux, un homme d'un mauvais natu-
» rel, corrigez-vous au plutôt, devenez
» honnête, affable & obligeant : alors
» ſes reproches tombent d'eux-mêmes,
» ou, s'ils continuent, vous devez y être
» inſenſible, puiſque vous n'êtes plus la
» perſonne qu'ils attaquent.

Je m'applique ſouvent cette régle, & lorſque j'entends parler de quelque Ecrit ſatyrique où l'on me drape, j'examine ſi ſes traits tombent ſur moi ou non. Si je me condamne moi-même, je tâche de me corriger de tous les défauts qu'on me reproche; mais ſi l'invective n'eſt fondée que ſur le menſonge, je n'en fais aucun cas, & il me ſemble que mon nom, mis à la tête d'une de ces piéces, n'eſt autre choſe qu'un de ces noms feints qu'un Auteur met en uſage pour repréſenter un caractere de ſon invention. Pourquoi eſt-ce qu'un homme ſeroit ſenſible à un trait lancé contre un défaut, dont il n'eſt pas coupable ? Ou pourquoi ſubiroit-il la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ? Cette inſenſibilité eſt une force d'eſprit, que chacun doit témoigner pour ſon innocence, & ſans laquelle il ſeroit impoſſible qu'un homme de quelque diſtinction, ou qui a du mérite, vécût en paix avec lui-même

dans un pays où l'esprit & la liberté dominent.

Le fameux M. *de Balzac*, dont tous les Ouvrages respirent cette grandeur d'ame qui lui étoit si naturelle, en donne une marque fort vive dans une de ses Lettres au Chancelier de *France*, qui avoit prévenu la publication d'un Libelle contre lui, où il s'exprime en ces termes : (*n*) *Si la chose étoit nouvelle, il se peut que je ne serois pas fâché de la suppression du premier Libelle qui me diroit des injures : mais à cette heure qu'il y en a pour le moins une médiocre Bibliothéque, je suis presque bien-aise qu'elle se grossisse, & prens plaisir de faire une monjoye des pierres, que l'envie m'a jettées sans me faire mal.*

L'Auteur fait ici allusion à ces monumens que les Orientaux élevoient sur les corps morts, & où chaque voyageur jettoit une pierre en passant. Il est certain qu'il n'y a pas de monument si glorieux que celui qui est élevé de cette maniere par les mains de l'envie. Pour moi, j'admire plus un Auteur qui peut soutenir courageusement un reproche

(*n*) Voyez Lettre XLIII. Liv. XVI. p. 710 Edition de *Paris* in-fol. 1665.

mal-

mal-fondé, que tout l'esprit & la satyre la plus fine dont il assaisonneroit une replique.

Voilà quelle est ma pensée, & les raisons que j'ai eues pour ne pas répondre en forme aux Censeurs de mes *Discours*. Ajoûtez à cela qu'un Ouvrage, plein de réfléxions personnelles & de disputes, est presque inutile au Public. De-là vient aussi que je ne me suis jamais détourné de mon chemin pour relever les petites chicanes que l'envie ou l'ignorance m'a faites. La cohue des barbouilleurs, qui n'ont pas d'autre moyen, pour se faire connoître, que d'attaquer les Ecrits qui ont obtenu quelque réputation dans le monde, m'auroit bien donné de l'exercice, si ces Messieurs m'avoient vû disposé à entrer en lice avec eux.

Je finirai ce *Discours* par la Fable du Voyageur, dans *Boccalini*, qui entêté du bruit des cigales, sauta en grande furie de son cheval, résolu de les massacrer toutes. C'étoit, à ce que remarque l'Auteur, une peine assez inutile, puisque s'il avoit continué son voyage sans prendre garde à ces insectes, ils seroient tous morts en peu de semaines, & il n'en auroit pas souffert la moindre incommodité.

XXXII. DISCOURS.

—— —— navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis hîc est.

Nous cherchons notre bonheur par mer & par terre. Ce que nous cherchons est ici.

M. le SPECTATEUR,

Sur le but qu'on doit se proposer dans les *Voyages.*

» UNe Dame de ma connoissance,
» & pour laquelle j'ai tant d'esti-
» me que je ne saurois être en repos lors-
» qu'elle fait une action indiscrette, est
» cause de l'embarras que je vous donne
» de lire ce qui suit. C'est une Veuve, à
» qui l'indulgence d'un tendre Epoux a
» laissé le maniment d'un bien très-con-
» sidérable & la tutelle d'un fils âgé d'en-
» viron seize ans, deux objets qui lui
» sont fort chers. Le garçon a des talens
» médiocres, qui ne brillent pas beau-
» coup, mais qu'on ne doit pas mépri-
» ser; il a fait tous les exercices ordinai-
» res à ceux de son âge avec assez de
» succès, & d'ailleurs il ne manque pas

» de hardiesse. A la faveur de cette qua-
» lité, qui sert de vernis à toutes les au-
» tres, il tire bon parti de ce qu'il fait,
» & il le déploye en toute occasion.
» L'Eté dernier, il embarrassa deux ou
» trois fois le Vicaire du lieu devant une
» assemblée de la plûpart des Dames du
» voisinage, & il se distingua d'une ma-
» niere bien remarquable. A l'ouïe de
» ces belles proueſſes, comme cela n'ar-
» rive que trop souvent par malheur, la
» mere s'est mise en tête que son fils est
» un oracle, & qu'on ne doit pas suivre
» à son égard la méthode qu'on observe
» dans l'éducation de ceux de son âge;
» puisque ce seroit le vrai moyen d'avi-
» lir ses talens, & que cela feroit un tort
» irréparable à son vaste génie.

» Je leur rendis visite la semaine der-
» niere, & surpris de ce que le jeune
» Monsieur ne paroissoit pas autour de
» la table à thé, où il ne manque pres-
» que jamais d'officier, je demandai de
» ses nouvelles. Madame sa mere me ré-
» pondit qu'il étoit sorti avec sa femme
» de chambre, pour quelques prépara-
» tifs qui regardoient leur équipage, &
» qu'elle le meneroit voyager au plutôt.
» Quoique la nouveauté du dessein me
» choquât un peu, je ne le témoignai

» pas sur le champ, & je voulus même
» insinuer que ce voyage n'alloit sans
» doute qu'à lui faire voir une partie de
» son domaine, où il n'a jamais été, &
» qui est dans une Province éloignée.
» Mais elle eut soin de me désabuser au
» plus vîte de cette agréable erreur, &
» de me communiquer tout son plan.
» Elle s'étendit d'abord sur les progrès
» extraordinaires de son fils, & sur sa
» vaste littérature : d'où elle conclut,
» qu'il étoit bien tems de lui faire con-
» noître les hommes & les choses ; qu'el-
» le vouloit donc qu'il fît le tour de
» *France* & d'*Italie ;* mais qu'elle ne pou-
» voit se déterminer à le perdre de vûe,
» & qu'ainsi elle avoit résolu de l'ac-
» compagner par-tout.

» J'avois quelque envie de la railler
» de ce ridicule dessein ; mais je ne me
» trouvai pas d'humeur à badiner sur un
» sujet si délicat & si chatouilleux. Je
» craignis qu'il ne m'échappât quelque
» mot, qui choqueroit trop l'habileté du
» fils, ou la suffisance de la mere ; bien
» persuadé que, dans l'un & l'autre de
» ces deux cas, quoique muni des rai-
» sons les plus fortes, au lieu d'amener
» cette Dame à mon avis, je m'expose-
» rois à perdre son estime : de sorte que

» je résolus sur le champ de vous en re-
» mettre la décision.

» Lorsque je vins à réfléchir la nuit,
» selon ma coutume, sur ce qui s'étoit
» passé le jour, il me parut que le des-
» sein de faire voyager un jeune garçon
» entre les bras, pour ainsi dire, de sa
» mere, afin qu'il apprenne à connoître
» les hommes & les choses, est une folie
» d'un genre tout singulier. Je ne me
» souvenois pas d'avoir jamais rien ob-
» servé de tel, quoique je me rappellasse
» quelques exemples qui n'étoient pas
» fort éloignés de celui-ci. Ensuite je
» roulai dans mon esprit l'idée qu'on a
» des voyages en ce qu'ils font partie de
» l'éducation. Il n'y a rien de plus com-
» mun que de prendre un jeune garçon
» à la sortie du Collége, de le mettre
» sous la conduite d'un pauvre Etudiant,
» qui n'est pas fâché de se voir bannir
» pour trente livres sterlin par an & sa
» nourriture, & de l'envoyer badiner &
» folâtrer dans les Pays étrangers. C'est
» ainsi qu'à l'exemple des petits enfans
» qui vont aux Marionnettes, il passe le
» tems à faire le badaut, & à regarder
» avec surprise mille objets qui lui sont
» inconnus, ou dont il ignore les mo-
» tifs & le but; au lieu d'acquérir, sous

» un habile Maître, les véritables prin-
» cipes de toutes les Sciences, & de se
» munir de bonnes maximes, pour se
» bien gouverner durant tout le cours de
» sa vie.

» Y a-t-il rien de plus surprenant, &
» pourroit-on s'imaginer que les hom-
» mes fussent capables de tomber dans
» une erreur si grossiere ? C'est-là un
» vaste champ, qui peut donner de
» l'exercice à un beau génie : & il ne
» me semble pas que vous y soyez en-
» tré jusques-ici. Je souhaiterois donc,
» Monsieur, que vous fissiez entendre au
» monde que les voyages doivent servir
» de clôture à l'éducation de la jeunes-
» se, & que vouloir débuter par-là, c'est
» commencer par où l'on doit finir.

» Sans contredit, le but, qu'on doit
» se proposer dans les voyages, est d'exa-
» miner les mœurs & les coutumes des
» autres peuples, de voir en quoi ils
» l'emportent sur nous, & en quoi nous
» les surpassons eux-mêmes ; d'adopter
» ce qu'il y a de bon & de laisser le mau-
» vais ; de jouir d'une conversation plus
» libre & plus étendue que celle où nous
» étions bornés dans notre patrie ; de re-
» noncer ainsi à ce qu'il peut y avoir de
» bizarre, d'affecté ou de rustique dans

» nos manieres, & que nous avons pu
» contracter chez nous. Mais le moyen
» d'obtenir aucun de ces avantages, lorſ-
» qu'on eſt tout-à-fait novice dans les
» Coutumes & les Loix de ſon pays na-
» tal, & qu'on n'a pas encore fixé dans
» ſon eſprit les premiers élémens de la
» politeſſe & de la bienſéance? Aſpirer
» à ces avantages ſans les qualités requi-
» ſes, c'eſt prétendre élever un ſuperbe
» édifice ſans jetter aucun fondement;
» ou, s'il m'eſt permis d'employer cette
» expreſſion, c'eſt vouloir tracer une
» riche broderie ſur une toile d'arai-
» gnée.

» Un autre but, qu'on doit avoir dans
» les voyages, & qui mérite d'être bien
» obſervé, c'eſt de juger ſainement des
» anciens Auteurs, par la vûe des lieux
» où ils ont vécu, & qu'ils ont décrits;
» de comparer l'état où l'on trouve ces
» endroits avec les deſcriptions qu'ils en
» ont données, & de remarquer le mer-
» veilleux rapport qu'il y a entre la co-
» pie & l'original. C'eſt ſans doute un
» des plus agréables exercices qu'il y ait
» pour un eſprit tourné de ce côté-là;
» outre qu'à divers égards il peut ſervir
» à de bonnes réfléxions morales, ſi le
» voyageur ſait tirer de juſtes conſé-

» quences sur la fragilité des choses hu-
» maines, à la vûe du triste & déplora-
» ble état, où le tems & la barbarie ont
» réduit tant de Palais, de Villes & de
» pays entiers, qui font une si belle figu-
» re dans l'Histoire. On peut même por-
» ter cet usage plus loin, si l'on examine
» chaque arpent de terre qui a servi de
» théatre à quelque action fameuse, soit
» qu'on y voye les traces d'un *Caton*,
» d'un *Ciceron*, d'un *Brutus*, ou de quel-
» que autre personne célébre. Une pa-
» reille circonstance vûe de près, quoi-
» que peu de chose en elle-même, peut
» donner plus d'ardeur à un esprit no-
» ble & généreux pour imiter ces grands
» exemples, s'il est du moins disposé
» comme il faut pour en recevoir l'im-
» pression. Mais vous aurez de la peine
» à croire, si je ne me trompe, que ceux-
» là le soient, qui, bien loin de péné-
» trer le sens & le génie des Anciens,
» n'entendent presque pas leur Langue
» maternelle.

» Du reste, je me suis écarté de mon
» sujet, qui n'alloit qu'à vous prier de
» garantir, s'il est possible, une tendre
» mere *Angloise* & son véritable fils,
» d'être la risée des Nations les plus po-
» lies de l'*Europe*, où ils vont se donner

» en spectacle. Ayez la bonté de leur » dire, que si le roulis d'un Vaisseau & » le cahottement d'un Coche peuvent » contribuer à la santé du corps, ils peu- » vent aussi causer un tel vertige à de » jeunes têtes vuides, qu'elles s'en ress- » sentiront toute leur vie. Je suis, &c.

T.

PHIL. LAMAISON.

XXXIII. DISCOURS.

——— * perituræ parcite chartæ.
JUV. Sat. I. 18.

Faites graces au Papier, quoiqu'il doive périr un jour.

Sur la Manufacture du Papier & sur l'Imprimerie.

J'Ai pris souvent plaisir à considérer les deux sortes d'avantages qui reviennent au Public de mes Spéculations, & qu'on pourroit distinguer, à suivre le style des Logiciens, en *matériels* & en *formels*. J'entens par les derniers ceux que mes Lecteurs reçoivent, à proportion qu'ils s'éclairent ou qu'ils se divertissent à lire mes *Discours*; mais puisque

je les ai tournés plusieurs fois de ce côté-là, je me bornerai ici à les envisager dans la premiere vûe. Par le terme de *matériels*, je veux désigner ces avantages que le Public reçoit de mes Feuilles volantes, en ce qu'elles consument quantité de notre papier, que leur impression occupe nos Artisans, & qu'elles donnent de l'ouvrage à un nombre infini d'autres personnes.

Notre Manufacture de Papier met à profit des guenilles, qui ne peuvent être d'aucun autre usage, & occupe à les ramasser une infinité de mains incapables de tout autre emploi. Ces pauvres Chifonniers, que nous voyons si empressés à fouiller dans tous les coins & recoins de nos rues, délivrent ce qu'ils ont glané au Marchand en gros. Celui-ci l'envoye par charrettées ou battelées à la Papeterie, où ces guenilles passent par de nouvelles mains, & donnent de l'exercice à un autre métier. Ceux qui ont, sur leurs terres, des moulins destinés à cet usage, augmentent ainsi leurs revenus; & toute la Nation est pourvûe, en grande partie, d'une commodité, qu'elle étoit obligée de tirer autrefois de ses voisins.

Les matériaux ne sont pas plutôt ré-

duits en papier, qu'on les distribue dans les Imprimeries, où ils donnent de l'ouvrage à une infinité d'Artisans, & servent à développer un nouveau mystere. De-là, suivant qu'ils sont imbus de nouvelles ou de politique, ils courent par toute la Ville, ensuite de (o) *Postillons*, de *Gazettes journalieres*, de *revûes*, de *mêlanges* & d'*Examinateurs*. Hommes, femmes & enfans disputent à qui les portera des premiers, & ils gagnent leur vie à les répandre. En un mot, lorsque je suis à la trace un paquet de guenilles converti en un cayer de mes Feuilles volantes, je trouve tant de mains employés à chaque pas qu'elles font dans leur route, qu'occupé à écrire un de mes *Discours*, il me semble que je pourvois à la subsistance d'une foule de de gens.

Si je ne prévenois ici quelques-uns de mes Lecteurs spirituels, ils ne manqueroient peut-être pas de me dire, que mes

(o) Ce sont les Titres de différentes Gazettes qui paroissent à *Londres*. Il y en a deux, *the Post-Man*, & *the Post-Boy*, qu'on ne peut guére bien exprimer en *François* que par le mot de *Postillon*; à moins que, pour les distinguer, on ne les nomme *le grand* & *le petit Postillon*.

Feuilles volantes, après avoir vû le jour, peuvent encore servir au Public en différentes occasions. J'avouerai donc qu'elles me servent, depuis plus d'une année, pour allumer ma pipe; que mon hôtesse m'envoye souvent sa petite fille pour me demander quelques-uns de mes vieux *Discours*, & qu'elle m'a dit bien des fois que le papier, sur lequel ils sont imprimés, est le meilleur qu'il y ait au monde pour envelopper des épices. J'ai même expérimenté plus d'une fois, qu'ils servent de bon fondement à un pâté de mouton; & à (*p*) *Noël* dernier ils étoient fort recherchés par tout le voisinage.

Il est assez divertissant de réfléchir sur les métamorphoses qu'un chifon de toile subit, avant qu'il soit converti en papier, & qu'il ait passé par tant de différentes mains. Le plus belles piéces de *Hollande*, réduites en lambeaux, prennent une nouvelle blancheur qui surpasse de beaucoup la premiere, & retournent souvent, en forme de Lettres, dans leur pays natal. La chemise d'une Dame peut

(*p*) Dans cette saison, l'on fait quantité de pâtés doux en *Angleterre*, composés de langues de bœuf hachées, d'écorce de citron, de raisins de Corinthe, *&c.*

être convertie en billets doux, & se voir une seconde fois en sa possession. Un Damoiseau pour retrouver sa cravate, après qu'elle est dénaturée, & la parcourir avec plus de satisfaction & d'utilité qu'il ne l'avoit jamais contemplée devant un miroir. Enfin un morceau de toile, après avoir duré quelques années en forme d'essuyemain ou de serviette, peut s'élever du fumier, où il a été ramassé, jusques au Cabinet des Princes, & en devenir un des plus précieux ornemens.

Les Nations les plus polies de l'*Europe* ont tâché de se surpasser les unes les autres pour la beauté de l'impression. Les Gouvernemens absolus, de même que les Républiques, ont encouragé cet Art, qui paroît le plus noble & le plus avantageux que les hommes ayent jamais inventé. *Louis XIV*, animé du désir de la gloire, s'est distingué sur-tout par les soins extraordinaires qu'il en a pris; en sorte qu'il a établi une Imprimerie au *Louvre*, où l'on a imprimé plusieurs Livres, dont il fait tant de cas, qu'il les regarde comme les plus beaux présens qu'il puisse offrir aux Princes étrangers, ou à leurs Ambassadeurs. Si nous jettons les yeux sur les Républiques

de *Hollande* & de *Veniſe*, nous trouverons qu'à cet égard elles ont été enviées par les plus grands Royaumes. On parle plus d'*Elzevier* & d'*Alde*, que d'aucun Penſionnaire de l'une ou d'aucun Doge de l'autre.

Les différentes Imprimeries qu'on voit aujourd'hui en *Angleterre*, & l'encouragement que l'on y donne depuis quelques années aux Sciences, ont rendu notre Nation auſſi glorieuſe ſur cet article, qu'elle peut l'être par ſes derniers triomphes & ſes beaux exploits. (*q*) Les Journaux étrangers ont déja parlé de la nouvelle & magnifique édition qu'un de nos Libraires a publiée des *Commentaires de Ceſar*, & l'on peut dire que c'eſt un Ouvrage qui fait honneur à l'Imprimerie *Angloiſe*. On ne doit pas s'étonner d'ailleurs ſi cette édition eſt très-correcte, puiſqu'elle a paſſé par les mains (*r*) d'un des plus exacts, des plus ſavans & des plus judicieux Ecrivains que ce ſiécle ait produit. La beauté du papier, du caractere & des Tailles-douces, dont cet Ouvrage eſt enrichi,

(*q*) Voyez la *Bibliothéque choiſie* de M. *Le Clerc* Tome XXVI. pag. 112.

(*r*) C'eſt M. *Sam. Clarke* Docteur en Théologie.

le rendent un des plus beaux Livres que j'aye jamais vû ; & nous fourniſſent un bon exemple du génie *Anglois*, qui, ſans être l'inventeur d'aucun art, les porte beaucoup plus loin que ne fait le génie de toute autre Nation. Je me réjouis ſur-tout de ce que cet Auteur eſt ſorti d'une de nos Imprimeries en ſi pompeux équipage, parce qu'il eſt le premier qui ait écrit de notre Iſle avec quelque exactitude.

Mes Lecteurs ſans Lettres, s'il y en a quelqu'un de cette eſpéce, s'étonnent de m'entendre parler des Sciences comme de la gloire d'une Nation, & de l'Imprimerie comme d'un Art qui rend illuſtre le peuple où il fleurit. Lorſque les hommes ſont dominés par l'avarice, & qu'ils ne roulent dans leur eſprit que des projets ambitieux, ils ne trouvent rien de grand ni digne de leur eſtime, à moins qu'il ne leur en revienne quelque honneur ou quelque avantage extraordinaire. Mais réſolu de ne m'abaiſſer jamais juſqu'à diſputer avec les *Goths* & les *Vandales*, il me ſuffira de regarder ces chetifs raiſonneurs avec la compaſſion qui eſt dûe au déplorable état où la ſtupidité & l'ignorance les ont mis.

L.

XXXIV. DISCOURS.

Nam nos decebat cœtus celebrantes domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,
Humanæ vitæ varia reputantes mala;
At, qui labores morte finisset graves,
Hunc omnes amicos laude & lætitia exequi.

EURIP. ap. CIC. *Tusc. Quæst.* L. I. c. 48.

Lorsque nous repassons dans l'esprit tous les maux auſquels la vie des hommes est sujette, nous croyons qu'il seroit de la bienséance de plaindre une famille ou quelqu'un vient de naître; au lieu que tout le monde devroit témoigner de la joie, lorsque la mort finit les pénibles travaux d'un de leurs amis, & l'en félicite lui-même.

PUisque ma Feuille est une espéce de Gazette, qui contient les nouvelles du monde naturel, de même que les autres nous apprennent ce qui se passe dans le monde politique, je vais insérer ici la Lettre suivante écrite de *Paris* à un Gentilhomme *François* de distinction établi dans cette Ville, pour lui annoncer la mort d'une véritable héroïne,

qu'on peut regarder comme un modéle de patience & de généroſité.

De Paris le 18. Avril 1712.

MONSIEUR,

Lettre ſur la mort de Madame de Villacerf.

» Il y a ſi long-tems que vous êtes » éloigné de votre patrie, que je me » vois réduit à vous donner le caractere » de vos plus proches, avec la même » exactitude que ſi vous ne les aviez ja- » mais connus. Ce qui m'oblige de vous » écrire aujourd'hui, eſt la mort de Ma- » dame *de Villacerf*, que je ne ſai pas ſi » un homme de votre eſprit philoſophi- » que appellera infortunée ou non, puiſ- » que les circonſtances qu'il y a eues, la » rendent auſſi digne de nos vœux que » triſte & lamentable. Elle avoit joui » toute ſa vie d'une ſanté parfaite, ho- » norée de tout le monde, à cauſe de l'é- » galité de ſon humeur & de l'élévation » de ſon eſprit. Le 10. de ce mois elle » fut attaquée d'une indiſpoſition qui » l'obligea de garder ſa chambre; mais, » quoique trop légere pour la retenir au » lit, elle étoit trop fâcheuſe pour lui » permettre de ſe tranquilliſer dans un » fauteuil. Tout le monde ſait à *Paris*,

» que M. *Festeau*, un des plus célébres
» Chirurgiens de cette Ville, devint, il
» y a quelques années, éperdument
» amoureux de cette Dame : sa naissan-
» ce la mettoit à l'abri de ses poursuites ;
» mais comme une femme a toujours
» quelque égard pour celui qui l'admire,
» sur l'avis que ses Médecins lui avoient
» donné de se faire tirer un peu de sang,
» elle résolut à cette occasion d'appeller
» M. *Festeau*. Je m'y trouvai à l'heure
» qu'il s'y rendit, & j'eus la permission
» de ma cousine de rester dans la cham-
» bre. D'abord qu'il lui eut retroussé la
» manche de la chemise au-dessus du
» coude, & qu'il vint à lui serrer le bras
» pour rendre la veine plus visible, il
» changea de couleur, & me parut saisi
» d'un tremblement universel. Je pris
» la liberté de le dire à ma cousine,
» avec quelque espéce de crainte. Elle en
» sourit, & ajoûta qu'elle étoit persua-
» dée que M. *Festeau* n'avoit aucune en-
» vie de lui faire du mal. Il sembla se
» raffermir, & après avoir souri à son
» tour, il en vint à l'opération. Il n'eut
» pas plutôt donné le coup, qu'il s'écria
» qu'il étoit le plus malheureux de tous
» les hommes, & qu'il avoit piqué une
» artére au lieu de la veine. Il n'est pas

» moins impossible d'exprimer l'abatte-
» ment de l'opérateur, que la tranquil-
» lité de la patiente. Sans m'arrêter à de
» petites circonstances, je vous dirai
» qu'au bout de trois jours il fut jugé né-
» cessaire de lui couper le bras. Bien-loin
» d'en user avec *Festeau* d'une maniere
» qui auroit paru naturelle à tout autre
» esprit que le sien, elle voulut qu'il as-
» sistât à toutes les consultations qui se
» firent à cette occasion, & ne manqua
» jamais de lui demander s'il approuvoit
» les mesures qu'on prenoit à son égard.
» Avant cette derniere opération, elle
» fit dresser son testament; &, après
» avoir resté seule environ une demie
» heure, elle ordonna aux Chirurgiens,
» du nombre desquels étoit le pauvre
» *Festeau*, d'exécuter ce qu'ils avoient
» résolu. Je ne me souviens pas de tous
» les termes de l'Art; mais, dès qu'on
» lui eut amputé le bras, on découvrit
» quelques symptomes qui firent juger
» qu'elle ne vivroit pas vingt-quatre heu-
» res. Elle témoigna tant de courage &
» de grandeur d'ame au milieu de ses
» maux, que j'eus la curiosité de pren-
» dre garde à tout ce qui se passoit à me-
» sure qu'elle approchoit de sa fin, &
» d'écrire en abrégé ce qu'elle dit à tous

» ceux qui l'environnoient. J'écrivis mê-
» me mot pour mot le discours qu'elle
» tint à M. *Festeau*, & qui étoit conçu
» en ces termes.

» *Monsieur, vous me causez une peine*
» *extrême par la douleur dont je vous vois*
» *accablé. Prête à sortir de ce monde, je*
» *ne dois plus m'intéresser à ce qui s'y passe.*
» *Je ne vous regarde point du tout comme*
» *une personne, dont la mépriſe me coûte*
» *la vie; mais plutôt comme un bienfai-*
» *teur, qui avance mon entrée dans une*
» *heureuſe immortalité. Voilà l'opinion que*
» *j'ai de cet accident; mais ceux avec qui*
» *vous vivez dans le monde, pourroient*
» *avoir des idées qui vous ſeroient préjudi-*
» *ciables: c'eſt pour cela même que j'ai eu*
» *ſoin de vous dans mon teſtament, & que*
» *je vous ai mis en état de n'avoir rien à*
» *craindre de leur malice.*

» Pendant que cette illuſtre Dame lui
» tenoit ce diſcours, *Feſteau* reſſembloit
» plutôt à un homme qu'on condamne
» à la mort, qu'à celui qui reçoit une
» penſion viagere. Madame *de Villacerf*
» vécut juſques au lendemain à huit heu-
» res du ſoir, & quoiqu'elle ſentît des
» douleurs exceſſives, elle ſe poſſéda tou-
» jours avec un calme & une patience à
» toute épreuve; en ſorte qu'on peut

» dire qu'elle ne mourut pas alors, mais
» qu'elle cessa de respirer. Vous qui n'a-
» viez pas le bonheur d'en être connu
» personnellement, n'avez qu'à vous
» réjouir de ce que vous étiez allié
» d'une Dame d'un si grand mérite : mais
» nous, qui avons perdu sa conversa-
» tion, ne pouvons pas si facilement re-
» noncer à notre avantage en faveur du
» sien. Je suis, &c.

PAUL REGNAUD.

A peine trouveroit-on un plus bel exemple d'un esprit héroïque, que la maniere desintéressée dont cette Dame jugea de son malheur. L'amour naturel qu'on a pour la vie, ne l'empêcha pas d'avoir égard à l'accablement de cet homme infortuné, dont la passion extraordinaire, qu'il avoit pour elle, faisoit tout le crime. Si l'on avoit une relation exacte de la vie de cette Dame, qui l'a couronnée par une fin si glorieuse, cela ne pourroit être que fort utile à la société. Une pareille grandeur d'ame ne s'acquiert pas à l'article de la mort, & il n'y a nul doute qu'une pratique constante de tout ce qui est digne de nos éloges, ne la rendît capable d'envisager la mort non pas comme l'anéantisse-

ment, mais comme le chemin à la perfection de son être.

T.

XXXV. DISCOURS.

Jamne igitur laudas, quod de Sapientibus alter
Ridebat ? ——— ——— ——— ———

JUV. Sat. X. 28.

Est-ce donc que vous n'approuvez aujourd'hui que Démocrite, *qui rioit de tout ?*

MONSIEUR,

Lettre sur la bizarrerie & l'esprit goguenard des Anglois.

» VOus savez très-bien que notre » Nation est la plus fameuse qu'il » y ait au monde pour ce qu'on appelle » des gens *bizarres* & d'*une humeur fantasque*. C'est pour cela même que notre » Comédie l'emporte sur celle de toutes » les autres Nations par la singularité & » la multitude de ses caracteres.

» Entre ce nombre infini de *Quinteux* » que notre Isle produit, il n'y en a » point que j'aye observé de plus près » que ceux qui ont inventé quelque pas- » setems extraordinaire pour se divertir » eux-mêmes ou réjouir leurs amis. Je

» ne vous parlerai que de ceux qui prennent plaisir à rassembler une compagnie de gens, qu'on croit avoir quelque chose de grotesque & de ridicule. » Vous entendrez ce que je veux dire par » l'exemple suivant. Un de nos beaux » esprits du dernier siécle, d'ailleurs » homme fort riche, croyoit qu'il ne » pouvoit mieux employer son argent » qu'à faire quelque plaisanterie. Une » année qu'il étoit aux *Bains*, il s'apperçut qu'entre cette foule de beau monde qui s'y étoit rendu, il y en avoit » plusieurs qui, de même que lui, se » distinguoient par la longueur du menton : de sorte qu'un jour il invita à » dîner une douzaine de ces personnes » remarquables, qui avoient la bouche » au milieu du visage. Ils ne furent pas » plutôt assis autour de la table, qu'incertains de ce qui pouvoit les avoir » amenés ensemble, ils commencerent » à se regarder fixement les uns les autres. Notre proverbe *Anglois* dit,

» *Lorsque l'on est au Réfectoire,*
» *Chacun y rit, & branle la mâchoire.*

» C'est ce qui arriva dans l'assemblée, » dont je vous parle. Ses membres n'eu-

» rent pas plutôt vû leurs trognes agi-
» tées par le manger, le boire & le dis-
» cours, & observé que leurs mentons
» se rencontroient souvent au milieu de
» la table, qu'ils sentirent le badinage,
» & qu'ils y donnerent tous de si bonne
» grace, que depuis ce jour-là ils lierent
» une étroite amitié ensemble.

» Quelque tems après, le même Gen-
» tilhomme ramassa une troupe de lor-
» gneurs, comme il les appelloit, c'est-
» à-dire, de louches qui regardoient de
» travers. Il se divertit alors à voir les
» révérences croisées, les signes trom-
» peurs & les faux coups d'œil, qu'ils se
» faisoient, où qu'ils se donnoient les
» uns aux autres, à l'occasion de tant de
» rayons visuels qui se coupoient irré-
» guliérement.

» Le troisiéme régal, que ce facé-
» tieux Gentilhomme se donna, fut ce-
» lui des Bégues, dont il remplit un
» jour sa table. Un de ses domestiques,
» chargé de se tenir derriere un para-
» vent, & d'écrire tout ce qu'ils diroient
» pendant le repas, en vint facilement
» à bout, sans le secours des abbrévia-
» tions. Ce détail fit voir, quoique la
» conversation ne tombât jamais, qu'il
» n'y eut guére plus d'une vingtaine de
paroles

» paroles prononcées durant le premier
» service ; qu'à l'arrivée du second, un
» de la troupe fut un quart-d'heure à lâ-
» cher que les halebrans & les asperges
» étoient d'un goût merveilleux ; & qu'un
» autre avoit employé le même espace
» de tems à dire qu'il étoit de son avis.
» Malgré tout cela, cette plaisanterie
» n'eut pas un si bon succès que la pré-
» cédente ; puisqu'un des conviés, hom-
» me de cœur, en fut si outré, qu'inca-
» pable d'exprimer son ressentiment, il
» sortit de la chambre, & envoya à l'hô-
» te goguenard un cartel par écrit, qui
» n'eut point de suite à la vérité par la
» médiation de quelques amis, mais qui
» mit fin à ce badinage comique.

» Du reste, j'ose me flatter, Monsieur,
» que vous tomberez d'accord avec moi
» que, puisqu'il n'y a rien d'utile pour
» les mœurs dans cette espéce de diver-
» tissement, il faudroit les décourager,
» & les regarder plutôt comme des traits
» de malice que comme des tours d'es-
» prit. D'ailleurs, s'il est naturel de voir
» qu'un homme enchérit sur les pensées
» d'un autre, & s'il est impossible qu'une
» seule personne, quelques beaux talens
» qu'elle ait, invente un art & l'améne
» à sa derniere perfection, je vous en-

» tretiendrai d'un honnête Gentilhomme
» de ma connoissance, qui, à l'ouïe du
» caractere de cet esprit goguenard, dont
» je viens de vous parler, l'a revêtu lui-
» même, & cherche à le tourner au pro-
» fit du genre humain. Il pria un jour à
» dîner une demi-douzaine d'amis, qui
» s'étoient rendus célébres par l'usage de
» diverses expressions superflues dans le
» discours, telles que sont celles-ci :
» *M'entendez-vous bien? voyez-vous bien?*
» *c'est-à-dire; de sorte, Monsieur, que.*
» Chacun des conviés, qui employoit à
» tout moment son expression favorite,
» parut si ridicule à son voisin, qu'il ne
» put s'empêcher de sentir qu'il devoit
» paroître lui-même aussi ridicule au res-
» te de la compagnie. Cela fit qu'après
» avoir été peu de tems ensemble, ils
» devinrent tous si circonspects à l'égard
» de leurs termes superflus, que la con-
» versation en fut bientôt dégagée, &
» qu'il y entra beaucoup plus de sens,
» quoiqu'il y eût moins de paroles.

» Une autre fois le même Gentilhom-
» me prit occasion d'assembler ceux de
» ses amis qui avoient contracté la sotte
» coutume de jurer. Pour leur en faire
» sentir le ridicule, il eut recours à l'ex-
» pédient marqué ci-dessus, c'est-à-

» dire, qu'il plaça un Sécretaire dans un
» endroit de la chambre, où il n'étoit
» vû de personne. Après qu'on eut bû la
» seconde bouteille, & qu'on fut en train
» de parler à cœur ouvert, mon ami
» releva plusieurs mots sonores, mais
» inutiles, qu'on avoit prononcé chez
» lui depuis qu'ils étoient à table, & qui
» les avoient privés d'une meilleure con-
» versation. *Quelle somme*, ajoûta-t-il,
» *n'aurions-nous pas levé pour les pau-*
» *vres, si nous avions exigé les uns des au-*
» *tres l'amende que nos Loix imposent aux*
» *jureurs ?* Chacun d'eux prit en bonne
» part cette douce réprimande. Il leur
» dit alors que, persuadé qu'il n'y au-
» roit point de secrets dans leur conver-
» sation, il avoit ordonné à un de ses
» domestiques de la mettre par écrit, &
» que, s'ils l'agréoient, il leur en feroit
» la lecture. Elle rempliſſoit dix feuilles
» de papier, qu'on auroit pu réduire à
» deux, si l'on en eût ôté ces abomina-
» bles & inutiles additions. Quand on
» vint à la lire de sang froid, on trouva
» qu'elle approchoit plutôt d'une confé-
» rence d'esprits malins que de créatu-
» res humaines. En un mot, chacun
» trembla depuis la tête jusques aux
» pieds, à l'ouïe calme & tranquille de

» ce qu'il avoit prononcé dans la cha-
» leur du discours.

» Je ne parlerai que d'une autre oc-
» casion, où il mit en œuvre la même
» adresse pour guérir une autre sorte
» d'hommes, qui sont la peste de toute
» conversation polie, & qui ne tuent
» pas moins le tems que ceux des clas-
» ses précédentes, quoique d'une ma-
» niere moins criminelle; je veux dire
» la sotte engeance des faiseurs de con-
» tes ou d'histoires, & de ceux qui ai-
» ment à narrer. Mon ami assembla une
» demi douzaine de ses camarades, qui
» étoient infectés de cette étrange mala-
» die. Le premier jour il y en eut un
» qui entama le Siége de *Namur*, & qui
» ne finit sa relation qu'à leur départ, à
» quatre heures après-midi. Le second
» jour un *Ecossois* prit le dé, & il fut
» impossible de le tirer de ses mains tout
» le tems que la compagnie resta ensem-
» ble. Le troisiéme jour fut employé
» par un autre à un récit de la même
» longueur. Ennuyés enfin de cette bar-
» barie qu'ils exerçoient les uns sur les
» autres, ils revinrent de cet assoupisse-
» ment léthargique, où ils étoient plon-
» gés depuis bien des années.

» Sur ce que vous avez dit, (*f*) dans

(*f*) Voyez Tome II. pag. 195.

» quelqu'une de vos Spéculations, que » les caracteres peu communs ſont le gi- » bier que vous cherchez, & ſur ce que » vous me paroiſſez le plus grand Ve- » neur de cet ordre qu'il y ait au mon- » de, ou, ſi vous voulez, un *Nimrod* » entre les Ecrivains de cette eſpéce, » j'ai cru que le détail, que vous venez » de lire, ne vous ſeroit pas deſagréa- » ble. Je ſuis, &c.

I.

XXXVI. DISCOURS.

Fallit enim vitium ſpecie virtutis & umbra.
Juv. Sat. XIV. 99.

Le vice, caché ſous les apparences de la vertu, ſéduit le cœur.

MOnſieur *Locke*, dans ſon *Eſſai Philoſophique concernant l'entendement humain*, a employé (*t*) deux chapitres à examiner l'abus qu'on fait des mots. (*u*) Il nous dit que le principal

Ce que c'eſt que la *modeſtie* & l'*aſſurance*.

(*t*) Le X. & le XI. du III. Livre.
(*u*) Voyez pag. 618. §. 2. & pag. 620. §. 5. de la Traduction de M. *Coſte*.

& le plus grossier de tous ces abus est lorsqu'on se sert de mots, sans y attacher aucune idée claire & distincte. Il ajoûte en second lieu, qu'un autre de ces abus vient de l'application inconstante qu'on fait du même mot, lorsqu'on l'employe pour signifier tantôt une idée & tantôt une autre. (*x*) D'où il conclud que le résultat de nos Spéculations & de nos raisonnemens ne peut être qu'obscur & absurde, pendant que nous ne joignons aucune idée fixe & précise à nos termes. Pour éviter ce défaut, sur-tout dans les discours qui regardent la morale, où l'on devroit toujours prendre un mot au même sens, il est fort exact à nous recommander l'usage des définitions. (*y*) *La définition*, dit-il, *est le seul moyen qu'on ait de faire connoître le sens précis des termes de morale.* (*z*) C'est pour cela même qu'il accuse d'une grande négligence ou d'une extrême malice ceux qui raisonnent de choses morales d'une maniere vague & obscure, & qu'il avance d'ailleurs, sur ce fondement, que *la morale est capable*

(*x*) Voyez la Traduction de M. *Coste* pag. 644. §. 4.
(*y*) *Ibid.* 654. §. 17.
(*z*) *Ibid.* 653. §. 15. & 16.

de démonstration aussi-bien que les Mathématiques.

Il n'y a pas deux mots, que je sache, dont on ait plus abusé, par les différentes & les fausses idées qu'on y a jointes, que de ces deux-ci, *modestie & assurance.* Lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *modeste*, on lui attribue quelquefois par-là un bon caractere ; mais aujourd'hui ce titre ne marque souvent qu'un pauvre niais, un simple, qui n'a ni éducation, ni politesse, ni usage du monde.

D'un autre côté, quoique, par *un homme qui a de l'assurance*, on entendit d'abord celui qui a des manieres aisées & libres ; on désigne aujourd'hui par-là un malheureux débauché, qui viole toutes les régles de la bienséance & de la morale sans en rougir.

C'est pour cela même que je vais tâcher de ramener ces mots à leur véritable signification, afin que l'idée qu'on doit avoir de la *modestie* ne soit pas confondue avec celle de la *simplicité* ou de la *bêtise*, & que l'*impudence* ne soit pas regardée du même œil qu'un *air assuré.*

Si l'on m'engageoit à définir la *modestie*, je dirois que c'est *la réfléxion d'un cœur honnête, lorsqu'un homme a fait une*

action pour laquelle il ſe condamne lui-même, ou qu'il ſe croit expoſé à la cenſure des autres.

De-là vient qu'un homme véritablement modeſte, l'eſt auſſi-bien lorſqu'il ſe trouve ſeul, qu'en compagnie; & qu'il rougit dans ſon cabinet, de même que lorſqu'une foule de gens ont les yeux attachés ſur lui.

Je ne me rappelle aucun exemple de modeſtie qui ſoit tant à mon goût que celui de ce jeune Prince, dont le pere, un des Rois tributaires des *Romains*, fut accuſé, devant le Sénat, de tyranniſer & d'opprimer ſon Peuple. Arrivé à *Rome*, pour défendre la cauſe de ſon pere, il ſe rendit au Sénat; mais, à l'ouïe des crimes qu'on prouva contre lui, il fut ſi abattu, qu'il n'eut jamais la force d'ouvrir la bouche, lorſqu'il vint à ſon tour de parler. L'hiſtoire ajoûte que les Sénateurs furent plus touchés de cet exemple de modeſtie & de candeur, qu'ils n'auroient pu l'être par le diſcours le plus étudié, & qu'en un mot, ils pardonnerent le pere criminel en faveur de cette vertu qui éclatoit de ſi bonne heure dans le fils.

Selon moi, l'*aſſurance eſt la faculté qu'un homme a de ſe poſſéder*, ou bien *de*

dire & de faire des choses indifférentes sans la moindre gêne ou aucune émotion dans l'esprit. Ce qui rend d'ordinaire un homme assuré, est une connoissance médiocre du monde; mais sur-tout une résolution fixe & déterminée de ne rien avancer & de ne point agir contre les régles de l'honneur & de la bienséance. Une conduite franche & assurée ne manque jamais d'accompagner cette résolution. Un homme ainsi armé, en cas que ses paroles & ses actions soient quelquefois mal interprétées, se renferme en lui-même, & convaincu de son intégrité, il se trouve assez de force pour regarder avec mépris les censures de l'ignorance ou de la malice.

Tout le monde doit cultiver & nourrir dans son sein la modestie & l'assurance dont je viens de parler.

Un homme sans assurance est exposé à être jetté dans l'embarras par la folie ou la malice de tous ceux qu'il fréquente. Un homme sans modestie est insensible à tous les principes d'honneur & de vertu.

Il est plus que vraisemblable, que le jeune Prince, dont je viens de parler, possédoit ces deux bonnes qualités dans un dégré fort éminent. S'il n'avoit eu

de l'assurance, il n'auroit jamais entrepris de parler devant la plus auguste Assemblée qu'il y eût au monde. S'il n'avoit eu de la modestie, il auroit plaidé la cause qu'il vouloit défendre, quelque méchante qu'elle parût.

Il est aisé de voir par ce que nous avons dit, que l'assurance & la modestie sont deux qualités aimables, & qu'elles peuvent fort bien se trouver dans la même personne. Lorsqu'elles sont ainsi mêlées & unies ensemble, elles forment ce que nous appellons *une assurance modeste*, qui tient un juste milieu entre la timidité & l'impudence.

J'observerai d'ailleurs, que si la même personne peut être modeste & assurée, il n'est pas moins possible qu'elle soit impudente & timide.

Nous avons une infinité d'exemples de ce mêlange bizarre dans ceux qui sont mal élevés & qui ont le cœur dépravé. Quoiqu'ils n'osent regarder un homme en face, ni dire quatre mots sans quelque espéce de honte, ils ne font pas le moindre scrupule de commettre les plus grandes vilenies, & les actions les plus indécentes.

Un tel homme semble avoir résolu de faire le mal en dépit de lui-même, &

malgré tous les obstacles que sa conscience & son naturel y opposent.

En un mot, je voudrois établir cette maxime, *Que la pratique de la vertu est le meilleur expédient qu'il y ait pour arriver à une assurance modeste lorsqu'on parle ou qu'on agit.* Le vice cherche toujours à se cacher dans l'une ou l'autre des extrêmités opposées, & quelquefois même il les admet toutes deux.

X.

XXXVII. DISCOURS.

Nil actum credens, dùm quid superesset agendum.

LUCAN. Lib. II. 657.

Il comptoit de n'avoir rien fait, pendant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

IL y a un défaut, qui, tout commun qu'il est, manque de nom pour le désigner. Il approche de la négligence où l'on tombe lorsqu'on renvoye d'un jour à l'autre l'exécution de ce qu'on devroit faire sur le champ : il consiste à demeurer en repos, & à perdre le tems

On ne doit jamais borner ses progrès dans le chemin de la *vertu*, mais les pousser

toujours plus loin, à l'exemple de *César.*

dont on jouit, sous ombre qu'on l'a bien employé par le passé, qu'on s'est acquitté de son devoir, & qu'on a fixé déja son caractere dans le monde. Mais à moins que nous ne réfléchissions sur ce que nous avons fait, pour mieux régler notre conduite à l'avenir, il est à craindre que nous n'ayons trop bonne opinion de nous-mêmes, & que cela ne porte coup à notre industrie & à nos progrès. Il me semble que la grande maxime seroit de ménager le moment où nous sommes avec courage, égalité d'ame & modération, suivant les différentes circonstances où nous nous trouvons. Si nos actions passées nous causent quelque remords, il ne faut pas se borner à des réfléxions tristes & sévéres ; mais le plus sûr moyen de les expier, est de s'en corriger au plutôt & de tenir une route opposée. Si au contraire elles méritent des éloges, le souvenir en est doux, & doit uniquement nous animer à continuer. C'est ainsi qu'une vie bien réglée est une repentance actuelle des crimes déja commis, & qu'un relâchement actuel ne peut jamais tenir la place d'une activité précédente. Tout ce que nous autres Contemporains fîmes hier, est aussi-bien englouti par le tems, que le

sont les actions de ceux qui vivoient avant le déluge. Mais nous sommes arrivés à ce nouveau jour ; que ferons-nous donc aujourd'hui, ce jour même qui s'échappe à mesure que nous en parlons ? Nous rappellerons-nous les extravagances de la nuit derniere, ou nous résoudrons-nous à pratiquer la vertu demain ? Cette nuit-là est certainement passée, & peut-être que demain n'arrivera jamais pour nous. Profitez donc de ce moment. Pouvez-vous rendre quelque service à un honnête homme ? travaillez-y d'abord. Avez-vous occasion de visiter un ami malade ? sera-t-il recréé de vous voir entrer dans sa chambre, & abandonner votre aise & vos plaisirs pour soulager sa peine, & entendre les cris qu'il pousse au milieu de ses douleurs ? Partez de la main, & n'attendez pas un carrosse. L'amour des femmes vous causera des soucis rongeans, & celui du vin vous mettra en fureur : évitez donc l'un & l'autre.

J'allégue ces occasions de pratiquer la vertu & de se divertir, parce qu'elles s'offrent à tout le monde. Mais il n'y a personne qui ne sache que c'est la plus haute de toutes les folies de suspendre l'usage du moment où l'on est, & de se

contenter d'une bonne résolution pour l'avenir. Le malheur est qu'on se forme une idée trop avantageuse de ses premieres démarches, & qu'on s'imagine avoir assez fait. Cependant, supposé qu'un homme ait rempli tous les devoirs de la vie civile, avec la derniere exactitude, jusques au jour d'hier, & qu'il y renonce aujourd'hui, il peut compter d'avoir perdu toute la réputation qu'il s'étoit acquise. Celui qui se distingue des autres est environné d'une foule de gens, dont ceux qui le précédent empêchent qu'il n'avance, & ceux qui le suivent le mettront sous les pieds, s'il ne hâte sa marche & ne double le pas. *César*, de qui l'on a dit *qu'il ne croyoit avoir rien fait, pendant qu'il lui restoit quelque chose à faire*, ne s'arrêta pas à ses premiers exploits, fondé sur leur mérite ; mais il les poussa toujours plus loin. Ce grand Capitaine avoit accoutumé d'écrire tous les événemens de sa vie, plutôt pour tenir ses affaires en ordre & les mettre en état de subir l'examen des autres, que dans la vûe de bâtir sa réputation sur ce qui lui étoit arrivé. Je citerai deux fragmens de ses Ouvrages, pour montrer que c'étoit sa maxime constante, & qu'il cherchoit plutôt à se signaler par

ce qu'il devoit entreprendre, que par ce qu'il avoit déja fait. Dans les tablettes qu'il portoit sur lui, la même année qu'il gagna la Bataille de *Pharsale*, on trouva ces remarques détachées qui devoient servir de régle à sa conduite. On juge d'ailleurs, par les circonstances auſquelles il y fait allusion, qu'il les écrivit le soir même après cette glorieuse victoire. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere il s'exprime.

» Mon rôle ne vient que de commencer, & ma gloire doit être soutenue » par l'usage que je ferai de cette victoire ; autrement ma perte sera plus » grande que celle de *Pompée*. Notre réputation doit croître ou diminuer, suivant que nous soutiendrons notre différente fortune. Tous mes ennemis » personnels, devenus mes prisonniers, » auront leur grace. Je veux oublier cette journée, afin d'en obtenir une pareille. *Trebutius* a honte de me voir : » j'irai donc à sa tente, & me reconcilierai avec lui en secret. Il faut que » j'accorde à tous les gens d'honneur, » qui prendront mon parti, les mêmes » termes que je leur offris avant la bataille ; & qu'ils soient redevables de » cette grace à leurs amis, qui sont de-

» puis long-tems dans mes intérêts. Le
» pouvoir s'affoiblit lorsqu'on l'exerce
» dans toute son étendue, au lieu qu'il
» s'accroît par la modération. *Galbinius*
» est plein d'orgueil, & ce revers de
» fortune le rendra servile ; qu'il atten-
» de. Je ferai venir *Stertinius*, qui a de
» la modestie ; & sa vertu mérite bien
» que je tâche de le gagner. Je me suis
» calmé l'esprit par mes réfléxions, &
» je me trouve en état de me réjouir de-
» main avec l'Armée. Un Général est
» populaire quand il s'expose en simple
» soldat durant la bataille ; mais il l'est
» bien plus encore, lorsqu'il se réjouit
» en simple soldat après la victoire.

Ce qu'il y a de bon à imiter dans cet exemple pour tous ceux qui aspirent à l'honneur & à la vertu, est, que ce Héros prenoit un soin tout extraordinaire de sa réputation, lorsqu'un esprit du commun l'auroit crue en sûreté, & qu'il se seroit abandonné à la joie & au triomphe. Mais, quoique ce soit un grand exemple de sa modération, je suis plus touché de ses réfléxions, lorsque, la veille même de sa mort, il entra dans son cabinet, & qu'il eut un peu d'inquiétude sur les mauvais présages réitérés que le songe de *Calphurnie* lui annonçoit. Voi-

ci, mot pour mot, la traduction de ce fragment, qui servira de clôture à mon *Discours*.

» Je me soumets à tout événement. » S'il faut que je meure demain, ce doit » être demain ma tâche : ce ne sera pas » alors, parce que je le souhaite ; & je » ne l'éviterai pas non plus, parce que » j'y ai de la répugnance. C'est aux Dieux » à fixer l'heure de ma mort ; mais la » maniere de la recevoir est en ma puis- » sance. Si les songes de *Calphurnie* vien- » nent des fumées de quelque indiges- » tion, je verrai le jour d'après-demain. » Si les Dieux les ont envoyés, ce n'est » pas afin que je cherche à me garantir » de la mort, mais afin que j'aille à sa » rencontre. Je suis comblé de jours & » de gloire ; qu'est-ce que *César* n'a pas » fait avec autant d'honneur que les an- » ciens Héros ? *César* n'est pas mort en- » core, mais il est prêt à mourir.

T.

XXXVIII. DISCOURS.

Non poſſidentem multa vocaveris
Rectè beatum; rectiùs occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus ſapienter uti
Duramque callet pauperiem pati,
Pejuſque letho flagitium timet.
HOR. L. IV. Ode IX. 45-50.

Les grands biens ne rendent pas l'homme heureux. Ce beau nom n'eſt dû qu'à celui qui fait uſage de ſa ſageſſe pour prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoyent, qui ſait ſouffrir patiemment les incommodités de la pauvreté, qui redoute le crime plus que la mort.

Exemple d'une grande *conſtance* dans l'adverſité, qui fut dignement récompenſée.

J'Ai eu plus d'une fois occaſion de parler de ce beau ſentiment de *Seneque* le Philoſophe, qui nous dit (*a*) qu'une perſonne vertueuſe, qui lutte contre la mauvaiſe fortune, & s'éleve au-deſſus d'elle, eſt un objet digne de l'attention des Dieux, & qu'ils regardent avec plaiſir. J'entretiendrai aujourd'hui mes Lec-

(*a*) Voyez Tome III. pag. 225.

teurs d'une grande adversité, soutenue avec courage dans une vie privée.

Un de nos riches Citoyens, qui avoit vécu d'une maniere honnête & en bonne réputation, fut réduit à un fort bas état, par une suite de malheurs qui dérangerent entiérement son commerce. Il y a une certaine modestie qui accompagne toujours la pauvreté, qu'on ne s'est pas attirée par sa faute. C'est ce qui l'obligea de se mettre sur un pié conforme à la situation où il se trouvoit, plutôt que d'avoir recours à ses amis pour soutenir l'éclat d'un bien dont il n'avoit pas la réalité. Sa femme, qui avoit du bon sens & de la vertu, se conduisit dans cette occasion de la maniere du monde la plus décente, & jamais elle ne parut si aimable à ses yeux qu'alors. Bien loin de lui reprocher la perte de sa dot, qui n'étoit pas médiocre, & quoiqu'elle eût refusé plusieurs bons partis en sa faveur, elle redoubla toutes les marques de sa tendresse à son égard, pendant qu'il gémissoit lui-même en sa présence, & qu'il lui témoignoit sa désolation d'avoir ruiné la meilleure de toutes les femmes. Lorsqu'il se rendoit au logis à une heure à laquelle il n'y étoit pas attendu, & qu'il l'auroit surprise couverte de lar-

mes, elle ne manquoit jamais de les eſſuyer au plutôt & de le recevoir d'un air gai & content. Pour diminuer leur dépenſe, leur fille aînée (que j'appellerai *Amabile*) fut envoyée à la campagne chez un honnête Fermier, qui avoit épouſé une de leurs ſervantes. Avant ſon départ, cette jeune Demoiſelle, qui s'étoit apperçue du mauvais état où les affaires de ſa maiſon ſe trouvoient alors, & qui en craignoit la ruine, engagea une de ſes amies du voiſinage à lui écrire, de tems en tems, ce qu'elle en ſauroit. *Amabile* étoit dans la fleur de ſon âge & de ſa beauté, lorſque le Seigneur du Fief, qui alloit ſouvent chez ce Fermier dans ſes parties de chaſſe, devint paſſionnément amoureux d'elle. C'étoit un homme qui ne manquoit pas de généroſité, mais qui, par une mauvaiſe éducation, avoit conçu de l'antipathie pour le mariage. De ſorte qu'il forma le deſſein d'attaquer la vertu d'*Amabile*, quoiqu'il ne jugeât pas à propos de le découvrir d'abord. L'innocente créature, qui ne ſe défioit pas de lui, trouvoit ſa perſonne agréable, & ſe flatta même, dès qu'elle vit augmenter ſa paſſion, qu'elle pourroit bientôt rétablir la fortune délabrée de ſa famille, par un ma-

riage si avantageux. Un jour qu'il lui rendit visite, il la trouva toute éplorée à l'occasion d'une Lettre qu'elle venoit de recevoir de son amie, qui lui marquoit qu'on avoit saisi tous les effets de son pere, par ordre de la Justice. L'Amant n'eut pas plutôt découvert, quoiqu'avec quelque peine, la cause de sa douleur, qu'il lui fit une proposition bien hardie. On ne sauroit exprimer la honte qu'elle ressentit, lorsqu'elle s'apperçut de ses vûes mal-honnêtes. Frustrée de toutes ses espérances, & sans avoir la force de parler, au milieu du trouble qui l'environnoit, elle courut dans sa chambre, où elle s'enferma. Là-dessus il envoya un Exprès à son pere avec la Lettre suivante.

MONSIEUR,

» A l'ouïe de votre malheur, j'ai of-
» fert à votre fille une pension viagere
» de quatre cens livres sterlin par an, si
» elle veut demeurer avec moi, & de
» fournir la somme qui vous manque
» pour vous tirer d'embarras. Je vous
» dirai franchement que mon dessein
» n'est pas de l'épouser : mais si vous
» êtes sage, vous l'engagerez, par l'au-

» torité que vous avez sur elle, à ne » faire pas trop la délicate, & à profi- » ter de l'occasion qu'elle a de vous ré- » tablir avec toute votre famille, & de » se rendre elle-même heureuse. Je suis, » *&c.*

Cette Lettre tomba entre les mains de la mere d'*Amabile*, qui l'ouvrit & la lut avec autant de surprise que de chagrin. Elle ne trouva pas à propos de s'expliquer là-dessus au porteur, qu'elle pria de revenir le lendemain matin, & à qui elle remit une Lettre pour sa fille, conçûe en ces termes :

Ma très-chere Enfant,

» Votre pere & moi venons de rece- » voir une Lettre d'un Gentilhomme qui » prétend être amoureux de vous. Il in- » sulte à nos malheurs par la propos- » tion qu'il nous fait, & qui ne manque- » roit pas de nous plonger, si elle étoit » acceptée, dans un plus cruel état que » celui où nous sommes réduits. Com- » ment est-ce que le barbare a pu s'ima- » giner que le plus tendre de tous les » peres & la plus tendre de toutes les » meres seroient capables d'abandonner » à la honte & à l'infamie la meilleure

» de toutes les filles, pour subvenir à
» leurs besoins ? C'est un indigne & cruel
» artifice de nous proposer une telle dé-
» marche, lorsqu'il croit que la néces-
» sité peut nous réduire à tout ; mais
» nous ne voulons pas manger notre
» pain aux dépens de l'honneur : ainsi
» nous vous chargeons de n'avoir aucun
» égard à notre état, & d'éviter le piége
» qu'on tend à votre vertu. Ne soyez
» pas trop sensible à notre disgrace : les
» affaires ne sont pas si délabrées qu'on
» pourroit vous l'avoir dit. Tout ira
» bien, s'il plaît à Dieu : & j'aurai oc-
» casion de vous écrire de bonnes nou-
» velles.

» J'en étois ici lorsqu'une personne
» est venue frapper à notre porte, &
» m'a fait quitter la plume en sursaut.
» Je ne sai par quel mouvement secret
» je vous disois que nos affaires pren-
» droient un meilleur tour ; mais elle
» nous a payé une vieille dette sur la-
» quelle nous ne comptions plus. Oh !
» ma chere enfant, je vous dirai tout.
» J'ai été quelques jours sans avoir pres-
» que un sou, réduite à donner à votre
» pauvre pere tout l'argent que j'avois
» pu ramasser. Vous pleurerez sans dou-
» te lorsque vous saurez l'endroit où il

» est, mais soyez persuadée qu'il sera
» bientôt en liberté. Cette cruelle & in-
» digne Lettre de votre Amant lui au-
» roit donné le coup de mort, si je n'a-
» vois eu soin de la dérober à ses yeux.
» Je n'ai d'autre compagnie que celle de
» ma petite *Fanchon*, qui observe mes
» regards à mesure que j'écris, & qui
» demande à chaudes larmes sa bonne
» sœur. Elle s'est mise dans l'esprit que
» vous êtes malade, parce qu'elle a dé-
» couvert que je suis en peine pour vous.
» Mais ne croyez pas que je renouvelle
» ici mes chagrins pour vous affliger;
» non, ce n'est pas-là mon but: j'ai seu-
» lement en vûe de vous exhorter à ne
» les rendre pas insupportables, par une
» lâche complaisance mille fois pire que
» tout le reste. Soutenons courageuse-
» ment une épreuve, que nous ne nous
» sommes pas attirée nous-mêmes; &
» souvenez-vous qu'il y a un Etre in-
» visible qui peut nous en délivrer par
» une meilleure voie, que par le sacri-
» fice de votre honneur. Dieu veuille ga-
» rantir ma chere enfant de la tenta-
» tion. Je suis, &c.

Quoique l'Exprès du Gentilhomme eût promis de donner cette Lettre à la jeune Demoiselle, il la remit à son Maître, dans

dans la pensée qu'il se feroit un plaisir de la rendre lui-même. Le Maître, impatient de savoir quel étoit le succès de sa proposition, la décacheta & la lut en secret. Il ne fut pas moins touché d'y voir un portrait si naïf de la vertu affligée, que surpris de trouver qu'on y rejettoit ses offres. Cependant, résolu de ne pas supprimer la Lettre, il la recacheta avec beaucoup de soin, & la porta à sa Maîtresse, qui ne voulut jamais le voir, quelques instances qu'il en fît, jusqu'à ce qu'elle sût qu'il avoit une Lettre de sa mere à lui donner. Il ne s'en désaisit qu'à condition qu'elle ne sortiroit pas de sa chambre pour la lire. Elle y donna les mains, & alors il fixa les yeux sur elle pour observer tous ses mouvemens. L'émotion, qu'elle eut à cette lecture, imprima une nouvelle douceur à sa beauté; & lorsqu'elle fondit en larmes, il ne put retenir les siennes, ni s'empêcher de lui dire qu'il avoit lû cette même Lettre, & qu'il étoit prêt à réparer sa faute, qui la lui avoit attirée. Mes Lecteurs ne seront pas fâchés de voir ici la seconde Lettre qu'il écrivit à la mere d'*Amabile*.

MADAME,

» Je suis confus, & je ne me pardonnerai jamais moi-même, si je n'obtiens votre pardon de ce que je vous ai écrit en dernier lieu. Il n'y avoit rien de plus éloigné de ma pensée que d'ajoûter affliction à l'affligé; & si vous m'aviez connu, je ne serois jamais tombé dans une faute, que je tâcherai de réparer, si Dieu me donne vie, en prenant la qualité de votre fils. Vous ne sauriez être malheureuse pendant qu'*Amabile* est votre fille; & vous ne la serez pas non plus à coup sûr, s'il est du moins en mon pouvoir de le prévenir. Je suis, *&c.*

Il envoya cette Lettre par l'Intendant de sa maison, & bientôt après il se rendit lui-même en Ville, pour achever ce qu'il avoit résolu. Par sa générosité & le secours effectif qu'il donna, le pere de sa Maîtresse fut en état de rétablir ses affaires délabrées. En un mot, il épousa *Amabile*, & il eut ainsi la double satisfaction de remettre sur pié une honnête famille pleine de bonnes qualités, & de se rendre lui-même heureux par cette alliance.

XXXIX. DISCOURS.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.
PERS. Sat. I. 27.

Votre science n'est rien, si l'on ne sait que vous en avez.

J'Ai souvent trouvé bien étrange cette maxime bizarre, qu'on a soutenue quelquefois dans les Ecoles, & qui est exprimée dans un ancien vers *Latin*, qui nous dit, que (*b*) *la science d'un homme n'est rien, s'il la communique à un autre.* Il n'y a pas de plaisir plus sensible pour un bon naturel, que celui de pouvoir satisfaire ou éclairer l'esprit des autres. Je pourrois ajoûter que cet exercice est naturellement suivi de sa récompense, puisqu'il est presque impossible qu'il n'en revienne quelque avantage à celui qui le pratique. La lecture des Livres, & les occurrences de la vie nous fournissent tous les jours de la matiere à penser & à réfléchir. Il nous est aussi très-naturel de souhaiter que nos pensées soient re-

La *science* doit être communicative & s'exprimer d'une maniere intelligible à tout le monde.

(*b*) Si sciat hoc alter, scire tuum nihil est.

vêtues de mots, sans lesquels il nous est difficile d'en avoir nous-mêmes une idée claire & distincte : lorsqu'on les voit ainsi exprimées, il n'y a rien qui découvre mieux si elles sont justes ou fausses, que l'effet qu'elles produisent sur l'esprit des autres.

Je me flatte que, dans le cours de mes Spéculations, j'ai traité divers sujets, & avancé plusieurs maximes touchant la vie civile, que le gros de mes Lecteurs ignoroit, & que ceux qui en avoient quelque idée, regardoient comme autant de secrets qu'ils destinoient à leur usage, & qu'ils ne vouloient jamais communiquer au Public.

Ce qui me confirme dans cette pensée, est que j'ai reçu diverses Lettres de mes Correspondans, qui me reprochent d'avoir abandonné la science à la discrétion du vulgaire, & d'en avoir fait, comme l'un d'eux s'énonce, une prostituée publique. Un autre m'accuse d'avoir exposé les secrets de la prudence & les ressorts de la politique aux yeux de tout le monde.

La bassesse d'esprit qu'on voit dans ces Lettres, est d'autant moins surprenante, qu'elle a paru dans tous les siécles : nous avons encore une Epitre qu'*Alé-*

xandre le Grand écrivit à son Précepteur *Aristote*, sur ce que ce Philosophe avoit publié quelques-uns de ses Ouvrages : *Alexandre* s'y plaint de ce qu'il avoit fait connoître à tout le monde ce qu'il lui avoit enseigné en particulier ; & il conclud, *Qu'il aimeroit mieux surpasser le reste des hommes en savoir, qu'en puissance.*

Louise de Padilla, Comtesse d'*Aranda*, qui avoit beaucoup de savoir, fut aussi choquée de ce que le fameux *Gracian* avoit publié son Traité du *Discreto*, sous ombre qu'il y développoit aux yeux du vulgaire ces maximes qui devoient être réservées pour la connoissance des grands.

Plusieurs trouvent qu'il y a tant de solidité dans ces objections, que, pour justifier les Auteurs que je viens de nommer, ils prétendent qu'ils ont affecté un style obscur, afin que leurs Ouvrages ne pussent être entendus que d'un petit nombre de personnes.

Perse, le Poëte satyrique, affectoit d'être obscur par un autre motif, dont, avec tout cela, M. *Cowley* étoit si choqué, qu'il en écrivit à un de ses amis en ces termes : » Vous me dites que vous » ne sauriez décider si *Perse* est un bon

» ou un mauvais Poëte, parce que vous » ne l'entendez pas : c'eſt à cauſe de cela » même que je ſoutiens qu'il n'eſt pas » bon Poëte.

Quoi qu'il en ſoit, cet Art d'écrire d'une maniere intelligible a été pouſſé fort loin, & ſuivi par quantité de nos Auteurs modernes. Après avoir obſervé le panchant univerſel que les hommes ont à pénétrer un ſecret, & la réputation que pluſieurs ont acquiſe à la faveur des termes obſcurs & des phraſes embrouillées, dont ils ont enveloppé leurs idées, ils ont réſolu, pour ſe rendre eux-mêmes plus abſtrus, d'écrire ſans avoir aucune idée. Cet Art, de la maniere dont il eſt pratiqué aujourd'hui par une infinité de célébres Auteurs, conſiſte à jetter au hazard un certain nombre de mots qui forment diverſes périodes, & à laiſſer au Lecteur curieux le ſoin d'en démêler le véritable ſens.

Les *Egyptiens*, qui employoient des Hiéroglyphes pour exprimer diverſes choſes, repréſentoient un homme, qui bornoit ſa ſcience & ſes découvertes en lui-même, par la figure d'une lanterne ſourde fermée de tous côtés, qui, bien qu'éclairée au-dedans, ne donnoit pas la moindre lumiere à ceux qui l'environ-

noient. Pour moi, disposé à communiquer de tems en tems au Public tout ce qui pourra venir à ma connoissance, & qui me paroîtra digne de son estime, j'aimerois mieux qu'on me comparât à une lampe qui se consume & qui brûle pour l'avantage de tous les passans.

Je finirai ce *Discours* par l'histoire du tombeau où *La Rose-Croix* étoit inhumé. Il n'y a personne qui ne sache que ce Chimiste avoit fondé la Secte des *Freres de la Rose-Croix*, & que ses disciples prétendent toujours à de nouvelles découvertes, qu'ils ne doivent jamais communiquer au reste du genre humain.

» Une certaine personne, qui eut occasion de creuser un peu profondément à l'endroit où ce Philosophe étoit inhumé, y trouva une petite porte bordée d'une muraille à droite & à gauche. Sa curiosité naturelle & l'espérance de quelque trésor caché l'obligerent bientôt à enfoncer la porte. Surpris tout d'un coup par un éclat de lumiere, il découvrit une très-belle voûte, au fond de laquelle il y avoit la figure d'un homme armé, assis auprès d'une table, où il s'appuyoit la tête sur le bras gauche. Il tenoit un tronçon de la main droite, & il y avoit une lampe

» ardente devant lui. Dès que notre cu-
» rieux eut mis le pié dans la voûte, la
» ſtatue ſe leva & ſe tint debout ; lorſ-
» qu'il eut fait un autre pas, elle leva la
» main qui tenoit le tronçon ; & lorſ-
» qu'il en vint au troiſiéme, elle frappa
» un terrible coup, qui briſa la lampe
» en mille morceaux : de ſorte que le cu-
» rieux fut laiſſé dans les ténébres.

» A l'ouïe de cette avanture, le peu-
» ple de la campagne ſe rendit au tom-
» beau avec des lanternes ou des torches
» allumées, & l'on découvrit que la ſta-
» tue, faite de bronze, n'étoit autre cho-
» ſe qu'une piéce d'horlogerie ; que le
» pavé de la voûte étoit formé de plan-
» ches mobiles, & qu'il y avoit au-deſ-
» ſous divers reſſorts, qui, dès qu'on
» marchoit ſur le pavé, produiſoient
» naturellement tous les effets qui s'en
» étoient d'abord enſuivis.

» *La Roſe-Croix*, à ce que rapportent
» ſes diſciples, avoit mis cette invention
» en uſage, pour faire voir au monde
» qu'il avoit retrouvé le ſecret des lam-
» pes inextinguibles des anciens, & pour
» empêcher qu'un autre n'en profitât.

X.

XL. DISCOURS.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem ; non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture *Delli*.
HOR. L. II. Ode III. 1.

Condamné à mourir un jour, souvenez-vous, mon cher Dellius, *de conserver dans l'adversité une parfaite égalité d'ame, & de modérer les excessives joies que cause la prosperité.*

Eloge de la *bonne humeur* en qualité de vertu morale.

J'Ai toujours préféré la bonne humeur à la joie. Je regarde celle-ci comme un acte, & l'autre comme une habitude de l'esprit. La joie est courte & passagere, au lieu que la bonne humeur est fixe & durable. Les personnes sujettes à la plus profonde mélancolie tombent souvent dans les plus grands transports de joie ; mais si la bonne humeur ne donne guére à l'esprit une joie éclatante, elle empêche qu'il ne s'abatte sous le poids du chagrin. La joie ressemble au feu d'un éclair, qui s'échappe au travers de nuages sombres, & qui brille pour un moment ; la bonne humeur en-

tretient dans l'esprit une espéce de lumiere, qui approche de la clarté du jour, & qui lui donne une sérénité ferme & constante.

Ceux qui ont des principes d'une morale austére, pensent que la joie est trop folâtre & déréglée pour un état d'épreuve, & qu'elle marque une certaine présomption du cœur, qui est incompatible avec une vie exposée à tout moment aux plus grands dangers. Les Ecrivains de cette trempe ont observé qu'on ne vit jamais rire notre Sauveur, qui étoit le grand Modéle de la perfection.

La bonne humeur n'est point sujette à de pareils reproches; elle est d'un naturel calme & sérieux; elle ne met pas l'esprit dans une situation peu conforme à l'état de la vie humaine, & elle est sur-tout remarquable dans les caracteres des plus grands Philosophes du Paganisme, aussi-bien qu'entre ceux des Chrétiens qui ont passé à juste titre pour de saints Personnages.

Si nous envisageons la bonne humeur sous trois différentes vûes, par rapport à nous-mêmes, à ceux avec qui nous conversons, & à l'Auteur de notre existence, elle ne peut que se faire estimer à tous ces égards. Celui qui posséde cette

excellente disposition de l'esprit, n'est pas seulement tranquille en lui-même, il est aussi le maître absolu de toutes les puissances & de toutes les facultés de son ame : son imagination n'est jamais troublée, ni son jugement prévenu : il est toujours égal & uniforme, soit qu'il se trouve en compagnie, ou tout seul. Il reçoit de bon cœur tous les biens que la nature lui présente ; il goûte tous les plaisirs qui l'environnent, & il ne sent pas tout le poids des maux qui lui arrivent par accident.

Si nous considérons cet homme par rapport à ceux qu'il fréquente, sa bonne humeur lui attire leur amitié & leur bienveillance. Affable & obligeant qu'il est envers tout le monde, il excite les mêmes dispositions dans tous ceux qui l'approchent. Il en est de sa présence comme de celle du Soleil, qui vient à briller tout d'un coup ; elle inspire un secret plaisir à tous ceux qui en jouissent, sans même qu'ils y prennent garde, ou qu'ils en devinent la cause. Le cœur s'épanouit alors de son propre mouvement, & ne peut qu'avoir de l'estime & de l'amitié pour celui dont il reçoit de si bénignes influences.

Lorsque je réfléchis sur cet heureux

état de l'esprit au troisiéme égard, je ne puis l'envisager que comme une reconnoissance habituelle envers l'Auteur suprême de la nature. C'est chanter ses louanges d'une maniere implicite, & lui rendre de très-humbles actions de graces pour tous les effets de sa Providence. C'est une sorte d'acquiescement à l'état où il nous a mis, & une secrette approbation de sa volonté dans la conduite qu'il observe à l'égard du genre humain.

Il n'y a, selon moi, que deux choses qui nous puissent priver de cette bonne humeur. L'une est le sentiment du crime, ou les remords de la conscience. Un homme qui méne une vie déréglée & impénitente ne sauroit jamais obtenir ce calme & cette égalité d'ame, qui en est, pour ainsi dire, l'embonpoint, & l'effet naturel de la vertu & de l'innocence. La bonne humeur dans un tel homme mérite un nom plus rude qu'aucun de ceux que notre langue puisse fournir, & surpasse de beaucoup ce qu'on appelle d'ordinaire sottise ou folie.

L'Athéïsme, qui nie l'existence d'un Etre suprême, & par conséquent une vie à venir, sous quelques noms qu'il se cache, peut aussi fort bien dépouiller un homme de cette gayeté de l'esprit. Il y

a quelque chose de si affreux & de si opposé à la nature humaine dans l'espérance de l'anéantissement, que je m'étonne, avec une infinité d'illustres Ecrivains, qu'il y ait un seul homme capable de survivre à une pareille attente. Pour moi, je trouve qu'il est si facile de se convaincre de l'existence d'un Dieu, que c'est presque la seule vérité qu'on ne puisse pas révoquer en doute; puisqu'elle s'offre dans tous les objets qui nous environnent, dans tous les événemens, & dans toutes nos pensées. Si nous examinons les caracteres de cette engeance d'incrédules, nous les voyons pétris d'orgueil, de rage & de chicane. Il ne faut pas non plus s'étonner que des hommes, toujours inquiets en eux-mêmes, soient disposés à inquiéter les autres; & comment ne seroient-ils pas dans un trouble continuel, lorsqu'ils sont à toute heure en danger de perdre leur existence & de tomber dans le néant?

Ainsi le vicieux & l'athée n'ont aucun droit à la bonne humeur, & leur conduite seroit fort déraisonnable, s'ils y prétendoient. Il est impossible qu'un homme soit de bonne humeur, & qu'il goûte le plaisir de son existence, s'il craint les tourmens ou l'anéantissement, d'être

misérable ou de n'être point du tout.

Après avoir dit que ces deux principes détruisent la gayeté par eux-mêmes, & qu'il n'est rien d'ailleurs de plus conforme à la raison, je n'en vois aucun autre qui puisse bannir cet heureux tempérament de l'esprit d'un honnête homme. La douleur & les maladies, la honte & les injures, la pauvreté & la vieillesse, qui plus est, la mort même, ne méritent pas le nom de maux, eu égard à leur courte durée, & à l'avantage que nous en pouvons recueillir. Un cœur bon & honnête peut les soutenir avec courage, avec indolence, & même avec gayeté. Il ne s'allarme pas à la vûe d'une tempête, qui le doit conduire sûrement à un heureux port.

Un homme, qui employe tous ses efforts pour vivre suivant les lumieres de la droite raison & les principes de la vertu, a deux sources continuelles de gayeté, lorsqu'il fait attention à sa propre nature, & à celle de l'Etre infini duquel il dépend. S'il rentre en lui-même, il ne peut que se réjouir à la vûe de cette existence, qu'il vient de recevoir, & qui sera toujours nouvelle au bout d'une infinité de siécles. Combien de félicitations intimes ne s'adresse pas un

esprit qui vient à réfléchir sur son entrée dans l'éternité, lorsqu'il examine les facultés qu'il a reçûes, avec le progrès considérable qu'elles ont fait en peu d'années, même depuis le moment de son existence, qui se perfectionneront à l'infini, & qui par conséquent augmenteront son bonheur ? Le sentiment d'une pareille existence répand une joye continuelle dans l'ame d'un honnête homme, & fait qu'il se trouve à tout moment plus heureux qu'il ne peut se l'imaginer.

La seconde source de la gayeté vient de ce que l'esprit contemple cet Etre infini, dans la dépendance duquel nous sommes, & en qui nous voyons tout ce qu'il y a de grand, de glorieux, ou d'aimable, quoique ce ne soit encore qu'une foible lueur de ses perfections infinies. Nous nous trouvons sans cesse soutenus par sa bonté, environnés de son amour & de sa miséricorde. En un mot, nous relevons d'un Etre, dont le pouvoir le met en état de nous rendre heureux par une infinité de moyens ; dont la bonté & la fidélité l'engagent à nous accorder cette grace, si nous la demandons avec zéle ; & dont l'immutabilité nous est un sûr garant que nous jouirons de ce bon-

heur dans toute l'éternité.

Ces considérations, ou d'autres pareilles, que chacun devroit nourrir dans son sein, banniront de nos esprits cette langueur secrette, cet ennui accablant, où tombent la plûpart des hommes qui vivent sans réfléchir, quoiqu'ils n'ayent aucun sujet légitime de se plaindre; elles dissiperont tous ces chagrins que nous pouvons sentir à l'arrivée de quelque mal imprévû; elles écarteront tous ces petits accès de joie & de folie où l'on se plonge d'ordinaire, quoiqu'ils soient plus propres à ruiner qu'à soutenir la vertu: en un mot, elles produiront en nous cette humeur douce & enjouée, qui peut seule nous rendre agréables à nous-mêmes, à ceux avec qui nous conversons, & à l'Auteur de notre existence, qui nous a créés pour lui plaire & pour obéir à sa volonté.

I.

XLI. DISCOURS.

Criminibus debent hortos ——— ———
Juv. Sat. I. 75.

Ces jardins sont les fruits des plus grands crimes.

Nouveaux traits qui caractérisent le Chevalier *de Coverley*.

ASsis l'autre jour dans ma chambre, où je méditois sur un sujet qui pût servir au *Discours* qu'il me falloit publier, j'entendis frapper deux ou trois coups irréguliers à la porte de mon hôtesse, &, un moment après, un homme enjoué, qui demandoit à haute voix, si le Philosophe étoit au logis. L'enfant, qui ouvrit la porte, lui répondit fort innocemment, qu'il n'y logeoit pas. Là-dessus je me rappellai que c'étoit la voix de mon bon ami le Chevalier *de Coverley*, & que je lui avois promis d'aller faire un tour à (*c*) *Spring-Garden* avec lui, s'il faisoit beau tems. Je ne fus pas

(*c*) C'est-à-dire, *Jardin du Printems*, parce qu'on commence à y aller dans cette saison de l'Année. C'est un lieu de plaisance & de débauche, situé de l'autre côté de la riviere dans le voisinage de *Lambeth*.

plutôt sorti de ma chambre qu'il me cria, du bas de l'escalier, pour me sommer de tenir ma parole ; mais il ajoûta que, si j'étois occupé à écrire quelque *Spéculation*, il resteroit en bas jusqu'à ce que j'eusse achevée. A mon arrivée auprès de lui, je le trouvai environné de tous les enfans de la maison ; & mon hôtesse même, qui est une insigne causeuse, discouroit avec lui à perte de vûe, charmée d'ailleurs de ce qu'il passoit la main sur la tête de son petit garçon, & de ce qu'il l'exhortoit à être sage & à bien apprendre sa leçon.

Nous ne fûmes pas plutôt à (*d*) l'escalier du *Temple*, qu'une troupe de Bateliers nous vint offrir leurs services. Le Chevalier les parcourut tous des yeux, & sur ce qu'il en découvrit un qui avoit une jambe de bois, il lui ordonna de nous passer de l'autre côté de la riviere. *Vous devez savoir*, ajoûta-t-il en s'adressant à moi, *que je ne me sers jamais d'aucun Batelier, qui n'ait perdu un bras ou une jambe. J'aime mieux que le batteau n'aille pas si vîte, & employer un honnête homme qui a été blessé au service de la Rei-*

(*d*) C'est un des endroits de la Ville, où il y a quantité de petits bateaux, qui vont & viennent sur la Tamise.

ne. Si j'étois Seigneur Séculier ou Ecclésiastique, & que j'eusse une (e) *Berge pour me divertir, je n'admettrois aucun Rameur à ma livrée qui n'eût une jambe de bois.*

Après que mon vieux ami se fut assis dans le batteau, avec son cocher, qui est un fort bon homme, & qui sert toujours de lest en pareille occasion, nous voguâmes vers (*f*) *Fox-Hall.* Ensuite il engagea le Batelier à nous entretenir de la perte de sa jambe droite, qu'il nous dit avoir laissée à *La Hogue;* &, sur le détail qu'il nous donna de cette glorieuse journée, M. *de Coverley*, dans la joie de son cœur, fit diverses réfléxions sur le triomphe de la Nation *Britannique.* Il soutint, par exemple, qu'un *Anglois* pouvoit battre trois *François;* que nous n'aurions jamais rien à craindre du Papisme, si l'on avoit soin de tenir notre flotte en bon état; que la *Tamise* étoit la plus belle riviere qu'il y eût en *Europe;* que le Pont de *Londres* étoit un plus beau

(*e*) Ou *Barge*, espéce de bateau à plusieurs rames, fort propre, couvert en partie & vitré.

(*f*) Autre Cabaret, situé, de même que *Spring-Garden*, de l'autre côté de la riviére, où l'on va se divertir au Printems & en Eté.

chef-d'œuvre qu'aucune des sept merveilles du monde. Il avança plusieurs traits de la même nature, fondés sur les honnêtes préjugés qui naissent dans l'esprit de tout *Anglois* de la vieille roche.

Au bout d'une petite pause, le Chevalier, qui avoit tourné deux ou trois fois la tête pour bien examiner cette grande Métropole, me dit de prendre garde à la quantité d'Eglises dont la Ville étoit ornée, & qu'on n'en voyoit presque aucune en-deçà de *Temple-Bar. Triste spectacle*, ajoûta-t-il, *& qui sent bien le Paganisme ! Il n'y a point de Religion de ce côté-là. Il est vrai que les cinquante Eglises qu'on doit bâtir, en rendront la perspective infiniment plus agréable ; mais tout ouvrage qui regarde l'Eglise, ne se fait qu'à pas compté, & avec une extrême lenteur.*

Je ne me souviens pas d'avoir dit jusques ici qu'un des traits qui forment son caractere, est de saluer tous ceux qu'il rencontre en chemin, & de leur souhaiter le bon jour ou le bon soir. Il en use de cette maniere par un principe d'humanité, quoique d'ailleurs cette méthode l'ait rendu si populaire auprès de tous ses voisins à la campagne, qu'elle a bien contribué, à ce que l'on croit, à le fai-

re nommer une ou deux fois Député de la Province au Parlement. Il ne sauroit s'abstenir de cet acte de bienveillance, même ici en Ville, lorsqu'il rencontre quelqu'un dans sa promenade du matin ou du soir. Il lui échappa sur la riviere, à l'occasion de divers batteaux qui passerent auprès du nôtre; mais, lorsqu'il eut souhaité le bon soir à deux ou trois jeunes gaillards, un peu avant que d'arriver à l'autre bord, il fut bien étonné d'entendre que l'un d'eux, au lieu de lui rendre la même civilité, nous demanda qui étoit ce vieux pénard & ce fin matois que nous avions dans le batteau, s'il n'avoit pas honte à son âge d'aller courir le guilledou? & telles autres questions conformes au langage qui se pratique sur la *Tamise*. Le Chevalier parut d'abord un peu choqué de ce procédé; mais revenu bientôt à lui-même, il dit d'un ton & d'un air de Sénateur : *Que s'il étoit Juge dans* Middlesex, *il feroit connoître à ces brutaux & à leurs semblables, que les sujets de Sa Majesté doivent être aussi peu injuriés sur l'eau que sur terre.*

Lorsque nous fûmes arrivés à *Spring-Garden*, qui est fort agréable dans cette saison de l'année, frappé de la bonne odeur des allées & des berceaux, de la

mélodie harmonieuse des petits oiseaux qui chantoient sur les arbres, & de cette foule de gens de loisir qui se promenoient à leur ombre, je ne pus le regarder que comme une espéce de Paradis *Mahométan*. Le Chevalier me dit que cette vûe le faisoit souvenir d'un bosquet proche de sa maison à la campagne, que son Chapelain avoit accoutumé de nommer la Voliere des Rossignols. *Vous devez savoir*, ajoûta-t-il, *qu'il n'y a rien qui plaise tant à un Amoureux que la voix du Rossignol. Ah, M. le* Spectateur, *que j'ai passé de nuits à me promener tout seul au clair de la Lune, & à m'entretenir de ma cruelle Veuve, au doux chant de cet aimable oiseau !* Là-dessus il lui échappa un profond soupir, & il alloit tomber dans un accès de rêverie, lorsqu'une Demoiselle masquée vint, par derriere, lui donner un petit coup sur l'épaule, & lui demanda s'il vouloit aller boire avec elle une bouteille d'hydromel ? Surpris de cette familiarité peu attendue, & chagrin de ce qu'on venoit interrompre ses pensées sur la Veuve, le Chevalier lui répondit, qu'*elle étoit une impudente*, & qu'elle n'avoit qu'à se retirer.

A la fin de notre promenade, nous bûmes un verre de bierre douce de

(g) *Burton*, & nous mangeâmes une tranche de bœuf fumé. Enſuite le Chevalier appella un des valets de la maiſon, & lui ordonna de porter nos reſtes au Batelier qui n'avoit qu'une jambe. Je m'apperçus que cet eſtafier le regardoit de travers à l'ouïe de ce meſſage, & qu'il alloit dire quelque ſottiſe ; ce qui m'obligea de réitérer les ordres du Chevalier d'un ton ferme & poſitif.

A notre ſortie du jardin, mon ami crut que ſa qualité d'un des Juges à la campagne, en l'abſence deſquels on ne peut rien décider de grande importance, l'autoriſoit à critiquer la débauche qui régne dans ce lieu ; de ſorte qu'il dit à l'hôteſſe, qui étoit aſſiſe dans ſon réduit, qu'il viendroit plus ſouvent à ſon jardin, s'il y avoit plus de roſſignols & moins de coureuſes.

I.

(g) Ville fameuſe pour cette ſorte de Biére, où l'on ne met point de houblon.

XLII. DISCOURS.

O mihi *Theseâ* pectora juncta fide !
OVID. Trist. L. I. 304.

O mes chers Amis, qui m'étoient aussi fidéles que Thésée *le pouvoit être à* Pirithoüs. !

Essai sur l'amitié.

CE *Discours* n'est qu'un légere ébauche du portrait de l'amitié, où je n'observerai aucun ordre dans mes réfléxions, pour ne pas répéter ce que l'on a dit tant de fois sur un sujet si rebattu.

L'amitié est *une forte inclination entre deux personnes, qui les engage à travailler à leur bien mutuel.* Quoique les plus célébres Ecrivains de morale ayent parlé au long des plaisirs & des avantages de l'amitié, & qu'on la regarde comme ce qui fait le bonheur de la vie humaine, on ne la voit guére pratiquer dans ce monde.

Chacun est disposé à donner une longue liste des vertus & des bonnes qualités qu'il exige dans un ami ; mais il y en a peu qui tâchent de les acquérir eux-mêmes.

Que

La bienveillance & l'estime sont les premiers principes de l'amitié, qui est toujours imparfaite lorsque l'une ou l'autre des deux y manque.

Si d'un côté on a de la honte d'aimer une personne qu'on ne sauroit estimer; de l'autre, quelque convaincu que l'on soit de ses beaux talens, on ne peut jamais la chérir avec ardeur, sans avoir de la bienveillance pour elle.

L'amitié bannit l'envie, de quelque maniere qu'elle se déguise. Tout homme qui peut douter une seule fois s'il se réjouiroit de voir son ami plus heureux que lui-même, doit être persuadé que cette vertu lui est inconnue.

Il y a quelque chose de si grand & de si noble dans l'amitié, que, dans ces Poëmes héroïques faits à l'honneur de quelque particulier, les Auteurs ont cru qu'ils devoient représenter leur Héros sous l'idée de bon ami, aussi-bien que de fidéle Amant. *Achille* à son *Patrocle*, & *Enée* son *Achate*. Dans le premier de ces deux exemples nous pouvons remarquer, pour la réputation du sujet que je traite, que la *Gréce* fut presque ruinée par l'amour de ce Héros, mais qu'elle fut sauvée par son amitié.

L'humeur & le génie d'*Achate* nous

insinue une observation que l'on peut faire sur les liaisons intimes des grands Hommes, qui choisissent plutôt leurs amis pour les qualités du cœur que pour celle de l'esprit, & qui préfèrent la sincérité, jointe à une humeur douce, aisée & complaisante, à tous ces beaux talens qui font le plus de bruit dans le monde. Je ne sache pas qu'*Achate*, qui est dépeint comme le principal favori d'*Enée*, donne jamais son avis, ni qu'il frappe un seul coup, dans toute l'*Eneïde*.

L'amitié qui fait le moins de bruit est souvent la plus utile; & c'est pour cela même que je préférerois un ami prudent à un ami zélé.

Atticus, un des plus honnêtes Citoyens de l'ancienne *Rome*, est un exemple fort remarquable de ce que je viens de dire. Cet illustre personnage, au milieu des guerres civiles qui déchiroient sa patrie, & lorsque le but des uns & des autres tendoit également à la subversion de la liberté publique, se ménagea si bien l'estime & l'amitié des deux Compétiteurs, qu'il trouva le moyen de servir ses amis de l'un & de l'autre parti. Pendant même qu'il envoyoit de l'argent au jeune *Marius*, dont le pere étoit décla-

ré l'ennemi de la République, il étoit un des principaux favoris de *Sylla*, & se trouvoit tous les jours auprès de sa personne.

Durant la guerre qu'il y eut entre *Cesar* & *Pompée*, il se conduisit toujours de même. Après la mort de *Cesar*, il envoya de l'argent à *Brutus* dans ses besoins; & il rendit mille bons offices à la femme & aux amis d'*Antoine*, lorsque ce parti sembloit ruiné. Enfin, dans cette guerre sanglante qu'il y eut entre *Antoine* & *Auguste*, il conserva toujours l'amitié de l'un & de l'autre; en sorte que le premier, à ce que nous dit *Cornelius Nepos*, lorsqu'il étoit dans quelque endroit de l'Empire éloigné de *Rome*, lui écrivoit ponctuellement ce qu'il faisoit, ce qu'il lisoit, & où il avoit dessein d'aller: & que l'autre lui rendoit un compte exact de toutes ses affaires.

On s'imagine d'ordinaire que ce qui produit une bienveillance mutuelle entre deux personnes, est une conformité d'inclinations à tous égards; mais cette conformité est si peu requise, qu'on voit bien des personnes de différente humeur s'aimer avec tendresse. On se plaît souvent à trouver dans un ami les bonnes

qualités qui nous manquent ; parce qu'étant, aux yeux du monde, un autre nous-mêmes, nous croyons avoir droit de nous les attribuer en quelque maniere.

Il n'y a rien de plus difficile que d'avertir à propos un ami de ſes défauts & de ſes égaremens. Pour en venir à bout, il faut ſe conduire en ſorte qu'il s'apperçoive que nous avons plutôt en vûe ſon avantage que notre intérêt particulier. Ainſi les reproches qu'on lui fait doivent être rares, & toujours bien fondés à la rigueur.

Sans cette précaution, la grande envie qu'il a de plaire peut ſe changer en déſeſpoir d'y réuſſir, puiſqu'il ſe voit accuſé de certains défauts dont il ne ſe trouve pas coupable. Un eſprit, qui eſt humaniſé & attendri par l'amitié, ne peut ſoutenir de fréquens reproches ; il faut qu'il ſuccombe ſous leur poids, ou qu'il diminue beaucoup de l'eſtime & de l'amitié qu'il avoit pour la perſonne qui les lui adreſſe.

Le véritable devoir de l'amitié eſt d'inſpirer de l'ardeur & du courage : un eſprit ainſi animé ſe ſurpaſſe lui-même ; au lieu qu'il languit & qu'il devient preſque immobile, s'il manque tout à la fois d'un tel ſecours.

La négligence d'un ami eſt en quelque maniere moins excuſable que celle d'un parent; puiſque nos devoirs à l'égard du premier réſultent de notre choix; au lieu que ceux qui regardent l'autre viennent de la nature, & ne dépendent pas de nous.

Si l'on ne doit pas rompre avec un ami, malgré tous ſes défauts, de peur qu'on ne blâme notre choix; à plus forte raiſon ne doit-on jamais abandonner un ami ſage & vertueux, afin qu'on ne puiſſe pas nous reprocher d'avoir perdu un tréſor ineſtimable, dont nous avions la jouiſſance.

X.

XLIII. DISCOURS.

Cum tristibus severe, cum remissis jucundè, cum senibus graviter, cum juventute comiter vivere.

CIC.

Il étoit morne avec les personnes tristes, gai avec les enjoués, sérieux avec les vieillards, & agréable avec la jeunesse.

Le caractére d'un homme qui est agréable en compagnie, & son opposé.

LE passage *Latin* que je viens de citer, fait partie d'un caractere très-vicieux; mais je n'en ai rapporté que ce qui s'accorde avec les régles de la justice & de l'honneur. *Ciceron* y dépeint *Catilina*, & il ajoûte à ces traits, qu'*il étoit hardi avec les méchans, & lascif avec les débauchés.* Je ne m'arrêterai point à ces deux derniers traits, puisque je n'ai en vûe que cette complaisance honnête qui rend un homme de bonne compagnie, & non pas celle d'un homme d'intrigue & à projets ambitieux. Cette souplesse d'esprit, qui s'accommode à l'humeur de tous les autres, ne peut être agréable, à moins qu'elle ne soit natu-

relle ; si on l'affecte pour se distinguer, c'est la prostitution la plus inutile & la plus indécente que l'on puisse jamais concevoir. Jouer un rôle qui n'est pas naturel, dans la seule vûe de s'attirer les éloges de ceux qui n'ont aucun discernement, c'est de tous les desseins que l'on puisse former, le plus digne de mépris. Pour devenir la joie des autres, ou ne pas interrompre leur plaisir, il faut se plaire avec eux de bonne foi. Aussi n'y a-t-il rien de plus triste que de voir bien des gens, qui devroient être seuls, chercher la compagnie. Les personnes qui réfléchissent le moins, sont celles qui panchent le plus de ce côté-là ; quoiqu'elles fissent beaucoup mieux de rester au logis, & de s'ennuyer toutes seules, que de fatiguer les autres pour se mettre de bonne humeur. Ce n'est pas qu'on ne doive décharger son cœur à un ami, lorsqu'on se trouve dans quelque embarras, ou une grande affliction ; mais je veux dire seulement qu'on doit être disposé à prendre le tour d'esprit de la compagnie où l'on va, ou s'en bannir tout-à-fait. C'est sans doute un heureux tempérament, que de pouvoir vivre avec toute sorte d'humeurs ; puisque cela marque un esprit disposé à recevoir tout ce qui

plaît aux autres, & qui n'est pas entêté de ses propres idées.

De-là vient que je suis charmé du caractere de mon ami *Acasto*. Vous le trouvez dans la compagnie & à la table des sages, des impertinens, des personnes graves, des badins & des beaux esprits; quoiqu'il n'ait rien en lui-même qui le puisse rendre agréable en particulier à aucun de tous ces génies : mais il a un bon sens naturel, le cœur bon, & il est discret, en sorte que chacun peut faire valoir son talent avec lui, & que, sans contribuer presque à la conversation, il n'a jamais été dans un endroit, où il ne soit le bien venu une seconde fois. On peut dire même qu'un homme qui a de l'esprit & du savoir, au lieu de plaire, deviendroit incommode à la plûpart des autres, s'il ne possédoit ces bonnes qualités d'*Acasto*. Les gens d'esprit se flattent d'être agréables par cela même qu'ils sont tels; & c'est ainsi qu'ils deviennent la plus sotte compagnie du monde : ils se moquent des absens, ou raillent les présens d'une maniere fort desobligeante; & ils ne prennent pas garde que, si vous pincez ou chatouillez un homme jusqu'à ce qu'il perde la tramontane, ou si vous l'attaquez lui seul, & le distin-

guez ainſi de tous les autres, vous l'offenſez également.

Le plus ſûr moyen de ſe rendre agréable aux perſonnes avec qui l'on ſe trouve, eſt de marquer ſe plaire en leur compagnie, & prendre plutôt part à leur entretien, que leur en fournir ſoi-même. Un homme de cette trempe n'eſt pas à la vérité ce qu'on appelle d'ordinaire un homme agréable en compagnie, mais il eſt tel dans le fond; & il a, dans tout ce qu'il dit ou qu'il fait, quelque choſe d'aimable, qui lui gagne plutôt les cœurs, que ne le feroient les ſaillies d'eſprit les plus vives, ou les badinages les mieux tournés. La foibleſſe de l'âge, dans un homme de ce caractere, a je ne ſai quelle ſimplicité naïve, qui doit lui attirer du reſpect, quand même il ne ſeroit pas d'ailleurs fort vénérable. La préſomption des jeunes gens, qui naît de la vivacité & non pas de l'inſolence, mérite auſſi d'être excuſée. L'homme que la nature a formé pour être agréable en compagnie, rend à chacun ce qui lui eſt dû, il exténue leurs défauts, & fait louer leurs bonnes qualités; il paroît recevoir la loi des autres, & non pas la leur donner.

Que doit-on donc penſer de ces hom-

mes, qui, sans avoir aucun égard à ce qui se dit dans la compagnie où ils arrivent, prennent un air de messager, & racontent au long ce qu'ils viennent de voir ou d'entendre, comme s'ils avoient été envoyés exprès pour s'en informer ? Ceux qui se voyent, pour s'entretenir ensemble de bonne amitié, trouvent insupportable qu'un nouveau venu ; qui tombe des nues, leur rompe la tête de ses avantures, & leur ferme à tous la bouche. Si cet homme vient de la *Bourse*, il vous apprendra, bongré malgré que vous en ayez, sur quel pié sont les fonds publics ; &, quoique vous traitiez d'un sujet beaucoup plus grave, un jeune godelureau, de l'autre côté de la Ville, viendra s'asseoir auprès de vous, pour vous dire qu'une telle Demoiselle est d'une beauté charmante, parce qu'il vient justement de la voir.

Ciceron nous dit, dans un de ses Livres *de l'Orateur*, (*h*)» qu'on peut enseigner toutes choses, à la réserve du » caractere facétieux, que la nature » donne, & qui n'a besoin d'aucun art ». Il en est de même du caractere dont je

(*h*) *Facetiæ quæ, etiamsi alia omnia tradi arte possunt, naturæ sunt propria certè, neque ullam artem desiderant.* Lib. II. de Orat. c. 14.

parle ; on peut acquérir toutes les bienséances de la vie civile ; mais ce je ne sai quoi qui plaît à tout le monde, qui est toujours de saison, & qui paroît dans les moindres actions, est un talent de la nature. Il en est des préceptes que l'on donneroit là-dessus comme des régles sur la Poësie, qui peuvent bien, à ce qu'on dit, prévenir les mauvais Poëtes, mais qui ne sauroient jamais en faire un bon.

T.

XLIV. DISCOURS.

Quid purè tranquillet ——— ——— ———
HOR. L. I. Epist. XVIII. 102.

Appliquez-vous à connoître ce qui donne à l'Ame une satisfaction pure.

De la *bonne humeur*, qui vient du tempérament.

DAns (*i*) un de mes derniers *Discours*, j'ai parlé de la bonne humeur en tant qu'elle est une vertu morale, & j'ai aussi allégué des motifs proportionnés à sa nature, pour nous engager à la cultiver. Je vais la considérer sur le pié de qualité physique, & nous y

(*i*) C'est le XL.

animer par des motifs naturels, qui ne tiennent ni de la vertu ni du vice.

La bonne humeur eſt en premier lieu ce qui contribue le plus à la ſanté. Les chagrins & les murmures ſecrets portent des coups imperceptibles à ces fibres délicats qui compoſent les parties vitales, & uſent peu à peu la machine, pour ne rien dire de ces violentes fermentations qu'ils excitent dans le ſang, ni de ces mouvemens irréguliers & interrompus qu'ils cauſent dans les eſprits animaux. De tous les vieillards auſquels j'ai pris pris garde, & du nombre de ceux qui ne ſentent preſque point les infirmités d'un âge avancé, je n'en ai guére vû qui n'eût du moins une certaine indolence de tempérament, ſi ce n'eſt pas même une gayeté & une bonne humeur tout extraordinaire. Il n'y a nul doute que la ſanté & la gayeté ne ſe produiſent l'une l'autre, avec cette différence, qu'on ne voit guére une ſanté vigoureuſe qui ne ſoit accompagnée de quelque doſe de bonne humeur, au lieu qu'on voit ſouvent celle-ci ſans l'autre.

La gayeté a le même heureux effet ſur l'eſprit que ſur le corps : elle bannit tous les chagrins & les ſoucis rongeans, elle calme les paſſions & tranquilliſe l'ame.

Après avoir déja touché ce dernier point j'observerai ici que le monde où nous vivons, est rempli d'une infinité d'objets propres à exciter & à nourrir dans nos esprits cet heureux tempérament.

Si l'on considére le monde par rapport à l'utilité qui nous en revient, on croiroit qu'il a été fait pour notre usage; mais, si l'on réfléchit sur sa beauté naturelle & son harmonie, on seroit tenté de conclure qu'il a été fait pour notre plaisir. Le Soleil, qui est, pour ainsi dire, l'ame de cet Univers, & qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie, a une grande influence sur nous; il égaye & réjouit le cœur de l'homme.

Ce nombre infini de créatures vivantes, qui sont faites pour nous entretenir la vie ou nous servir à divers usages, rempliſſent en même tems les bois de leur musique, nous fourniſſent du gibier pour la chasse, ou excitent des idées agréables dans nos esprits par la beauté qui les environne. Les ruisseaux, les lacs & les fleuves nous rafraîchiſſent l'imagination, de même que le terroir à travers lequel ils passent.

Il y a des Ecrivains fort distingués, qui ont regardé comme un effet de la Providence, le soin qu'elle a eu de ta-

pisser la terre de verd plutôt que de toute autre couleur, parce que le verd est un si juste mêlange du clair & du sombre, qu'il réjouit & fortifie la vûe, au lieu de l'affoiblir ou de l'incommoder. De-là vient que plusieurs Peintres ont un tapis verd pendu tout auprès de l'endroit où ils travaillent, pour y jetter les yeux de tems en tems, & les délasser de la fatigue que leur cause la vivacité des couleurs. (*k*) Un célébre Philosophe moderne en raisonne de cette maniere : » Toutes les couleurs, *dit-il*, les plus » éclatantes émoussent & dissipent les es- » prits animaux employés à la vûe ; mais » celles qui sont plus obscures ne leur » donnent pas assez d'exercice : au lieu » que les rayons qui produisent en nous » l'idée du verd tombent sur l'œil dans » une si juste proportion, qu'ils don- » nent aux esprits animaux tout le jeu » qui leur est nécessaire, & que par l'é-

(*k*) C'est sans doute M. le Chev. *Newton* dans son *Optique*, dont M. *Le Clerc* a donné un Extrait : Voyez sa *Biblioth. Choisie* Tom. IX. p. 245. Cet Ouvrage de M. *Newton* a été depuis traduit en *Latin* par M. *Clarke*, fameux Théologien & Philosophe *Anglois* ; & *P. Humbert* en a imprimé ici une Traduction *Françoise* par M. *Coste*.

» quilibre où ils les retiennent dans leur » choc, ils excitent en nous une sensa- » tion fort agréable ». Que la cause en soit tout ce qu'il vous plaira, on ne sauroit douter de l'effet ; & c'est pour cela même que les Poëtes donnent le titre de *gai* à cette couleur.

Pour envisager de plus près cette double fin qu'on observe dans les ouvrages de la nature, c'est-à-dire, leur utilité & leur agrément, nous voyons que les plus importantes parties, dans le cercle des végétaux, sont aussi les plus belles. Je veux parler des semences qui servent à perpétuer les plantes, & qui sont toujours logées dans les fleurs ou dans leurs boutons. Il semble que la nature cache son principal dessein, & qu'elle est industrieuse à répandre sur la terre un air gai & riant, pendant qu'elle travaille en secret à son grand ouvrage ; & qu'elle est attentive à sa propre conservation. Il en est à peu près de même à l'égard du Laboureur & de celui qui cultive la terre ; ils s'occupent à la rendre une espéce de jardin ou de payſage, & à donner un air riant à toute la campagne qui les environne, quoiqu'ils n'ayent autre chose en vûe que la moisson, & le fruit qui en doit revenir.

On peut remarquer d'ailleurs que la Providence, pour entretenir cette gayeté dans nos esprits, a eu soin de les former d'une telle maniere, qu'ils sentent du plaisir à la vûe de certains objets, qui paroissent être de peu d'usage, comme sont les rochers, les deserts, & autres parties semblables de la nature. Ceux qui savent raisonner en Philosophes peuvent étendre cette idée plus loin, & observer que si la matiere nous paroissoit avec les qualités essentielles dont elle est revêtue, elle ne fourniroit qu'un assez triste spectacle. En effet, si la Providence lui a donné le pouvoir de produire sur nous certains effets par le moyen des couleurs, des sons, des odeurs, du chaud & du froid, c'est afin que l'esprit de l'homme, pendant qu'il séjourne ici-bas, puisse être égayé & diverti par ces agréables sensations. En un mot, tout l'Univers est une espéce de théatre plein d'objets qui nous donnent du plaisir ou de l'admiration, ou qui nous amusent.

Chacun pensera bien de lui-même à la vicissitude du jour & de la nuit, au changement des saisons, & à toutes ces différentes scénes qui varient la face de la nature, & qui rempliſſent l'esprit

d'une suite continuelles d'images aussi belles qu'agréables.

Je ne mettrai pas ici en ligne de compte tous les plaisirs qui nous viennent de l'art, de l'amitié, de la lecture, ou de la conversation, ni tous les autres divertissemens casuels de la vie ; parce que je ne voudrois animer à la gayeté que par des motifs qui s'offrent d'eux-mêmes à toutes sortes de personnes, & qui suffisent pour nous démontrer que la Providence n'a pas eu dessein que ce monde fût rempli de murmures & d'inquiétudes, ou que le cœur de l'homme fut plongé dans la tristesse & dans la mélancolie.

J'insiste d'autant plus sur cette bonne humeur, que nos Compatriotes, à ce que l'on observe, en manquent plus qu'aucune autre Nation. La mélancolie est une espéce de démon qui hante notre Isle, & qui nous afflige d'ordinaire par un vent d'Est. Un *François*, célébre Ecrivain de Romans, pour s'opposer à ceux qui les commencent par la saison fleurie de l'année, entame un des siens de cette maniere : *Dans le triste mois de* Novembre, *lorsque les* Anglois *se pendent & se noyent, un Amant au désespoir alla se promener à la campagne*, &c.

Chacun devroit se munir contre les malignes influences de son climat ou de son tempérament. Il faudroit pour cela s'accoutumer à ces réfléxions qui peuvent donner la sérénité de l'esprit, & le mettre en état de soutenir avec courage les petits maux & les revers de fortune qui sont communs à tous les hommes, & qui, par le bon usage que l'on en pourroit faire, produiroient une joie abondante & une satisfaction continuelle.

Quoique je veuille engager ici mes Lecteurs à regarder le monde dans son plus beau jour, je ne desavoue pas qu'il n'y ait bien des maux qui naissent au milieu de tous les plaisirs qu'il nous offre; mais si on les prenoit du bon côté, ils ne rempliroient pas l'esprit d'amertume, & ne détruiroient pas cette bonne humeur de tempérament que je viens de recommander. En effet, M. *Locke*, dans son *Essai sur l'Entendement Humain*, allégue à juste titre une raison morale, pour rendre compte de ce mélange de bien & de mal, de plaisir & de peine, que les créatures excitent en nous. Voici de quelle maniere il s'exprime là-dessus: (*l*) *Outre cela*, dit il, *nous pouvons trou-*

(*l*) Voyez la Traduction de M. *Coste*, p. 124.

ver une autre raison pourquoi Dieu a attaché différens dégrés de plaisir & de peine, à toutes les choses qui nous environnent & qui agissent sur nous, & pourquoi il les a joints ensemble dans la possession de la plûpart des choses qui frappent notre esprit & nos sens. C'est afin que convaincus, par notre expérience, que tous les plaisirs qui nous viennent des créatures sont mêlés de quelque amertume, & qu'ils ne peuvent nous donner qu'une satisfaction imparfaite & éloignée d'une entiere félicité, nous soyons portés à chercher notre bonheur dans la jouissance de celui (m) en qui il y a un rassasiement de joie, & à la droite duquel il y a des plaisirs qui ne tariront jamais.

L.

§. 5. Impr. à *Amsterdam* chez *H. Schelte.*

(m) Ps. XVI. 11.

XLV. DISCOURS.

—— —— meliora pii docuêre parentes.

Mon pere & ma mere, qui avoient de la piété, m'ont enſeigné de meilleures choſes.

Réflexions ſur l'*Athéiſme*, les *Athées*, & la maniére de les punir.

IL n'y a rien qui ait plus étonné les Savans d'*Angleterre*, que le prix exceſſif où l'on pouſſa en dernier lieu, dans une vente publique, un petit Livre intitulé, (*n*) *La deſtruction de la Bête triomphante*. Il y fut vendu trente livres ſterlin. L'Auteur, nommé *Jordanus Brunus*, ou *Bruni*, athée de profeſſion, l'a écrit pour tourner la Religion en ridicule; & chacun étoit diſpoſé à conclure, de ce haut prix, qu'il doit y avoir des argumens fort redoutables.

J'en ai lû moi-même un exemplaire, qui m'étoit tombé entre les mains, avec ce préjugé; mais il y a ſi peu à craindre de cette lecture, que je me hazarderai à rendre ici un fidéle compte de tout le plan que l'Auteur a ſuivi dans cette merveilleuſe piéce.

(*n*) En Italien *Spaccio della Beſtia triomphante.*

Il suppose d'abord que *Jupiter*, résolu d'en venir à une réforme entre les constellations, les assembla toutes un jour; qu'il se plaignit à elles de ce que le culte des Dieux étoit fort négligé, & qu'il trouva cela d'autant plus rude qu'il avoit donné les noms des Divinités du Paganisme à plusieurs de ces corps célestes, & fait ainsi du Ciel, en quelque maniere, un Livre de la Théologie Payenne. *Momus* lui dit là-dessus, qu'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'il y a tant de contes scandaleux à l'égard de ces Divinités; d'où l'Auteur prend occasion de critiquer toutes les autres Religions, & conclud, que *Jupiter*, après avoir bien examiné toutes choses, bannit les Divinités du Ciel, & imposa aux Etoiles les noms des vertus morales.

Cette courte Fable, où l'on ne voit aucune ombre de raisonnement, & où il n'y a que très-peu d'esprit, ne roule que sur l'impiété d'un bout à l'autre; & c'est pour cela même qu'elle est devenue l'idole de ces foibles génies, qui voudroient se distinguer par la singularité de leurs opinions.

Il y a deux faits qu'on a souvent allégué contre les athées, & dont ils n'ont

pu se tirer jusques ici. L'un est, que les hommes les plus sages & les plus habiles de tous les siécles ont été contre eux, & qu'ils ont toujours suivi le culte public reçu dans leur pays, lorsqu'il n'y avoit rien d'opposé à l'honneur de l'Etre infini, ou de préjudiciable aux intérêts du genre humain.

Les *Platons* & les *Cicerons* entre les Anciens, les *Bacons*, les *Boyles* & les *Lockes* entre nos Compatriotes modernes, nous fournissent tous de beaux exemples de ce que je viens d'avancer; pour ne rien dire des célébres Théologiens, puisque nos antagonistes les recusent, sous prétexte qu'ils ont trop d'intérêt dans la cause dont il s'agit, pour être admis à y servir de témoins.

L'autre fait que l'on a poussé contre eux, & qui paroît d'un plus grand poids, n'est pas la seule opinion des plus sages, mais le consentement universel de tous les hommes, qui ne peuvent avoir reçu cette importante vérité que par l'un ou l'autre de ces trois moyens; soit par l'idée d'un Dieu que la nature ait gravée dans leur esprit; ou par le raisonnement, qui a dû être facile & à la portée des moindres génies; ou enfin par une tradition descendue jusques à nous de-

puis le premier homme.

Les athées sont également confondus, à laquelle de ces trois causes que l'on attribue l'idée que nous avons d'un Dieu. Aussi, pour se tirer de cet embarras, ont-ils prétendu à la fin avoir découvert un peuple entier de ces habiles Philosophes, qui n'admettent aucune Divinité, je veux dire la Nation polie des *Hottentots*.

Je craindrois de choquer mes Lecteurs, si je m'avisois de les entretenir ici des coutumes & des mœurs de ces barbares, qui sont à peine un dégré au-dessus des bêtes brutes, & qui n'ont entre eux qu'un misérable jargon, qu'ils n'entendent presque pas eux-mêmes.

On ne sauroit croire avec tout cela jusqu'où va le triomphe des athées, lorsqu'ils s'applaudissent de ces bons amis & fidéles alliés. Si nous nous vantons d'un *Socrate*, ou d'un *Seneque*, ils leur peuvent d'abord opposer les illustres *Hottentots*.

Quoiqu'on soit fondé, en quelque maniere, à révoquer en doute la créance de ce peuple, je ne vois pas qu'il en pût revenir aucun mal à la Religion, si l'on abandonnoit aux athées cette noble partie du genre humain.

Il me semble qu'il n'y a rien qui découvre mieux la foiblesse de leur cause, que de les voir réduits à se joindre avec une société d'hommes, qui, de leur propre aveu, ont presque éteint les lumieres de la raison, & qui ne se distinguent des bêtes que par leur figure humaine.

Il est vrai qu'outre ces pauvres malheureux, il y a eu, de tems en tems, chez différentes Nations, un petit nombre de cerveaux foibles, qui ont nié l'existence d'une Divinité. Mais *Vanini*, le plus célébre de tous leurs champions, déclara devant ses Juges qu'il la croyoit: après avoir même levé une paille de terre, il soutint qu'elle suffisoit pour l'en convaincre; & il allégua diverses preuves pour montrer qu'il étoit impossible que la nature seule pût créer aucune chose.

Je lisois l'autre jour une relation sur le chapitre de *Casimir Liszynski*, Gentilhomme *Polonois*, qui fut convaincu d'athéisme & exécuté pour ce crime. La maniere dont on le punit a quelque chose de bien singulier. Aussitôt qu'on eut brûlé son corps, les cendres en furent mises dans un canon, & tirées en l'air vers la *Tartarie*.

Je

Je suis fort disposé à croire, que si un pareil châtiment s'introduisoit dans la *Grande Bretagne*, il y a tant de bon sens naturel parmi nous, que, soit qu'on mît un athée tout entier dans une piéce d'artillerie, ou qu'on le pulvérisât comme on fait en *Pologne*, nous aurions très-peu de charges.

Avec tout cela, pendant que cette munition dureroit, je voudrois proposer qu'au lieu de braquer nos canons vers la *Tartarie*, nous en eussions toujours deux ou trois pointés vers le *Cap de Bonne Espérance*, afin d'envoyer nos incrédules dans le pays des *Hottentots*.

Selon moi, une sentence de mort prononcée judicairement, fait trop d'honneur à un athée, quoique l'usage de le tirer en l'air, comme on le pratique dans cette espéce de martyre, ait quelque chose d'assez proportionné à la nature de son crime.

D'un autre côté, il faut avouer qu'il y a une grande objection contre une pareille méthode. Le zéle pour la Religion est si plein d'ardeur, qu'il ne sait presque jamais où il doit se borner; c'est pour cela même qu'après avoir déchargé nos athées, je craindrois qu'on n'en vînt à charger nos sectaires, & qu'eu

égard à la viciſſitude des choſes humaines, nous ne fuſſions un jour expoſés à ſortir de la bouche d'une demie couleuvrine.

Si quelqu'un de mes Lecteurs croit que j'ai traité ces Meſſieurs d'un air trop badin & trop mépriſant, qu'il me ſoit permis de lui dire que ſelon mes idées, ont fait trop d'honneur à ces incrédules de vouloir raiſonner avec eux ſur un point qui choque le ſens commun de tous les hommes; que c'eſt leur donner du relief dans le monde, & inſinuer qu'il y a quelque probabilité dans leur ſyſtême, quoiqu'il n'y ait rien de plus abſurde.

Pour ce qui eſt des perſonnes qui admettent un culte religieux, & que je crois être dans l'erreur, je voudrois en uſer à leur égard avec une grande circonſpection, & tâcher de les ramener de leur égarement avec tout le calme & toute la douceur poſſible; mais pour ces infidéles, qui ne cherchent qu'à détruire toute ſorte de Religions, qu'à dépouiller les hommes de ce qu'ils avouent eux-mêmes être d'un excellent uſage dans toutes les grandes ſociétés, ſans rien ſubſtituer à la place, je crois que le meilleur eſt de les battre de leurs pro-

pres armes ; c'eſt-à-dire, de les traiter avec mépris & de les tourner en ridicule.

X.

XLVI. DISCOURS.

Non pudendo, ſed non faciendo id quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus.

CIC.

Si nous ne voulons pas qu'on nous taxe d'être impudens, il ne faut pas ſe borner à rougir de ce qui eſt contre les régles de la bienſéance, mais il faut l'éviter.

Sur les Dames coquettes & les médiſantes.

J'Ai reçu quantité de Lettres de pluſieurs Dames, qui ſont fort affligées de ce qu'on les décrie mal-à-propos ; elles ſe plaignent de quelques eſprits malins, qui ne penſent qu'à noircir la réputation des autres, & qui donnent un mauvais tour aux actions les plus innocentes ou les plus indifférentes de leur nature. Elles ont même le malheur de ſe juſtifier d'une maniere à inſinuer que le ſoupçon eſt aſſez légitime. Il eſt vrai qu'il y a certaines perſonnes oiſives qui paſſent

des heures entieres à gloser en compagnie sur les défauts des autres, & qu'elles n'ont aucune autorité pour cela ; mais puisqu'il leur plaît d'en agir ainsi, celles qui font quelque cas de leur réputation devroient éviter les apparences qui peuvent y nuire. Le mal est que nos jeunes Filles, aussi-bien que nos Demoiselles d'un âge moyen, & celles qui ne respirent que la joie, quoique peu éloignées de la vieillesse sans former là-dessus aucune ligue positive, conviennent tacitement d'une méthode abrégée pour sauver leur réputation, & ménent à bon compte une vie qui, tout au plus, n'est pas vicieuse. Lorsqu'une de ces jeunes babillardes d'un esprit malin, qui n'est pas de leurs petites cabales, a dit quelque chose au desavantage de l'une d'entre elles, leur méthode est de la faire passer pour une des plus envenimées & des plus dangereuses langues qu'il y ait au monde. C'est ainsi qu'elles mettent à couvert leur réputation, plutôt que leur modestie ; & qu'elles sont moins sensibles au crime, qu'aux reproches qu'on leur en fait.

Orbicilla est la plus obligeante créature qu'il y ait en Ville, & qui rougit à tout bout de champ : elle n'a pas perdu

tout sentiment de pudeur, mais elle a perdu son innocence. Si elle avoit plus de hardiesse, & qu'elle ne fît rien qui pût colorer ses joues, ne seroit-elles pas plus modeste sans cette rougeur embigue, qui est la livrée du crime & de la vertu ? La modestie consiste à n'avoir aucun crime à se reprocher, & non pas à rougir de celui qu'on a commis. Lorsqu'un homme veut régler ses actions sur un autre principe que sur la pureté du cœur, il est au pouvoir des méchantes langues de l'obliger à suivre de mauvais exemples pour se garantir de la censure. D'un autre côté, il ne faut que s'acquitter exactement de son devoir, si l'on veut imposer silence à la calomnie, ou la rendre inutile. *Spencer*, dans sa Piéce intitulée (*o*) *La Reine des Fées*, donne un bon conseil aux jeunes Dames qui se plaignent de ce qu'on attaque leur réputation. Voici de quelle maniere il l'exprime : le meilleur avis que je puisse vous donner, est d'éviter l'occasion du mal ; les effets cesseront dès que la cause sera ôtée. Fuyez les plaisirs criminels, domptez vos passions, soyez sin-

(*o*) Voyez le *Journal Litteraire de la Haye*, Tom. IX. pag. 188.

ceres : & vous fermerez bientôt la bouche à la médisance.

Au lieu de cette vigilance à l'égard des paroles & des actions, qu'un de nos anciens Poëtes, du tems de la Reine *Elizabeth*, recommande au beau sexe, on veut aujourd'hui qu'une jeune Dame puisse dire & faire tout ce qui lui plaît, sans discontinuer d'être *la plus jolie & la plus agréable femme du monde*. Si un pere, ou un frere, veut défendre l'honneur équivoque d'une fille ou d'une sœur, il est aussi peu en danger que s'il étoit à l'abri de la plus grande innocence. Plusieurs de ces affligées, qui sont en butte aux traits des méchantes langues, font elles-mêmes si peu de mal, qu'elles dorment tous les jours de la vie jusques à midi ; qu'elles ne se mêlent d'autre chose que de leurs personnes jusques à deux heures ; qu'elles prennent ensuite leur repas jusques à quatre ; qu'elles vont à la Comédie, & passent la nuit à jouer. Faut-il après cela que le monde soit assez malin pour tirer des conséquences énormes de quelques coups d'œil fort innocens en eux-mêmes, de quelques mots dits à l'oreille, ou de quelques fines railleries un peu libres avec des Gentilshommes polis, parce-

que ces beautés ne sont pas aussi rigides que des *Vestales?* J'avoue que la vertu ne consiste pas en des airs gênés & de sottes grimaces; mais il y a une certaine bienséance, dans le regard & les manieres des Dames, fondée sur la vertu & la modestie, qu'on peut mieux sentir que décrire. Une jeune Dame, qui en est ornée, a droit à l'estime & à l'amitié des autres, & n'est point sujette aux traits de la médisance; ou, si elle en souffre d'abord, elle n'a qu'à persévérer dans son innocence; qui en dissipe bientôt la malignité. Pour le dire franchement, il y a de si prodigieux essains de coquettes dans cette grande Ville, que, si elles n'étoient pas retenues par quelques méchantes langues de leur propre sexe, il n'y auroit jamais aucune paix entre elles, & qu'il nous seroit impossible de les y engager nous-mêmes.

En qualité de *Spectateur* qui observe qu'une partie du sexe féminin sert à contrebalancer les fausses démarches de l'autre, quelque idée que j'aye des rapporteuses & des médisantes, je ne voudrois non plus les supprimer tout-à-fait, qu'un Général d'Armée ne voudroit bannir les espions. Ses ennemis ne man-

queroient pas de le surprendre, s'ils venoient à savoir qu'il ne reçoit aucun avis de leurs mouvemens. Je me trouve si éloigné de cette pensée, que je souffre volontiers qu'il y ait une ou deux médisantes dans chaque quartier de la Ville, qu'elles vivent en bonne intelligence avec les coquettes, qu'elles jouent le même rôle, & qu'elles se conforment à toutes leurs manieres libres, mais innocentes, pourvû qu'elles ayent soin de m'avertir de ce qui se passe dans leurs sociétés respectives.

A l'égard de ce qu'on appelle être vertueux dans le monde, c'est si peu de chose, & il est si facile d'en obtenir le nom, qu'il ne faut pas une heure de réflexion tous les mois pour en venir à bout. Il y a du plaisir d'entendre de jolies Dames parler de la vertu & du vice qui régnent dans leur sexe. *Celle-ci*, dit l'une, *est la plus lâche & la plus indolente créature qu'il y ait au monde, mais il faut avouer qu'elle est d'une vertu rigide. Celle-là*, dit une autre, *est la plus chagrine & la plus bizarre petite salope, qu'on ait jamais vûe, quoique d'une vertu sans tache.* Enfin la troisiéme *n'a pas la moindre charité pour aucune de ses amies; elle est d'une vertu exemplaire.* Si, parmi le gros des

hommes, on donne le titre d'homme d'honneur à celui qui n'eſt pas un poltron ; de même, entre la cohue du beau ſexe, on appelle une femme vertueuſe celle qui n'eſt pas entiérement plongée dans le déſordre.

T.

XLVII. DISCOURS.

——— ——— non tu prece poſcis emaci,
Quæ niſi ſeductis nequeas committere Divis.
At bona pars procerum tacitâ libabit acerrâ.
Haud cuivis promptum eſt, murmurque humileſque ſuſurros
Tollere de Templis, & aperto vivere voto.
Mens bona, fama, fides, hæc clarè, & ut audiat hoſpes :
Illa ſibi introrſum, & ſub lingua immurmurat : O ſi
Ebullit patrui præclarum funus ! & ô ſi
Sub raſtro crepet argenti mihi ſeria, dextro
Hercule ; pupillumve utinam, quem proximus hæres
Impello expungam ! ——— ——— ———

PERS. Sat II. 3-13.

*Vous ne prétendez pas achetter, si j'ose parler ainsi, par de somptueux sacrifices, certaines graces qu'on ne demande aux Dieux qu'après avoir tâché de les corrompre. La plûpart de nos grands Seigneurs ne vous ressemblent pas; ils viennent présenter de l'encens aux Dieux; mais leurs vœux & leurs priéres se font sans que personne sache ce qu'ils disent; ils ont leurs raisons pour cela. Hélas! il n'est pas facile de bannir des Temples ces sortes de priéres, qui se font à voix basse & à petit bruit. Voici ce qu'ils demandent tout haut, & que tout le monde entend: Grands Dieux, donnez-nous de l'esprit, du crédit, de la réputation. Et que demandent-ils tout bas & en marmotant entre leurs dents? Ah, dit l'un, si mon Oncle mouroit subitement! que je plaindrois peu la dépense d'un superbe Convoi! Ah, dit l'autre, si je pouvois, par la faveur d'*Hercule, *trouver un tréſor en labourant ma terre! Si je pouvois*, dit celui-ci, *supplanter ce Pupille, substituer dans ce Testament, mon nom à la place du sien!*

Allégories des Payens sur la *Priére.*

LOrsqu'*Homere* introduit *Phoenix* sur la scéne, pour engager *Achille* à bannir son ressentiment, & à se rendre aux instances de ses Compatriotes, il le fait parler d'une maniere conforme à son caractere, & il lui prête un discours plein de ces fables & de ces allégories que les vieillards se plaisent à raconter, & qui sont d'ailleurs fort instructives.

» (p) Les Dieux, *dit Phoenix à son Eléve*,
» ne laissent-ils pas fléchir, eux à qui ap-
» partiennent proprement la vertu, la
» force & la gloire ? Tous les jours les
» hommes, après les avoir offensés par
» des transgressions criminelles, par-
» viennent enfin à les appaiser par des
» vœux, par des présens, par des sacri-
» fices, par des libations & par des prié-
» res ; car vous devez savoir, mon fils,
» que les *Priéres* sont filles de *Jupiter ;*
» elles sont boiteuses, ridées, toujours
» les yeux baissés, toujours rampantes,
» & toujours humiliées ; elles marchent
» toujours après l'*Injure ;* car l'*Injure* al-
» tiére, pleine de confiance en ses pro-
» pres forces, & d'un pié léger, les de-
» vance toujours, & parcourt la terre
» pour offenser les hommes, & les hum-
» bles *Priéres* la suivent pour guérir les
» maux qu'elle a faits. Celui qui les
» respecte & qui les écoute, en reçoit
» de grands secours ; elles l'écoutent à
» leur tour dans ses besoins, & portent
» ses vœux aux piés du trône du grand
» *Jupiter ;* mais celui qui les refuse &
» qui les rejette, éprouve à son tour

(p) Voyez l'*Iliade* traduite par Mad. *Dacier*, Tome II. L. IX. pag. 114. *&c.* de l'Edition d'*Amsterdam* en 1712.

» leur redoutable courroux ; elles prient » leur pere d'ordonner à l'*Injure* de punir ce cœur barbare & intraitable, & » de venger le refus qu'elles en ont reçu ». Cette noble allégorie n'a pas besoin d'explication ; car, soit que la Déesse *Até*, qui est le mot de l'original, signifie l'*Injure*, comme Madame *Dacier* l'a traduit ; ou le *crime* en général, comme d'autres l'entendent ; ou la *Justice divine*, comme je le croirois plutôt ; il est facile d'en pénétrer le sens.

Je vais insérer ici une autre Fable Payenne, qui regarde les Priéres, & qui est d'un tour plus divertissant. Si l'on en jugeoit par quelques endroits qu'il y a, on croiroit que *Lucien* en est l'Auteur, ou du moins qu'un autre a tâché d'imiter son style ; mais comme les recherches de cette nature sont plus curieuses qu'utiles, je donnerai cette Fable sans m'embarrasser de son Auteur.

» Lorsque *Jupiter* eut introduit, pour » la seconde fois, le Philosophe *Menippe* » dans le Ciel, il voulut fournir de la » matiere à ses Spéculations, & leva une » trape qui étoit placée tout auprès de » son marchepié. Il sortit d'abord de cet » endroit un si grand bruit & tant de » cris, que le Philosophe en fut étonné.

» Sur ce qu'il demande ce que c'étoit,
» *Jupiter* lui dit que c'étoient les priéres
» que les hommes lui adreſſoient. Au
» milieu de cette confuſion de voix, que
» la ſeule oreille de *Jupiter* pouvoit diſ-
» tinguer, *Menippe* entendit répéter, en
» différens tons en langages, les mots
» *richeſſes, honneurs & une longue vie.*
» Lorſque le premier charivari de ces
» voix, qui montoient en foule, eut
» paſſé, on les entendit d'une maniere
» plus diſtincte. La premiere, qui ve-
» noit d'*Athénes*, fut remarquable par
» ſa grande ſingularité : elle demandoit
» à *Jupiter* qu'il voulût bien augmenter
» la ſageſſe & la barbe de ſon très-hum-
» ble ſuppliant. *Menippe* connut, au ton
» de la voix, que c'étoit la priére de ſon
» ami *Licandre* le Philoſophe. Celle-ci
» fut ſuivie de la requête d'un autre qui
» venoit charger un vaiſſeau, & qui pro-
» mettoit à *Jupiter*, que s'il avoit ſoin
» de le remener heureuſement au Port
» avec de grandes richeſſes, il lui offri-
» roit une coupe d'argent. *Jupiter* n'en fit
» pas le moindre cas; mais il inclina ſon
» oreille avec plus d'attention qu'à l'or-
» dinaire, pour entendre une voix qui
» ſe plaignit de la cruauté d'une veuve
» *Ephéſienne*, & qui le pria de vouloir

» exciter la compassion dans son cœur.
» Celui-ci, dit *Jupiter*, est un fort ga-
» lant homme, j'ai reçu beaucoup d'en-
» cens de sa part, je ne veux pas avoir
» la cruauté d'exaucer sa prière. Il fut
» alors interrompu par une volée entiere
» de vœux qu'on lui adressoit pour la
» santé d'un tyran, & que ses sujets fai-
» soient en sa présence. *Menippe*, qui
» remarqua l'ardeur & le zéle dont ces
» vœux étoient accompagnés, fut bien
» surpris d'entendre de petits murmures
» qui venoient de la même assemblée,
» qui se plaignoient à *Jupiter* de ce qu'il
» laissoit vivre un pareil tyran, & qui
» lui demandoient s'il n'avoit point de
» foudres pour l'écraser ? *Jupiter* fut si
» choqué de l'hypocrisie de ces marauts,
» qu'il admit les premiers vœux, & qu'il
» n'eut aucun égard pour les autres. A
» la vûe d'un gros nuage, qui montoit
» vers le haut de la trape, le Philoso-
» phe lui demanda ce que c'étoit. Ceci,
» dit *Jupiter*, est la fumée d'une héca-
» tombe qu'un Général vient de m'of-
» frir ; il me sollicite beaucoup pour que
» je l'aide à tailler en piéces une Armée
» de cent mille hommes qui est rangée
» en bataille contre la sienne. Qu'est-ce
» que ce misérable impudent croit que

» je trouve en lui, pour s'être mis dans
» l'esprit que j'immolerai à sa gloire la
» vie de tant de mortels qui le valent
» bien lui-même ? Mais prêtez l'oreille,
» ajoûta-t-il, il y a une voix que je n'ai
» jamais entendue que lorsqu'une per-
» sonne se trouve en danger. Oh ! c'est
» un maraut qui a fait naufrage dans la
» Mer d'*Ionie*. Il n'y a que trois jours
» que je le sauvai sur une planche, sur
» ce qu'il me promit de changer de train :
» le perfide qu'il est ne vaut pas quatre
» deniers, & avec tout cela il a l'impu-
» dence de m'offrir un Temple, si je
» veux l'empêcher de couler à fond.
» —— Qui est-ce donc que je vois là-
» bas, continua-t-il ? Oh ! c'est un jeune
» gaillard, qui me supplie de retirer
» son pere des calamités de la vie hu-
» maine, pour jouir lui-même d'un bien
» considérable. Mais qu'il ne s'y attende
» pas ; malgré lui & ses dents, le bon
» homme vivra plusieurs années pour le
» faire enrager. Là-dessus on enten-
» dit la douce voix d'une Dame pieuse,
» qui demandoit à *Jupiter* la grace de
» paroître aimable & charmante aux
» yeux de son Empereur. Dans le tems
» que le Philosophe ruminoit sur cette
» demande extraordinaire, un petit vent

» s'éleva du fond de la trape, qu'il prit
» d'abord pour un zéphir, mais qu'il
» s'apperçut bientôt n'être qu'une brize
» de soupirs. Ils avoient une odeur for-
» te d'encens & de fleurs, & ils furent
» suivis de plaintes les plus tragiques sur
» des blessures & des tourmens, des feux
» & des flammes, la cruauté, la rage,
» le désespoir & la mort. *Menippe* s'ima-
» gina que tous ces cris lamentables ve-
» noient de quelque exécution générale,
» ou de quelques malheureux qui souf-
» froient la torture; mais *Jupiter* lui dit
» qu'ils venoient de l'Isle de *Paphos*, &
» qu'il recevoit tous les jours de pareil-
» les plaintes de cette engeance de vi-
» sionnaires, qu'on appelle des Amans.
» Je suis si distrait, continua-t-il, par
» la génération présente de l'un & de
» l'autre sexe, & il est si difficile, pour
» ne pas dire impossible, de leur plai-
» re, soit que j'accorde ou que je refuse
» leurs demandes, qu'à l'avenir j'ordon-
» nerai à un vent d'Ouest de les inter-
» cepter dans leur passage, & de les ré-
» pandre à tout hazard sur toute la sur-
» face de la terre. J'entendis en dernier
» lieu la requête d'un vieillard qui a près
» de cent ans; il me demandoit encore
» une année de vie, & promettoit qu'a-

» lors il mourroit content. C'eſt le plus
» impertinent corps qu'il y ait au mon-
» de ; il m'a fait la même priére plus de
» vingt années de ſuite. Lorſqu'il n'avoit
» que cinquante ans, il ſouhaita de pou-
» voir vivre juſqu'à ce que ſon fils fût
» établi ; j'y donnai les mains. Alors il
» demanda la même grace pour ſa fille,
» & enſuite qu'il pût voir l'éducation
» d'un petit-fils : il a obtenu tout cela,
» & il voudroit à préſent achever une
» maiſon qu'il a commencé à bâtir. En
» un mot, c'eſt un vieux penard, qui
» n'eſt pas raiſonnable, & qui ne man-
» que jamais de prétextes ; je ne veux
» plus entendre parler de lui. Là-deſſus
» *Jupiter* en colere ferma la trape tout-
» d'un-coup, & réſolut de ne donner
» plus audience le reſte de la journée.

Malgré la ſingularité de cette fable à certains égards, ou le ridicule, ſi l'on veut, la morale en eſt très-bonne, & mérite bien notre attention. C'eſt la même qui a été inculquée par *Socrate* & par *Platon*, pour ne rien dire de *Juvenal* & de *Perſe*, qui ont fait là-deſſus la plus belle de toutes leurs Satyres. On y découvre la vanité des ſouhaits de l'eſprit humain, qui ſont une eſpéce de priéres naturelles ; de même que le ridi-

cule de plusieurs actes secrets de la dévotion que les hommes offrent à la Divinité. Entre les différentes raisons qu'on allégue pour avoir une liturgie fixe dans le service public, j'ai toujours cru qu'une des meilleures étoit, qu'on retient par-là dans de justes bornes la folie & l'extravagance de nos désirs, & qu'on les empêche de s'évaporer en demandes absurdes & impertinentes.

I.

XLVIII. DISCOURS.

Per ambages, Deorumque ministeria, præcipitandus est liber Spiritus.

Petr. Satyric. Cap. 118.

(*q*) *Un homme qui parle avec trop de franchise mérite d'être précipité par le ministere des Dieux.*

M. le Spectateur,

Métamorphose de *Fidelio* en miroir.

„ Je me trouvai en dernier lieu à boire du thé avec de jeunes Dames, „ qui entretinrent la compagnie d'une

(*q*) Cette traduction a plus de rapport au

» Coquette du voisinage, qu'on avoit » surprise à faire toutes ses petites mi- » nauderies & à se composer devant son » miroir. Pour rompre les chiens, & dé- » tourner un discours, qui commençoit » à devenir malin de spirituel qu'il étoit » d'abord, la Maîtresse du logis en prit » occasion de souhaiter qu'il y eût, en- » tre les hommes, d'aussi fidéles con- » seillers, pour diriger les Dames à or- » ner leur esprit, que le sont les miroirs » pour les aider à parer leur corps. Elle » ajoûta, que si un ami sincére venoit, » par quelque prodige, à être métamor- » phosé en miroir, elle n'auroit pas hon- » te de le consulter souvent. Cette pen- » sée grotesque opéra si bien toute la » soirée sur mon imagination, que la » nuit suivante je fis un rêve qui n'est » pas moins étrange, & dont voici le » détail.

» Il me sembla que, debout devant

sujet du *Discours*, qu'au sens de l'Original, qui est tout autre, & qui regarde l'Enthousiasme Poëtique. On peut voir ce passage dans *Petrone* pag. 146. Edit. *Paris.* cum Notis *Bourdelotii* &c. in-12. Août 1677. ou dans le II. Tome, pag. 120. du *Pétrone* Latin & François, suivant le MS. trouvé à *Belgrade* en 1688. nouvelle Edition in-8. 1709.

» mon miroir, j'y apperçus la figure » d'un jeune homme, qui avoit l'air » franc & ouvert, & qui d'un ton de » voix aigu me parla en ces termes.

» Le miroir, que vous voyez, étoit » autrefois un homme, c'eſt-à-dire, » moi-même, l'infortuné *Fidelio*. J'a- » vois deux freres, dont la difformité du » corps étoit réparée par la beauté de » leur eſprit. Mais, avec tout cela, cha- » cun d'eux, comme il eſt aſſez ordi- » naire, avoit un travers d'eſprit qui » répondoit à la bizarre fabrique de ſon » corps. L'aîné, dont le ventre s'enfon- » çoit en dedans d'une maniere monſ- » trueuſe, étoit un grand poltron, & » quoique ſon humeur colérique lui fît » prendre feu tout-d'un-coup, elle ſer- » voit à lui groſſir les objets, qui ve- » noient à le choquer au-delà de leur » naturel. Le ſecond, dont la poitrine » s'élevoit en boſſe, prenoit au contrai- » re à tâche de diminuer tout, & l'on » peut dire qu'il étoit, à tous égards, » l'antipode de ſon frere. Ces étranges » diſparités plaiſoient une ou deux fois » à la compagnie où ils ſe trouvoient; » mais l'on s'en dégoûtoit à la fin, de » ſorte qu'on les retira de la Cour, & » qu'ils furent envoyés à l'Univerſité

» pour y étudier les Mathématiques.

» Il eſt inutile de vous dire que j'étois » bien fait de ma perſonne, & que j'a- » vois la réputation d'être un Gentil- » homme poli & de briller en compa- » gnie. J'étois le confident & le mignon » de toutes les belles ; & ſi les vieilles » ou les laides parloient mal de moi, » tout le monde ſait qu'elles étoient ani- » mées d'un eſprit de vengeance, au dé- » ſeſpoir de ce que je ne voulois pas les » flatter. Quoi qu'il en ſoit, ni les unes, » ni les autres n'alloient jamais au bal » ou aux aſſemblées, qu'après avoir con- » ſulté mon goût. *Flavie* coloroit ſes » cheveux en ma préſence ; *Celie* me » montroit ſes dents ; *Panthée* enfloit ſa » gorge, & *Cleanthe* faiſoit briller ſon » diamant à mes yeux ; j'ai vû le pié » de *Cloé ;* & j'ai attaché, avec beau- » coup d'adreſſe, les jarretieres de *Rho- » dope.*

» C'eſt une maxime générale, que les » perſonnes qui s'aiment trop elles-mê- » mes n'ont guéres d'affection pour les » autres : j'ai remarqué, avec tout ce- » la, que plus les Dames étoient préve- » nues en leur faveur, plus elles avoient » de tendreſſe pour moi. Cela parut » dans mes amours avec *Philautie*, qui

» m'étoit si dévouée, que l'on disoit fort
» plaisamment, que si j'avois été assez
» petit, elle m'auroit toujours porté pen-
» du à sa ceinture. Mon plus dangereux
» rival fut un certain sot enjoué, qui,
» par une longue habitude avec elle &
» ses dons naturels, lui étoit devenu sem-
» blable à tous égards. Elle n'auroit pas
» manqué de me bannir, si elle ne s'é-
» toit apperçûe qu'il me demandoit sou-
» vent mon avis sur des matieres de la
» derniere conséquence ; & ce fut cela
» même qui me rendit plus cher à ses
» yeux.

» Quoique je fusse toujours caressé des
» Dames, les hommes avoient si bonne
» opinion de ma vertu, qu'ils ne me
» porterent jamais envie. Un Amant,
» jaloux de *Philautie*, crut un jour l'a-
» voir surprise dans un entretien amou-
» reux ; & malgré la distance où il étoit,
» qui l'empêchoit d'entendre, il se figu-
» ra mille chimeres à la vûe de ses airs
» & de ses gestes. Il est vrai que, retirée
» dans sa chambre, tantôt elle reculoit
» quelques pas en arriere avec un air
» serein & attentif, & qu'il lui échap-
» poit ensuite un petit souris innocent :
» Tantôt elle prenoit un air dédaigneux,
» quoique plein de majesté ; elle fermoit

» à demi les yeux d'une maniere lan-
» guissante ; elle se couvroit le visage
» d'une main, après avoir rougi : tan-
» tôt elle lâchoit un soupir, & l'on au-
» roit dit qu'elle étoit prête à rendre
» l'ame. Frappé de ces attitudes, l'A-
» mant furibond parut ; mais dans quel-
» le surprise ne tomba-t-il pas de n'y
» voir que l'innocent *Fidelio* tout seul
» avec le dos appuyé contre la muraille,
» & placé entre deux croisées !

» Je ne finirois pas, si je m'amusois
» à vous parler de toutes mes avantu-
» res. Souffrez donc que j'en vienne au
» plutôt à celle où je reçus le coup de
» mort, & où *Philautie* trouva son bon-
» heur.

» Elle eut malheureusement la petite
» vérole, & l'on me défendit d'une ma-
» niere bien expresse de la voir, dans la
» crainte que ma vûe n'augmentât son
» mal, & que je ne l'attrapasse moi-mê-
» me du premier coup d'œil. Aussitôt
» qu'on lui eut permis de rester levée
» dans sa chambre, elle en sortit un
» jour en cachette, pour se rendre à
» l'appartement voisin, où elle me trou-
» va tout seul. D'abord elle courut vers
» moi, avec des transports de joie,
» sans craindre le moins du monde au-

» cun rebut de ma part. Mais hélas ! de
» quelle fureur ne la vis-je pas animée,
» lorſqu'elle entendit que j'étois effrayé
» à la vûe d'un ſpectacle ſi dégoûtant ?
» Bouffie de rage, elle ſe recula, pour
» voir ſi j'aurois l'inſolence de le répé-
» ter de nouveau. Je n'y manquai point,
» & je lui dis même de plus, que ſa
» paſſion mal ordonnée augmentoit ſa
» laideur. Incapable de ſe retenir, & au
» déſeſpoir, elle ſaiſit une aiguille de
» tête, & me l'enfonça dans le cœur de
» toute ſa force. Il n'y eut pas moyen
» de ſurvivre à ce trait, mais je gardai
» ma ſincérité juſques au bout ; j'expri-
» mai toujours mes véritables ſentimens,
» quoiqu'avec des paroles entrecoupées ;
» &, par des grimaces pleines de re-
» proches, j'annonçai juſques à mon
» dernier ſoupir la difformité de ma
» meurtriere.

» *Cupidon*, qui ſuit toujours les bel-
» les, & qui eut pitié du ſort d'un auſſi
» fidéle ſerviteur que moi, obtint de la
» *Deſtinée*, que mon corps ſeroit incor-
» ruptible, & qu'il retiendroit les qua-
» lités de mon eſprit. Je perdis auſſitôt
» la figure humaine, je devins poli &
» brillant, & juſques à ce jour je fus le
» premier favori des Dames. T.

XLIX. DISCOURS.

XLIX. DISCOURS.

Nescio quâ præter solitum dulcedine læti.
VIRG. Georg. I. 412.

Je ne sai, par quelle douce température de l'air, ils sont plus gais qu'à l'ordinaire.

Sur la *Gayeté* que le *Printems* nous donne, & le bon usage que l'on en peut faire.

OCcupé l'autre jour à examiner diverses Lettres que l'on m'a écrites, je tombai par hazard sur la suivante, que je reçus de *Dannemarc* il y a environ deux années, & qui me venoit d'un ami fort spirituel. La voici mot pour mot.

De *Copenhague* le 1. de *Mai* 1710.

MON CHER MONSIEUR,

» Le Printems s'est déja manifesté » chez vous dans les prairies & les bois, » tout y rit & invite à la promenade ou » à la solitude, & à former des plaintes » sur le moindre sujet : les amoureux » commencent à gémir, & leurs blessures se renouvellent. De mon côté, » quoiqu'éloigné de ces doux climats, je

» ne suis pas sans mes chagrins. Peut-
» être vous moquerez-vous de moi, &
» que vous me prendrez pour un franc
» visionnaire, lorsque je vous aurai dit
» la cause de mon inquiétude ; avec tout
» cela je ne saurois m'empêcher de me
» croire malheureux au pié de la lettre,
» lorsque je me vois dans une région
» bien différente de l'ancien Paradis.
» Toutes les saisons de l'année y sont
» desagréables, & la campagne y est
» destituée de tous les plaisirs champê-
» tres. Il y a deux ans que je n'ai pas
» entendu le chant d'un oisillon, où le
» murmure d'un ruisseau, ni senti le
» souffle d'un zéphir, & que ma vûe n'a
» pas été régalée d'un seul pré émaillé
» de fleurs. Chaque vent forme ici un
» orage, & tout amas d'eau y devient
» une mer. Lorsque vous réfléchirez un
» peu là-dessus, je me flatte que vous
» ne trouverez pas mes plaintes frivo-
» les, ni indignes d'un homme capable
» d'avoir des pensées sérieuses ; puisque
» l'amour des bois, des champs & des
» fleurs, des rivieres & des fontaines,
» semble être né dans le cœur de l'hom-
» me, avant même que le beau sexe fût
» au monde. Je suis, &c.

Si, par un acte de ma volonté, je pouvois me transporter d'un pays à l'autre, je voudrois passer l'Hyver en *Espagne*, le Printems en *Italie*, l'Eté en *Angleterre*, & l'Automne en *France*. De toutes les saisons, il n'y en a point qui, pour la beauté & l'agrément, le puisse disputer au Printems. Il a le même éclat entre les saisons de l'année, que le matin à l'égard des différentes parties du jour, ou la jeunesse entre les périodes de la vie. L'Eté est plus agréable en *Angleterre* que dans aucun autre pays de l'*Europe*, pour cela seul qu'on y voit un plus grand mêlange du Printems. La douceur de notre climat, & les fréquentes pluyes, ou les rosées, qui servent à y rafraîchir l'air, donnent une face riante à nos campagnes, & y entretiennent une verdure continuelle dans les mois les plus chauds de l'année.

A l'arrivée du Printems, lorsque toute la nature commence à reprendre ses forces, le même plaisir animal qui fait chanter les oiseaux, & qui réjouit toute l'engeance des bêtes brutes, s'éleve d'une maniere très-sensible dans le cœur de l'homme. Je ne sache pas qu'il y ait aucun Poëte, qui ait si bien observé

que *Milton* ces secrets épanchemens de joie qui saisissent l'esprit de celui qui contemple les agréables scénes de la nature ; il y revient deux ou trois fois dans son *Paradis perdu*, & il en donne une très-belle description, sous le nom de *Plaisir Printanier*, dans cet endroit où il dit que le diable lui-même y est presque sensible.

Divers Auteurs ont écrit sur la vanité de toutes les choses du monde, & fait voir l'incapacité où elles sont de nous procurer aucun plaisir réel ou solide. Ces discours peuvent être fort utiles aux sensuels & aux voluptueux ; mais les Spéculations qui nous montrent les créatures par leur bel endroit, & qui nous étalent tous les plaisirs innocens que l'on goûte à l'occasion de plusieurs objets qui nous environnent, ne sont pas moins avantageuses aux personnes d'une humeur sombre & mélancolique. C'est pour cela même que j'ai recommandé la gayeté de l'esprit dans deux de mes derniers *Discours*, & que je la voudrois inculquer ici de nouveau, non seulement par la considération de nous-mêmes, & de cet Etre infini duquel nous dépendons, ou par l'inspection générale de cet Univers où il nous a placés ; mais par ces

réfléxions sur la (*r*) saison de l'année où nous sommes. La création est un festin continuel pour l'esprit d'un homme de bien ; tout ce qu'il voit le réjouit & l'égaye ; la Providence a répandu tant d'agrémens sur la nature, qu'il est impossible à un esprit que le plaisir sensuel & grossier n'a pas abruti, de les envisager sans qu'il en reçoive une secrette joie. Le Psalmiste, dans plusieurs de ses divins Cantiques, a célébré ces belles & charmantes scénes qui réjouissent le cœur de l'homme, & y font naître ce plaisir *printanier*, que *Milton* a si bien décrit.

La connoissance de la Physique reléve le goût qu'on trouve à contempler les Ouvrages de la nature, & sert non seulement à le rendre agréable à l'imagination, mais aussi à l'entendement. Elle ne s'arrête pas au murmure des ruisseaux, ni à la mélodie des oiseaux, ni à l'ombre des bois & des forêts, ni à l'émail des prairies ; mais elle y observe les différentes vûes de la Providence, & les traits miraculeux de la Sageſſe divine qui y brillent de toutes parts. Elle augmente les plaisirs de la vûe, & excite dans l'ame une si juste & si noble admi-

(*r*) A la fin du Mois de *Mai*.

ration, qu'elle n'eſt pas fort éloignée de la piété.

Il n'eſt pas au pouvoir de toute ſorte de génies d'offrir cette eſpéce de culte au grand Auteur de la nature, & de s'abandonner à ces méditations rafinées de l'eſprit humain, qui ne peuvent ſans doute qu'être fort agréables à ſes yeux. Ainſi, pour conclure ce petit eſſai ſur la gayeté que cette ſaiſon de l'année inſpire naturellement, je recommanderai un exercice qui eſt à la portée de tout le monde.

Je voudrois donc que mes Lecteurs moraliſaſſent un peu là-deſſus, & qu'ils fiſſent, de ce plaiſir naturel de l'ame, une vertu Chrétienne. Lorſque nous nous trouvons animés de cet agréable inſtinct, ou de cette ſatisfaction ſecrette qui naît à la vûe des beautés répandues dans l'Univers, examinons à qui nous ſommes redevables de tous les plaiſirs de nos ſens, & qui eſt celui (*ſ*) qui n'a pas plutôt *ouvert ſa main*, que *ſes créatures ſont raſſaſiées de ſes biens.* (*t*) Un Apôtre nous enſeigne à tirer avantage de la ſituation où nos eſprits ſe trouvent,

(*ſ*) Pſeaume CIV. 28.
(*t*) Saint Jacques V. 13.

& à pratiquer quelque exercice religieux conforme à cet état, lorsqu'il exhorte ceux qui souffrent à prier Dieu, & ceux qui ont l'esprit content à chanter des Pseaumes ou des Cantiques. La gayeté qui nous est inspirée à la vûe des Ouvrages de la nature, ne peut que nous disposer à la gratitude. L'esprit qui est rempli de cette joie secrette, a fait un grand pas vers les louanges & les actions de graces qu'il doit à son Créateur : un sentiment de reconnoissance pour l'Etre suprême qui la produit, la sanctifie dans l'ame, & lui donne son juste prix. Cette disposition d'esprit, formée en habitude, consacre tout ce qui s'offre à nos yeux, soit un champ ou un bois ; elle tourne une promenade ordinaire en un sacrifice du matin ou du soir, &, de ces rayons passagers de joie qui brillent dans l'ame & la rafraîchissent en ces occasions, elle en fera un état permanent, un bonheur inaltérable & continuel.

L.

L. DISCOURS.

Benè colligitur hæc Pueris, & Mulierculis, & Servis, & Servorum simillimis Liberis esse grata. Gravi verò homini, & ea quæ fiunt judicio certo ponderanti probari posse nullo modo.

CIC.

On a sujet de conclurre que ces choses peuvent être agréables à de petits Garçons, à des Femmelettes, à des Esclaves où à des Personnes libres qui leur ressemblent ; mais un Homme grave, qui juge sainement de tout, ne sauroit jamais les approuver.

Pour obtenir les bonnes graces des hommes, il n'y a qu'à les prendre par leur foible.

J'Ai réfléchi quelquefois, en mon particulier, sur les niaiseries & les bagatelles qui donnent du crédit aux hommes, non seulement dans les choses indifférentes & communes de la vie, mais aussi dans les affaires de la plus grande importance. Vous voyez, lorsqu'il s'agit de l'élection des Membres qui doivent être députés au Parlement, jusqu'où le soin de saluer des colines entieres de vieilles femmes, de boire avec de gros payſans, & de se mettre à niveau de la

lie du peuple dans les choſes même où il rampe le plus, je veux dire ſes divertiſſemens; vous voyez, dis-je, juſqu'où le ſoin de tout cela peut amener un homme qui aſpire à être élû. Si l'on veut ſe proſtituer & s'accommoder à l'humeur dominante du vulgaire, c'eſt peut-être le plus ſûr moyen qu'il y ait pour s'élever dans le monde & y paroître avec éclat. Il ne faut qu'étudier le panchant de ceux que l'on fréquente, & les prendre par leur foible, pour en obtenir tout ce que l'on ſouhaite : on n'a beſoin ni de beaux talens, ni d'une grande vertu; pour plaire même aux perſonnes les plus diſtinguées, & qui ont le plus d'eſprit. L'orgueil, déguiſé d'une maniere ou d'autre, & qui échappe ſouvent à celui qu'il anime, eſt le reſſort le plus ordinaire qui fait agir les hommes. Vous n'avez qu'à découvrir l'endroit par lequel un homme croit ſurpaſſer les autres, lui prodiguer vos éloges à cette occaſion, & n'entrer jamais en concurrence avec lui ſur cet article, vous en ferez tout ce qui vous plaira. (*u*) Il en

(*u*) Je ne ſai ſi l'Auteur s'eſt bien reſſouvenu de ce qu'il avoit lû, ou non; mais il y a un autre Fait qui approche beaucoup de celui qu'il rapporte ici. Je veux dire qu'un

prit mal à un Sécretaire d'Etat en *Espagne*, à ce que j'ai lû quelque part, de n'avoir pas suivi cette maxime. Il servoit un Prince, qui se piquoit d'entendre à fond le *Latin*, & qui écrivoit souvent des Lettres en cette Langue. Un jour ce Monarque lui en fit voir une qu'il venoit d'écrire à un Prince étranger; &, sous ombre de lui demander son avis, il recherchoit ses éloges. Ce fidéle Conseiller ne se borna pas seulement à critiquer certaines expressions trop fortes qui emportoient plus que son Maître ne croyoit, mais il y corrigea d'ailleurs quelques phrases peu *Latines*. Vous pouvez bien vous imaginer que les autres Dépêches ne les occuperent pas beaucoup le reste de la soirée. Quoi qu'il en soit, M. le Sécretaire, de retour chez lui, appella son fils aîné, l'entretint de

Seigneur *Espagnol*, après avoir joué longtems aux Echecs avec *Philippe II.* & gagné toutes les parties, s'apperçut au sortir du Jeu, que le Roi avoit un profond chagrin. C'est pourquoi, dès qu'il fut de retour à sa maison, il appella ses Enfans, & leur dit: *Mes Enfans, nous n'avons plus rien à prétendre à la Cour; il n'y fera jamais bon pour nous; car le Roi est offensé de ne m'avoir pû gagner aux Echecs.* Voyez *l'Homme de Cour* de Gracian, Max. VII. Note 2.

ce qui venoit de se passer, & lui déclara que sa famille devoit se préparer à sortir au plutôt du Royaume ; *car*, dit-il, *le Roi sait que j'entens le* Latin *mieux que lui.*

Cette lourde bévûe, dans un Ministre d'Etat, doit servir de leçon à tous ceux qui cherchent à faire fortune. D'ailleurs on doit bien prendre garde à l'humeur & au génie de ceux à qui l'on fait sa cour ; du moins il n'y a nul doute qu'un homme de bon sens, qui est élevé au-dessus des autres, ne soit indigné de voir tous ces vils esclaves qui l'environnent, prêts à lui applaudir de la mine & du geste, d'abord qu'il ouvre la bouche, & qu'il ne se moque d'eux dans le fond de son ame. C'est une assez plaisante comédie de voir un Supérieur ne parler qu'à bâtons rompus, & mettre ainsi à la torture le visage de ses humbles admirateurs, qui ne savent où ils en sont, ni ce qu'ils doivent approuver par un petit souris. Tous ces airs respectueux ne sont de mise qu'à la Cour ; mais dans tout autre endroit, si l'on veut plaire à certaines personnes & obtenir leurs bonnes graces, il ne faut pas se borner au simple extérieur. Si vous demeurez à la campagne, & que vous ayez envie d'ê-

tre chef de parti, un bon estomac, une voix haute & un enjoûment rustique vous méneront fort loin, pourvû que vous sachiez bien boire, & boire tout ce que l'on vous offre.

Après avoir insinué que la plûpart des hommes se laissent conduire par une sotte vanité qui les domine, j'en donnerai ici un exemple. Il s'agit d'un vieillard, qui vivoit il y a environ quarante ans; il étoit d'une humeur si bizarre & si quinteuse, que personne n'osoit l'aborder; mais il se rendoit à un certain petit Caffé, où il défioit tout le monde au trictrac & à toutes tables. Le moyen de lui plaire étoit de le recevoir à ses heures de loisir, & de lui donner occasion de triompher à l'un ou à l'autre de ces jeux; car en qualité d'homme élevé dans les emplois, il se piquoit d'être propre aux affaires & au divertissement. C'est ainsi que l'on fait sa cour; mais il y une autre méthode plus efficace, que les gens polis nomment *faire une honnêteté*, & que le vulgaire appelle *corrompre par des présens*. Selon mes idées, je trouve qu'un *Billet doux* tiré sur la Banque est, en ce cas, plus galant que les espéces sonnantes. Il est vrai qu'il y a des bourrus qui ne veulent accepter ni billets ni

espéces : tout ce que je puis dire à leur égard, en qualité d'homme qui s'est mêlé autrefois de Chimie, est qu'une partie de la matiere, pour devenir fluide, demande un certain ingrédient, qu'une autre partie en demande un autre, & qu'il n'y en a point qui ne puisse être dissoute par ceci ou par cela. Ainsi la vertu, qui est trop rigide pour céder au papier ou à l'or, se fondra tout doucement infusée dans une liqueur. Nos insulaires de la *Barbade*, qui ne sont pas des niais, n'ont aucun procès à poursuivre dans la *Grande Bretagne*, qu'ils n'y mêlent de l'eau de citron, qu'ils distribuent avec adresse entre les favoris de nos personnes en crédit. Des vins exquis envoyés à propos l'emportent tous les jours dans des affaires épineuses & de conséquence, où dix mille fois la valeur seroit rejettée avec indignation.

Mais, pour ne pas venir à un plus long détail des moyens qui servent à gagner les hommes, & qui font voir que la vertu la plus austére est corruptible, soit qu'on les attaque par des présens, ou par les passions qui les dominent ; cherchons quelque expédient pour tourner celles-ci du côté de l'honneur & de la

franchiſe. Lorſqu'un homme eſt perſuadé que la moindre brêche faite à ſa candeur lui porte coup & ruine en quelque maniere ſon exiſtence, l'amour propre devient une vertu. C'eſt par-là que le bien & le mal ſeront les ſeuls objets qu'il approuvera ou qu'il condamnera; & celui qui fait tort à un autre lui paroîtra auſſi criminel, que s'il en étoit inſulté lui-même. Je ne vois que cet expédient pour ſe rendre équitable. En un mot, tout homme qui ſuit les lumieres de la raiſon & de ſa conſcience, peut bien s'engager dans l'erreur par l'artifice des autres, mais il ne tombera jamais dans le crime.

T.

LI. DISCOURS.

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.
OVID. Rem. Amor. v. 10.

Mon amour, autrefois furieux, obéit à présent aux loix de la raison.

Nouvelles réflexions sur le *Printems*, l'Avis que l'Auteur a donné là-dessus aux Dames.

TEnez-vous sur vos gardes aux Ides du mois de Mars, dit autrefois un augure *Romain à Jule-César. Tenez-vous sur vos gardes au moi de Mai*, dit le *Spectateur Anglois* aux belles de son pays. L'avis du premier fut malheureusement négligé, & la confiance de *César* lui coûta la vie. Je me flatte que mes aimables Compatriotes ont eu plus d'égard à l'exhortation que je leur ai adressée ; du moins je n'ai entendu parler jusques-ici que d'un petit nombre de chûtes survenues entre elles dans le mois dernier.

Avec tout cela, je ne veux rien décider sur cet article, jusqu'à ce qu'il y ait neuf mois bien écoulés, parce que mon bon ami le Chevalier *de Coverley*, à ce qu'il m'a dit souvent lui-même, a toujours plus affaire au bout de

ce terme, en qualité de Juge de Paix, avec la jeuneſſe débauchée de ſa campagne, qu'en toute autre ſaiſon de l'année.

Je ne dois pas oublier ici une Lettre qui me fut écrite, il y a près de quinze jours, par une Dame, qui ne pouvoit plus ſe contenir, à ce qu'il ſemble, & qui prétend que le mois de *Mai* étoit alors expiré, parce qu'elle ſuit toujours le nouveau ſtyle dans ſon calcul.

D'un autre côté, diverſes Lettres, que des Amans fruſtrés de leur attente m'ont écrites en colere, me perſuadent que mon avis a été fort utile au beau ſexe, qui *averti* par-là, comme dit le vieux proverbe, s'eſt auſſi bien *muni*.

Un de ces Meſſieurs me dit qu'il voudroit m'avoir donné cent piſtoles, & que je n'euſſe pas écrit un tel *Diſcours*, puiſque ſa Maîtreſſe, qui lui avoit promis de s'expliquer au commencement de *Mai*, l'avoit renvoyé au mois de *Juin*, après la lecture de ce *Diſcours*.

Thirſis m'avertit que *Sylvie* ne voulut pas ſe promener avec lui dans les prés, ſous ombre que le *Spectateur* le lui avoit défendu.

Un autre de mes Correſpondans, qui ſe ſigne *Math. Maigret*, ſe plaint de ce

qu'accoutumé à déjeûner chez ſa Maîtreſſe avec du chocolat, il n'y a bû depuis le premier de *Mai* du thé verd, qui l'affame plutôt qu'il ne le nourrit.

Puiſque je donnai mon avis aux Dames, dès que nous fûmes entrés dans cette ſaiſon de l'année, qui eſt un vrai tems de criſe pour elles, il eſt juſte qu'à la fin de cette même ſaiſon, je les félicite d'en être heureuſement ſorties, & que je leur en ſouhaite joie de tout mon cœur.

Elles peuvent à préſent réfléchir ſur les dangers qui les menaçoient, & dont elles ont eu le bonheur d'échapper, avec autant de ſatisfaction qu'en avoient autrefois leurs biſayeules, après avoir ſoutenu l'épreuve du feu, & marché nuds piés ſur des ſocs ardens. Les influences du Printems ont déja perdu beaucoup de leur force; le Roſſignol ne fait plus retentir nos bois de ſes chanſons amoureuſes, les fleurs ſont déja tombées des arbres, & l'herbe émaillée des prés a été renverſée par le Faucheur.

Je vais donc permettre aux belles de retourner à la lecture de leurs Romans & à boire du chocolat, pourvû qu'elles en uſent avec modération, juſques à la

mi-*Juin* lorsque le Soleil aura fait quelque progrès dans le signe du *Cancer*. Il n'y a rien de plus dangereux qu'une trop grande sécurité. Les *Troyens*, qui s'étoient bien tenus sur leurs gardes tout le tems que les *Grecs* camperent devant leur Ville, ne crurent pas plutôt le siége levé & qu'il n'y avoit plus rien à craindre, qu'ils se négligerent; mais dès la nuit suivante ils se virent brûler dans leurs lits. J'observerai d'ailleurs, que si quelques climats jouissent d'un Printems continuel, on voit certaines femmes qui se ressentent toute leur vie des influences du mois de *Mai*. Ce sont une espéce de *Valétudinaires* à l'égard de la chasteté, ausquelles je voudrois prescrire un régime qui durât jusques à la fin de leurs jours. Je ne saurois croire que celles-ci soient tout-à-fait hors du danger qu'après avoir regardé notre sexe, du moins cinq années de suite, à travers une paire de lunettes. M. *Honeycomb* m'a dit souvent qu'il est beaucoup plus aisé d'enlever une femme de cet ordre, après qu'elle a passé son année climactérique, qu'une jeune fille au-dessous de vingt-cinq ans; & qu'un débauché de sa connoissance, qui avoit travaillé en vain à gagner les bonnes graces d'un tendron

de quinze ans, avoit fait enfin sa fortune par l'enlévement de sa grand-mere.

Mais puisque ce *Discours* n'est pas destiné à celles du beau sexe qu'on peut nommer *toujours vertes*, je m'adresserai à celles qui sont disposées à écouter les principes de la raison & de la vertu, & qui peuvent aujourd'hui me donner audience de sans froid. S'il y en a quelques-unes qui ayent perdu leur innocence, elles doivent se considérer comme étant dans le déplorable état où (*x*) *Chamont* trouve que sa sœur est tombée, lorsqu'il dit : Elle étoit à nos yeux comme une rose nouvelle : mais cet éclat qui nous charmoit, s'est évanoui depuis qu'un destructeur cruel la ceuillie.

Au contraire, celles qui ont observé les précautions que je leur ai données, & qui ont suivi les régles de la modestie, fleuriront à présent comme une rose au mois de *Juin*, environnées de nouveaux charmes, & de cette innocente pudeur qui éclate sur le visage. Avec tout cela, je les prie de vouloir penser à la honte qu'auroit un Général, qui, après avoir fait une heureuse campa-

(*x*) C'est un des Personnages d'une Tragédie de M. *Otway*, intitulée, l'*Orpheline*, ou *Le Mariage infortuné*.

gne, se laisseroit surprendre dans ses quartiers d'hyver : il ne seroit pas moins deshonorable à une Dame de perdre, dans tout autre mois de l'année, ce qu'elle a eu soin de conserver dans le mois de *Mai.*

Il n'y a point de charme dans le beau sexe, qui puisse tenir la place de la vertu. Sans l'innocence, la beauté devient desagreable, & la qualité est digne de mépris ; la bonne éducation dégénere en libertinage, & la vivacité de l'esprit se tourne en impudence. On observe que les Peintres & les Statuaires nous représentent toutes les vertus sous la figure de femmes ; mais s'il y en a quelqu'une qui ait un droit plus immédiat à cette représentation, c'est à coup sûr la modestie. Je laisse aux Théologiens à munir les Dames contre le vice opposé, en ce qu'elles peuvent être vaincues par les tentations : pour moi, il me suffit de leur avoir donné mes avis là-dessus, en ce que l'instinct peut les entraîner.

X.

LII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— dolor ipse disertum
Fecerat. ——— ——— ——— ——— ———

OVID. Metam. L. XIII. 228.

La douleur, dont j'étois accablé, me rendoit éloquent.

Sur la *compassion*, & l'éloquence naturelle à la douleur.

COmme les *Stoïciens* banniſſent toutes les paſſions en général, ils ne veulent pas que leur Sage prenne aucune part aux afflictions des autres. (*y*) *Si vous voyez*, dit Epictete, *votre Ami dans le trouble, vous pouvez en paroître affligé, & lui témoigner même que vous y êtes ſenſible; mais gardez-vous bien d'en avoir une véritable douleur.* Les plus rigides de cette ſecte n'en vouloient pas même venir juſques à ce dehors affecté; & ſi l'on parloit à l'un d'eux de quelque calamité ſurvenue au plus cher de ſes amis, il répondoit d'abord, *Qu'eſt-ce que cela m'importe?* Si l'on aggravoit les circonſtances de ſon malheur, en faiſant voir

(*y*) C'eſt la ſubſtance de la Sect. 23. de ſa Philoſophie.

qu'elles étoient terribles & en grand nombre, il répondoit de nouveau, *Tout cela peut être vrai ; mais qu'est-ce que cela me fait ?*

Pour moi, je crois que la compassion n'aide pas seulement à rafiner & à polir la nature humaine, mais qu'il y a quelque chose de plus doux & de plus agréable que tout ce qu'on peut trouver dans ce bonheur plein d'indolence, ou cette insensibilité pour le genre humain, en quoi les *Stoïciens* faisoient consister la sagesse. La pitié n'est autre chose que l'amour, la plus agréable de toutes les passions, adoucie par quelque mêlange de chagrin : c'est une espéce de souci tendre, ou une généreuse sympathie, qui unit tous les hommes ensemble, & les confond dans le même sort.

Ceux qui ont donné des régles sur l'Art Oratoire & le Poëtique, conseillent à celui qui écrit, soit en Prose ou en Vers, d'exciter en lui-même le dégré de douleur qu'il veut inspirer aux autres. De-là vient qu'il n'y a personne qui soit aussi en état d'émouvoir à la pitié que ceux qui racontent leurs propres souffrances. La douleur a une éloquence toute particuliere, & fournit des traits plus pathétiques que la plus belle ima-

gination n'en sauroit inventer. La nature dicte en cette occasion mille sentimens passionnés, où l'art ne peut jamais atteindre.

De-là vient aussi que les courtes Harangues ou les belles Sentences, qu'on trouve souvent dans les Historiens, font plus d'impression sur l'esprit des Lecteurs, que les endroits les plus étudiés d'une Tragédie bien écrite. D'un côté le récit d'un fait, ou d'une grande vérité, met, pour ainsi dire, devant nos yeux la personne intéressée; au lieu que de l'autre la fiction l'éloigne davantage de notre vûe. Je ne sache pas avoir jamais lû une Histoire, ancienne ou moderne, plus touchante qu'une Lettre d'*Anne de Boulen*, épouse d'*Henri VIII*, & mere de la Reine *Elizabeth*. (z) On la trouve écrite de sa propre main dans la Bibliothéque du Chevalier *Cotton*.

(a) *Shakespear* lui-même n'auroit pu lui prêter un style si conforme à son état & à son caractere. On y voit les plaintes d'une Amante mépriſée, les ressentimens d'une épouse maltraitée, & les chagrins d'une Reine en prison. Il est

(z) *Otho* C. 10.

(a) Voyez le *Journal Litteraire*, impr. à la *Haye*, Tom. IX. pag. 202.

presque inutile d'avertir mes Lecteurs que cette Princesse étoit alors poursuivie en Justice pour avoir souillé la couche du Roi, & qu'elle fut ensuite décapitée en public à cette occasion, quoique plusieurs ayent cru qu'on lui fit plutôt son procès, à cause que le Roi étoit devenu amoureux de *Jeanne Seymour*, que pour aucun crime qu'elle eût commis. Voici de quelle maniere elle s'exprimoit dans cette Lettre :

SIRE,

» Le déplaisir de Votre Grandeur & » mon empriſonnement me paroiſſent » des choſes ſi étranges, que je ne ſai » point du tout ni ce que je dois écrire » ni ſur quoi je dois m'excuſer. Vous » m'avez envoyé dire, par un homme » que vous ſavez être mon ennemi dé- » claré depuis long-tems, que, pour ob- » tenir votre faveur, je dois reconnoî- » tre une certaine vérité. Il n'eut pas » plutôt fait ſon meſſage, que je m'ap- » perçus de votre deſſein ; mais ſi, com- » me vous le dites, l'aveu d'une véri- » té peut me procurer ma délivrance, » j'obéirai à vos ordres de tout nom » cœur, & avec une entiere ſoumiſſion.

» Que

» Que Votre Grandeur ne s'imagine
» pas que votre pauvre femme puisse
» jamais être amenée à reconnoître une
» faute, dont la seule pensée ne lui est
» pas venue dans l'esprit. Pour vous dire
» la vérité, jamais Prince n'a eu une
» femme plus fidéle à l'égard de tous ses
» devoirs, & dans toute sorte d'affec-
» tion sincere, que celle que vous avez
» trouvée en la personne d'*Anne de Boul-*
» *len*, qui auroit pu se contenter de ce
» nom & de son état, s'il avoit plû à
» Dieu & à Votre Grandeur de l'y laiſ-
» ser. Mais, au milieu de mon éléva-
» tion & de la Royauté où vous m'avez
» admise, je ne me suis jamais oubliée
» jusques à ce point, que je n'aye tou-
» jours appréhendé quelque revers pa-
» reil à celui qui m'arrive aujourd'hui.
» Comme elle n'avoit pas un fonde-
» ment plus solide que la fantaisie de
» Votre Grandeur, je croyois bien que
» la moindre altération seroit capable
» de vous tourner vers quelque autre
» objet. Vous m'avez élevée, d'un bas
» étage, à la Royauté, & à devenir vo-
» tre compagne, fort au-delà de mon
» mérite, ou de mes désirs. Si donc vous
» m'avez crue digne de cet honneur, ne
» souffrez pas, bon Prince, qu'aucune

» fantaisie volage, ou qu'aucun mauvais
» conseil de mes ennemis, me prive de
» votre faveur Royale; ne souffrez pas,
» bon Prince, qu'une tache si noire, &
» si indigne que celle d'avoir été infidé-
» le à Votre Grandeur, ternisse la répu-
» tation de votre très-obéissante femme,
» & de la jeune Princesse votre fille.
» Ordonnez, bon Roi, que l'on instrui-
» se mon procès; mais que l'on y obser-
» ve les Loix de la Justice, & ne per-
» mettez pas que mes ennemis jurés
» soient mes accusateurs & mes juges:
» ordonnez même qu'on me le fasse en
» public, puisque ma fidélité ne craint
» pas d'être exposée à la honte: alors
» vous verrez mon innocence justifiée,
» vos soupçons levés, votre esprit satis-
» fait, & la calomnie réduite au silen-
» ce; ou mon crime paroîtra aux yeux
» de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il
» plaise à Dieu ou à vous d'ordonner de
» moi, Votre Grandeur peut se garan-
» tir de la censure publique, & mon cri-
» me étant une fois prouvé en Justice,
» vous êtes en pleine liberté, devant
» Dieu & devant les Hommes, non seu-
» lement de me punir comme une épou-
» se infidéle; mais de suivre votre incli-
» nation, que vous avez déja fixée sur

» cette personne, pour l'amour de la-
» quelle je me vois réduite dans cet état,
» & que j'aurois pu vous nommer il y
» a long-tems, puisque Votre Grandeur
» n'ignore pas jusqu'où alloient mes soup-
» çons à cet égard.

» Mais si vous avez résolu de me per-
» dre, & que ma mort, fondée sur une
» infame calomnie, vous doive mettre
» en possession du bonheur que vous
» souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille
» vous pardonner ce grand crime, aussi-
» bien qu'à mes ennemis, qui en sont
» les instrumens; & qu'assis, au dernier
» jour, sur son trône, devant lequel
» vous & moi comparoîtrons bientôt,
» & où je ne doute pas, quoi que le
» monde puisse croire de moi, que mon
» innocence ne soit ouvertement recon-
» nue, je le prie, dis-je, qu'alors il ne
» vous fasse pas rendre un compte rigou-
» reux du traitement cruel & indigne
» que vous m'aurez fait.

» La derniere, & la seule chose que je
» vous demanderai, est que je porte
» moi seule tout le poids de votre indi-
» gnation, & que ces pauvres & inno-
» cens Gentilshommes, qui, à ce que
» j'ai ouï dire, sont retenus à cause de
» moi dans une étroite prison n'en re-

» çoivent aucun mal. Si jamais j'ai
» trouvé grace auprès de vous ; si ja-
» mais le nom d'*Anne de Boulen* a été
» agréable à vos oreilles, souffrez que
» j'obtienne ma demande, & je ne
» vous inquiéterai plus sur quoi que ce
» soit ; mais j'adresserai toujours mes
» ardentes priéres à la Trinité, afin qu'il
» lui plaise vous maintenir en sa bonne
» garde, & qu'elle vous dirige dans tou-
» tes vos actions. De ma triste prison à
» la *Tour*, le 6 de *Mai*.

Votre très-fidèle & très-
obéissante femme,

L.

Anne de Boulen.

LIII. DISCOURS.

Ut nemo in seſe tentat descendere! nemo!
PERS. Sat. IV. 23.

Ah! qu'il est vrai que personne ne tâche de s'examiner, & de se connoître! Non, personne!

L'Hypocrisie, au quartier de la Ville où se trouve la Cour, est bien différente de celle qu'on voit dans la Cité. L'Hypocrite à la mode tâche de paroître plus déréglé qu'il n'est, & l'Hypocrite citoyen voudroit passer pour avoir plus de vertu qu'il n'en a. Le premier semble craindre tout ce qui a quelque apparence de Religion, & souhaiteroit qu'on le crût engagé dans plusieurs intrigues amoureuses & criminelles, dont il n'est pas coupable. Le dernier se revêt d'un extérieur dévot, & cache une infinité de vices sous les belles apparences de la vertu.

Différentes sortes d'*hypocrisie* & les moyens de s'en garantir, ou d'arriver à la connoissance de soi-même.

Mais il y a une autre sorte d'hypocrisie, qui différe de ces deux-là, & qui doit servir de sujet à ce *Discours*: je

veux dire cette hypocrisie, qui engage un homme non seulement à en imposer aux autres, mais aussi à se tromper lui-même ; cette hypocrisie, qui le rend la dupe de son propre cœur, qui le persuade qu'il a plus de vertu qu'il n'en a dans le fond, qui l'empêche de faire attention à ses vices, ou qui l'oblige à les prendre pour des vertus. C'est de cette fatale hypocrisie & de cet aveuglement de soi-même, dont le Psalmiste parle, lorsqu'il dit, (*b*) *Qui est celui qui connoît* ses *fautes commises par erreur ? Purge-moi de* mes fautes *cachées.*

Si les impies de profession méritent que les Ecrivains de Morale employent tous leurs efforts pour les ramener du vice & de l'égarement, quel soin & quelle compassion ne doivent pas attendre de leur part ceux qui marchent dans les sentiers de la mort, & qui s'imaginent être dans le chemin de la vertu ? C'est pour cela même que je tâcherai de poser ici quelques règles, qui puissent aider à découvrir ces vices qui se tiennent cachés sous les enveloppes & les replis du cœur, & de montrer les moyens par lesquels on peut atteindre à une véritable connoissance de soi-même.

(*b*) Pseaume XIX. 13.

Ceux que l'on prescrit d'ordinaire sont de nous examiner sur les préceptes & les maximes de l'Evangile, qui doivent servir à régler toutes nos démarches, & de comparer notre vie à celle de Jesus-Christ, le modéle de la perfection, aussi-bien que le Guide & le Maître de ceux qui reçoivent sa doctrine. Quoiqu'on ne sauroit trop insister sur ces deux articles, il y a tant d'habiles Ecrivains qui les ont touché, que je ne m'y arrêterai pas davantage.

Ainsi je vai proposer les moyens suivans à ceux qui ont envie de connoître leurs défauts secrets, & de ne s'estimer que ce qu'ils valent.

I. Je les exhorte à bien réfléchir en premier lieu su le caractére qu'ils soutiennent auprès de leurs ennemis. Il arrive souvent que nos amis nous flattent, & qu'ils nous déguisent tout, de même que l'amour-propre. Ou bien ils ne voyent pas nos défauts, ou ils nous les cachent, ou ils les exténuent à nos yeux d'une telle maniére, que nous les croyons trop légers pour y prendre garde & y remédier. Nos ennemis au contraire épient toutes nos démarches, ils découvrent jusques aux moindres imperfections qui se trouvent en nous; &

quoique leur malice les engage quelquefois à les agraver, elle est presque toujours fondée sur quelque chose de réel. Un ami grossit les vertus, & un ennemi exagére les vices. Un homme sage & prudent doit faire attention à ce qu'ils disent tous deux, pour s'animer à la pratique des unes, & s'éloigner des autres. *Plutarque* a écrit un Essai sur les bons offices qu'on peut recevoir de ses ennemis, & il nous dit qu'un de ces avantages consiste en ce que leurs reproches nous montrent par le côté le plus laid, & qu'ils nous découvrent plusieurs défauts, que nous n'aurions jamais pu observer, sans le secours de ces malins Censeurs.

II. En deuxiéme lieu, pour arriver à la connoissance de nous-mêmes, il faut examiner jusqu'à quel point nous méritons les éloges qu'on nous donne; si les actions qui nous les attirent, partent d'un bon principe, & si nous possédons les vertus pour lesquelles on nous applaudit. Cet examen est d'une absolue nécessité, puisque nous sommes fort disposés à nous estimer ou à nous condamner suivant l'opinion des autres, & à sacrifier le témoignage de notre cœur au jugement du Public.

III. En troisiéme lieu, afin de ne pas nous égarer sur un article de si grande importance, nous ne devons pas avoir une trop haute idée de certaines vertus que nous possédons, & qui sont un peu suspectes : puisqu'il y a une infinité de personnes, aussi sages & aussi éclairées que nous, qui en ont une toute autre idée. Nous devrions toujours agir avec beaucoup de retenue en certain cas, où il n'est pas impossible que nous errions. Un zèle ardent, la bigoterie & la persécution en faveur d'un parti ou d'une opinion, quelque louables que les croyent certains esprits foibles de tous les partis, exposent le genre-humain à un nombre infini de calamités, & sont des principes très-criminels en eux-mêmes : avec tout cela, combien de personnes d'une piété exemplaire n'y a-t-il pas qui nourissent ces monstres dans leur sein, & qui les prennent pour des vertus ? J'avoue de bonne foi que je n'ai jamais vu aucun parti si juste & si raisonnable qu'un homme pût le suivre dans toute l'ardeur de son zéle, & conserver en même tems son innocence.

IV. Nous devrions aussi nous défier de ces actions qui viennent du tempérament, de nos passions favorites,

d'une éducation particuliére, ou de tout ce qui s'accorde avec nos intérêts mondains. A l'égard de tous ces cas & de leurs semblables, le jugement d'un homme est facile à pervertir, & il se trouve embarrassé d'un poids qui l'entraîne. Ce sont les avenues secrettes de l'esprit, à travers lesquelles un million d'erreurs & de préjugés se glissent, sans qu'on y prenne garde, ou qu'on les observe. Un homme sage tiendra pour suspectes ces démarches qui lui sont dictées par tout autre principe que celui de la raison, & il craindra toujours quelque mal caché dans tout dessein qui est d'une nature équivoque, lorsqu'il se trouve conforme à son tempérament, à son âge, ou à sa maniere de vivre, & qu'il favorise sa passion ou son intérêt.

Il n'y a rien qui nous soit plus important que de sonder ainsi nos pensées, & de fouiller dans tous les replis de nos cœurs, si nous voulons affermir nos ames & les orner d'une vertu solide, capable de nous être de quelque usage au dernier jour, lorsqu'elle devra soutenir l'épreuve d'une sagesse & d'une justice infinie.

Pour en venir à la conclusion de cet Essai, j'observerai que les deux sortes

d'hypocrisie, dont j'ai parlé d'abord, c'est-à-dire celle qui nous engage à tromper les autres, & celle qui nous réduit à nous en imposer à nous-mêmes, sont touchées d'une maniere très-belle & fort vive dans le Pseaume CXXXIX. La vanité de la premiere y est étalée par des réflexions sur la toute-science & la toute-présence de Dieu, que l'Auteur y célébre en des termes aussi poëtiques & aussi nobles que j'en aye jamais vu dans aucune piéce, sacrée ou profane. L'autre sorte d'hypocrisie y est insinuée dans les deux derniers versets, où le Psalmiste adresse cette demande emphathique à celui qui sonde les cœurs & les reins : *O Dieu, sonde-moi, & cherche le fond de mon cœur : éprouve-moi, & examine mes pensées. Regarde*, s'il y a *quelque malice en moi, & veuille me conduire dans le chemin éternel.*

L.

XLIV. DISCOURS.

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator. ———

HOR. A. P. 180.

Ce qui ne frappe que les oreilles fait moins d'impression sur les esprits que ce qui frappe les yeux, & qui laisse au Spectateur le plaisir d'apprendre par lui-même.

SI je publiois tous les avertissemens, sur divers sujets, qui me viennent de différentes personnes, aussi distinguées par leur qualité que par les circonstances où elles se trouvent, leur seule publication, sans les accompagner d'aucune remarque, suffiroit pour exciter toutes les passions dont l'esprit humain est capable. Les deux ou trois Lettres suivantes serviront de preuve à cet égard. Il semble que les personnes de qui je les ai reçues, hors d'état de pouvoir recourir à l'autorité des Loix, les ont plutôt écrites pour se décharger le cœur, que dans l'espérance d'obtenir justice ou quelque consolation.

M. le Spectateur,

Lettre d'une jeune femme dont l'honneur est attaqué par sa mere & un ami de son époux.

» Je suis une jeune femme, avec
» quelque beauté & de la naissance,
» mariée à un Gentilhomme qui m'a-
» dore; mais j'ai le malheur d'être l'ob-
» jet de la passion criminelle d'un Sei-
» gneur intime ami de mon époux.
» Cette grande familiarité lui donne un
» accès libre auprès de moi, & de fré-
» quentes occasions de m'entretenir en
» particulier. Mon cœur est dans une
» agonie extrême, & la honte me couvre
» le visage, lorsque je me vois réduite
» à vous annoncer que ma mere, la
» plus intéressée de toutes les femmes &
» gagnée par ce faux ami, me sollicite
» en sa faveur. Mon honnête & crédule
» époux me gronde souvent de ce que
» je marque de l'impatience à la vûe de
» son ami, & je ne suis jamais seule
» avec ma mere, qu'elle ne m'étour-
» disse de contes sur les femmes les plus
» distinguées de la Ville, dont telle &
» telle sont aussi coupables que je pour-
» rois l'être moi-même en suivant son
» avis. Elle rit de ma surprise, & cher-
» che à m'insinuer, que malgré sa ré-
» putation de femme vertueuse, je ne

» suis pas la fille de son mari. Il seroit
» bien à souhaiter que la publication de
» cette Lettre me délivrât de la cruelle
» importunité de ma mere, & de la
» perfide galanterie de l'ami de mon
» époux. J'aime sincérement la vertu, &
» je suis résolue à conserver mon inno-
» cence. Pour prévenir les suites funes-
» tes d'une pareille découverte, & em-
» pêcher que mon mari ne ressente l'af-
» front que son ami lui fait, ou que
» ma mere ne soit exposée à l'infamie,
» je ne vois pas d'autre moyen que celui
» d'abandonner le pays. Les personnes
» intéressées verront bientôt que ces cir-
» constances les regardent; & quoi-
» qu'elles ne soient plus sensibles aux
» principes de l'honneur, je me flatte
» que la lecture de cette Lettre pourra
» leur causer de la honte & les ramener
» ainsi à leur devoir. Je vous prie donc,
» mon cher Monsieur, si vous avez
» quelque compassion pour la vertu of-
» fensée, de vouloir insérer ces lignes
» dans quelqu'une de vos Feuilles vo-
» lantes, & vous obligerez infiniment,
» *&c.*

SYLVIE.

M. le SPECTATEUR,

» J'ai en partage une femme de mérite ; mais je suis devenu amoureux d'une Demoiselle de sa connoissance, qui doit se marier avec un Gentilhomme qui n'est pas indigne de la posséder. J'ai le Bien de cette Demoiselle en dépôt, ce qui fait que mon consentement est requis en quelque maniere dans cette occasion ; mais je suis au desespoir lorsque je pense au bonheur de cet honnête homme, & j'en ai une si grande envie, que, contre toute sorte de raisons & d'équité, il n'y a point de mauvais tour dont je ne m'avise pour retarder les nôces. Ce n'est pas que j'aye la moindre espérance ; *Emilie*, c'est ainsi que j'appellerai cette Demoiselle, est d'une vertu rigide ; & son Amant est celui de tous les hommes que je choisirois plutôt pour mon ami : cependant la jalousie, quoique si mal placée, me ronge & me dévore ; tourmenté & sensible comme un démon, je maudis ce que je ne saurois qu'approuver. Au moins si cet aveu de ma disposition diabolique étoit la marque de mon

Lettre d'un époux amoureux d'une autre femme jusqu'à la fureur.

» repentir ! mais à l'heure qu'il eſt j'ai-
» merois mieux voir la ruine de ces
» deux excellentes perſonnes, que leur
» union. Je vous prie, M. le *Spectateur*,
» de me donner un *Diſcours* ſur cette
» cruelle envie qui me tourmente, quoi-
» qu'elle ſoit ſi mal fondée, & de vou-
» loir mettre tout en œuvre pour exor-
» ciſer une foule de gens qui en ſont
» preſque auſſi poſſédés que votre ſer-
» viteur

CANNIBALE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Demoiſelle outrée de ce que ſon Amant cherchoit à la corrompre, & non pas à l'épouſer.

» Je n'ai pas d'autre voie que celle-ci
» pour rendre mes actions de graces à
» un homme, & marquer mon reſſen-
» timent à un autre. Voici la ſituation
» où je me trouve. Il y a cinq ans paſ-
» ſés qu'un Gentilhomme, qui a plus de
» bien que je n'en devrois attendre, ſur
» le pié où les choſes en ſont à l'égard
» de notre ſexe, me fait la cour. Vous
» ſavez que deux perſonnes peuvent
» vivre d'une certaine maniere enſem-
» ble, que tous leurs amis & leurs pro-
» ches comptent que ce ſera un maria-
» ge, & que tout le monde les croit
» faites l'une pour l'autre. Depuis quel-

» que tems on nous a regardés, lui & » moi, de cet œil, & il y a plus de trois » années que je l'aime avec beaucoup » de tendresse. Persuadée qu'il est très- » soigneux de sa fortune, j'avois tou- » jours cru qu'il vivoit d'une grande » œconomie pour remplacer ce qui pou- » voit manquer à la mienne, & se dé- » dommager ainsi de ce qu'une autre » auroit pu lui procurer. Mais je m'ap- » perçus, il y a quelque mois, qu'il » changeoit de conduite à mon égard, » qu'il tâchoit de me trouver seule, & » qu'il s'énonçoit en des termes plus pas- » sionnés qu'à l'ordinaire, sous prétexte » qu'il n'étoit plus le maître de sa pas- » sion, qu'il ne pouvoit plus résister à » mes charmes, & autres belles choses » de cette nature. Malgré la longue » fréquentation qu'il y a eu entre nous, » je n'ai pu jamais obtenir sur moi de » lui dire alors qu'il ne dépendoit que » de lui de me posséder. Mais l'autre » soir il eut la franchise & l'impudence » de s'expliquer, & de me déclarer tout » net qu'il ne vouloit de moi que pour » sa Maîtresse. Je répondis à sa décla- » ration comme elle le méritoit ; sur » quoi il m'offrit le double de ce qu'il » venoit de me présenter, pour m'en-

» gager à me rendre. Sans avoir même
» aucun égard à la colere qui m'ani-
» moit, il me dit qu'il étoit fâché
» d'avoir si mal profité de ces heureux
» momens, où nous nous étions trouvés
» seuls ensemble, éloignés de tout le
» monde. *Il est vrai*, ajoûta-t-il, *que*
» *nous le sommes à présent.* Là-dessus je
» m'enfuis chez une Dame de mes voisi-
» nes, & quoique son mari fût dans la
» chambre, je me jettai sur un lit de
» repos, où je versai d'abord un torrent
» de larmes. Aussi-tôt mon amie le pria
» de se retirer; mais il ne voulut pas y
» consentir par un principe d'humanité.
» *Il y a*, dit-il, *quelque chose de si ex-*
» *traordinaire dans son état, que je veux*
» *prendre part à son affliction; &, que ce*
» *soit tout ce qui vous plaîra, elle est assez*
» *de vos amies pour être persuadée qu'elle*
» *peut exiger de moi tous les services dont*
» *je suis capable.* Il s'assit alors auprès
» de moi, & il m'entretint d'une ma-
» niere si fraternelle, que je lui décou-
» vris tout le sujet de ma douleur. Il
» parut si outré du procédé indigne de
» mon Amant, il eut tant d'égard à ma
» foiblesse, & il m'allégua de si bonnes
» raisons pour me détacher de l'amitié
» que j'avois conçue pour ce perfide qui

» ne penſoit qu'à me corrompre, que
» je me flatte de le bannir entiérement
» de mon eſprit. Cet honnête homme &
» ſon épouſe font aujourd'hui mon uni-
» que conſolation, & je ne ſuis pas plus
» gênée avec eux que ſi j'étois ſeule.
» Ainſi j'eſpére qu'en peu de tems, le
» mépris & la haine ſuccéderont aux
» reſtes de tendreſſe que je pourrois
» avoir pour un infame & un vilain. Je
» ſuis, &c.

T.

DORINDE.

LV. DISCOURS.

Qui mores hominum multorum vidit. ——
HOR. A. P. v. 142.

Qui s'inſtruiſit des mœurs de pluſieurs Peuples.

LOrſque j'examine tous les Quartiers & les différentes Paroiſſes de cette grande Ville, je la regarde comme un aſſemblage de différentes nations diſtinguées les unes des autres par leurs coutumes, leurs manieres & leurs intérêts. On ne voit pas tant de différence

Raiſonnemens des *Politiques* dans les Caffés publics, à l'occaſion de la fauſſe nou-

velle qui avoit couru sur la mort de *Louis XIV.*

à tous ces égards entre les Cours de deux pays, qu'il y en a ici entre la Cour & la Ville. En un mot, les habitans de S. *James*, quoiqu'ils vivent sous les mêmes loix, & qu'ils parlent la même langue, sont un peuple distinct de ceux qui demeurent à *Cheapside ;* & ceux-ci à leur tour ne diffèrent pas moins, dans leurs idées & leur conversation, de ceux du *Temple* d'un côté & de ceux de *Smithfield* de l'autre, que s'ils étoient à plusieurs dégrés de longitude les uns des autres, & qu'ils vécussent sous différens climats.

De-là vient que, lorsqu'il y a quelque affaire importante sur le tapis, je me plaîs à entendre les réflexions qui se font là-dessus dans les divers quartiers de *Londres* & de *Westminster*, & à courir de tous côtés une journée entiére, pour savoir les différentes idées que mes ingénieux Compatriotes en ont. Ainsi je connois de visage nos plus célébres politiques dans l'étendue de l'une & l'autre Ville ; & informé d'ailleurs que tout Caffé a son Ministre d'Etat en particulier, qui est la bouche & l'interpréte de la rue où il demeure, je m'assieds toujours auprès de lui, pour savoir ce qu'il pense de la situation des affaires. Du-

rant le dernier circuit que j'ai fait dans ce dessein, (*c*) il y a environ trois mois, le bruit courut que le Roi de *France* étoit mort. Persuadé que cet événement changeroit toute la face des affaires en *Europe*, & qu'il produiroit quantité de belles Spéculations dans nos Caffés publics, j'étois bien aise d'apprendre ce que nos plus grands politiques en croyoient.

Pour commencer aussi près de la source qu'il m'étoit possible, j'allai d'abord au Caffé de *S. James*, où je trouvai la premiere chambre, qui donne sur la rue, pleine d'un essain de politiques. Les raisonnemens qui se faisoient vers la porte étoient bien peu de chose; mais ils se rafinoient à mesure qu'on approchoit de l'autre bout, & ils s'élevoient à un si haut dégré de perfection dans la seconde chambre, où il y avoit un petit cercle de Spéculatifs, assis à la portée des vapeurs qui s'exhaloient de la caffetiere, qu'on y disposa de toute la Monarchie d'*Espagne*, & qu'on y expédia toute la race des *Bourbons*, en moins d'un quart-d'heure.

Je me rendis ensuite au Caffé de *Giles*, où je vis une troupe de *François* qui

(*c*) Entre le mois de *Mars* & d'*Avril* 1712.

raisonnoient sur la vie & sur la mort de leur grand Monarque. Ceux qui avoient embrassé le parti des *Wihgs* disoient positivement qu'il étoit mort depuis environ huit jours, & là-dessus ils prétendoient que leurs freres condamnés aux galéres en sortiroient bientôt, & qu'eux-mêmes seroient aussi rétablis; mais sur ce qu'ils n'étoient pas d'accord, je résolus de poursuivre ma tournée.

A mon arrivée au Caffé de *Jeannette Man*, j'apperçus un jeune éveillé, qui, voyant entrer un de ses amis en même tems que moi, retrousſa son chapeau, & l'aborda en ces termes: *Eh bien, mon ami, le vieux pécheur est enfin mort. Alerte, camarade. C'est à présent, ou jamais, qu'il faut aller tout droit aux portes de* Paris. Il lâcha plusieurs autres réflexions de la même solidité; ce qui m'obligea de me retirer au plus vîte.

Entre *Charing-Croſſ* & *Covent-Garden* je ne trouvai que peu de variation dans les raisonnemens politiques. Lorsque j'arrivai au Caffé de *Guillaume*, le discours y avoit déja passé de la mort de *Louis XIV.* à celle de Messieurs *Boileau*, *Racine*, *Corneille*, & de plusieurs autres Poëtes fameux, qu'on regrettoit à cette

occasion, parce qu'ils auroient pu enrichir le public de belles Elégies sur la mort d'un si grand Prince, le protecteur & le *Mécéne* des Savans.

Dans un Caffé tout auprès du *Temple*, je vis deux jeunes Messieurs qui disputoient avec beaucoup de feu sur la succession à la Monarchie d'*Espagne*. Ils sembloient être gagnés tous deux, l'un pour servir d'Avocat au Duc d'*Anjou*, & l'autre à *Sa Majesté Impériale*. Ils vouloient décider du Droit à ce Royaume par les Loix Parlementaires du nôtre; mais incapable de les suivre dans tous ces labyrinthes, je me rendis à un Caffé proche de l'Eglise de *S. Paul*, où un Savant raisonnoit à perte de vûe, & entretenoit la compagnie du déplorable état de la *France* sous la minorité du Roi défunt.

De-là je tournai à la droite pour enfiler la *rue des Poissonniers*, & j'entrai dans un Caffé, où le grand Politique du quartier n'eut pas plutôt fumé sa pipe & ruminé un peu sur la nouvelle qui couroit, qu'il s'énonça en ces termes: *Si le Roi de* France, dit-il, *est mort, nous allons avoir quantité de Maquereaux; parce que ses Capres, qui désolent notre Pêche depuis une dixaine d'années*,

ne la troubleront plus. Ensuite il examina quelle influence la mort de ce grand Monarque auroit sur nos Sardines ; il en discourut si juste, & il égaya si bien la matiere, qu'il remplit de joie tous ses Auditeurs.

Peu sensible moi-même à ces réflexions, je partis de la main, & j'allai donner dans un Caffé borgne, situé au bout d'une ruelle, où je trouvai un *Non-Jureur* aux prises avec un Passementier *Non-Conformiste*, le protecteur & l'appui d'un Conventicule du voisinage. L'un soutenoit que le feu Roi de *France* pouvoit être mis en paralléle avec *Auguste*, & l'autre qu'il avoit plutôt ressemblé à *Néron*. La dispute s'échauffa beaucoup : mais sur ce que je m'apperçus qu'ils tournoient souvent les yeux vers moi, dans la crainte qu'ils n'en appellassent à ma décision, je payai la valeur d'une tasse de caffé, & je pris ma route vers *Cheapside*.

Alors il me falut examiner plusieurs Enseignes, avant que d'en trouver une qui répondît à mon but. Enfin j'entrai dans un Caffé, ou la premiere personne que je vis témoignoit une grande sensibilité pour la mort du Roi de *France ;* mais sa douleur ne venoit pas tant de

la

la perte de ce Monarque, comme il s'en expliqua lui-même, que de la vente de ses Actions à la Banque, depuis environ trois jours. Là-dessus un Chapelier, qui étoit l'oracle de ce Caffé, & qui n'y étoit jamais sans avoir un cercle d'admirateurs, en prit bon nombre d'entre eux à témoin qu'il leur avoit déclaré, il y avoit plus d'une semaine, que le Roi de *France* étoit mort. Il ajoûta qu'eu égard aux derniers avis qui étoient venus de ce Royaume, il étoit impossible que la nouvelle ne fût vraie. Dans le tems qu'il raisonnoit de cette maniére, & qu'il parloit d'un ton de maître à ses auditeurs, il entra un Monsieur, qui venoit du Caffé de (*d*) *Garraway*, & qui nous dit que la Poste de *France* étoit arrivée. Il assûra même qu'il y avoit plusieurs Lettres qui marquoient que le jour de leur départ, le Roi se portoit si bien, qu'il étoit allé ce matin à la chasse. Dès que M. le Chapelier eut entendu cette nouvelle, il escamota son chapeau qui étoit pendu à une cheville, & il se retira tout confus à sa boutique. Pour moi, je finis-là mes courses de

(*d*) C'est un Caffé où se rendent les Actionistes, & qui n'est pas loin du Bureau de la Poste.

cette journée, ravi d'avoir observé les différentes opinions qu'il y avoit sur un si grand événement, & combien chacun est porté à envisager tout ce qui arrive par rapport à son état & à son intérêt particulier.

L.

LVI. DISCOURS.

——— ——— Non omnia possumus omnes.
VIRG. Ecl. VIII. 63.

Nous ne sommes pas tous capables des mêmes choses.

L'Affectation d'un caractére opposé au naturel ne réussit jamais, & ne sert qu'à rendre les hommes ridicules.

LA nature ne fait rien envain ; le Créateur de l'Univers a destiné chaque Etre à un certain usage, & il a si bien déterminé la sphére de leur activité, ou la route qu'ils doivent suivre, que, s'ils viennent à s'en détourner le moins du monde, ils se rendent incapables de répondre au but de leur création. Dans l'économie civile, qui regarde les sociétés, il en est à peu près de même que dans la naturelle ; l'une & l'autre forment une espéce de chaîne,

où le desordre se met, dès qu'un seul chaînon y manque. Il est aussi clair que la plûpart du ridicule qu'on voit entre les hommes, vient surtout de ce qu'ils affectent des caractéres auxquels ils ne sont pas propres, & que la nature ne leur avoit pas destinés.

Chaque homme a une ou plusieurs qualités, qui le peuvent rendre utile à lui-même & aux autres : la nature ne manque jamais de les indiquer ; &, pendant que l'enfant est sous sa direction, elle a soin de le conduire dans ses premieres démarches ; elle s'offre même ensuite de le guider jusques à la fin de sa course. S'il l'accepte, il ne sauroit presque s'égarer : la nature est toujours exacte à s'acquitter de ses engagemens ; comme elle ne promet jamais ce qu'elle n'est pas en état de tenir, aussi ne manque-t-elle jamais d'exécuter ce qu'elle promet. Le malheur est que les hommes dédaignent ce en quoi ils pourroient se rendre habiles, & qu'ils affectent des choses pour lesquelles ils ne sont pas nés ; ils se croyent déja les maîtres de ce à quoi leur génie les dispose, & ils tournent toute leur ambition à exceller dans ce qui n'est pas à leur portée : ils deviennent les ennemis de leurs talens,

à peu près comme les avares le font de leur repos ; ils ne goûtent aucun plaisir dans la jouissance de ce qu'ils ont, par la sotte envie de vouloir obtenir ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils n'obtiendront peut-être jamais.

Cléanthe a du bon sens, la mémoire heureuse, & un esprit, qui joint à la vigueur de son corps, le rend capable de la plus grande application : en mot, il n'y a pas une seule profession honnête où il n'eût pu réussir, & paroître même avec quelque éclat. Mais il ne veut pas s'y borner ; il est follement entêté du caractere d'un Gentilhomme poli ; toutes ses pensées tournent de ce côté-là, au lieu de s'appliquer à l'Anatomie, de fréquenter les Cours de Justice, ou d'étudier les Peres. *Cléanthe* lit des Comédies, il danse, il s'ajuste & il perd son tems à des visites inutiles ; au lieu d'être un fameux Avocat, un habile Ministre, ou un bon Médecin. *Cléanthe* est un vrai fat, & il sera l'objet du mépris de tous ceux qui le connoissent pour avoir mal appliqué ses talens. C'est à cette affectation que le monde est redevable de toute la race des fats qu'on y voit : la nature, dans toutes ses différentes scénes, n'a jamais donné un tel rôle à jouer ;

elle a quelquefois produit un innocent ; mais un fat est de la fabrique des hommes qui employent leurs talens d'une tout autre maniere qu'elle ne l'exige. Aussi ne manque-t-elle pas de s'en ressentir, & de se venger tôt ou tard de ceux qui la croisent. On n'a guéres plus de succès à la contrequarrer sur cet article, que dans la production des végétaux ; avec le secours de l'art & une bonne couche, l'on peut en extorquer une plante, ou une salade précoce ; mais quelle fadeur & quelle insipidité n'y trouve-t-on pas ? C'est l'emblême de *Valerien* & de sa Poësie : *Valerien* a du savoir, il pense juste, il parle correctement, il est civil & poli ; en un mot, on le croyoit un génie universel ; & cela étoit si vrai, qu'il n'y avoit qu'une seule chose à laquelle il ne fût pas propre, il n'avoit point de talent pour la Poësie : malgré tout cela, il veut être Poëte ; il fait des Vers, & il met son esprit à la torture pour convaincre la Ville qu'il n'est pas un génie aussi extraordinaire qu'on l'avoit d'abord cru.

Si les hommes se bornoient à greffer sur la nature, & à vouloir aider ses opérations, quel succès n'en devroit-on pas attendre ? *Ciceron* ne seroit pas le seul

Orateur, ni *Virgile* le seul Poëte, ni *César* le seul Général d'armée. Bâtir sur la nature, c'est poser le fondement sur une roche; tout s'y place, pour ainsi dire, de soi-même, & l'ouvrage n'est pas plutôt commencé, qu'il est à moitié fait. Le génie de *Ciceron* le portoit à l'Eloquence, & celui de *Virgile* à cultiver les Muses; ils obéirent l'un & l'autre à leur instinct, & ils en furent dignement récompensés. Si *Virgile* eût suivi le Barreau, sa vertu franche & modeste n'y auroit pas trop brillé; & si l'Orateur *Romain* se fût adonné à la Poësie, son talent pour la Déclamation ne lui auroit presque de rien servi. La nature laissée à elle-même nous montre le meilleur chemin; elle ne veut pas qu'on la force, ni qu'on la contraigne; & si nous négligeons de la suivre, nous en souffrons toujours les premiers.

Par-tout où la nature a dessein de produire quelque chose, elle ne manque jamais d'en fournir les semences, qui ne sont pas moins nécessaires à la production des qualités morales ou intellectuelles, qu'à la formation des plantes; & je ne sai comment il arrive qu'un homme qui veut versifier en dépit de la nature n'est pas trouvé aussi ridicule, que

le seroit un Jardinier qui prétendroit avoir des jonquilles ou des tulipes sans le secours de leurs oignons.

Puisqu'il n'y a point de bonne ou de mauvaise qualité qui ne regarde les deux sexes, il n'y a nul doute que les Dames ne souffrent, pour le moins autant que les hommes, d'une affectation de cet ordre. On n'en sauroit mieux voir le ridicule que dans les deux caractéres opposés de *Célie* & de *Rusticane* : la premiere est environnée de charmes & d'un naturel fort doux ; mais elle n'a point d'esprit, & sa voix est très-desagréable : l'autre est laide & incivile, mais elle a de l'esprit & du bon sens. Si *Célie* vouloit garder le silence, ses spectateurs l'adoreroient ; si *Rusticane* vouloit parler, ses auditeurs l'admireroient : mais *Célie* est une causeuse infatigable, & *Rusticane* se donne des airs mornes & languissans : de sorte qu'on a de la peine à croire que l'une soit belle & que l'autre ait de l'esprit. Chacune d'elles néglige ses bonnes qualités & affecte celles de l'autre ; *Célie* voudroit qu'on la crût spirituelle, & *Rusticane* voudroit passer pour une beauté.

Le pis est, que par cette affectation, les hommes perdent non seulement une

bonne qualité, mais qu'ils en contractent une mauvaise; non seulement ils deviennent incapables de ce à quoi ils étoient propres, mais ils se destinent à ce pourquoi ils n'ont aucun talent : de sorte qu'au lieu de se distinguer par un endroit, ils se rendent fort ridicules par un autre. Il en est de même à l'égard des Dames : *Si Negrille* n'eût pas cherché à donner de l'éclat à son teint, elle seroit encore prônée sous le nom de *la beauté olivâtre* ; mais elle a voulu y mêler du blanc & du rouge, & on la distingue aujourd'hui par *la Dame qui fait bien peindre*. En un mot, si l'on pouvoit engager le monde à pratiquer cet avis, *suivez la Nature*, que l'Oracle de *Delphes* prononça lorsque *Cicéron* lui demandoit à quoi il devoit se destiner, nous verrions presque tous les hommes aussi habiles dans leur vocation que cet illustre *Romain* l'étoit dans la sienne; les femmes banniroient bientôt l'impertinence & l'affectation, & l'on ne verroit plus entre nous des fats ni des caractéres empruntés. Pour moi, je n'ai jamais pu regarder cette opposition à la Nature que comme la plus haute de toutes les folies, & un des crimes les plus atroces, puisqu'elle combat les ordres de la Providen-

ce, & qu'elle imite, pour m'exprimer avec *Cicéron*, la révolte des Géans qui faisoient la guerre au Ciel. Z.

LVII. DISCOURS.

——— abest facundis gratia dictis.
OVID. Metam. L. XIII. 127.

Leurs Discours sont éloquens, mais ils les prononcent sans aucune grace.

Sur l'action des Orateurs Anglois.

LA plûpart des Ecrivains étrangers qui ont donné le caractére de la Nation *Angloise*, quelques défauts qu'ils lui attribuent, conviennent en général que les *Anglois* sont modestes. Peut-être aussi que leur modestie est la cause que nos Orateurs ont moins d'action & qu'ils gesticulent moins que ceux des autres pays. Nos Prédicateurs sont presque immobiles sur la chaire, & ils ne veulent pas remuer un seul doigt pour donner quelque grace aux meilleurs Sermons qu'il y ait au monde. On voit les mêmes Statues parlantes au Barreau, & dans tous les lieux publics où la dispute est admise. Nous prononçons nos discours tout d'une venue, sans ces éclats de la

voix, ces mouvemens du corps, & ces nobles gestes de la main, qu'on a tant loués dans les anciens Orateurs de la *Gréce* & de *Rome*. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang-froid, & conserver notre calme dans un discours qui roule sur ce que nous avons de plus cher au monde. Quoique notre zèle nous excite à employer les plus belles figures de la Rhétorique, il est incapable de remuer aucun de nos membres. J'ai souvent ouï dire à ceux qui ont vû l'*Italie*, qu'un *Anglois* qui n'a pas voyagé ne sauroit admirer toutes les beautés des Piéces *Italiennes*, parce que diverses attitudes qu'on y voit représentées sont particuliéres à cette Nation. Celui qui n'a pas vû un *Italien* en chaire, ne découvrira jamais la noblesse du geste que *Raphaël* donne à *S. Paul* dans un Tableau, où il représente au milieu d'une assemblée de Philosophes Payens à *Athènes*, auxquels il annonce l'Evangile, avec les deux bras levés en haut, & qu'il semble foudroyer par les traits de son éloquence.

Il est certain qu'un Orateur public ne sauroit trop étudier les gestes & les tons de voix propres aux sujets qu'il manie. Les uns & les autres sont une espéce de

Commentaire sur tout ce qu'il dit, & ils font plus d'impression sur le gros de ses Auditeurs que les argumens les plus solides. Ils les tiennent éveillés ; ils fixent leur attention, & leur insinuent que l'Orateur lui-même est pénétré des vérités qu'il leur annonce avec tant de zèle. L'impétuosité du geste & de la voix émeut les ignorans, & les remplit d'une sainte horreur, ou de ce qui en approche. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des femmes gémir & trembler à la vûe d'un Ministre qui éclate & qui s'agite beaucoup, quoiqu'elles ne puissent pas l'entendre. D'un autre côté, il n'arrive que trop souvent que les Auditeurs s'endorment à l'ouïe de nos Sermons les plus solides & les plus travaillés ; au lieu qu'ils seroient embrasés & ravis, pour ainsi dire, en extase par les contorsions & les hurlemens d'un Enthousiaste.

Si le galimatias, accompagné de ces agitations du corps & de ces éclats de la voix, a une si grande influence sur l'esprit des hommes, que ne devroit-on pas attendre de ces admirables Sermons qui sont publiés en notre langue, s'ils étoient prononcés avec une ferveur convenable, & tous les agrémens de la voix & du geste.

L'Hiſtoire nous dit que l'Orateur *Romain* s'altéra beaucoup la ſanté par l'action & la véhémence avec laquelle il déclamoit. (*e*) L'Orateur *Grec* étoit ſi fameux à cet égard, qu'un de ſes Antagoniſtes, qu'il avoit fait chaſſer d'*Athènes*, à la lecture de cette oraiſon qui avoit obtenu ſon banniſſement, & à la vûe de l'admiration qu'elle cauſoit à ſes amis, ne put s'empêcher de leur dire que s'ils étoient ſi émus à l'ouïe de cette ſimple lecture, ils auroient été bien plus allarmés, s'ils l'avoient entendu tonner lui-même, & joindre l'action au torrent de ſon éloquence.

Si l'on compare un Orateur *Anglois* avec ces deux grands hommes, quelle triſte figure ne fait-il pas au Barreau, lorſqu'on l'y voit, d'un air grave & inſipide, paſſer la main ſur les côtés d'une longue perruque, qui lui va juſqu'à la ceinture? Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus ridicule que les geſtes d'un Orateur *Anglois*. Quelques-uns embarraſſés de leurs mains, les fourrent dans leurs poches auſſi avant qu'ils peuvent; d'autres regardent avec beaucoup d'attention un morceau de papier ſur lequel il n'y a pas un ſeul mot écrit. Vous voyez plus

(*e*) *Demoſthene.*

d'un habile Rhétoricien tenir son chapeau à la main, le tourner de tous côtés, le retrousser de différentes maniéres, en examiner tantôt la coëffe & tantôt le bouton, pendant qu'il récite sa harangue. Un sourd croiroit, à le voir, qu'il marchande un castor, quoiqu'il raisonne peut-être sur les intérêts les plus essentiels de la Nation *Britannique*. Il me souvient que dans ma jeunesse, lorsque je fréquentois la salle de *Westminster*, il y avoit un fameux Avocat qui ne plaidoit jamais sans avoir un bout de ficelle à la main, qu'il dévidoit autour du pouce, ou de quelque autre de ses doigts, tout le tems que son Plaidoyer duroit: les Goguenards disoient à cette occasion que c'étoit le fil de son Discours, parce qu'il ne pouvoit lâcher un mot, si ce morceau de ficelle venoit à lui manquer. Une de ses Parties, plus badine que sensée, s'avisa un jour de lui escamoter sa ficelle au milieu de son Plaidoyer; mais il auroit mieux fait de n'y pas toucher, puisque ce badinage lui fit perdre sa Cause.

Je me suis toujours reconnu pour un vrai Taciturne; ainsi l'on peut bien me soupçonner de n'être pas fort propre à donner des régles sur l'Art Oratoire: malgré tout cela, je me flatte qu'on tom-

bera d'accord avec moi, que nous devrions bannir absolument tous les gestes, ce qui me paroît plus conforme au génie de notre Nation, ou n'employer du moins que ceux qui sont agréables & naturels. O.

LVIII. DISCOURS.

Decet affectus animi neque se nimium erigere, nec subjacere serviliter.
Cic. de Finibus, *&c.*

Il ne faut pas donner trop de liberté aux passions, ni les tenir trop dans l'esclavage.

M. le Spectateur,

L'étude de la *Nature humaine* & de ses *passions* est préférable à toute autre.

„ J'Ai toujours fort aimé vos Spécula-
„ tions, tant à cause de la variété des
„ Sujets, que pour la maniére dont vous
„ les traitez. J'ai toujours cru que la
„ Nature humaine étoit l'objet le plus
„ utile que la Raison humaine pût envi-
„ sager, & que l'Esprit humain ne sau-
„ roit mieux s'occuper qu'à se rendre
„ cette contemplation agréable. Peut-
„ être deviendrions-nous plus habiles,
„ si nous cultivions quelque autre partie
„ de la Philosophie : mais celle-ci se pro-
„ pose le même but, & nous rend avec

» tout cela meilleurs. De-là vient que
» l'Oracle nomma *Socrate* le plus sage
» de tous les hommes, parce qu'il choi-
» sit habilement la Nature humaine pour
» l'objet de ses réflexions; étude, qu'on
» doit préférer d'autant plutôt à toutes
» les autres, qu'il nous importe plus de
» savoir ce qui est juste ou injuste, que
» de fixer la distance des Planétes, & de
» supputer le tems qu'elles employent à
» faire leurs révolutions.

» Un bon effet, que cette recherche
» produira d'abord, est que nous ne se-
» rons plus surpris de certaines actions,
» dont la plûpart des hommes ne peu-
» vent rendre compte. Puisqu'il n'y a
» rien dans le monde qui n'ait une cause,
» si nous observons de près la Nature &
» le train des passions, nous développe-
» rons chaque action qui en résulte, &
» nous la suivrons d'un bout à l'autre.
» Les démarches de *Catilina* ou de *Tibere*
» n'auront plus rien qui nous surprenne,
» lorsque nous saurons que l'un étoit
» animé d'une cruelle jalousie, & l'autre
» d'une furieuse ambition. Du moins il
» est aussi naturel aux hommes d'agir
» suivant leurs passions, qu'à la chaleur
» d'accompagner le feu, ou qu'à tout au-
» tre effet de naître de sa cause. La rai-

» son doit servir à régler nos passions,
» mais elles seront toujours les principes
» de nos actions.

» La grande variété qui paroît dans les
» actions les plus bizarres & les plus
» étranges des hommes, est une preuve
» manifeste qu'elles ne viennent pas im-
» médiatement de la raison; puisque des
» eaux si troubles & si bourbeuses ne sau-
» roient découler d'une source si pure.
» Il faut de toute nécessité qu'elles vien-
» nent des passions, qui sont à l'égard de
» l'esprit ce que les vents sont pour un
» gros vaisseau; ils peuvent seuls le faire
» voguer, & devenir aussi la cause de sa
» perte; si leur souffle est doux & favora-
» ble, ils le conduisent heureusement au
» port; mais s'il est orageux & contrai-
» re, ils le renversent & le coulent à
» fond. Tout de même les passions peu-
» vent être utiles ou dangereuses à l'es-
» prit. Il faut donc que la raison lui serve
» de Pilote, qui ne manquera jamais de
» le bien gouverner, pourvû qu'elle n'a-
» buse pas de ses lumiéres. Les passions
» lui doivent être assujetties, & leur vio-
» lence ne sera jamais reçue comme une
» excuse légitime, lorsqu'on s'y laisse
» entraîner; tout homme qui souffre
» qu'elles prennent le dessus, renonce à
» la liberté de son ame.

» Il semble que la Nature ait formé » de tous les êtres une espéce de chaîne, » & que l'homme, placé entre les Anges » & les bêtes brutes, en soit le chaînon » du milieu : il tient ainsi de la chair & » de l'esprit ; ce qui l'expose à une guer- » re continuelle avec ses passions ; & » suivant qu'il se tourne vers sa partie » angélique ou animale, il est réputé » bon ou méchant, sage ou vicieux ; si » la charité, la compassion & le bon » naturel prévalent en lui, ces qualités » l'approchent de la nature des Anges ; » si la haine, la cruauté & l'envie le do- » minent, ces défauts le réduisent au » rang des bêtes brutes. De-là vient que » certains Philosophes de l'Antiquité, » s'imaginoient que les hommes, après » leur mort, seroient transformés en » Anges ou en bêtes, selon qu'ils au- » roient imité les uns ou les autres du- » rant cette vie. Quel plaisir n'y auroit- » il pas alors à considérer les différentes » métamorphoses qui arriveroient aux » tyrans, aux avares, aux orgueilleux & » aux esprits malins ?

» En conséquence de cette origine, » toutes les passions se trouvent dans » tous les hommes ; mais elles n'écla- » tent pas également en tous ; le tem-

» pérament, l'éducation, la coutume,
» la raison, & les autres causes de cette
» nature en peuvent augmenter ou dimi-
» nuer la force, quoique les semences
» en restent toujours, & qu'elles soient
» toujours en état de produire leurs
» fruits, pour peu qu'on les encourage.
» J'ai ouï dire d'un très-honnête hom-
» me, qui avoit de la piété, qu'ayant
» été nourri avec du lait de chévre, il
» étoit fort modeste en public par le soin
» qu'il prenoit de veiller sur ses actions;
» mais qu'en particulier il employoit
» souvent une heure à gambader & à
» faire des cabrioles. Je ne doute pas
» même, que si l'on pouvoit examiner
» en secret les Philosophes les plus rigi-
» des, on ne les vît exposés à la tyran-
» nie, de ces passions qu'ils cachent,
» avec tant d'art, aux yeux du Public.
» *Machiavel* observe que chaque Etat
» doit être toujours en garde contre ses
» voisins, afin qu'il ne soit jamais pris
» au dépourvû dans un cas extraordi-
» naire: de même la raison doit toujours
» se tenir en garde contre les passions,
» & ne souffrir jamais qu'elles ayent au-
» cun dessein qui puisse tourner à son
» préjudice; quoique d'un autre côté
» elle doive être fort soigneuse de ne pas

» les affoiblir jusqu'à les rendre inutiles,
» & à se dépouiller ainsi de leurs secours.

» L'Entendement est d'une si grande
» lenteur quand il faut agir, qu'il a be-
» soin d'être mis en mouvement par le
» doux souffle des passions, qui le peu-
» vent empêcher de se corrompre; du
» moins elles sont aussi nécessaires au
» bon état de l'ame, que la circulation
» des esprits animaux le peut être à la
» santé du corps; elles lui donnent de la
» force & de la vigueur; & sans elles,
» il lui seroit impossible de s'acquitter
» de ses fonctions: elles naissent & meu-
» rent avec nous; dans les uns, elles sont
» douces, modestes & retenues; dans les
» autres, elles sont violentes, farouches
» & déréglées; mais il est toujours au
» pouvoir de la raison de les gouverner.

» On peut remaquer en général qu'il
» y a une proportion assez exacte entre
» la force de la raison & celle des pas-
» sions: les grands génies ont d'ordinaire
» les passions violentes, au-lieu que les
» petits esprits les ont foibles; & il est
» bien juste que la fougue des courtiers
» ne surmonte pas la force du conduc-
» teur. Les jeunes gens, dont les passions
» ne sont pas un peu vives, ne donnent
» pas grande espérance de leur avance-

» ment ; le feu de la jeuneſſe s'éteint à la
» longue, & c'eſt un défaut, ſi même
» c'en eſt un, qui diminue tous les jours ;
» ainſi à moins qu'un homme n'ait du feu
» dans ſa jeuneſſe, à peine lui reſte-t-il
» quelque chaleur dans un âge avancé.
» Il faut donc bien prendre garde à ne
» pas anéantir les paſſions, lorſqu'on
» cherche à les régler ; puiſqu'elles ſont
» la lumiére de l'ame, & qu'un homme
» qui n'en a point du tout, ou qui s'y
» laiſſe entraîner, eſt toujours également
» aveugle. La trop rude ſévérité qu'on
» exerce dans la plûpart de nos Ecoles a
» ce malheureux effet, qu'elle gâte le
» reſſort de l'eſprit, & qu'elle ruïne à
» coup ſûr plus de bons génies, qu'elle
» n'en peut mettre en état de ſe pouſſer.
» C'eſt ſans doute une lourde bévûe de
» s'imaginer qu'on doit éteindre les paſ-
» ſions & les retenir dans l'eſclavage ;
» tout au contraire, on doit non ſeule-
» ment ſupporter quelquefois de petites
» irrégularités, mais auſſi les cultiver,
» puiſqu'elles ſont preſque toujours ac-
» compagnées des plus beaux talens.
» Tous les grands génies ont quelques
» défauts mêlés avec leurs vertus, &
» reſſemblent au Buiſſon ardent que
» *Moïſe* vit, où la flâme laiſſoit les

» Puis donc que les passions sont les » principes des actions humaines, nous » devons les ménager d'une telle ma- » niére qu'elles conservent leur vigueur, » & qu'elles soient avec tout cela fort » soumises ; nous devons plutôt les gou- » verner comme des sujets libres que » comme des esclaves, de peur qu'au- » lieu de les rendre obéissantes, elles ne » deviennent incapables d'exécuter les » grands desseins auxquels Dieu les a » destinés. J'avoue même de bonne foi, » que je n'ai pû jamais avoir aucune » estime pour cette Secte de Philosophes » qui vouloient que leur Sage tendît à » une indifférence absolue, & qu'il n'eût » aucune passion ; du moins il me semble » que c'est une chose contradictoire de » vouloir qu'un homme se dépouille de » l'humanité, pour acquérir le calme de » l'esprit, & qu'il déracine jusques aux » principes de ses actions, parce qu'ils » peuvent produire de mauvais effets. » Je suis, &c.

Z. T. B.

LIX. DISCOURS.

——— Muſeo contingens cuncta lepore.
LUCR. L. I. 933.

Je manie tout ce que je traite avec la délicateſſe des Muſes.

De la délicateſſe du *goût*, & des moyens de l'acquérir, ou plutôt de la cultiver.

GRacian recommande en divers endroits *la délicateſſe du goût*, comme la plus haute perfection d'un homme accompli. D'ailleurs, il eſt ſi ordinaire à ceux qui ſe piquent d'être polis d'en parler en converſation, que je tâcherai d'en donner ici quelque idée, & de poſer certaines régles qui nous ſerviront à connoître ſi nous la poſſédons, & à trouver les moyens de l'acquérir.

La plûpart des Langues employent cette Métaphore pour exprimer cette faculté de l'ame, qui ſert à découvrir les défauts les plus cachés & les beautés les plus délicates dans les ouvrages d'eſprit. Nous pouvons bien être ſûrs que cette Métaphore ne ſeroit pas ſi générale, s'il n'y avoit une grande conformité entre le goût intellectuel, qui doit faire le

sujet de ce *Discours*, & celui qui nous donne une sensation de toutes les différentes saveurs qui affectent le palais. On voit aussi qu'il y a les mêmes degrés de finesse dans l'un que dans l'autre.

J'ai connu une personne qui avoit le palais si délicat, qu'après avoir éprouvé dix sortes de Thé, il pouvoit distinguer celle qu'on lui offroit, sans qu'il en vît la couleur : bien plus, si on lui en faisoit boire de deux sortes mêlées ensemble dans une égale proportion, il les discernoit toutes deux : il a même poussé l'expérience si loin, qu'après avoir bû d'un mêlange de trois sortes, il les a d'abord reconnues. C'est ainsi qu'un homme, qui a le goût fin & délicat pour les ouvrages d'esprit, ne découvre pas seulement en général les beautés & les imperfections d'un Auteur, mais ses différentes maniéres de penser & de s'exprimer, qui le distinguent de tous les autres Ecrivains, avec toutes celles qui ne sont pas de son cru, & les sources où il les a puisées.

Il me semble donc qu'on pourroit définir ce goût par *la faculté de l'ame, qui discerne les beautés d'un Auteur avec plaisir, & ses imperfections avec quelque espéce de chagrin.* Celui qui veut examiner s'il le possède, n'a qu'à lire les Ouvrages les

plus célébres des Anciens, qui ont soutenu l'épreuve de tant de siécles & de tant de Nations, ou ceux des Modernes, que les plus polis de nos Contemporains estiment. Si, au lieu de goûter un plaisir extraordinaire à la lecture de ces Ecrits, il se trouve glacé & n'a que de l'indifférence pour les passages les plus admirés de ces Auteurs, il en doit conclure, non pas que ces beautés leur sont attribuées mal-à-propos, ce qui n'arrive que trop à ceux qui manquent de goût; mais qu'il est privé lui-même de la faculté requise pour les découvrir.

En deuxiéme lieu, il devroit bien observer s'il goûte les perfections qui sont particuliéres à l'Auteur qu'il lit, ou ses qualités spécifiques, s'il m'est permis de les nommer ainsi. Par exemple, s'il est charmé de la narration de *Tite Live*, de la pénétration de *Salluste*, lorsqu'il développe les principes qui font agir les personnes qu'il caractérise, ou de l'exactitude de *Tacite* à déployer ces motifs extérieurs de la sûreté & de l'intérêt, qui font naître cette longue enchaînure d'événemens qu'il rapporte.

Il doit aussi prendre garde à la différente maniére dont il est touché de la même pensée, lorsqu'il la trouve dans un

un Auteur fameux, ou dans un Ecrivain d'un médiocre génie. Car il n'y a pas moins de différence à la contempler revêtue du langage de *Cicéron*, ou de celui d'un Auteur vulgaire, qu'à voir un objet à la clarté d'un flambeau, ou à la lumiére du Soleil.

Il eſt très-difficile de donner des régles pour acquérir cette délicateſſe du goût dont je parle. Il faut qu'elle naiſſe en quelque maniére avec nous; & il arrive ſouvent que ceux qui poſſédent d'autres qualités en perfection, n'ont pas la moindre teinture de celle-ci. Un des plus célébres Mathématiciens du ſiécle m'a dit, que le plus grand plaiſir qu'il eût, en liſant *Virgile*, conſiſtoit à examiner ſur la Carte le voyage d'*Enée*; & je ne doute pas qu'il n'y ait bien de nos Compilateurs d'Hiſtoire moderne qui n'admireroient preſque autre choſe, dans ce divin Auteur, que les ſimples faits.

Mais quoique cette faculté doive être naturelle en quelque ſorte, il y a pluſieurs moyens de la cultiver & de l'étendre, ſans leſquels elle ſeroit fort incertaine, & de peu d'uſage à celui qui la poſſéde. Le plus efficace de tous, eſt de lire ſouvent les Auteurs les plus polis.

Un homme qui a quelque goût y découvre tous les jours de nouvelles beautés, & reçoit une plus vive impression des coups de maître qu'il y trouve : c'est par-là qu'il contracte insensiblement leur maniere de penser & de s'exprimer.

La conversation avec les gens polis & spirituels est un autre moyen de cultiver notre bon goût. Il est impossible qu'un homme, quelques beaux talens qu'il ait, envisage chaque objet dans toute son étendue, & dans la diversité des jours qu'il peut recevoir. Outre les observations générales qu'on peut faire sur un Auteur, chacun y remarque certaines choses conformes à ses idées & la maniere de penser : ainsi la conversation nous fournit de nouvelles vûes, & nous fait jouir des lumieres & des réflexions des autres comme si elles nous appartenoient. De-là vient qu'on a toujours observé que les beaux esprits, qui ont excellé dans le même genre, ne sont pas venus les uns après les autres, mais tous à la fois, pour ainsi dire, & en corps. C'est ce que l'on vit à *Rome* sous le régne d'*Auguste*, & dans la *Gréce* vers le tems de *Socrate*. Je n'en trouve pas du moins de meilleure raison, & je ne saurois m'imaginer que *Corneille*, *Racine*, *Mo-*

liere, *Boileau*, *La Fontaine*, *La Bruiere*, le P. *Le Boſſu*, ou les *Daciers*, euſſent écrit auſſi bien qu'ils ont fait, s'ils n'avoient été Amis & Contemporains.

Il eſt d'ailleurs néceſſaire pour un homme qui veut ſe perfectionner le goût dans l'art de bien écrire, qu'il ſoit fort verſé dans les Ouvrages des meilleurs Critiques, anciens & modernes. Je ſouhaiterois même qu'il y eût de ces Auteurs qui, en nous donnant les Régles de l'Art, ſur leſquelles un homme d'un goût aſſez médiocre peut diſcourir, vouluſſent pénétrer juſques à l'ame & à l'eſſence des Ouvrages d'eſprit, & nous indiquer les différentes ſources du plaiſir que l'on goûte à la lecture d'un Ouvrage exquis. De même, quoiqu'il ſoit d'une abſolue néceſſité, dans l'Art Poëtique, d'expliquer & d'entendre à fond les unités du tems, du lieu & de l'action, avec d'autres points de cette nature; il y a quelque choſe de plus eſſentiel à cet Art, quelque choſe qui frappe l'imagination, qui donne des ſentimens nobles à l'Eſprit du Lecteur, & dont peu de Critiques ont parlé à la réſerve de *Longin*.

Le goût qui régne aujourd'hui en *Angleterre* eſt pour l'Epigramme, les Pointes d'Eſprit, & les Imaginations forcées,

incapables de rendre l'Eſprit de ceux qui les liſent plus ſolide ou plus étendu, & que les plus célébres Auteurs, entre les anciens & les modernes, ont évitées avec ſoin. J'ai tâché, dans pluſieurs de mes *Diſcours*, de bannir de notre Iſle ce mauvais goût, qui s'y eſt enraciné, & qu'on peut nommer *Gothique*. (*f*) J'ai entretenu la Ville une ſemaine entiere ſur l'Eſprit de bon & de mauvais aloi; j'ai parcouru les différentes eſpéces du dernier qui ont eu la vogue dans le monde, & j'ai fait voir en même tems en quoi conſiſte la nature ſolide & de bon aloi. Je donnai enſuite un exemple pour montrer que ce qui frappe l'Eſprit du Lecteur eſt la ſimplicité naturelle de la penſée, & je le tirai de ces Piéces vulgaires, qui n'ont preſque autre choſe que cela ſeul qui les rende recommandables. J'ai d'ailleurs examiné (*g*) un des Ouvrages du plus grand Poëte que notre Nation, ou peut-être qu'aucune autre ait jamais eu, & j'ai ſpécifié les beautés mâles & judicieuſes qui relévent

(*f*) Voyez le I. Tome depuis le XLV. *Diſcours* juſqu'au L. incluſivement.

(*g*) C'eſt le *Paradis perdu* de *Milton*. Voyez ce que j'en ai dit dans la Préface du III. Tome, pag. 1. & ſ.

le prix de ce divin Poëme. J'entamerai au premier jour un Essai sur *les plaisirs de l'Imagination*, &, quoique je n'en doive parler qu'en gros, peut-être que mes Lecteurs y verront ce qui fait la beauté de certains endroits qu'on trouve dans les meilleurs Ecrivains, tant en Prose qu'en Vers. Comme l'entreprise est nouvelle, je me flatte que le Public la regardera de bon œil, & même avec quelque support.

O.

LX. DISCOURS.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fonteis
Atque haurire ; ——— ——— ——— ———

LUCR. L. I. 925.

Je parcours les Lieux inaccessibles, où habitent les Muses, & où aucun homme n'avoit pénétré jusques-ici : je me plais à voir les eaux pures de leurs Fontaines, & à puiser moi-même à la source.

LA vûe est le plus parfait & le plus agréable de tous nos sens. Il nous procure infiniment plus d'idées, il con-

En quoi consistent les *Plaisirs*

innocens de l'imagination, & quels sont les motifs qui nous doivent porter à leur recherche.

verse avec ses objets à une plus grande distance, & il agit plus longtems que les autres, sans que cette action le rebute ou le fatigue. Il est vrai que le toucher peut nous donner une idée de l'étendue, de la figure, & toutes les autres idées qui nous viennent par les yeux, si vous en exceptez celle des couleurs; mais il est aussi fort borné, dans ses opérations, au nombre, à la grosseur & à la distance de ses objets. La vûe semble être destinée à remédier à tous ces défauts, & peut être destinée à remédier à tous ces défauts, & peut être considérée comme une espéce de toucher plus délicat & plus étendu, qui se répand sur une infinité de corps, embrasse les plus vastes figures, & qui atteint à quelques-unes des parties les plus éloignées de l'Univers.

C'est la vûe qui fournit des idées à l'imagination, ou à la fantaisie, comme je l'appellerai indifféremment; de sorte que, par les plaisirs de l'imagination, j'entens ceux qui viennent des objets visibles, soit qu'ils nous frappent actuellement les yeux, ou que nous en rappellions les idées par des Tableaux, des Statues, des Descriptions, ou toute autre chose de cette nature. Il est vrai que

nous ne saurions avoir aucune image dans la fantaisie, qui n'y soit entrée d'abord par la vûe ; mais dès que ces images y sont une fois admises, nous avons le pouvoir de les retenir, de les changer, & de leur donner toutes les variétés de la Peinture & de la Perspective qui sont les plus agréables à l'imagination : c'est aussi par le moyen de cette faculté qu'un homme plongé dans une basse-fosse peut s'entretenir des Scénes les plus magnifiques, & de Payſages plus beaux qu'aucun qui se puisse trouver dans toute l'enceinte de la nature.

Il y a peu de mots dans l'*Anglois*, qui ayent un sens plus vague & plus indéterminé que ceux de *Fantaisie* & d'*Imagination*. C'est pour cela même, que résolu de m'en servir j'ai cru qu'il étoit à propos d'en fixer l'idée, afin que mes Lecteurs puissent bien concevoir quel est le sujet que j'y traite. Je les prie donc de se souvenir, que par les plaisirs de l'imagination, j'entens ceux qui naissent originairement de la vûe, & que je distingue en deux sortes ; c'est-à-dire en *primitifs*, ou ceux qui viennent des objets immédiats que nous avons devant les yeux ; & en *dérivés*, ou ceux qui naissent des idées de ces objets visibles, quoiqu'ils soient ab-

sens, mais que nous rappellons dans notre mémoire, ou sur lesquels nous en forgeons de nouveaux.

Les plaisirs de l'imagination pris dans toute leur étendue ne sont pas si grossiers que ceux des sens, ni si raffinés que ceux de l'entendement. Il n'y a nul doute que les derniers ne soient préférables, parce qu'ils sont fondés sur quelque nouvelle connoissance arrivée à l'esprit; mais il faut avouer d'ailleurs que ceux de l'imagination sont aussi vifs & aussi ravissans que les autres. Une belle Perspective réjouit l'ame autant qu'une Démonstration; & une Description dans *Homere* a charmé plus de Lecteurs qu'un Chapitre d'*Aristote*. Les plaisirs de l'imagination ont même cet avantage sur ceux de l'entendement, qu'ils se trouvent plutôt, & qu'ils sont plus faciles à obtenir. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & la scéne paroît. Les couleurs se peignent dans l'imagination, sans que l'esprit de celui qui regarde y fasse presque aucune attention. Nous sommes frappés tout d'un coup de la symétrie & de la beauté d'un objet, sans que nous sachions de quelle maniere cela s'exécute, ou que nous en pénétrions les causes.

Un homme poli & bien élevé reçoit

une infinité de plaisirs, que le vulgaire ne sauroit goûter. Il peut s'entretenir avec un Tableau, & se faire, d'une Statue, une agréable compagne. Une description le charme, & il est souvent plus satisfait de voir les champs & les prés, que ne l'est peut-être celui qui les possède. Il acquiert par-là une espece de propriété dans tout ce qu'il voit, & il oblige les déserts, les rochers & les endroits les plus incultes de la nature à fournir à ses plaisirs : de sorte qu'il voit le monde, pour ainsi dire, dans un autre jour, & qu'il y découvre une infinité de charmes, qui se cachent à la plûpart des hommes.

Il est vrai qu'il y en a bien peu qui sachent être oisifs & innocens, ou qui ayent du goût pour les plaisirs qui ne sont pas criminels ; ils ne prennent aucun divertissement, qu'il n'en coûte cher à quelque vertu, & le premier pas qu'ils font, au sortir de leurs affaires, les plonge dans le vice ou dans la folie. On devroit donc travailler à donner toute l'étendue possible à ses plaisirs innocens, pour s'y pouvoir renfermer en sûreté, & y trouver une satisfaction dont un honnête homme ne rougiroit pas. Les plaisirs de l'imagination sont de cet ordre ; ils

ne demandent pas une si grande contention que nos affaires plus sérieuses, & ne souffrent pas d'ailleurs que l'esprit tombe dans cette négligence & ce relâchement, qui accompagnent nos plaisirs grossiers, ou plus sensuels ; mais ils tiennent les facultés en exercice, & les empêchent de s'abandonner à la paresse ou à l'oisiveté, sans qu'elles en reçoivent aucun embarras ou la moindre fatigue.

Je pourrois ajoûter ici, que les plaisirs de l'imagination contribuent plus à la santé, que ceux de l'entendement, qu'on n'obtient que par une longue méditation & par des efforts redoublés du cerveau. Les agréables Scénes, que l'Univers, la Peinture, ou la Poësie nous fournissent, ont une douce influence sur le corps, aussi bien que sur l'esprit ; elles ne servent pas seulement à épurer l'imagination, mais à bannir le chagrin & la mélancolie, & à donner aux esprits animaux un mouvement régulier & salutaire. C'est pour cela même que le Chevalier *François Bacon*, dans l'Essai qu'il a publié sur la Santé, n'a pas trouvé mauvais de prescrire, à ceux qui veulent écouter ses avis, la lecture d'un Poëme ou la vûe d'une Perspective, de les dissuader de toute recherche épineuse &

subtile, & de les exhorter à suivre des études qui rempliſſent l'esprit de grands & de beaux objets, tels qu'il s'en trouve dans l'Histoire, les Fables & les Ouvrages de la Nature.

Ce *Discours* préliminaire m'a servi à fixer l'idée des plaisirs de l'imagination, que j'ai résolu d'approfondir, & à étaler quelques motifs qui doivent engager mes Lecteurs à les poursuivre. J'examinerai dans le Discours suivant les différentes sources d'où ils découlent.

O.

LXI. DISCOURS.

——— Divisum sic breve fiet Opus.
MART. L. IV. Ep. 83.

L'Ouvrage ainsi partagé en deviendra plus court.

J'Examinerai d'abord ces plaisirs de l'imagination, qui naissent de la vûe actuelle des objets extérieurs; & il me semble que les premiers doivent leur origine à ce que l'on apperçoit de *grand*, d'*extraordinaire* ou de *beau* dans les au-

Dans tous les objets qui nous environnent, il y a quelque chose de

grand, de *beau*, ou d'*extraordire*, qui plaît à l'imagination.

tres. Il est vrai qu'il peut y avoir quelque chose de si terrible ou de si choquant, que l'horreur ou l'aversion qu'on a pour un objet l'emporte sur le plaisir qui résulte de sa *grandeur*, de sa *nouveauté* ou de sa *beauté;* mais dans cette aversion même il y aura toujours un mêlange de plaisir proportionné à ces qualités, selon que l'une ou l'autre y domine le plus.

Par la *grandeur*, je ne veux pas dire la masse d'un objet simple, mais l'étendue de tout ce que l'on voit presque en même tems, & qu'on peut envisager comme une espece de tout. Tel est l'aspect d'une campagne ouverte, d'un vaste désert inculte, d'un amas confus de montagnes entassées les unes sur les autres, de rochers & de précipices affreux, ou d'une prodigieuse étendue d'eau, dont ce qui nous frappe n'est ni la nouveauté de l'objet, mais cette rude & grossiére magnificence qui paroît dans ces étonnans ouvrages de la nature. Notre imagination aime à être engloutie par un objet, ou à s'accrocher à ce qu'elle ne sauroit enfermer dans ses bornes. Nous sentons une agréable surprise à la vûe de ces objets immenses, qui plongent l'ame dans une espece de tranquilité, ou d'extase.

L'esprit de l'homme hait naturellement tout ce qui semble le gêner, & il croit être enclavé dans une sorte de prison, lorsque la vûe est confinée dans un petit cercle, & qu'elle est bornée de tous côtés par des murs ou des montagnes. Mais il est mis en quelque maniere en liberté à la vûe d'un vaste horizon, où l'œil se proméne à son aise, & se perd au milieu de la variété des objets qui l'environnent de toutes parts. Ces aspects qui n'admettent point de bornes sont aussi agréables à l'imagination, que les réflexions sur l'éternité ou l'infini le peuvent être à l'entendement. Mais si le beau ou l'extraordinaire accompagne cette grandeur, comme dans une mer agitée, dans un ciel orné d'étoiles & de météores, ou dans un vaste payſage, où l'on voit des riviéres, des bois, des rochers & des prairies, le plaisir augmente, à proportion des causes qui le font naître.

Tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire* excite un plaisir dans l'imagination, parce qu'il remplit l'ame d'une agréable surprise, qu'il satisfait sa curiosité, & qu'il l'enrichit d'une idée qu'elle n'avoit pas. Nous sommes si accoutumés à certains objets, & les mêmes

scénes reviennent si souvent, qu'elles nous fatiguent, & que tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire* contribue un peu à diversifier la vie, & à réjouir nos esprits tout le tems que la nouveauté dure : c'est ce qui nous fournit une espece de rafraîchissement, & qui diminue le dégoût que nous trouvons dans tout ce qui sert tous les jours à nous entretenir. C'est ce qui donne des charmes à un monstre, & de-là vient que les imperfections même de la nature nous plaisent. De-là vient aussi qu'on recherche la variété, qui offre à tout moment quelque chose de nouveau à l'esprit, & qui ne permet pas que son attention s'épuise à contempler toujours le même objet. C'est ce qui donne du relief à la grandeur ou à la beauté, & qui fait que l'une ou l'autre plaît davantage à l'esprit. Les bois, les champs & les prairies sont agréables à voir dans toutes les saisons de l'année, mais beaucoup plus à l'arrivée du Printems, lorsque tout y paroît frais & nouveau, avec son premier lustre, & lorsque l'œil n'y est pas encore trop accoutumé. C'est pour cela même qu'il n'y a rien qui égaye davantage une perspective que les rivières, les jets-d'eau, ou les cascades, où la scéne change à tout

moment, & offre sans cesse à la vûe quelque nouvel objet. Nous sommes bientôt las de regarder les montagnes & les vallées, où tout est immobile & demeure fixe dans la même situation; mais l'esprit est animé à la vûe de ces objets qui se meuvent toujours, & qui échappent insensiblement aux yeux du spectateur.

Mais il n'y a rien qui aille si droit à l'ame que la *Beauté*, qui répand d'abord un plaisir secret dans l'imagination, & qui achéve de perfectionner tout ce qui est grand ou extraordinaire. Dès qu'on la découvre, l'esprit en ressent de la joie, & toutes ses facultés y prennent part. Il se peut bien qu'il n'y a pas plus de beauté ou de laideur réelle dans une portion de matiere que dans un autre, parce que nous aurions pu être faits en sorte que tout ce qui nous déplaît aujourd'hui nous auroit paru agréable: mais l'expérience nous enseigne qu'il y a diverses modifications de la matiere, que l'esprit trouve tout d'un coup, sans y avoir même réfléchi, belles ou difformes. Ainsi nous voyons que les différentes espéces des Créatures sensibles ont des idées différentes de la beauté, & que chacune d'elles est plus touchée des beautés qui servent à l'ornement de

son espéce. Il n'y en a point en qui cela soit plus remarquable que dans les oiseaux de la même grosseur & du même plumage, où nous voyons souvent que le mâle se détermine dans ses amours par une seule tache ou la simple couleur d'une plume, & qu'il ne trouve jamais aucun charme que dans le plumage des femelles de son espece. Voici de quelle maniere un Poëte moderne a exprimé cet Instinct en Vers *Latins :*

Scit thalamo servare fidem, sanctasque veretur
Connubii leges : non illum in pectore candor
Sollicitat niveus ; neque pravum accendit amorem
Splendida lanugo, vel honesta in vertice crista,
Purpureusque nitor pennarum ; ast agmina latè
Fœminea explorat cautus, maculasque requirit
Cognatas, paribusque interlita corpora guttis.
Ni faceret, pictis sylvam circum undique monstris
Confusam aspiceres vulgo, partusque biformes,
Et genus ambiguum, & Veneris monumenta nefandæ.
Hinc Merula in nigro se oblectat nigra marito ;
Hinc socium lasciva petit Philomela canorum ;
Agnoscitque pares sonitus ; hinc Noctua terram
Canitiem alarum, & glaucos miratur ocellos.
Nempe sibi semper constat, crescitque quotannis

Lucida progenies, castos confessa parentes ;
Dum virides inter saltus lucosque sonoros
Vere novo exultat, plumasque decora Juventus
Explicat ad solem, patriisque coloribus ardet.

C'est-à-dire, *Le mâle est fidéle à sa Couche, & observe religieusement les saintes Loix du Mariage. Cette blancheur de neige qu'il voit à la gorge d'une femelle d'une autre espéce ne le tente point ; le duvet éclatant, la hupe magnifique, ou le beau plumage d'une autre ne l'embrase point d'un amour illicite ; mais il a la précaution d'examiner les troupes des femelles qui l'environnent de toutes parts, jusqu'à ce qu'il y trouve les taches, dont il est marqueté lui-même, disposées dans la même symétrie. Sans une pareille conduite, nous verrions les forêts pleines de monstres hideux, des animaux d'une double espéce, une engeance incertaine, & de bizarres monumens d'un amour vague & déréglé. De-là vient que la Merlesse, qui est noire, ne se plaît qu'avec un Merle noir ; que que la femelle amoureuse du Rossignol cherche un mâle de la même espéce qu'elle reconnoît aux accens mélodieux de sa voix ; & que la Chouette admire la couleur cendrée & obscure des aîles, aussi bien que les*

yeux verdâtres du Hibou. C'eſt ainſi que les Oiſeaux ſont toujonrs fidéles à l'Amour conjugal, & qu'ils font tous les ans des petits, qui reconnoiſſent & imitent la chaſteté de ceux qui leur ont donné la vie. C'eſt ainſi que leurs petits s'égayent dans les bois à l'arrivé du Printems, qu'ils y font reſonner leur voix harmonieuſe, qu'ils y étalent leur beau plumage aux rayons du ſoleil, & qu'ils ne brûlent d'amour que pour les femelles de la même eſpéce.

Il y a une autre ſorte de *Beauté*, dans les Ouvrages de l'Art & de la Nature, qui ne produit pas ſur l'imagination le même feu & la même ardeur que la beauté qu'on voit dans notre eſpéce; mais qui avec tout cela y excite un plaiſir ſecret & un panchant pour les endroits ou les objets où nous la découvrons. Cette beauté conſiſte dans la gayeté ou la variété des couleurs, dans la ſymétrie & la proportion des parties, dans l'arrangement & la proportion des corps, ou dans un juſte mêlange & le concours de toutes ces choſes enſemble. Entre ces différentes beautés, l'œil ſe plaît davantage à celle qui réſulte des couleurs. Il n'y a point de ſpectacle dans la nature qui ſoit plus beau ou plus agréable, que celui qui paroît dans le Ciel & au cou-

cher du Soleil, & qui est composé de ces différentes nuances de lumiére qu'on voit sur les Nuées. C'est pour cela même que les Poëtes, qui s'adressent toujours à l'imagination, empruntent plus leurs épithétes des couleurs que de tout autre lieu commun.

Puisque l'imagination se plaît dans tout ce qui est grand, extraordinaire, ou beau, & que son plaisir augmente à mesure qu'elle trouve plus de ces perfections dans le même objet, elle est aussi capable de recevoir un surcroît de plaisir par le secours d'un autre sens. C'est ainsi qu'un son continué, tel que la musique des oiseaux, ou que la chûte d'une cascade, excite à tout moment l'esprit du spectateur, & le rend plus attentif à considérer les différentes beautés du lieu où il se trouve. C'est ainsi que les bonnes odeurs ou les parfums relévent les plaisirs de l'imagination, & rendent même les couleurs & la verdure d'un paysage plus agréables; car les idées de la vûe & de l'odorat s'entr'aident les unes les autres, & donnent bien plus de satisfaction unies ensemble, que séparées; de même que les différentes couleurs d'un tableau se donnent mutuellement du relief, & reçoivent un surcroît de beauté par l'avantage de leur situation. O.

LXII. DISCOURS.

——— Causa latet, vis est notissima.
OVID. Metam. L. IV. 287.

La cause en est cachée, mais l'effet en est très-connu.

Quelles sont les causes finales du plaisir que l'imagination reçoit de tous les objets qui nous environnent.

NOus venons de voir que tout ce qui est *grand, extraordinaire* ou *beau*, donne du plaisir à l'imagination ; mais il faut avouer qu'il nous est impossible d'assigner la véritable cause de ce plaisir, parce que nous ne connoissons ni la nature d'une idée, ni la substance de l'ame. Si l'une & l'autre nous étoient connues, cela pourroit nous aider à découvrir la conformité ou l'opposition qu'elles ont ensemble. Mais puisque cette lumiere nous manque, tout ce que nous pouvons faire dans les recherches de cette nature, c'est de réfléchir sur les opérations de l'ame qui sont les plus agréables, & de ranger sous certains chefs généraux, ce qui plaît ou déplaît à l'esprit, sans être en état de remonter jusques aux causes efficientes qui produisent le plaisir ou le dégoût.

Pour les causes finales, il y en a tant qui appartiennent au même effet, qu'il nous est plus aisé de les découvrir ; &

quoiqu'elles ne soient pas aussi satisfaisantes que les autres, elles nous sont d'ordinaire plus utiles, en ce qu'elles nous donnent plus d'occasion d'admirer la bonté & la sagesse du Créateur de l'Univers.

Une des causes finales du plaisir que nous trouvons dans tout ce qui est *grand*, peut être celle-ci. Le souverain Monarque du Monde a formé l'Esprit de l'Homme d'une telle maniere, qu'il n'y a que lui seul, & la contemplation de son Etre, qui puisse faire son véritable bonheur. Afin donc que nos ames eussent du goût pour cette contemplation, il les a faites en sorte qu'elles se plaisent naturellement à réfléchir sur ce qui est grand & sans bornes. Notre admiration, qui est un sentiment fort agréable de l'esprit, ne manque jamais d'être excitée lorsqu'il vient à considérer un objet qui occupe beaucoup de place dans l'imagination; & ne peut ainsi que se changer en une profonde vénération lorsque nous contemplons la Nature Divine, qui n'est bornée ni par le tems ni par le lieu, & que la plus vaste capacité de tous les Etres créés ne sauroit bien concevoir.

Dieu a joint un plaisir secret à l'idée de tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire*, pour nous engager à étendre nos

connoissances, & nous animer à la recherche des merveilles de la Création ; car chaque nouvelle idée est suivie de tant de plaisir, qu'il nous dédommage bien de la peine que nous avons eue pour y arriver, & qu'il nous sert de motif à pousser plus loin nos découvertes.

D'ailleurs il a rendu agréable aux Créatures animées tout ce qu'il y a de *beau* dans chacune de leurs espéces, afin qu'elles fussent portées à se multiplier & à remplir le monde d'habitans. Aussi est-ce une chose digne de remarque, que, par-tout où la nature est forcée à produire un monstre, qui résulte d'un mêlange opposé à son train ordinaire, la race est incapable de se perpétuer & de fonder un nouvel ordre de Créatures ; de sorte que, si tous les animaux n'étoient amorcés chacun par la beauté de son espéce, la multiplication finiroit, & la Terre seroit dépeuplée.

Enfin il nous a rendu agréable tout ce qu'il y a de beau dans les autres objets, ou plutôt il les fait paroître beaux, afin que toute la Création en soit plus gaie & plus divertissante. Il a donné le pouvoir à presque tout ce qui nous environne, d'exciter une idée agréable dans l'esprit : en sorte qu'il nous est impossible de regarder ses Ouvrages avec froideur ou in-

différence, & de voir tant de beautés sans un plaisir secret. Les objets ne plaîroient guére à l'œil, si nous appercevions la véritable figure de leurs moindres parties & leurs mouvemens. Quelle raison pourroit-on alléguer de toutes ces idées qu'ils excitent en nous, si différentes de tout ce qui se trouve en eux-mêmes, comme sont la lumiere & les couleurs, si Dieu ne les avoit destinés à servir d'ornement à l'Univers, & à les rendre plus agréables à l'imagination ? Nous voyons par-tout des scénes & des apparences qui nous plaîsent ; nous découvrons des beautés imaginaires dans le Ciel & sur la Terre, & il y en a quelques traits répandus sur toute la Création ; mais quel spectacle affreux & grossier ne donneroit pas la nature, si toutes ses couleurs venoient à disparoître, & que les différens mêlanges de la lumiére & de l'ombre s'évanouissoient ? En un mot, nos ames s'égarent & se perdent aujourd'hui dans une agréable illusion, & nous avons à peu près le sort d'un Héros de Roman, qui voit des Châteaux, des Bois & des Prairies d'une beauté ravissante ; mais à la fin de quelque enchantement secret, toute cette belle décoration s'éclipse, & l'infortuné Chevalier se trouve dans une plaine stérile, ou dans un désert solitai-

re. Il n'eſt pas hors de la vraiſemblance que l'ame, après être ſortie du corps, ſe verra en quelque ſorte dans le même état, eu égard aux idées qui lui pourront venir de la matiere, quoique celles des couleurs ſoient ſi agréables à l'imagination, qu'elle pourroit bien n'en être pas privée, ou les recevoir à l'occaſion de quelque autre cauſe, de même qu'elles y ſont excitées aujourd'hui par les différentes impreſſions de la matiere ſubtile ſur l'organe de la vûe.

Il eſt aiſé de voir que je ſuppoſe ici mes Lecteurs inſtruits d'une découverte moderne, & reconnue pour vraie de tous les Phyſiciens : je veux dire, que la lumiere & les couleurs, telles que l'imagination les conçoit, ne ſont que des idées de l'eſprit, & non pas des qualités inhérentes ou qui exiſtent dans la matiére. C'eſt une vérité que pluſieurs Philoſophes modernes ont prouvée invinciblement, & une des plus belles Spéculations de la Phyſique ; mais s'il prenoit envie à quelqu'un de mes Lecteurs de la voir expliquée au long, qu'il me permette de le renvoyer à M. *Loke*, ou au Chapitre VIII. du Livre II. de ſon *Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement Humain.*

O.

Fin du Tome quatriéme.